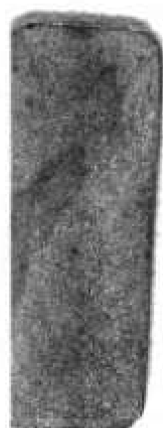








HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	J.-P. Meline, Cans et Cie.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Turin,		Jh. Bocca.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER-Purgstall

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.



— 8

TOME HUITIÈME.

DEPUIS LA CONQUÊTE DE KANISCHA PAR IBRAHIM-PASCHA, JUSQU'A LA SECONDE DÉPOSITION DE MOUSTAFA I.

1600—1623.



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVII

429/04

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XLII.

Politique de Michel, voïévode de Valachie. — Mort d'Ibrahim. — Hasan le Fruitier est nommé grand-vizir. — Siége et délivrance de Kanischa. — Révolte en Asie. — Événemens maritimes sur le littoral de l'Afrique. — Siége de Stuhlweissenbourg, de Pest et d'Ofen. — Arrivée du khan des Tatares à Fünfkirchen. — Rébellion des sipahis réprimée par les janissaires. — Chute du grand-vizir Hasan. — Punition des insurgés d'Asie en Hongrie. — Meurtre du prince Mahmoud, fils du Sultan. — Rupture de la paix avec la Perse. — Mort de Mohammed III. — Décadence des institutions politiques; savans sous Mohammed III. — Avènement d'Ahmed Ier. — Départ de la sultane Walidé. — Circoncision du Sultan. — Nomination de généraux et de gouverneurs. — Expédition en Perse. — Changement du kaïmakam. — Mort du grand-vizir. — Campagne en Hongrie. — Renouvellement des capitulations avec la France, l'Angleterre et Venise. — Exécution de deux kaïmakams. — Naissance de deux princes. — Quatre nouveaux chefs de rebelles en Asie. — Négociations de paix. — Apparition de Bocskaï. — Conquête de Gran. — Défaite et mort de Cicala. — Exécution de Deli Hasan. — Introduction de l'usage du tabac. — Victoire remportée à Boulawadin par les rebelles d'Asie sur les troupes du Sultan. — Voyage d'Ahmed à Brousa. — Répression de la révolte des soldats à Constantinople. — Mort du grand-vizir Lala Moustafa-Pascha. — Négociations de paix. — Exécution de Derwisch-Pascha. — Mourad-Pascha est nommé grand-vizir. — Paix de Sitvatorok.

Nous avons vu dans le livre précédent qu'après la défaite de Hafiz-Pascha à Nicopolis (21 octobre 1596),

et l'assassinat de Kira, l'eunuque Ahmed-Pascha avait été nommé kaïmakam à la place du kapitan-pascha Khalil. Mais un événement, resté ignoré des historiens valaques et transylvaniens, et qu'il importe de raconter ici, amena la chute d'Ahmed, et probablement aussi le meurtre de Michel, voïévode de Valachie. A l'issue de ses révoltes victorieuses, Michel avait tenté un rapprochement entre lui et la Porte, et avait envoyé six cent mille aspres au Sultan [1], dans l'espoir d'acheter ainsi l'autorisation de joindre la Transylvanie à ses Etats; cependant il n'avait pu obtenir que d'être confirmé dans sa principauté de Valachie (21 juillet 1597). Il était entré depuis en négociations avec l'empereur, pour tenir de lui la Transylvanie comme vassal. Mais lorsque la nouvelle se répandit que Sigismond Bathory, dans un traité conclu à Prague, avait signé l'abdication de sa principauté en faveur de l'empereur Rodolphe, le parti national protesta hautement contre la domination allemande, et résolut de rentrer sous l'obéissance de la Porte et d'employer à cet effet le voïévode de Valachie, qui menaçait de faire sa réconciliation avec les Ottomans. Cependant Sigismond, après s'être retiré à Opeln (10 avril 1598), reparut quatre mois après à Clau-

[1] Bethlen, Engel, Istuanfi, Spontini ne font aucune mention de ce tribut; mais on lit, dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien daté du 24 décembre 1596 : *Micali mandò* 5 *somme* (500,000) *aspri per tributo, e il Sr. li mandò lo standardo, ma la Valachia essendo stata dannegiata da un Beglerbec esso Micali sacchegiò Nicopoli*. Selaniki, p. 756, parle d'un envoi postérieur (rebioul-akhir 1007 — novembre 1598), de six yük ou six cent mille aspres.

senbourg ; mais, craignant le ressentiment de l'empereur, il remit entre les mains de son cousin le cardinal André Bathory le pouvoir souverain (20 février 1599). Tout-à-coup Michel de Valachie, dont l'esprit ambitieux voulait réunir sous sa domination la Transylvanie et la Moldavie, envahit, d'après le conseil de l'empereur, le premier de ces pays, et défit le cardinal dans une bataille qu'il lui livra le 28 octobre 1599 entre Schellenberg et Hermanstadt. Le Sziklien Pierre Oerdeg, qui accompagna André Bathory dans sa fuite, l'assassina près de Sz. Tamás, meurtre que le pape Clément VIII vengea en imposant aux Szikliens un jeûne de cent ans. George Basta, qui de tambour s'était élevé au rang de généralissime de l'empereur, entra aussitôt en Transylvanie pour forcer Michel à quitter le pays ; celui-ci, voulant se venger de cette offense, se laissa confirmer par les Turcs dans la possession de la Transylvanie. Sur ces entrefaites, on apprit à la cour impériale que Sigismond Bathory se préparait, secouru par le roi de Pologne et les troupes de Jérémie Mogila, voïévode de Moldavie qu'il protégeait contre Michel, à rentrer par la force des armes dans sa principauté. Rodolphe, changeant alors de système, mit tout en œuvre pour déterminer Michel à porter la guerre dans les Etats du prince moldave. Michel accéda aux propositions de l'empereur ; il défit dans une première rencontre Mogila, battit à Suczava un corps d'armée polonais, et installa dans la Moldavie comme son vassal Marc, fils de Petrisko. En même temps, il demanda à la Porte et

obtint sa confirmation comme voïévode de cette principauté. Cette nomination fut le résultat de la politique d'Ibrahim-Pascha, qui, après la conquête de Kanischa, avait envoyé, comme nous l'avons dit plus haut, l'ambassadeur de Michel, Dimo [1], à Constantinople pour porter au Sultan les propositions de son maitre, en le faisant accompagner par le reïs-efendi Yazidjizadé. Mais Hafiz-Ahmed l'eunuque n'avait pas oublié que ce même Dimo avait été la principale cause de sa défaite devant Nicopolis, en conduisant jusqu'au milieu de son camp des chariots recouverts de drap rouge, et renfermant, au lieu de caisses d'argent, des canons dont le feu meurtrier avait jeté le désordre dans les rangs de ses troupes. Voulant se venger de l'ambassadeur, il sollicita et obtint du moufti Sanollah un fetwa qui déclara qu'on ne devait aucune foi à l'envoyé d'un traitre tel que Michel. S'autorisant de ce fetwa, Ahmed fit appendre à des crochets de fer le Valaque Dimo, qui expira dans les tortures les plus affreuses. Cette violation ouverte du droit des gens, sacré même pour les Ottomans, excita les murmures de la capitale contre Ahmed; il s'attira également le mécontentement du grand-vizir Ibrahim, en faisant espionner ses actes par un tschaousch qu'il envoya à cet effet sur la frontière. Ibrahim écrivit à la sultane Walidé une lettre dans laquelle il se plaignait amèrement de la cruauté exercée sur la personne de l'ambassadeur valaque, et de la restriction qu'apportaient

[1] Ce Dimo est probablement le même que Démétrius Dwornik; Engel, *Histoire de Valachie*, p. 246.

à son pouvoir les actes arbitraires du kaïmakam. Hafiz-Ahmed fut destitué et sa place donnée au vizir Hasan le Fruitier. Les négociations de Michel avec Ibrahim après la conquête de Kanischa et l'envoi de Dimo à Constantinople avaient éveillé la sollicitude de Basta, généralissime des forces impériales sur les frontières de Transylvanie; ce dernier ne crut pouvoir mieux couper court aux menées de Michel qu'en le faisant assassiner. Michel, allié des Turcs, tomba victime de son ambition (19 août 1601), comme avant lui Gritti et les deux cardinaux Martinuzzi et Bathory, dont le sang fut versé par trahison sur le sol du pays qu'ils avaient espéré gouverner avec le secours de l'ennemi naturel de leur patrie. Les gouverneurs turcs des frontières, Mahmoud-Pascha qui avait relevé la forteresse de Giurgevo [1], et le beglerbeg de Chypre Schaaban, commandant de la flottille du Danube, avaient envahi la Valachie, battu le banneret Calota [2], et envoyé à Constantinople, comme trophées, les drapeaux, les tambours et les trompettes pris sur l'ennemi. Le Sultan annonça à Schah-Abbas, par le tschaousch Ibrahim, la nouvelle de cette victoire et de la mort de

[1] *Mamudbassa ha mandato il modelo d'una fortezza fabricata di là del Danubio detta S. Georgio* (Giurgevo) *alli confini della Valachia.* 14 ottob. 1600. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] Naïma, p. 130, l'appelle Kalita. Calota s'intitulait : *Valachiæ transalpinæ hæreditarius Princeps, Regni Transylvaniæ Dominus, nec non Moldaviæ supremus Gubernator et Dominus, quarundam partium Hungariæ Dominus, et totius Christianitatis processor et Capitaneus.* Il existe de Calota plusieurs lettres interceptées, dans lesquelles il demande au Sultan l'investiture des principautés de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, et s'épuise en injures contre l'empereur et son frère.

Michel. Des ambassadeurs de Transylvanie renouvelèrent les capitulations avec la Porte, et Sigismond fut, comme son prédécesseur, investi de cette principauté par un tschaousch [1].

Immédiatement avant la conquête de Kanischa, Ibrahim avait écrit à l'archiduc Mathias une lettre dans laquelle il lui disait que l'année précédente il aurait pu marcher sur Vienne et sur Prague, mais qu'il s'en était abstenu par amour de la paix. Cette longue et curieuse lettre contient de vifs reproches sur les cruautés et la barbarie des Hongrois et des Valaques, auxquelles les Turcs dans toute cette guerre n'avaient fait qu'opposer une sévère discipline [I]. Ce fut dans le cours de cette campagne d'Ibrahim que les Turcs prirent pour la première fois, depuis la bataille de Warna, l'initiative des propositions de paix ; ils employèrent à cet effet le khan des Tatares qui, trois ans auparavant, avait entamé dans le même but des négociations auprès de l'empereur ; celui-ci avait envoyé Jean Bernhardfy, pour arrêter les bases d'un traité et gagner le prince tatare aux intérêts de l'Autriche, moyennant un don de dix mille ducats. Le khan des Tatares donna plein pouvoir pour agir en son nom à Alexandre Paléologue et à Ahmed-Aga, qui eurent des conférences avec les ambassadeurs impériaux dans l'île de Saint-André, mais sans résultat favorable (1599). A l'époque où nous sommes arrivés, Ibrahim fit partir de son quartier-général de

1 *Souleïman Ciaus che accompagnava gli Ambassadori di Transylvania e portava l'insegna a Sigismondo di ritorno.* Novemb. 1601.

Semlin le gouverneur d'Ofen, Mourad-Pascha, accompagné de son kiaya Mohammed, avec des pleins pouvoirs pour conclure la paix. Quelques jours après leur départ d'Ofen, le 10 juillet 1601 (9 moharrem 1010), Ibrahim mourut; sentant approcher sa fin, il avait remis le commandement de l'armée à son neveu Mourtesa-Pascha, et lui avait signalé les affaires les plus importantes. Son corps fut transporté à Constantinople et enseveli dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le parvis de la mosquée des princes. Le kaïmakam Hasan le Fruitier fut élevé au grand-vizirat, et chargé de prendre des mains de Mourtesa le commandement de l'armée de Hongrie. On fit présent à Hasan de tout l'attirail de campagne d'Ibrahim, de ses chevaux, de ses chameaux, de ses mulets, et on lui promit même sa veuve la sultane Aïsché en mariage, à condition qu'il partirait immédiatement pour la Hongrie. Hasan aurait voulu se dispenser des honneurs militaires que lui imposait Mohammed, prétextant que la saison était trop avancée pour qu'il pût songer à entrer en campagne; mais le moufti Sanollah obtint du Sultan un ferman qui enjoignait au grand-vizir de se rendre sur les frontières. Hasan, cependant, ne partit pas avant d'avoir obtenu la destitution du moufti, et distribué les premières places de l'empire entre ses partisans. Khodjazadé Mohammed-Efendi fut nommé moufti; Khalil, septième vizir, kaïmakam; Hafiz-Ahmed, troisième vizir; les gouverneurs de Bagdad et de Belgrade furent changés; Hamza-Efendi succéda à Okhdjizadé en qualité de secrétaire d'Etat pour le

chiffre du Sultan. Le 9 août 1601 (9 sâfer 1010), Hasan partit de Constantinople à la tête de nombreuses troupes, et accompagné d'une foule de mouteferrikas et de tschaousch [1]; pour faire plus de diligence, il ne voulut pas laisser dresser de tentes pendant toute la marche, et arriva le 6 septembre (8 rebioul-ewwel) au camp de son prédécesseur dans la plaine de Semlin. A la nouvelle qu'une forte armée ennemie s'était rassemblée à Raab, et menaçait Ofen ou Stuhlweissenbourg, Hasan dirigea sa marche sur Ofen, dont le gouvernement avait été donné à Mankirkouschi Mohammed [2]; mais avant son arrivée dans cette ville, Stuhlweissenbourg était pris. Trois semaines après, les Ottomans et les Impériaux se livrèrent bataille sous les murs de Stuhlweissenbourg près de l'étang de Velencs [3]. Le capucin Laurent de Brindes, la croix à la main, exhorta, comme autrefois le franciscain Capistrano, lors de la défense de Belgrade, et le dominicain Bartholomée à Scutari, les troupes chrétiennes à la victoire. L'armée impériale avait dressé son camp dans un défilé fortifié par la nature. Pendant les premiers jours, le kiaya Mohammed, avec les seghbans et les silihdars que le grand-vizir lui avait adjoints, fit éprou-

[1] *Proclama che tutti li Mouteferrica e Ciausi e altri che hanno la paga d'un aspro fin a mille al giorno d'incaminarsi verso l'Ongheria.* Luglio 1601.

[2] Istuanfi, l. XXXII, p. 799, appelle par erreur le pascha d'Ofen Mourad : son véritable nom était Mankirkouschi Mohammed, d'après Naïma, Hadji Khalfa, Petschewi et Hasanbegzadé.

[3] Naïma, p. 134, dit à deux milles de Stuhlweissenbourg, dans le défilé de Tscharkaboghazi.

ver des pertes aux Impériaux; le 15 octobre, il attaqua l'ennemi sans en prévenir le gouverneur d'Ofen, Mankirkouschi, et fut tué; Mankirkouschi, accouru à son secours, tomba également, et la bataille fut perdue [1]. Le 16 octobre, les Autrichiens se replièrent sur Palota, où ils se retranchèrent fortement. Le grand-vizir conféra le gouvernement vacant d'Ofen au beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, et envoya à Poschega l'historien Petschewi, qui avait combattu dans la dernière bataille, avec la mission de prélever l'impôt du karadj sur les Raïas; puis il se mit en marche pour débloquer Kanischa. Le Sultan se contentait pendant les défaites de ses armées de demander à Dieu la victoire.

L'archiduc Ferdinand, à la tête de trente mille hommes [2], avait mis le siége, dès le 1er septembre, devant le château de Kanischa, que sa situation au milieu des marais rendait très-difficile à attaquer; le commandant du château, Hasan Teryaki ou le *mangeur d'opium*, s'est acquis dans les annales ottomanes de cette époque, par sa défense à la fois pleine de bravoure et de ruses habiles, plus de gloire que le commandant en chef de cette campagne, Hasan le Fruitier. Le siége durait depuis trois semaines, lorsque les têtes du gouverneur d'Ofen et du kiaya Mohammed, qui avaient péri sous les murs de Stuhlweissenbourg, furent arborées

[1] Hasanbegzadé donne, pour cause de la perte de cette bataille, l'inimitié qui existait entre le gouverneur d'Ofen et Mohammed Kiaya; mais Petschewi réfute cette assertion, comme témoin oculaire du combat.

[2] Naïma, p. 154, dit quatre-vingt mille hommes.

par l'ennemi sur les tranchées, et menacèrent d'ébranler le courage de la garnison. Hasan rassembla ses compagnons d'armes, s'efforça de leur persuader que ces têtes n'étaient point celles des deux paschas, et leur fit partager sa ferme résolution de défendre la place. Ibrahim, disait-il, n'avait pu prendre Kanischa qu'après avoir fait le vœu d'en consacrer les revenus à la sainte ville de Médine ; le Prophète ne permettrait jamais qu'une place appartenant à son saint tombeau tombât entre les mains des infidèles ; du reste, les ennemis n'avaient-ils pas commencé le siége le jour même de la naissance du Prophète, et cette circonstance ne rendait-elle pas leur succès impossible ? A quoi attribuer, sinon au cri d'*Allah!* poussé par les fidèles musulmans pendant la nuit, l'impuissance des quarante-deux canons que les chrétiens avaient mis en batterie, et qui n'avaient causé presque aucun dommage ? Enfin, lui-même avait vu, en quittant le camp du grand-vizir pour venir prendre le commandement de Kanischa, une troupe de pies qui, partie du camp des ennemis, s'était dirigée vers la forteresse, mais qui tout d'un coup avait été attaquée et anéantie par une troupe d'aigles ; et comment ne pas voir en ce fait le présage infaillible de la victoire des Musulmans sur les Giaours ? Hasan fut activement secondé dans ses ruses de guerre par son beschliaga Kara Omer, et son espion Kara Pentsché. Lorsque Hasan condamnait des prisonniers à avoir la tête tranchée, et les livrait à Kara Omer avec l'ordre apparent de les exécuter, celui-ci leur faisait grâce de la vie, au péril de

ses jours, disait-il, et les renvoyait au camp autrichien avec de fausses nouvelles sur l'état de la forteresse. Un jour, Hasan ayant appris que deux de ses pages, jeunes renégats hongrois, Kenaan et Khane[illegible]an, étaient passés à l'ennemi, demanda à dessein en présence de tous ses gens aux derniers prisonniers faits sur les Impériaux, si les deux émissaires étaient heureusement arrivés au camp; en même temps il fit grâce à l'un des prisonniers, à condition qu'il porterait au grand-vizir une lettre dans laquelle il disait que deux de ses pages s'étaient rendus au camp des chrétiens avec de fausses nouvelles et en jouant le rôle de transfuges. Cette ruse ne pouvait manquer de réussir; le prisonnier, de retour parmi les siens, livra la lettre dont il était porteur, et Hasan eut la satisfaction de voir les têtes de ses pages fichées au bout de deux piques à côté de celles des deux gouverneurs turcs. Une autre fois, des cris de joie se firent entendre dans la forteresse au milieu de la nuit; un feu d'artifice fut tiré, au grand étonnement des assiégeans, et Hasan fit tomber entre leurs mains une prétendue lettre adressée au grand-vizir, dans laquelle il lui annonçait qu'il avait reçu les renforts et les munitions qu'il lui avait envoyés. De son côté, Omer-Aga, qui s'était fait représenter à l'archiduc comme son ami, par des prisonniers relâchés, lui dénonçait des trahisons que les Hongrois méditaient contre lui, tandis que devant les prisonniers chrétiens il s'apitoyait sur le triste sort réservé aux Hongrois par l'archiduc; afin d'avoir les larmes faciles et de pleurer à volonté, il portait tou-

jours sur lui un mouchoir imprégné de jus d'oignon. Cependant Teryaki Hasan avait pu, par le moyen de Kara Pentsché, faire parvenir au grand-vizir des lettres dans lesquelles il l'informait de sa véritable position et lui demandait de prompts secours; ce dernier, après avoir distribué aux troupes la solde échue, partit pour Kanischa, et s'avança jusqu'à Szigeth, malgré les murmures de l'armée. L'approche du grand-vizir et plus encore un froid glacial accompagné de neige, déterminèrent l'archiduc à un prompt départ; la retraite s'opéra dans un tel désordre, qu'on abandonna toute l'artillerie et la plus grande partie des bagages (18 novembre 1601). A cette vue, Omer-Aga sortit de la place, et massacra tous ceux qu'il trouva dans les tranchées; Hasan se plaça à la porte de Szigeth, avec une bourse pleine d'or et d'argent pour payer les têtes qu'on lui apporterait; Moussellibeg et Omerbeg poursuivirent les fuyards. Hasan se rendit dans la tente de l'archiduc, où se trouvaient un trône et douze siéges recouverts de velours rouge et un riche tapis [1]. Après avoir fait sur le tapis une prière de remerciemens pour sa délivrance, il partagea le trône en deux d'un coup de sabre, et s'assit sur les débris; puis ordonnant aux begs et aux agas de prendre place sur les douze siéges qui environnaient le trône, il les félicita de l'heureux succès qu'avait eu leur persévérance à défendre la place. Il permit le pillage aux troupes, à l'exception de la tente de l'archiduc qu'il

[1] Naïma dit qu'il paya dix-huit mille têtes, et que le trône de l'archiduc était orné de pierreries; ces deux assertions sont également exagérées.

réserva pour le grand-vizir. Quarante-sept canons furent laissés par l'ennemi dans les tranchées; quatorze mille mousquets, autant de pioches et de pelles, de la vaisselle d'argent, dix mille tentes, des trompettes, des tambours, des cloches, des voitures, des épiceries et des provisions de toutes sortes, tombèrent au pouvoir du vainqueur; six mille prisonniers eurent la tête tranchée dans les fossés, et leurs cadavres furent jetés à l'eau. On trouva dix-huit mille boulets qui avaient été tirés contre la tour à gauche de la porte principale, vingt mille qui avaient été pareillement lancés contre la tour à droite, et cinquante-huit mille autres en réserve dans le camp. Cependant le grand-vizir s'était mis en marche de Szigeth pour Siklós, afin d'apaiser les murmures sérieux que cette campagne à l'entrée de l'hiver avait provoqués dans l'armée. A Siklós il reçut le vaillant défenseur de Kanischa avec les plus grands honneurs et les plus vives démonstrations de joie; il lui conféra le titre de pascha à trois queues, et lui donna trois vêtemens d'honneur et trois chevaux richement enharnachés; il investit Mousselibeg du sandjak de Güstendil et Omerbeg de celui de Fünfkirchen. Le reïs-efendi Mehdi Elias rédigea le rapport au Sultan sur la délivrance de Kanischa. Les canons furent transportés à Szigeth, puis embarqués sur la Drave, le Danube, et conduits à Belgrade. Le Sultan confirma non seulement les dispositions du grand-vizir à l'égard des défenseurs de Kanischa, mais encore il envoya un kattischérif conçu en termes flatteurs, et renfermé dans une plaque d'or, à laquelle

était fixée une chaîne du même métal; il ordonna que l'aga des janissaires de Kanischa ouvrît et fermât soir et matin les portes, en ayant au cou cette chaîne qui avait autrefois appartenu à Ibrahim, conquérant de cette place, et à laquelle étaient suspendues la clef de la forteresse et la plaque contenant le kattischérif du Sultan ; c'est le seul exemple de cette bizarre distinction que présente l'histoire de l'empire ottoman.

Le Sultan récompensa le grand-vizir de l'heureuse issue de la campagne, en lui donnant en mariage la veuve de son prédécesseur Ibrahim. la sultane Aïsché ; pendant l'absence de Hasan, elle fut fiancée par procuration à l'aga des janissaires, avec une dot de quarante mille ducats. L'ancien écuyer de Mohammed, Nassouh-Aga, qui à l'occasion du meurtre de la juive Kira avait été destitué sur la demande des janissaires, porta à Hasan la lettre de félicitation du Sultan; il espérait à la suite de cette mission être réintégré dans sa dignité, mais il dut se contenter d'être nommé à une place de chambellan, nomination qui ne pouvait lui présager le rôle élevé que nous lui verrons bientôt jouer.

Cependant en Asie Karayazidji (l'écrivain noir) avait battu à Kaïssariyé Hadji Ibrahim-Pascha, qui l'avait attaqué sans attendre les renforts de Sokolli pour avoir seul l'honneur de la victoire; après cet avantage, il se porta à la tête de trente mille hommes sur Sepedlü dans le voisinage d'Elbistan, où il en vint aux mains avec Sokolli. Le combat dura tout un jour; les deux tiers des rebelles et tout le bagage restèrent sur le

champ de bataille. Karayazidji s'enfuit avec les débris de son armée dans les montagnes de Djanik, l'ancienne résidence des *Tzanes* sur les bords de la Mer-Noire; il ne tarda pas à y mourir, mais son frère Deli Hasan (Hasan le Fou) lui succéda dans son commandement. Trois nouveaux chefs de formidables bandes de rebelles, Schahwerdi, Yoular Kapdi et Tavil, parurent bientôt sur la scène. Ces derniers coupèrent en morceaux le cadavre de Karayazidji comme Typhon celui d'Osiris, et en ensevelirent chaque partie dans des endroits éloignés les uns des autres, afin qu'il fût impossible aux Ottomans de profaner les restes sacrés de leur chef. Sortis des montagnes de Djanik, ils tombèrent sur les chariots qui transportaient du Diarbekr à Tokat les bagages de Sokolli, ravagèrent la contrée de Tokat, pillèrent le jardin du vizir, qu'on appelait Djennet baghi (*jardin du paradis*), et dans lequel, au lieu de fleurs naturelles, étincelaient des bouquets de diamans et d'orfévrerie; puis ils mirent le siége devant Tokat, où Sokolli s'était enfermé à la vue des progrès de la révolte. Le Sultan alarmé nomma le gouverneur du Diarbekr, l'eunuque Khosrew-Pascha, serasker des troupes contre les rebelles à la place du vizir Hasan Sokolli. Personne n'osa annoncer au vizir sa destitution; il voulut faire mettre à mort le chambellan, qui le premier lui apporta cette nouvelle, et il chassa de sa présence son propre frère qui vint pour lui faire part de sa disgrâce. Le siége de Tokat durait depuis un mois, lorsqu'un matin, un excellent tireur turc, voyant Hasan assis sur sa porte, comme à

l'ordinaire, déchargea son fusil sur lui; Hasan tomba sur le coup, mourant comme son grand-père de mort violente; cet événement décida la chute de la ville. Les rebelles, après avoir pillé Tokat, se dispersèrent par bandes dans toute l'Asie-Mineure, vendant les trésors de Sokolli, ses riches étoffes, ses tapis et ses armes. Khosrew-Pascha, qui, en recevant le commandement des troupes de Damas, Haleb et Merâsch, s'était porté en avant pour anéantir Deli Hasan, se trouva abandonné de ses soldats à l'approche de l'hiver, et le vizir Hafiz-Ahmed qui avait été envoyé de Constantinople à Koutahia avec l'ordre de protéger l'Asie-Mineure, fut assiégé lui-même pendant trois jours par les rebelles dans la capitale d'Anatolie. Un froid excessif et une neige abondante forcèrent seuls les insurgés à lever le siége. Dans le cours de cette même année, pendant que les armées ottomanes combattaient en Europe et en Asie les Hongrois et les rebelles, les Espagnols, les Maltais et les Florentins réunirent leurs flottes pour attaquer Alger, Tunis, la Maïna et l'île de Kos. Une flotte de soixante-dix galères, espagnoles, romaines, florentines et maltaises, sous les ordres d'Andrea Doria et de Don Juan de Cordoue, se montra dans les parages d'Alger, mais se retira sans avoir rien fait, parce qu'elle trouva tout le littoral sous les armes. Djighalizadé, qui avait observé leurs mouvemens, avec une flotte de cinquante voiles, ravagea les côtes d'Italie. Cinq galères maltaises furent plus heureuses dans leur débarquement en Laconie, où elles surprirent Neocastron (Passeva),

grâce à la révolte fomentée par l'évêque de Tirhala chez les Grecs; vers le même temps, des galères florentines ravagèrent l'île de Lango (Kos), pour se venger des pirateries des Barbaresques. D'un autre côté, la France, s'adressant directement à la Porte, demanda réparation des pertes causées à son commerce par les brigandages des Algériens, et le Sultan ordonna au beglerbeg d'Alger de restituer les captures faites. C'est le premier exemple de réparation donnée par la Porte à une puissance étrangère, dont l'histoire ottomane fasse mention. Les Maltais se firent justice eux-mêmes, l'année suivante, par la prise et le pillage de la ville de Mohammediyé sur les côtes d'Afrique.

Au mois d'août de la même année 1602, le grand-vizir vint mettre le siége devant Stuhlweissenbourg, et le 29 du même mois, jour anniversaire de la défaite de Mohacz et de la chute de Belgrade, cette ville, où se faisait le sacre des rois de Hongrie et où étaient leurs tombeaux, rentra une seconde fois sous le pouvoir des Turcs. Pendant les négociations ouvertes pour la reddition de Stuhlweissenbourg, des janissaires avides de butin et les Français transfuges de Papa pénétrèrent les armes à la main dans la place, et sabrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Le comte Isolani, commandant de la forteresse, et les autres officiers, qui d'après la capitulation devaient se retirer en toute liberté, furent retenus prisonniers et conduits à Belgrade, parce que le grand-vizir prétexta que leur soumission leur avait été imposée par la garnison et n'avait point été spontanée. Hasan le Fruitier se rendit

ensuite à Ofen, et alla camper dans la plaine de Pest, pour porter des secours à Mosès Székely, qui, en Transylvanie, avait secoué l'autorité du généralissime autrichien Basta. Mais l'armée impériale étant venue dresser son camp dans la plaine de Djegherdelen (Georgenfeld) en face de Gran, et le bruit de ses canons parvenant jusqu'au camp ottoman, Kazizadé Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, et Habil-Efendi, juge de cette même ville, représentèrent au grand-vizir qu'il n'était rien moins que prudent de se porter sur la Transylvanie dans un moment où une des places les plus formidables de la Hongrie menaçait de succomber sous les efforts de l'empereur; d'autre part, des troupes envoyées en reconnaissance rapportèrent la nouvelle de la marche de l'ennemi sur Ofen. Cependant le grand-vizir Hasan, qui n'abdiquait pas facilement ses opinions, soutint que ce n'était qu'une ruse des Impériaux pour l'empêcher d'entrer en Transylvanie, et qu'il était nécessaire d'appuyer Székely, qui venait de réduire Lippa et Yenœ. Sourd à tous les conseils, il se mit en marche pour Szólnok, emmenant à sa suite cinq gros canons et cent pièces de campagne, passa la Theiss, et campa à Szarvas le cinquième jour de son départ. Il reçut dans ce bourg la nouvelle alarmante que l'ennemi s'était rendu dans l'île de Csepel par un pont de bateaux, et de là devant Pest qu'il avait attaquée et conquise, et enfin qu'Ofen était assiégée et foudroyée par l'artillerie impériale du côté de la porte *de Vienne* et de la porte *de l'Eau*[1]. Le grand-vizir en-

[1] *Betsch Kapousi, Owa Kapousi*, la porte de la vallée.

voya immédiatement deux mille cavaliers sous les ordres de Nouhbeg, beglerbeg d'Anatolie, et rebroussa lui-même chemin vers Pest avec une telle célérité, qu'il y arriva le quatrième jour. Les Ottomans brisèrent à coups de canon le pont de bateaux qui servait de communication entre Pest et l'*île des Oies*[1]; ainsi Pest fut assiégée par les Ottomans, tandis qu'en face, sur l'autre rive du Danube, Ofen était vivement pressée par les Impériaux. Une telle disette régnait dans le camp turc, qu'un kilo de farine y valait dix à vingt ducats, et le kilo d'orge quinze; mais les Ottomans purent être alimentés par Ofen. On reconnut alors l'utilité des fortifications par lesquelles Mahmoud-Pascha avait protégé l'année précédente la place située entre les écuries et le Danube, et le chemin qui conduit de la porte *de l'Eau* au fleuve, car sans cela les kaïques n'auraient pu, en sûreté, transporter des provisions dans le camp ottoman. Le beglerbeg Ali, le juge Habil, et l'aga des janissaires d'Ofen supplièrent le grand-vizir de partir, afin que la ville ne fût pas affamée, et de leur laisser seulement Mohammed-Pascha avec quelques renforts. Le grand-vizir consentit à leur demande, fit entrer dans Ofen deux mille janissaires, des armuriers, des canonniers, un corps de volontaires, et partit le 2 novembre 1602, en se dirigeant par Kecskemet et Peterwardein sur Belgrade. Mohammed-Pascha releva le courage de la garnison et la décida à une sortie qui fut couronnée d'un plein suc-

[1] *Kazlar adasi*; Naïma, p. 156. Petschewi, f. 239. *Fezliké*, f. 98. Hasanbegzadé, f. 105. Istuanfi, l. XXXIII.

cès; le juge Habil, à la tête des troupes choisies pour ce fait d'armes, tua malgré ses quatre-vingts ans, un guerrier ennemi de sa propre main. Des tonneaux de l'invention de Souleïman-Pascha, remplis de bombes prêtes à éclater, furent lancés au milieu des ennemis, dont plusieurs centaines furent tués ou blessés par ces projectiles d'un nouveau genre. Mais la rigueur de la saison fut le meilleur auxiliaire des assiégés; des pluies continuelles forcèrent l'archiduc Mathias à lever le siége et à se retirer (18 novembre); il laissa dans les marais quelques canons qui furent transportés dans la forteresse. Mohammed-Pascha, connu par sa sévère discipline, récompensa ceux qui s'étaient bravement conduits; lui-même reçut de Constantinople un diplôme qui lui conférait le rang et les revenus de troisième vizir. A Belgrade, Hasan vit arriver le khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, dont l'absence s'était vivement fait sentir dans les deux dernières campagnes. Ghazi-Ghiraï s'était déterminé à rejoindre le camp ottoman, dans la crainte qu'un de ses trois frères, Selamet-Ghiraï, Mohammed-Ghiraï, Schahin-Ghiraï, qui se trouvaient alors comme prisonniers ou comme fugitifs, l'un en Roumilie, les autres en Anatolie, ne fût nommé khan, si lui-même tardait trop long-temps à se mettre à la tête des secours qu'il devait à son seigneur suzerain. Le grand-vizir le reçut avec les plus grands honneurs; il assigna aux Tatares pour quartiers d'hiver Szigeth, Koppany, Mohacz, et au khan lui-même Fünfkirchen; Ghazi-Ghiraï se livra pendant la mauvaise saison aux plai-

sirs d'une vie épicurienne, et fit un ouvrage en vers sur les qualités du vin et du café, digne pendant du poëme de Fouzouli, intitulé *le Vin et l'Opium*[1].

Le mois de janvier fut marqué à Constantinople par une révolte des sipahis. Quelque temps auparavant, les oulémas avaient présenté à Khalil-Pascha, alors kaïmakam, un mémoire dans lequel ils se plaignaient de l'indiscipline et de la conduite turbulente de ce corps. Le kaïmakam avait adressé à ce sujet un rapport au Sultan; et un kattischérif avait invité les mécontens au repos. Là-dessus ils menacèrent de commettre de nouveaux désordres, et Mohammed dut, pour les apaiser, emprisonner dans les Sept-Tours le kaïmakam Saatdji-Hasan, et donner sa place à Güzeldjé Mohammed-Pascha; le moufti Mohammed Efendi Khodjazadé, fils de Seadeddin, fut déposé, et son prédécesseur Sanollah fut, pour la seconde fois, appelé à la plus haute dignité de la loi (3 janvier 1603 — 20 redjeb 1011). Non contens des concessions qu'on leur avait faites, les sipahis exigèrent qu'on prît dans un diwan à pied des mesures décisives contre les rebelles de l'Asie. Sur leur demande tumultueuse, le Sultan se rendit à la porte du harem, monta sur le trône qu'on y avait apporté, et reçut les propositions des rebelles, ayant à ses côtés le kaïmakam et le moufti (créatures des sipahis), et une trentaine d'oulémas. Trois des principaux chefs des mutins, Houseïn Khalfa, Poriaz Osman et l'écrivain Djizmi, présentèrent au Sul-

[1] Naïma, p. 159; exemplaire de la Bibliothèque R. de Dresde; il porte le titre de *Nigh ou Bed* (*le Bien et le Mal*).

tan, sans l'intermédiaire des vizirs, une supplique dans laquelle ils dépeignaient hardiment les malheurs causés à l'empire par les insurrections d'Asie et la corruption des grands. Le gouvernement d'Erzeroum, disaient-ils, était entre les mains des seghbans et lewend de Kœsenefer-Pascha; Siwas était au pouvoir d'Aladjatlü et du rebelle Ahmed; en Karamanie, Deli Hasan était en pleine révolte; les sandjaks de Merzifoun et de Kastemouni étaient occupés par Karasaïd et Hasan le Long; les serdars qu'on avait envoyés, à diverses reprises, pour mettre un terme à tous ces désordres, avaient été constamment battus. Cet état de choses ne pouvait être attribué qu'aux chefs des eunuques noirs et blancs, au grand-gouverneur de la cour Ghaznefer, aux vizirs, et surtout au quatrième vizir Hasan Tirnakdji, et à l'ancien kaïmakam Hasan l'Horloger, qui avait caché au Sultan la situation de l'empire; leurs têtes devaient tomber en expiation. Afin d'apaiser le tumulte, le Sultan envoya chercher Hasan l'Horloger au château des Sept-Tours, et le fit mettre en communication avec les rebelles; Hasan prouva, par ses rapports adressés, puis signés de la propre main du Sultan, qu'il lui avait fait connaître tous les événemens qui s'étaient passés en Asie, et il évita ainsi la mort violente qu'on lui préparait [1].

[1] *Hasan portato dalle sette torri raconta gli ordini ricevuti dalla Sultana e dal Capiaga.* 19 genn. 1623. *Sum. del. Rel. ven.* — *Scrivana della regina amazata e con 3 altre donne gettate al mar.* 9 genn. 1603. — *Al Capo dei Sipahi tagliata la testa e un Dervis che soffre di morir con loro.* 22 feb. 1603.

Hasan Tirnakdji tomba à genoux en présence des rebelles et fut épargné sur l'intercession des janissaires. Mais les sipahis n'en demandèrent pas moins impérieusement les têtes du kislaraga Osman, accusé d'avoir vendu des places par l'entremise du harem, et du kapouaga Ghaznefer, à qui ils firent un crime d'avoir provoqué la nomination de Khosrew comme serdar des troupes envoyées en Asie. Le Sultan se vit contraint de sacrifier à sa propre sûreté les conseillers secrets des sultanes favorites et surtout ceux de la sultane mère. Les têtes des deux chefs des eunuques roulèrent sous la hache du bourreau ; et après cette satisfaction donnée aux troupes, le Sultan salua les membres du diwan et se retira dans le harem. Le grand-vizir, qui avait revêtu à Ofen Lala Mohammed-Pascha du titre de général en chef des forces ottomanes en Hongrie, était parti de Belgrade pour Constantinople, à la première nouvelle des mouvemens des sipahis. Il apprit à Yagodina qu'ils avaient obtenu la réinstallation du moufti Sanollah, et à Nissa que les deux chefs des eunuques avaient été exécutés. A Khirmenlü deux chambellans lui remirent deux lettres de la sultane Walidé et du Sultan qui le rappelaient à Constantinople. Il s'arrêta à Andrinople avec le reïs-efendi Hasanbegzadé, qui ne l'avait pas quitté pendant tout le cours de la campagne, dans la maison du juge de la ville Sekeriazadé Yaya Efendi, devenu plus tard moufti. Entre Karischdüran et Siliwri, le grand-vizir rencontra l'agent qu'il avait envoyé à Constantinople, et l'administrateur des fondations pieuses, qui lu

représentèrent la nécessité d'entrer dans la nuit même à Constantinople, parce que le lendemain matin les sipahis pourraient s'opposer à son passage, que du reste les ordres nécessaires pour protéger son entrée avaient été donnés à la garde établie à la porte de la ville à laquelle aboutit la route de Siliwri (7 février 1603 — 25 schâban 1011). Dès que Hasan le Fruitier fut arrivé dans son palais, il en instruisit le Sultan qui lui fit répondre en lui souhaitant la bien-venue; il reçut dans la même nuit la visite du kaïmakam Mahmoud, son ennemi, et des deux juges d'armée; il chargea ces derniers d'inviter le moufti pour le lendemain matin à une entrevue dans laquelle seraient discutées les affaires du moment, et de lui exprimer ses regrets de n'avoir pu le visiter à l'heure avancée à laquelle il était entré dans la ville; il attendit pendant toute la matinée, mais vainement, une réponse du moufti. Les chefs des rebelles s'étaient rendus dès le point du jour chez ce dernier et en avaient obtenu un fetwa qui déclarait légitime l'exécution du grand-vizir à cause des mauvais succès de la campagne de Hongrie, et de l'inefficacité des mesures qu'il avait prises pour éteindre la guerre civile en Asie. Le kaïmakam Mahmoud-Pascha fit appeler les deux grands-juges, leur montra le fetwa, et leur demanda s'ils le trouvaient rendu conformément à la loi; la crainte leur ayant arraché une réponse affirmative, il les força de le signer. Le kaïmakam s'appuya de ce fetwa dans le rapport qu'il adressa au Sultan; il lui dit que si on ne se rendait pas à la demande des si-

pahis, justifiée par la décision du moufti, sa hautesse courrait le plus grand danger. Le grand-vizir qui apprit les menées de Mahmoud fit écrire au Sultan par Hasanbegzadé une lettre dans laquelle on trouve ces mots : « Mahmoud-Pascha est d'intelligence avec les » rebelles et il leur a promis trente mille ducats s'ils » parviennent à me renverser. Voici ce qu'il faut ré» pondre à son rapport : Ce que fait mon grand-vizir » arrive par ma volonté ; je ne veux pas que personne » vienne s'immiscer dans les hautes affaires du gou» vernement. » Hasan finissait en demandant que la tête de Mahmoud tombât cette nuit même. Le Sultan rendit un kattischérif dans lequel il prononçait la sentence de mort de Mahmoud ; il chargea le grand-chambellan Kasim de remettre à Hasan le fetwa et le rapport qui l'accompagnait, et lui confia l'exécution de Mahmoud. Le grand-chambellan ne put s'acquitter que de la première partie de sa commission, Mahmoud-Pascha ayant trouvé le moyen de s'enfuir.

Le grand-vizir ne se dissimulant pas le danger qui le menaçait, barricada son palais, et s'enferma dans un cabinet attenant à celui de sa fiancée, la sultane veuve d'Ibrahim ; il ne pouvait aller chez elle, parce que les noces n'avaient pas encore été terminées. Les rebelles entourèrent le palais de Hasan, et se préparèrent à l'attaquer. A la chute du jour, Hasan, déguisé et accompagné seulement de deux confidens, se sauva par une porte de derrière, et se réfugia auprès de l'aga des janissaires. De sa retraite, il fit appeler le reis-efendi Hasanbegzadé, pour lui dicter un rap-

port au Sultan dans lequel on remarquait les passages suivans : « Le moufti Sanollah s'est rangé ouvertement » du côté des rebelles; son neveu Tschelebikazi a reçu » trente mille écus des révoltés d'Asie pour faire des» tituer le vizir Mohammed, fils de Sinan, nommé ser» dar contre eux. » Il lui dit encore que les janissaires demandaient hautement la déposition du moufti, son exil à Rhodes et la nomination à sa place d'un homme juste et craignant Dieu, tel que Moustafa Eboulmeïamin. Hasanbegzadé écrivit toute la nuit des lettres aux vizirs, aux scheïkhs, aux oulémas, aux généraux des debedjis et des topdjis, et aux chefs de l'arsenal pour les adjurer, au nom de l'obéissance qu'ils devaient au Sultan, de se trouver au lever du soleil avec tous leurs gens armés dans le parvis de la mosquée Souleïmaniyé, en face du palais de l'aga des janissaires. Le grand-vizir fit sa prière dès la pointe du jour dans la salle de l'aga des janissaires qui, en cette occasion, remplit l'office d'imam; lorsque les janissaires furent rassemblés dans la cour de la Souleïmaniyé, le grand-vizir, accompagné de l'aga, se plaça sur les gradins les plus élevés conduisant à la porte de la mosquée, et lut à haute voix un ordre du Sultan ainsi conçu : « Janissaires, mes braves serviteurs, grâces vous soient » rendues; ma faveur vous est justement acquise. De» puis le règne de mes ancêtres jusqu'au mien, vous » ne vous êtes rendus coupables d'aucune infamie, » d'aucune insubordination. Continuez à mériter ma » bienveillance, et aidez le grand-vizir à punir de mi» sérables rebelles. Ma prière et mon amitié sont avec

» vous. » Les janissaires témoignèrent, par leurs acclamations, de leur assentiment aux volontés du Padischah ; puis ils demandèrent, par la bouche de leurs officiers avec qui le grand-vizir s'était d'avance concerté, la destitution du moufti. « Très-volontiers ![1] » répondit Hasan, et il convoqua aussitôt les oulémas et les vizirs à une assemblée générale ; Cicala, qui refusa de s'y rendre, fut amené de force par le tschaousch-baschi ; on dressa la liste des rebelles, et on rédigea des ordres qui les déclaraient déchus de leurs fiefs. Quelques agas des janissaires furent envoyés aux sipahis, qui s'étaient rassemblés sur l'hippodrome, près de la ménagerie des lions, pour leur signifier qu'ils eussent à livrer les chefs de la révolte, qu'autrement ils devraient s'attendre à une sévère punition. Les sipahis déclarèrent qu'ils ne livreraient pas un seul homme. Deux chambellans vinrent bientôt avec un ferman du Sultan ordonnant la destitution du moufti, et son remplacement par Moustafa-Efendi. Le grand-vizir lut publiquement ce ferman, puis il embrassa Moustafa-Efendi, qui n'avait pas bien entendu sa nomination, le tira du banc des juges d'armée où il siégeait, pour lui donner la place qui lui revenait désormais, au-dessus des vizirs. Après que Moustafa eut reçu les félicitations du corps des oulémas, Hasan lui demanda au nom du Sultan ce que la loi ordonnait de faire de ceux qui refusaient de

[1] *Al rees wel aïn*, c'est-à-dire *sur la tête et les yeux*, parce qu'on met la main sur la tête, puis sur les yeux pour témoigner de son bon vouloir et de son obéissance. Naïma, p. 164, et Hasanbegzadé, f. 100.

livrer les meneurs de la révolte. Le nouveau moufti déclara leur licenciement légitime. Le grand-vizir envoya aux sipahis les officiers supérieurs des régimens en garnison à Constantinople, pour leur faire part de la décision du moufti, et les menacer, en cas de refus d'obéissance, de les renvoyer du service, de brûler leurs rôles, et de trancher la tête à leurs chefs. Après le départ de cette députation, Hasan passant d'un coup-d'œil en revue tous les chambellans, appela Daoud (plus tard grand-vizir lors de l'assassinat du sultan Osman), et lui donna l'ordre à l'oreille de prendre avec lui quarante kapidjis et d'embarquer l'ancien moufti Sanollah pour Rhodes ; il chargea le chambellan Hamzaaga et le defterdar Mourad d'apposer les scellés sur le palais et les biens du kaïmakam fugitif Mahmoud-Pascha, et enjoignit aux officiers des janissaires de fermer les portes de la ville. L'aga des janissaires, Ferhad, monta à cheval, et, précédé des adjemoghlans, des canonniers et des armuriers, il balaya les sipahis devant lui, et emporta de vive force le khan de plomb près de la monnaie, qui était la principale position des rebelles. Le lendemain matin, 28 janvier 1603, Hasan reçut dans le diwan les félicitations des vizirs, des oulémas et des agas. Dans l'après-midi, deux des chefs de la révolte, Poriaz Osman et Oghouz Mohammed, furent conduits devant le grand-vizir. Le premier, ancien compagnon d'armes de Hasan, confessa sa faute avec repentir, et dit qu'il n'avait été poussé à la rébellion que par le moufti Sanollah, et le désir d'avoir sa part des trente mille

ducats promis pour la fomentation des troubles. Il demanda, pour toute grâce, de n'être pas étranglé comme les femmes, mais de tomber sous le glaive. Le grand-vizir fit conduire les deux chefs dans le seraï, où ils renouvelèrent leurs aveux en présence du Sultan ; en récompense de leur sincérité, on leur fit grâce de la strangulation, et on se contenta de leur trancher la tête. Trois autres meneurs eurent le même sort. Djizmi avait pu réussir à s'échapper, malgré la clôture des portes, en se faisant transporter à Scutari dans un cercueil ; mais ses serviteurs, en passant les montagnes, l'assassinèrent ensuite pour se partager quelques mille ducats qu'il avait pris avec lui. Le moufti Sanollah et le kaïmakam Mahmoud s'étaient réfugiés dans le cloître de Bazirgandjamisi (mosquée des négocians), et y avaient trouvé sûreté et protection. C'est ainsi que cette fois la révolte des sipahis fut apaisée par les janissaires, circonstance qui donna naissance à une haine implacable entre ces deux corps [1]. Le grand-vizir, qui jusqu'alors avait justement sévi contre la révolte, exploita la défaite des rebelles au profit de ses inimitiés personnelles. Un jour, en sortant du seraï, il fit saisir le vizir Hasan, et ordonna de lui trancher la tête ; il exila Hasan l'Horloger à Trabezoun, jeta dans les prisons des Sept-Tours l'eunuque Hasan-Pascha, l'ancien kaïmakam, et demanda à plusieurs reprises l'exécution de Cicala, mais sans pouvoir l'ob-

[1] *Il Supremo Vezir fa amazar* 100 *Castradi sul Hippodromo in sacrifizio, promette* 20,000 *Zechini ai Gianizari per il beneficio della vita, allegrezza per lo ribassimento dei Sipahi.* Feb. 1602.

tenir du Sultan. Cicala, accusé d'intelligence avec les rebelles, ne parut pas au diwan, de sorte que les affaires de son département furent souvent expédiées par Djerrah Mohammed et le reïs-efendi Hasanbeg-zadé. Mais Hasan le Fruitier prépara lui-même sa chute en négligeant les favoris du Sultan, et en cessant même de cultiver ses meilleurs amis, au point que le moufti Eboulmeïamin, dont il avait favorisé l'avancement, l'aga des janissaires Ferhad, Moustafa-Pascha, fils de Rasiyé, et le kislaraga Abdourrizak n'eurent plus pour lui que de l'indifférence ou même de l'inimitié.

La haine réciproque du grand-vizir et de l'aga des janissaires prit sa source dans les faits suivans. Lorsque Ferhad fit vendre les biens de l'eunuque Hafiz Ahmed-Pascha, le defterdar Bogatschazadé, qui assistait à la vente au nom de la chancellerie, prétendit que ces sortes d'expropriations ne devaient pas être faites par l'aga, mais par les administrateurs des finances. « Si » Dieu le veut, s'écria Ferhad, je mettrai sous peu de » jours à l'enchère tes biens et ceux de celui qui t'en- » voie. » Le defterdar rapporta ces paroles au grand-vizir, en les envenimant encore davantage. Quelque temps après, Hasan se trouvant avec l'aga, lui dit : « Si Dieu le veut, je te mettrai bientôt dans le cas » d'avoir besoin d'un sandjak. » Plusieurs expressions semblables et l'excessif orgueil de Hasan lui aliénèrent tous les esprits. Ses ennemis se concertèrent pour l'accuser d'actes arbitraires auprès de Mohammed et de la sultane Walidé. Le Sultan demanda par écrit aux

moufti et aux oulémas leur opinion sur la légalité de certains actes de Hasan. Le grand-vizir, qui en avait été instruit, ayant demandé au moufti quelle avait été sa réponse, celui-ci lui dit avoir affirmé la légalité des mesures dont l'examen lui avait été soumis. Pressé par Hasan de lui montrer le kattischérif du Sultan, celui-ci s'excusa en prétextant qu'il l'avait perdu; c'est à cette époque que la sourde inimitié qui les divisait déjà prit le caractère d'une rupture ouverte. Le moufti, l'aga des janissaires, le kislaraga nuisirent, autant qu'il leur fut possible au grand-vizir dans l'esprit de la sultane Walidé et de Mohammed. Hasan, disaient-ils, avait pour but d'éloigner la sultane; il avait gagné les janissaires, en leur prodiguant des promesses et de fortes sommes, et il était enfin assez puissant pour refuser de rendre le sceau de l'empire si on le lui demandait. Ces insinuations obtinrent tout crédit auprès de la sultane Walidé et du Sultan. Un jour que Mohammed se trouvait dans le palais de Daoud-Pascha, que la sultane Walidé avait fait élever à l'extrémité des faubourgs de la ville pour s'y réfugier en cas de révolte, le grand-vizir lui demanda une audience, pour des affaires pressantes [1]. La réponse qui lui fut faite d'attendre le prochain diwan pour présenter son rapport, lui dévoila sa disgrâce. Le 4 octobre 1603 (27 rebioul-akhir 1012), qui était un jour de diwan, l'aga des janissaires fut reçu le premier en audience par le Sultan; puis vinrent les juges d'ar-

[1] *Il Signore fa fabricar un luoco vicino a Daut per consiglio della Sultana dubitando di qualche tumultuaria sollevazione.* Gennaro 1601.

mée, les vizirs, et en dernier lieu le grand-vizir, qui ordinairement avait de longs entretiens avec Mohammed, et qui cette fois fut à peine écouté quelques minutes. Dans l'après-midi du même jour, Hasan était occupé à écrire à la sultane Walidé, lorsque le chambellan Türk Ahmed lui apporta une lettre du Sultan qui lui annonçait sa destitution; il se rendit immédiatement aux jardins de Südlidjé appartenant à la sultane son épouse. A la nouvelle de la déposition du grand-vizir, les janissaires se constituèrent en révolte ouverte; ils enfermèrent leur aga dans sa maison, et signifièrent au moufti et aux kadiaskers d'obtenir la réinstallation de Hasan dans sa dignité, les menaçant, en cas contraire, de piller et d'incendier leurs maisons. Cependant l'aga des janissaires avait pu se réfugier chez le kaïmakam Djerrah Mohammed-Pascha entre les mains de qui était provisoirement le pouvoir du grand-vizirat; sa place fut donnée à Türk Aga; Kasim fut nommé vizir, et le gouverneur d'Egypte Yaouz Ali (Ali le Sévère), Bosnien d'origine, issu de l'illustre famille des Malcovich, fut élevé à la première dignité de l'empire. La révolte des janissaires fut apaisée par l'intervention de leur nouvel aga et de leurs officiers. Dix jours après, dix eunuques se rendirent au palais de Südlidjé, arrachèrent Hasan de l'appartement de la sultane, et l'étranglèrent dans le jardin de Khanedan Aga[1]. Le reïs-efendi Yazidjizadé Hamza (le même qui avait accompagné du camp de Kanischa l'envoyé de Michel, Dimo, à Constantinople) fut déposé pour

[1] Naïma, p. 175. Ghanizadé, gendre de Sanollah.

avoir prélevé les taxes imposées par Hasan le Fruitier sur les diplômes d'investiture délivrés aux oulémas; il ne put se racheter de la prison que par le sacrifice de sommes considérables, et sa place fut donnée au secrétaire Mim. Le moufti obtint la destitution de Djerrah Mohammed, en représentant au Sultan que ce fonctionnaire, malade de la goutte, faisait gérer sa place par le secrétaire d'Etat pour le chiffre impérial, et qu'une dignité aussi haute que celle de kaïmakam devait être remplie par le titulaire et non par des substituts; le vizir Kazim, antérieurement aga des janissaires, fut nommé kaïmakam, et dès lors en parfaite intelligence avec le moufti, il tint les rênes du gouvernement (13 novembre 1603 — 8 djemazioul-akhir 1012). Le sceau de l'empire fut envoyé par le muet Killi au nouveau grand-vizir en Egypte; Yaouz Ali laissa dans cette province Piribeg pour son remplaçant, traversa la Syrie et l'Asie-Mineure à la tête d'une armée égyptienne, justifiant pendant toute sa marche, par des exécutions et d'autres mesures vigoureuses, son surnom de *Sévère*. Il lui suffit de menacer les troupes rebelles du pascha de Damas pour les faire rentrer dans l'obéissance. A Adana, où l'ordre avait été troublé, il fit trancher la tête à quelques-uns des mutins et couper les mains à d'autres; à son entrée à Koniah, les quatre vizirs, Khosrew-Pascha, Pialé-Pascha, Ibrahim-Pascha, et le bostandji-baschi Ali-Pascha, qui étaient allés à sa rencontre, furent invités à quitter la ville s'ils ne voulaient s'exposer à une sévère punition pour les exactions dont ils avaient acca-

blé cette contrée. Le rebelle Ghourghour, qui portait d'ordinaire une énorme massue de bois et avait coutume de la planter dans les murs des villes où il passait en demandant son pesant d'argent[1], vint à Akschehr faire sa soumission à Yaouz Ali. Au moment où Ghourghour baisait l'étrier d'Ali-Pascha, sa tête roula à terre sur un signe du grand-vizir.

Le principal chef des rebelles de l'Asie-Mineure, Deli Hasan (Hasan le Fou), frère de Karayazidji, avait envoyé sept mois auparavant à Constantinople son délégué Schah-Werdi pour faire sa soumission, et avait obtenu, par l'entremise du tirnakdjibaschi Houseïn, non seulement le pardon du passé, mais encore l'investiture du gouvernement de Bosnie, pour réparer dans les combats contre les infidèles le crime de son ancienne rébellion. Quatre cents des siens furent incorporés, sur ses prières, dans les rangs de la garde à cheval du Sultan, avec une solde de neuf aspres par jour; lorsqu'il aborda à Gallipoli, il sacrifia trente moutons sur le tombeau de Souleïman, fils d'Ourkhan (2 avril 1603 — 1er silkidé 1012)[2]. Son armée, forte de dix mille hommes, était un ramassis de gens de toute sorte, dans le plus singulier équipement; les uns étaient à moitié nus, avec des amulettes et des talismans aux bras et au cou; les autres, ayant des cheveux longs et flottans comme des femmes, étaient armés de perches au bout desquelles flottaient des bandeaux de

[1] Cette massue pesait cent mille piastres.

[2] *Assan ribelle passato d'Asia in Gallipoli dove sacrificò 30 Castradi alla sepoltura di un corpo che tengono per Santo.* Luglio 1603.

linge blanc, et tenaient suspendus à leurs étriers des amulettes et des os de chameaux. Avant même d'avoir traversé l'Hellespont, ils avaient signalé leur passage en Asie par des meurtres et des brigandages; ils ne changèrent rien à leurs mœurs barbares pendant leur marche vers Andrinople, Philippopolis et Sofia. Deli Hasan opéra sa jonction au pont d'Essek, avec le serasker Lala Mohammed-Pascha, qui, ayant passé l'hiver à Belgrade, venait d'ouvrir la campagne contre la Hongrie. Le khan des Tatares, à la vue de cette multitude sans nom qui suivait la fortune de Deli Hasan, refusa de combattre sous les mêmes drapeaux. Le serasker envoya vainement à Ghazi-Ghiraï l'historien Petschewi, son parent et son confident, et le defterdar Etmekdjizadé, pour l'engager à rester; le khan resta sourd à toutes les prières, et partit pour la Crimée (11 mai 1603 — 30 silkidé 1012), bien que les trois frères, Selamet, Mohammed et Schahin Ghiraï, qui en Asie avaient combattu dans les rangs des rebelles, eussent été reçus en grâce par la Porte. Le serasker et Deli Hasan marchèrent contre Pest, que les ennemis tentèrent de ravitailler. Dans un combat acharné entre les Ottomans et les Impériaux, Derwisch-Pascha et six mille des rebelles d'Asie restèrent sur la place (27 septembre); dans un autre engagement, qui eut lieu le 6 octobre, plusieurs centaines d'heiduques périrent du côté de l'ennemi. La saison avancée interrompant forcément les opérations de la campagne, Lala Mohammed confia à Mourad, beglerbeg de Roumilie, la défense d'Ofen, et au gouverneur de Bosnie

Deli Hasan, celle d'Essek ; il permit aux troupes d'Asie de retourner dans leurs foyers et se retira lui-même à Belgrade. Pendant cette année ensanglantée par les révoltes d'Asie et la guerre de Hongrie, le Sultan ordonna la mort d'un de ses fils. Le prince Mahmoud, jeune homme d'un esprit guerrier, et qui faisait concevoir les plus hautes espérances, avait demandé à son père, à plusieurs reprises, de le charger de la soumission des rebelles d'Asie. Cette demande, et l'assertion du kislaraga, d'après laquelle un scheïkh aurait prédit au prince son prochain avènement, furent le signal de sa perte (7 juin — 27 silhidjé). La mère de Mahmoud, le scheïkh, et les personnes soupçonnées d'intelligence avec eux, furent jetés en prison, et mis à mort un mois après. Le mouderris Sari Abdourrahman, surnommé Nadaschli, probablement parce qu'il était issu de la famille Nadasdy, fut condamné à mort en plein diwan comme autrefois Kabiz sous le règne de Souleïman. Les juges d'armée Akhizadé et Ezad-Efendi prononcèrent la sentence d'Abdourrahman ; Ezad-Efendi, interrogé par Tirnakdji Hasan-Pascha sur les motifs de cette sentence, les donna en lui disant : « Seigneur, je n'ai jamais rien vu d'aussi étonnant que la conduite de Nadaschli. Il niait la résurrection, le jugement dernier, le paradis et l'enfer, les punitions et les récompenses. Je lui demandai ce qu'il pensait du texte : *Celui qui a créé le ciel et la terre n'est-il pas tout-puissant ?* Dieu est tout-puissant, répondit-il, mais il n'exerce pas toujours sa toute-puissance. — Puisque tu affirmes, continuai-je,

» que ce monde doit durer éternellement, que dis-tu » de ce verset de l'Ecriture : *Le jour où la terre sera » changée en ce qui n'est pas terre, et où les cieux s'é- » crouleront sur un signe de sa main droite?* — Cela » s'explique de soi-même, répliqua-t-il; en dépit de » toutes les transformations, la matière vivra tou- » jours. — Que signifie donc, repris-je, ce vers : *Au » jour où les hommes seront dispersés par le vent » comme des sauterelles, et où les montagnes seront » semblables à du coton cardé?* — Il signifie, dit-il, » que les hommes seront dispersés sur la terre comme » les montagnes. — Je me donnai les plus grandes » peines pour détruire ses doutes par les textes les » plus irréfragables, et le ramener à la vérité, mais » je n'ai jamais pu y parvenir, tant il a d'indépen- » dance dans l'esprit. Bien qu'il eût nécessairement » le jugement faussé, puisqu'il ne voyait pas des vé- » rités aussi évidentes, ce n'était cependant pas un fou; » car il raisonnait avec beaucoup de vigueur d'après » ses déplorables principes. Un fou n'est pas en état » d'interpréter des textes; on ne saurait accepter le » repentir d'un esprit fort qui s'est prononcé à ce » point-là. Comme son exécution immédiate était » conforme à la loi, il a été mis à mort sur-le- » champ d'après notre noble loi. Si vous aviez été » présent au diwan, vous auriez pu vous-même, sans » autre formalité, le tuer de votre main. D'après sa » croyance hérétique, il est délivré par la mort des » misères de ce monde; mais ce sont en réalité les » vrais croyans et l'Islamisme qui sont délivrés de

» son esprit perverti et de ses fausses doctrines. »

L'année 1593, qui vit l'anéantissement des troupes de Hasan, gouverneur de Bosnie, est appelée dans l'histoire ottomane l'*année de la défaite*, et l'année 1600 celle de *la révolte*. A la rébellion des sipahis dans la capitale, et des fugitifs de Keresztes en Asie-Mineure, s'en joignit une nouvelle sur les frontières de Perse, circonstance qui amena l'explosion de la guerre entre les deux empires voisins. Les hostilités contre le schah auraient probablement commencé quelques années auparavant, si les ambassadeurs qu'Abbas avait accrédités auprès des principales cours de l'Europe, pour les solliciter de rompre avec la Turquie, avaient mieux réussi dans leur mission. Les envoyés du schah, Hasan et l'Anglais Antoine Sherly, avaient parcouru toute l'Europe, et porté des lettres de leur souverain au roi de France, au doge de Venise, à l'empereur, au grand-duc de Toscane et au pape, et les avaient pressés de prendre part à une guerre contre les Turcs. L'empereur avait envoyé au schah de Perse le Transylvanien Etienne Kakasch de Zalokemeny. Il mourut en chemin, et il a laissé une description de son voyage qui nous a été transmise par son secrétaire George Tectander de la Jabel [1]. Les trois ambassades

[1] *Iter Persicum, Kurze, doch aussführliche und wahrhaftige beschreibung der Persianischen Reiss : Welche auf der Rom. Kays. May. allergnedig. Befelch, im Jahr Christi 1602. von dem Edlen und Gestrengen Herren Stephano Kakasch von Zalokemeny, vornehmen Siebenbürgischen vom Adel, angefangen : Und als derselbig unterwegen zu Lantzen in Medier Land todtes verschieden : von seinem Reissbeferten*

persanes [11], qui après l'explosion de la guerre se rendirent successivement aux cours de France et d'Allemagne avec des lettres de victoire, n'obtinrent pas plus que la précédente. La première étincelle de la guerre s'alluma à Tebriz ; la garnison ottomane de cette ville, oubliant toutes les règles de la discipline, se mit à ravager l'Azerbeïdjan et à piller les possessions du gouverneur de Selmas, Ghazibeg, fils du Kurde Schah Kouli. Ghazibeg s'enfuit auprès de Schah Abbas qui l'investit du titre de khan, en lui donnant le turban, le sabre et la ceinture. Les troupes combinées de Tebriz et de Nakhdjiwan assiégèrent le Kurde Ghazi dans son château de Karniyarik et l'en chassèrent. Ghazi se réfugia pour la seconde fois auprès de Schah Abbas, qui se rendit en neuf jours avec quelques mille cavaliers d'Isfahan à Tebriz, et auquel vint se joindre dans le voisinage du village de Sofian, Soulfakar, khan d'Erdebil, à la tête de quelques mille hommes. Le 25 septembre 1603 (19 rebioul-akhir) fut livrée une bataille dans laquelle les Ottomans succombèrent sous la supériorité numérique des Persans ; ce fut la défection de Timourdjioghli qui amena leur déroute. Au nombre des morts, on remarqua le beglerbeg de Nakhdjiwan, Mahmoud, et celui d'Akhiska, Khalil ; Ali-Pascha, gouverneur de Tebriz, fit des prodiges de valeur auxquels Schah Abbas lui-même rendit un éclatant hommage. La défaite des Ottomans entraina la chute de Tebriz ; cependant elle ne se rendit

Georgio Tectandro von der Jabel vollends continuirt und verrichtet worden, etc. Altenbourg, 1610.

aux ennemis qu'après un siége de vingt-un jours (21 octobre — 15 djemazioul-ewwel). Le 23, Schah Abbas quitta sa capitale et se dirigea sur Nakhdjiwan et Eriwan. Sur ces entrefaites, Kassab Hadji avait enlevé aux Ottomans Ordoubad, sa ville natale, et Tschirak-Sultan leur avait repris Djoulfa, Olindjé et Djawanschir. Mais Schérif-Pascha, gouverneur de Wan, sut faire tomber de nouveau Ordoubad en son pouvoir, et s'emparer de la personne de Kassab Hadji, beg de cette ville; cependant les desseins du schah sur Nakhdjiwan et Eriwan rendirent nécessaire la concentration de toutes les forces ottomanes sur ce dernier point; Nakhdjiwan, qui n'était protégé que par un rempart de terre et de faibles fortifications, dut être abandonné; Eriwan, au contraire, fut entouré, dans toute la partie que ne baignait point l'Aras, d'un mur de cinq cents aunes de long, dont la construction fut poussée avec assez d'activité pour qu'il pût être achevé avant l'arrivée du schah. Abbas envoya par un messager au gouverneur d'Eriwan une lettre pleine de bravades, dans laquelle, se prévalant avec orgueil de la récente reddition de Nakhdjiwan, il parlait de la place d'Eriwan comme d'une conquête déjà faite, et annonçait vouloir prendre ses quartiers d'hiver à Ghendjé et à Karabagh encore dans la possession des Ottomans. Schérif-Pascha envoya cette lettre à Constantinople sans y répondre, et demanda aux gouverneurs voisins des secours qui ne lui furent pas accordés. Le 16 novembre 1603 (11 djemazioul-akhir 1012), l'armée

ennemie, qui comptait cinq à six mille Persans, trois mille Kurdes irréguliers appelés Toulounki ou Ghœk-tolak, parut devant Eriwan; sous Abbas combattaient Seïfeddin, frère de Ghazi, le scheïkh Haïder, que la Porte avait autrefois investi d'un gouvernement, Alaeddinbeg, qui combattait dans les rangs ottomans lors de la conquête de Nakhdjiwan, Moustafabeg, gouverneur de Makouyé, Kilidj, beg d'Eleschkerd, Ferrouhrouzbeg, le beg transfuge de Berkeschad et Seïnelbeg, avec leurs Kurdes; Schah-Abbas dressa son camp devant la forteresse sur une hauteur appelée Mihnet-depesi, c'est-à-dire *colline de la fatigue*. Un messager que le gouverneur d'Eriwan avait envoyé à celui de Wan avec une demande de secours, était tombé à Schoureghil entre les mains des Persans. Le schah le renvoya à Schérif-Pascha en lui adjoignant le molla Yakhschi, en qualité de négociateur, et en lui remettant la lettre interceptée, sur le dos de laquelle il avait écrit de sa propre main : « Que Dieu bénisse vos » sages et efficaces mesures! renoncez à votre folle en- » treprise. Tout secours est impossible. Tous les ha- » bitans du pays ont cessé de combattre ma fortune et » ont fait leur soumission, comme peut vous le prou- » ver l'interception de cette lettre; ainsi vous ne pou- » vez pas même envoyer de lettres, et vous n'avez » d'autre moyen de salut que la reddition de la for- » teresse. » Schérif-Pascha, qui avait battu les Persans dans trois sorties [1], s'inquiéta peu des forfanteries du

[1] *Fezliké*, f. 117 et 118. Naïma, p. 187. La première sortie eut lieu le

schah, et renvoya Yakhschi, comme disent les historiens turcs, avec la réponse qui convient aux ignorans, c'est-à-dire sans réponse. Yakhschi, qui voulait se donner de l'importance, dit au schah que le gouverneur ottoman n'avait pas répondu à sa lettre, parce qu'elle n'était pas scellée du sceau impérial, et ne portait pas la signature des vizirs. En conséquence, on lui en remit une seconde, signée du vizir et du secrétaire d'Etat (appelé en Perse motamededdewlet), et du kourdjibaschi (général des gardes-du-corps), dans laquelle on exhortait Schérif-Pascha à une prompte soumission. Le gouverneur, pour toute réponse, dit à Yakhschi : « Tant que vous n'aurez pas acheté la conquête de chaque pierre des remparts par la mort de chacun de nous, tant que vous n'aurez pas perdu vous-même assez de soldats pour qu'on puisse élever des pyramides avec leurs têtes, vous ne pourrez espérer de posséder la forteresse. » Yakhschi, à son départ, fut saisi et poignardé par quelques soldats de la garnison. Lorsque les rapports des gouverneurs d'Eriwan et de Trabezoun eurent annoncé à Constantinople la rupture de la paix par Schah-Abbas, la perte de Tebriz et de Nakhdjiwan, la mort des beglerbegs de Nakhdjiwan et d'Akhiska, la captivité du gouverneur de Tebriz, le kaïmakam Kasim convoqua les vizirs et les oulémas à un grand-conseil, dans lequel Hasan l'Horloger, alors banni à Trabezoun, fut nommé serasker de l'armée d'expédition contre la

12 djemazioul-akhir (17 novembre); la seconde le 17 djemazioul-akhir, et la dernière quelques jours plus tard, un samedi.

Perse. Quelques jours après (22 décembre 1603 — 18 redjeb 1012), le Sultan mourut; cinquante-cinq jours auparavant, un derwisch, en le voyant rentrer dans son palais, lui avait prédit qu'à cinquante-cinq jours de date il devait lui arriver un grand malheur; peut-être la profonde impression que fit cette prédiction sur son esprit superstitieux, a-t-elle hâté sa mort. Le Sultan avait été précédé au tombeau par l'époux de sa tante, Siawousch-Pascha, qui avait occupé trois fois le grand-vizirat [1], et par sa sœur la sultane Aïsché, dont les jours durent être abrégés par l'effroi que lui causèrent l'enlèvement violent et l'exécution de son mari.

Le règne de Mohammed III, que les serviles adulations des littérateurs de son époque comparèrent, à cause de la conquête d'Erlau et de Kanischa, au règne de Mohammed II, marque, aux yeux de l'appréciateur impartial, la période de la décadence de l'empire ottoman; en effet, la continuelle transgression des anciennes institutions de l'empire, et la propagation de l'esprit de révolte dans l'armée comme dans les provinces, ne pouvaient avoir d'autre résultat que de mettre l'empire sur le rapide penchant de sa ruine. A la mort du grand-vizir Sokolli sous Mourad III, des germes de dissolution avaient commencé à se manifester; mais sous Mohammed ils portèrent des fruits funestes. Si Mourad II, qui au milieu du tumulte de la

[1] *Fezliké*, f. 106, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Siaus morto, zio del Signor per la moglie, tre volte Vezir, non lascia molta facoltà.* Ottob. 1602. *Sum. del. Rel. ven.*

guerre appelait toujours de ses vœux une vie molle et facile, avait préparé par ses conquêtes la base sur laquelle son fils Mohammed II devait élever la puissance ottomane, Mourad III, au contraire, prince adonné à la débauche et au mysticisme, avait, par ses violations des lois fondamentales de l'empire, ouvert une large voie aux insurrections militaires et civiles qui, sous son fils Mohammed III, commencèrent la ruine de l'édifice gouvernemental. De même que Mourad II et Mohammed II ne sont pas les plus grands princes de leur race, si on les compare à Souleïman, de même aussi Mourad III et Mohammed III ne sont pas les plus mauvais, si on établit un parallèle entre eux et quelques-uns de leurs descendans, et notamment le plus déplorable de tous, Moustafa, fils et second successeur du dernier Sultan. Si les grands-vizirs de Mohammed II, Mahmoud, conquérant de Bosnie et de Négrepont, et Mohammed de Karamanie, auteur du Kanounnamé, partagèrent avec ce prince l'honneur et le mérite de la prospérité de l'empire, les grands-vizirs de Mohammed III, et surtout Cicala qui, par son excessive sévérité envers les fugitifs de la bataille de Keresztes, jeta la première semence de la révolte d'Asie, et Hasan le Fruitier, qui alluma le feu de la discorde entre les janissaires et les sipahis, contribuèrent avec leur maître à la désorganisation qui s'introduisit dans toutes les branches de l'administration. Kotschibeg, l'historien de la décadence de l'empire ottoman, signale l'administration de ces deux derniers grands-vizirs comme celle où furent portées

les plus graves atteintes à la constitution des fiefs et des troupes, et marque l'année 1005 de l'hégire, à laquelle eut lieu la conquête d'Erlau, comme l'époque de la plus grande extension et de la plus grande violation des lois fondamentales de l'empire. Avant l'année 1005 (1596), les feudataires étaient tenus de résider dans leurs fiefs, afin de pouvoir, en cas de guerre, rassembler en trois jours le nombre d'hommes qu'ils devaient fournir, et être prêts à marcher en dix jours; les timars de mille à cent mille aspres étaient toujours conférés par les beglerbegs du pays, et non par la cour, et les feudataires étaient destitués toutes les fois qu'il y avait des motifs de plaintes contre eux; l'argent d'orge (arpalik) des chambellans, et l'argent de voile ou de pantoufle (paschmaklik) des sultanes, n'avaient jamais dépassé neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aspres pour chaque personne par an, et les fiefs n'étaient jamais donnés comme argent d'orge ou de pantoufle; aucun chambellan, secrétaire, fourrier, tschaousch, n'était exempt du service de guerre; les petits et les grands fiefs (timar et siamet) n'étaient accordés qu'aux fils de sipahis, et seulement lorsqu'ils avaient prouvé leur descendance légitime par le témoignage de deux grands et de dix petits feudataires; les nains, les muets et autres serviteurs de la cour et du harem ne recevaient jamais de fiefs; les timars n'étaient augmentés qu'à raison d'un aspre par dix, et celui-là seul qui s'était extraordinairement distingué dans un combat, c'est-à-dire qui avait tranché la tête à quinze ennemis, obtenait un siamet.

Hasan le Fruitier ordonna, il est vrai, pendant son grand-vizirat, une révision générale sur les fiefs; mais cette mesure n'obtint aucun résultat parce qu'elle se fit à Constantinople ou à Andrinople, et non dans les gouvernemens d'où dépendait chaque fief, et les nouvelles investitures continuèrent à être conférées par la cour; des fiefs accordés ainsi irrégulièrement s'appelaient *fiefs de corbeille* [1]. Le grand-vizir Sinan-Pascha, en 1594, l'année même de l'avènement de Mohammed III, porta le trouble dans les réglemens des six boulouks ou escadrons de la garde à cheval du drapeau et du Sultan; contrairement à l'ordre d'avancement suivi jusque-là, il mit au nombre des boulouks tous les soldats formant la garnison de Raab, uniquement parce qu'ils étaient restés trois ans dans cette ville; en 1598, la législation qui régissait la chaîne des oulémas fut entièrement rapportée dans ses dispositions qui réglaient la nomination des candidats depuis les grades inférieurs jusqu'aux plus élevés. Avant 1598, un étudiant (sokhté ou thalib) ne pouvait obtenir une place d'*aspirant* (moulazim), s'il n'avait préalablement appartenu comme danischmend, ou amateur de la science (le premier anneau de la chaîne des oulémas), à un collége (medrésé) des *intérieurs*,

[1] Kotschibeg, à la Bibliothèque R. de Berlin, nº XVII, f. 28, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Sipahi ogni giorno più arditi, hanno ottenuto un Fetwa dal Mufti, che li 12,000 Timari di Buda siano levati a coloro che indegnamente li possedono, hanno ottenuto le intrate delle moschee con gran scandalo*. Dec. 1601. *Sum: del. Rel. ven.* — *Riforma dei Timari, il primo Vezir ha rinunziato alle sue per dar esempio alle Sultane e altri*. Gennaro 1604.

des *extérieurs* ou des *huit* (les huit académies de la mosquée de Mohammed II), et prouvé, comme mouid ou répétiteur, la capacité nécessaire pour être aspirant (moulazim) aux fonctions de mouderris et de juge. Plus tard, les places de moulazim furent vendues publiquement; des voïévodes, des soubaschis (prévôts de police) les achetaient pour une somme de dix mille aspres, et ils devinrent ainsi mouderris ou kadis sans avoir fait leurs études. A tous ces désordres vinrent se joindre les impôts toujours croissans des fournitures de guerre et l'altération des monnaies. Un des impôts les plus vexatoires, appelé *awariz*, fut celui qui exigeait, par dix maisons, un homme pour le service de la flotte [1]; mais cet impôt put être par la suite racheté à prix d'argent [2]; les églises chrétiennes qui devaient en être frappées n'en furent exemptées que par l'intervention du baile de Venise [3]. Les fournitures en nature qui avaient été élevées à un kilo d'orge et de farine par dix maisons et à un mouton par maison, ne purent être perçues et furent réduites à un minot d'orge et de blé par quinze maisons, et à un mouton par maison. Les monnaies furent tellement altérées que le ducat valait cent trente, et la piastre plus de quatre-vingts aspres. Pour arrêter les progrès du luxe auquel on attribua sans raison cette altération

[1] *Awaris ordinato di 10 case uno, e levata l'esecuzione d'alcuni loghi e sara in liberta al Cigala dare suo in denaro.* Dec. 1601.

[2] *L'Awaris si scuotera in denari, e sara scosso dalli Cadi e non dai Comissari del Cigala con suo danno.* 1602.

[3] *Turchi pretendono che le chiese pagassero le angaria come le case, e il Bailo ha ottenuto la liberazione.* Giugno 1601.

de la monnaie, on fit des lois somptuaires, dont quelques-unes défendirent aux tschaouschs d'avoir des massues, des selles et des harnais garnis d'argent, et des housses de velours brodées d'or. Peu de temps après, les ducats furent portés à cent soixante, et les piastres à cent dix aspres, pendant que les caisses publiques ne recevaient les premiers que pour cent dix aspres, et les secondes que pour soixante. Enfin, Hasan le Fruitier ordonna une refonte, d'après laquelle la valeur du ducat tomba de deux cent vingt à cent dix aspres, et celle de la piastre fut fixée à quatre-vingts aspres. En même temps fut publiée une nouvelle ordonnance contre l'usage du vin.

Mohammed n'était adonné ni au vin comme son grand-père Sélim, ni à l'opium comme son père Mourad ; il attachait la plus grande importance à l'observance des prescriptions de l'Islamisme à cet égard; il faisait religieusement cinq fois la prière par jour, et se levait toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom du Prophète. Mais toutes ces pratiques pieuses ne l'empêchèrent pas de faire exécuter trois de ses grands-vizirs[1], d'ordonner le meurtre de ses dix-neuf frères lors de son avènement, et celui de son fils quelque temps avant sa mort. Dans les ghazèles qu'il composa à l'exemple de ses prédécesseurs, il se donna le surnom d'Adli, c'est-à-dire le juste, que porte aussi aujourd'hui le sultan régnant Mahmoud II. Le goût de Mohammed pour la poésie fut nourri par son pré-

1 Ferhad-Pascha, l'eunuque Hasan-Pascha et Hasan le Fruitier.

cepteur Newayi [1], qui mourut quelque temps avant l'avènement de son élève, et par Newi [2], un des meilleurs poëtes ottomans, précepteur du malheureux prince Moustafa, qui, étranglé d'après les ordres de son frère, expira en récitant des vers. A l'époque où Newi étudiait à l'académie des *Huit*, il s'y trouvait quatorze poëtes, chose qu'on n'avait jamais vue auparavant et qui ne s'est pas renouvelée depuis. Les plus célèbres légistes du règne de Mohammed furent le moufti Eboulmeïamin Moustafa [3], et le juge d'armée Akhizadé [4]; tous les deux ont écrit des livres de jurisprudence, et le dernier a composé des poésies sous le pseudonyme de Halimi. Un légiste du nom de Moustafa, qu'on appelait le *petit*, en opposition avec le moufti Eboulmeïamin Moustafa, surnommé le *grand*, a laissé un ouvrage politique intitulé les *qualités de la souveraineté* [5]; on doit au molla Takieddin Ben Abdoulkadir, de la noble et ancienne famille arabe des Temountari, non seulement les biographies des légistes Hanefites, mais encore un *extrait des choix des fleurs arabes* de Saalebi, dont l'ouvrage original est connu sous le titre

1 Newayi, mort en 1003 (1594), a traduit l'ouvrage de Ghazali, *Alchimie de la Félicité*, et la *Politique* d'Aristote (*Kitabes-siaset*), sous le titre de *Ferroukhnamé* (*Livre de la Gaieté*).

2 Newi, mort en 1007 (1598), laissa plusieurs ouvrages dont on trouve les titres dans les *Biographies* de Riazi, nº 343, d'Attayi, nº 493, et le *Fezliké*, f. 65.

3 Mort en 1015 (1606). Voyez les *Biographies* d'Attayi, nº 640, et *Fezliké*, f. 156.

4 Mort en 1013 (1604). Attayi, nº 572.

5 Koutschouk-Moustafa, mort en 1004 (1595).

de *la perle unique* [1]. Par suite de l'étroite union qui liait la Porte et la Crimée, quelques savans tatares vinrent à Constantinople, et entre autres Ibrahim-Efendi, qui dédia au sultan Mourad un commentaire sur le vers de la *lumière* [2] (le trentième de la vingt-quatrième soure), et Houseïn de Kaffa [3], auteur d'un *traité de la divination* d'après le diwan de Hafiz. Nous devons mentionner le molla Abdourrououf [4] et Mohammed Ben Ghanim [5], auteurs de plusieurs commentaires; Djemalizadé [6], traducteur de la grande histoire d'Egypte par Makrizi; molla Anssari [7], qui écrivit des gloses marginales; Kawalelizadé [8], qui fit des ouvrages astronomiques; et Bakalzadé, médecin et astronome de la cour. Le molla Osman [9] et le scheïkh Alidedé, né en Bosnie et mort à Szigeth, composèrent des ouvrages intitulés *Ewaïl*, sur les hommes d'Etat à qui on doit des institutions politiques, et sur les savans et les artistes qui se sont signalés par des découvertes importantes. Parmi les scheïkhs, nous devons distinguer particulièrement : le scheïkh prédicateur Emir, que nous connaissons déjà par le discours violent dans lequel il démontra la nécessité du départ

1 Takieddin Ben Abdoulkadir, mort en 1005 (1596).

2 Tatar Ibrahim, mort en 1001 (1593).

3 Houseïn de Kaffa, mort en 1010 (1601).

4 Molla Aldourrououf, mort en 1009 (1600).

5 Mohammed Ben Ghanim, mort en 1004 (1595).

6 Djemalizadé, mort en 1010 (1601).

7 Molla Anssari, mort en 1009 (1600).

8 Kawalelizadé, mort en 1010 (1601).

9 Molla Osman, mort en 1012 (1603), était fils d'une tante de Souleïman le législateur.

du Sultan pour la campagne de Hongrie, et qui flétrit publiquement les vices des grands, sévérité qui lui valut d'être, plus d'une fois, exilé de Constantinople; le scheïkh Ismaïl Mewlewi de Galata, traducteur du *Mesnewi*, auquel il ajouta un septième livre; le grand-scheïkh Schemseddin de Siwas, qui chanta les louanges d'Ebou Hanifé, et contribua à la prise d'Erlau par l'enthousiasme qu'il inspira aux troupes; enfin le scheïkh Houseïn Kemkhani, qui resta sur le champ de bataille de Keresztes.

Dans la matinée qui suivit la nuit pendant laquelle Mohammed était mort, sans que ce grave événement eût transpiré dans la ville, le vizir-kaïmakam Kasim et les autres vizirs se préparaient à tenir conseil, lorsque le grand-chambellan arriva dans le diwan avec un kattischérif, placé, comme à l'ordinaire, dans un morceau d'étoffe de soie. Le kaïmakam voulut lire ce kattischérif; mais il lui fut impossible d'en déchiffrer l'écriture. « Qui t'a donné cet écrit illisible? » demanda-t-il au grand-chambellan, « il n'est point de la » main du Padischah. » Le grand-chambellan lui répondit : « Je l'ai reçu des mains du gouverneur du » harem, qui m'a fait appeler. » Le kaïmakam passa le kattischérif au reïs-efendi Hasanbegzadé; celui-ci prit Kasim à part pour lui en lire le contenu. « Kaïmakam-» Pascha, était-il dit dans le kattischérif, mon père » est mort par l'ordre de Dieu, et je suis monté sur » le trône; maintiens la tranquillité dans la ville; s'il » arrive quelque trouble, je te ferai trancher la tête. » Le kaïmakam, étonné de cet étrange message, ne sa-

vait à quel parti se résoudre, et finit par écrire au kislaraga : « On m'a apporté à moi, votre faible servi-
» teur, un kattischérif dont je ne puis bien me rendre
» compte ; je ne sais s'il m'a été envoyé dans un but
» sérieux ou simplement pour me mettre à l'épreuve ;
» soyez assez bon pour résoudre mes doutes. » Le grand-chambellan revint immédiatement et conduisit le kaïmakam dans le seraï, où le nouveau sultan Ahmed, l'aîné des deux fils de Mohammed [1], était assis sur son trône, entouré des dignitaires de la cour intérieure. Le kaïmakam s'empressa d'envoyer un billet au moufti par le tschaousch-baschi, et ordonna à l'architecte de la cour de préparer les funérailles du Sultan défunt, soin qui rentrait dans ses attributions. En même temps tous les membres du diwan furent invités à se rendre au seraï, devant la porte intérieure duquel on avait élevé un trône, sans que jusqu'à ce moment personne en sût la raison. Dès que le moufti et les vizirs furent rassemblés, ils traversèrent la cour qui sépare le diwan du seraï, et se rangèrent autour du trône récemment élevé. Tout-à-coup la porte intérieure du harem (surnommée *porte de la félicité*) s'ouvrit et on vit paraître un adolescent de quatorze ans, qui, la tête couverte d'un turban noir (schemlé), fit des salutations à droite et à gauche, et monta sur le trône. A cette vue, les tschaouschs firent entendre des cris

[1] Les fils de Mohammed III étaient : Mahmoud, mis à mort le 27 silhidjé 1011 (7 juin 1603) ; Djihanghir, mort enfant ; Sélim, mort le 3 ramazan 1005 (20 avril 1597) ; Ahmed, né en 998 (1589) ; Moustafa, né en l'an 1000 (1591).

de joie et de félicitation ; le moufti, le kaïmakam, les vizirs, les kadiaskers et l'aga des troupes baisèrent la main du nouveau Sultan, qui, après cette cérémonie, saluant de nouveau à droite et à gauche, se retira dans le harem. Les vizirs et les grands se firent apporter immédiatement leurs turbans de deuil, et ceux qui n'en avaient pas entourèrent leur coiffure ordinaire d'un ruban noir. Lorsque tout fut prêt pour les funérailles, on exposa la bière sur une estrade ; après la prière des funérailles, à laquelle présida le moufti, le jeune Sultan rentra dans le harem. Les vizirs portèrent le cercueil à Aya-Sofia ; les restes de Mohammed furent placés à côté de ceux de son père, pendant qu'on lisait des versets du Koran, et la cérémonie se termina par d'abondantes distributions d'aumônes aux pauvres et aux orphelins. Depuis Souleïman et Sélim II qui, étant fils uniques, n'avaient pas eu à appliquer la loi du fratricide, aucun sultan n'était mort sans être accompagné au tombeau par le triste cortége de ses enfans assassinés. Ce fut pour la première fois, depuis l'institution de la sanglante législation de Bayezid Yildirim, qu'un prince ottoman monta sur le trône sans se souiller du sang de ses frères. Si cette exception aux barbares usages des Ottomans est importante à signaler comme retour vers des idées moins cruelles et plus généreuses, il n'est pas moins digne de remarque que tous les historiens nationaux aient dédaigné de mentionner cet acte d'humanité d'Ahmed Ier. Il est douteux s'il faut faire un mérite de cette louable transgression de la loi du fratricide à la générosité du

Sultan ou à celle de son précepteur Moustafa, et si le prince Moustafa ne dut pas plutôt la vie à son idiotisme qui le faisait juger incapable de régner; quant au silence général des historiens ottomans, il peut être considéré comme un blâme indirect et une désapprobation tacite de la généreuse innovation qui marqua l'avènement au trône du nouveau Sultan. Si quelqu'un partage avec Ahmed l'honneur d'avoir violé la législation promulguée par Bayezid et mise en vigueur par Mohammed II, c'est sa mère et son précepteur; on ne saurait en attribuer le mérite au kaïmakam Kasim, qui, immédiatement avant et après les funérailles, demanda à Ahmed une audience dans l'espoir d'obtenir le sceau de l'empire; mais cette audience lui fut refusée, parce que ses prétentions trouvèrent un obstacle irrésistible dans la personne de Moustafa, précepteur du Sultan, qu'il avait négligé autrefois et qu'il ne put en cette circonstance gagner à ses intérêts[1].

Le grand-vizir Yaouz Ali Malkodj arriva à Constantinople le septième jour après l'avènement d'Ahmed, et fut immédiatement invité à se rendre chez le Sultan (29 décembre 1603 — 25 redjeb 1012); à l'issue de son entrevue, il prit place dans la salle du diwan, et reçut les félicitations des vizirs et des kadiaskers. On avait retardé jusqu'à son arrivée la distribution

[1] Naïma, p. 194 et 195. Hasanbegzadé, f. 122. *Fezliké*, f. 122. *Raouzatoul-ebrar*, f. 191. *Histoire d'Abdourrahman-Efendi*, f. 40. Petschewi. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, et le *Djihannuma*. Comme tous ces historiens gardent sur ces détails un silence absolu, celui des historiens européens ne doit plus autant étonner.

aux soldats du présent d'avènement, parce qu'il apportait avec lui deux années du tribut d'Egypte, c'est-à-dire douze cent mille ducats. Mais comme il avait laissé les bagages en route, et qu'il était parti en toute hâte de l'isthme de Dil, dans le golfe de Nicomédie, pour Constantinople, on tira du trésor sept cent mille ducats pour satisfaire aux exigences des troupes. Yaouz Ali s'installa dans le palais du grand-vizir Siawousch, mort l'année précédente; Kasim siégea dans le diwan comme second, et Kourd-Pascha comme troisième vizir. Le 4 janvier 1604 (1er schâban), le Sultan se rendit avec la pompe accoutumée à la mosquée d'Eyoub pour ceindre le sabre sur le tombeau des porte-étendards du Prophète; six jours après, la sultane Saffiyé (grand'mère d'Ahmed), la Vénitienne Baffa, qui avait gouverné l'empire pendant vingt-huit ans sous le règne de Mourad III comme sultane Khasseki (favorite), et sous celui de Mohammed comme sultane Walidé (mère), fut reléguée avec toute sa suite d'esclaves et d'eunuques dans le harem, et condamnée à y finir ses jours dans le souvenir de sa puissance passée [1]. L'éloignement de Baffa entraîna la destitution du chef des eunuques blancs ou grand-gouverneur du seraï (kapou-aga), et celle du chef des eunuques noirs ou grand-gouverneur du harem (kislaraga). Peu après furent exécutés le gouverneur et l'intendant du palais de la sultane, autre-

[1] *Sultana madre uscita dal Seraglio per non tornarsi più.* Gennaro 1604.

fois si influente [1]. Le vendredi 23 janvier, Ahmed se rendit avec une grande pompe à la mosquée d'Aya-Sofia, et fut circoncis le soir du même jour dans le palais du grand-vizir; c'est le seul exemple que présente l'histoire ottomane, d'un sultan circoncis sur le trône. A la légère indisposition qui suivit cette opération en succéda une autre plus grave; la petite-vérole qui attaqua le jeune Sultan fit pendant un temps concevoir à la capitale et à l'empire des craintes sérieuses pour ses jours; les fêtes du Baïram ne furent pas célébrées cette année avec la solennité ordinaire, et se passèrent dans une douloureuse anxiété que vint enfin terminer l'heureuse guérison d'Ahmed.

Une des premières mesures administratives du nouveau grand-vizir fut de défendre la vente des registres pour le prélèvement des taxes sur les jeunes garçons, vente qui s'était introduite pendant les dernières années de la guerre, et qui était aussi vexatoire qu'oppressive pour les sujets. Cette taxe était autrefois de dix aspres en sus de l'impôt ordinaire; elle fut prélevée par un écrivain ou inspecteur pris parmi les sept cent vingt moulazims ou aspirans des six boulouks de la garde-du-corps et de l'étendard. Pendant la guerre, ce prélèvement avait été vendu et élevé à un taux exorbitant par les acheteurs. A peine le grand-vizir eut-il rétabli cette taxe sur l'ancien pied, que les sipahis dans les provinces d'Asie et d'Europe demandèrent d'en partager le produit avec ceux de la capi-

[1] *Il Capiaga della regina vecchia e Capiccaïa sono strangolati o la loro facolta e denari confiscati.* Ottob. 1604.

tale. Quoique ces derniers fissent valoir un service toujours actif et plus pénible, le grand-vizir, pour ne pas mécontenter, au milieu de la guerre, les sipahis des provinces, se vit forcé d'ordonner un partage général.

Avec le printemps recommencèrent les hostilités qui n'avaient été que suspendues. Un kattischérif nomma le kapitan-pascha Cicala général en chef des troupes contre la Perse, et le grand-vizir serasker de l'armée d'expédition contre la Hongrie. Yaouz-Ali vizir, à qui l'idée de quitter la capitale souriait médiocrement, assembla les membres du diwan chez lui, et leur demanda s'il ne serait pas prudent qu'il restât à Constantinople, pour se placer ainsi au centre de l'action administrative, et prendre toutes les mesures qui pourraient favoriser les opérations des armées d'Asie et d'Europe. Tous ceux qui étaient présens, devinant ses secrètes intentions, se rangèrent à son avis, à l'exception du khodja Moustafa, qui lui dit confidentiellement que la guerre de Hongrie exigeait sa présence. Mais Yaouz Ali n'en ayant pas moins adressé un rapport au Sultan sur la décision prise par la majorité du conseil, Ahmed lui répondit : « Il est » absolument nécessaire que tu conduises toi-même » l'armée contre les infidèles ; prépare-toi donc, et pars » au plus vite. » Il se résigna en conséquence à entrer en campagne aux premiers jours du printemps ; mais, avant son départ, il destitua les possesseurs des grands gouvernemens [1] et les hauts dignitaires du

[1] Il nomma à la place de Damad, kadiasker de Roumilie, Esaad Efendi, et à celle de Kafzadé, juge de Constantinople, Yahya.

corps des oulémas [1], et donna leurs places à ses créatures; ces changemens ne laissèrent pas d'avoir des suites fâcheuses. Les murmures des janissaires amenèrent la déposition de leur aga [2]. Le kaïmakam, qui avait renoncé à son ambition du grand-vizirat, et qui d'ailleurs n'était pas en bonne intelligence avec Yaouz Ali, demanda le gouvernement de Bassra; le grand-vizir, qui venait d'en disposer, lui ayant donné celui de Bagdad, il refusa de partir, et ce ne fut que quelques mois après qu'il quitta Scutari; mais il n'alla pas au-delà d'Yenischer, dont il pilla et rançonna la contrée. Hasan-Pascha, l'ancien gouverneur de l'Yemen, et Sofi Sinan-Pascha, furent appelés à faire partie du diwan en qualité de vizirs; Mourad-Pascha reçut comme gouverneur d'Ofen les revenus affectés d'ordinaire au vizirat. Deli Hasan, le chef des rebelles d'Asie, qui, en traversant le Bosphore, avait jeté dans la mer un capitaine de vaisseau, pillé Gallipoli, et qui, pendant l'expédition de Hongrie, n'avait pas fait preuve d'un grand respect pour les ordres du serasker Lala Mohammed-Pascha, demanda le gouvernement de Temeswar à la place de celui de Bosnie, que ses exactions et ses violences avaient poussé à la révolte. Les habitans de Bosna-Seraï avaient tué

[1] Moustafa-Pascha, fils de Raziyé, fut nommé gouverneur de Damas; Ferhad-Pascha, gouverneur de Haleb; Nassouh-Pascha, gouverneur de Siwas; Hadji Ibrahim, gouverneur d'Égypte; Mohammed, fils de Sinan-Pascha, gouverneur de Karamanie.

[2] Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien dit : *Sollevazione dei Gianizari nel divano, non avendo voluto mangiar, con gettar le viande colli piedi sotto sopra, l'aga ed altri deposti.* Marzo 1604.

le kiaya, ou lieutenant de Deli Hasan, pour avoir fait jeter dans les fers un corroyeur, et avaient pillé sa maison; ceux de Banyalouka avaient chassé l'administrateur (moutesellim) qu'il leur avait imposé. Deli Hasan avait envoyé son kiaya Schahwerdi à Lala Mohammed, pour négocier auprès de lui sa permutation; Schahwerdi fut retenu par le serasker; le gouvernement de Temeswar fut accordé à Deli Hasan.

Après le meurtre de son ambassadeur par la garnison d'Eriwan, Schah-Abbas avait resserré encore le blocus de la ville, et avait intercepté l'eau qui l'alimentait; enfin Schérif-Pascha, poussé à la dernière extrémité et voyant ses troupes réduites à cinq cents hommes, se rendit, après un siége de six mois, sous la condition d'une libre retraite. Schérif-Pascha et le juge d'Eriwan furent reçus par le schah dans une tente délabrée, à la porte de laquelle ils avaient dû attendre long-temps le moment d'être admis en sa présence. Abbas était assis dans un coin du diwan sur un mauvais tapis, ayant à sa droite les khans de son empire, et à sa gauche les princes de Géorgie, autrefois alliés des Ottomans, Alexandre Lewend et Giourgin, fils de Simon Louarssab [1], retenu à Constantinople dans les prisons des Sept-Tours; à côté de ce dernier était Ali-Pascha, beglerbeg de Tebriz, Ghazi-Kurd, beg de Selmas, principal auteur de cette guerre, au-dessous duquel Schérif-Pascha dut prendre place de bonne

[1] *Nipote di Simon Giorgiano ricusa di farsi Turco. — Casnedar eletto per portar la lettera Imperiale a la Signoria con titolo maggiore di Ciaus.* Febr. 1604.

grâce. Après avoir tenu à Schérif-Pascha un long discours plein de forfanterie, le Schah adressa au juge la parole en ces termes : « Comment as-tu pu, toi homme » savant et habile, laisser échapper l'occasion de gagner » des honneurs et des richesses? » Celui-ci répondit : « Comme il est du devoir de serviteurs fidèles de sa- » crifier leurs biens et leur vie au service de leur maî- » tre, je ne m'attendais pas à être blâmé de ce que j'ai » fait. » Abbas, appréciant la réponse et la conduite du juge d'Eriwan, lui permit de se retirer conformément au traité ; mais se tournant vers les oulémas qui avaient été faits prisonniers quelque temps auparavant : « C'est vous qui avez rendu un fetwa, d'après » lequel le meurtre d'un Persan égale en mérite celui » de soixante-dix hérétiques! » et il les fit mettre à mort au milieu des plus affreuses tortures. Le gouverneur du Schirwan, Aladjaatlü Hasan [111], auquel les habitans d'Erzeroum avaient fermé leur porte, était mort peu de temps après son arrivée dans la capitale de sa province, non sans qu'on soupçonnât Mahmoud, fils de Cicala, auquel il avait succédé et qui avait été nommé pour la seconde fois à ce gouvernement, de l'avoir empoisonné. Schah-Abbas se mit en possession de Schahmakhi et de Schirwan ; il fit massacrer tous les habitans du village de Scheïkhlü, et battre les enfans sur l'aire à coups de fléau jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir. Après la conquête d'Eriwan, il avait chargé le khan Emirgoune de mettre le siége devant Akdjekalaa et Karss. Emirgoune emporta Akdjekalaa de vive force, et en fit transplan-

ter toute la population arménienne à Issfahan. L'alaïbeg Kenaan, à qui le commandant de Karss, Osman-Pascha, avait ordonné de battre le pays pour faire des prisonniers, tomba lui-même entre les mains d'Emirgoune; celui-ci le plaça dans un canon fondu à Tebriz par le lieutenant-général de l'artillerie, et le fit ainsi lancer en l'air. Emirgoune fut nommé gouverneur d'Eriwan; le schah marcha en personne contre Karss, forteresse frontière des Ottomans du côté de la Géorgie, et la réduisit sous son pouvoir. Akhiska fut vaillamment et heureusement défendu par Karakasch-Pascha; les Arméniens de la place l'ayant informé que leurs femmes avaient été enfermées par les Persans dans un khan où elles étaient livrées à toutes sortes de violences, il surprit ce khan, tailla les ennemis en pièces, et envoya leurs têtes à Constantinople. Le 15 juin 1604 (17 moharrem 1013), Cicalazadé était parti pour les frontières de Perse avec le titre de général en chef; il trouva, dans les environs d'Erzeroum, Karakasch-Ahmed, un des compagnons de Deli Hasan, qui était venu à sa rencontre, et lui accorda, avec le pardon de sa rébellion passée, le gouvernement de Tschildir. Ce fut là que le gouverneur d'Erzeroum, Kœsé Sefer, successeur de Hasan l'Horloger mort récemment, et Ahmed-Pascha, beglerbeg de Wan, opérèrent leur jonction avec Cicalazadé; l'armée ottomane n'arriva que le 8 novembre (15 djemazioul-akhir) sous les murs de Karss, où le serasker voulut attendre Karakasch-Pascha, qu'il avait envoyé en expédition dans l'intérieur du pays. Vaine-

ment Sefer-Pascha demanda-t-il la permission d'attaquer le schah, qu'il lui promit de lui amener pieds et poings liés; Cicala refusa de faire aucun mouvement avant l'arrivée de Karakasch, qui ne rejoignit le camp qu'au commencement de l'hiver. Toute la contrée étant ravagée et le schah s'étant pendant ce temps retiré à Tebriz, Cicala résolut de se rendre dans le Schirwan où était son fils. Mais les officiers de l'armée s'opposèrent à ce dessein, et lui dirent : « Lorsque tu commandes les flottes, tu les conduis à Messine pour » voir ta mère, et maintenant que tu as sous tes ordres » une armée de terre, tu veux la mener dans le Schir- » wan pour visiter ton fils. Le schah a pris la fuite et » n'a garde de nous attendre; vouloir l'atteindre serait » peine perdue; le siége de Tebriz ne peut mener à » rien; l'hiver est proche, et nous voulons passer » l'hiver dans le pays de Roum (Asie-Mineure). » Cicala leur représenta inutilement que le schah était pour ainsi dire entre leurs mains, que la belle contrée de Ghendjé et de Karabagh leur offrait de meilleurs quartiers d'hiver que Roum; tout ce qu'il put leur dire échoua contre leur volonté obstinée; ils firent tomber sa tente sur sa tête, et le forcèrent de renoncer à son projet de marcher vers le Schirwan. Le beglerbeg d'Erzeroum, Sefer-Pascha, celui de Siwas, Ahmed-Pascha, et Aladjaatlü Hasan-Pascha, demandèrent la permission de poursuivre le schah, mais ils ne purent l'obtenir. Cicala prit ses quartiers d'hiver à Wan, malgré les représentations des officiers, qui lui conseillaient de se rendre à Haleb ou à Amid, parce

qu'il était inouï qu'un serasker eût hiverné sur les frontières. Ahmed-Pascha mourut à Wan entre les mains du médecin de Cicala, et sa place fut donnée à Ali-Pascha. Cependant les Persans firent des excursions jusque sous les murs de Wan. Cicala, qui se repentait, mais trop tard, d'avoir établi ses quartiers d'hiver à un endroit si exposé, se rendit par le lac de Wan à Aadildjouwaz, et retourna de là à Erzeroum. Le schah, qui avait appris le départ de Cicala, leva son camp et vint mettre le siége devant Wan; mais, après être resté inutilement quarante jours sous les murs de cette place, il rentra dans ses Etats, honteux de cet échec et de la tentative infructueuse qu'il avait faite contre le château de Mekou.

Le 30 mai 1604 (11 moharrem), le grand-vizir sortit enfin de Constantinople, après avoir nommé le kaïmakam Hafiz Ahmed-Pascha gouverneur de Bosnie, et avoir donné sa place au vizir Sofi Sinan-Pascha. Le Sultan assista au départ des troupes, de son palais de Halkalü, la première station hors de Constantinople, où le grand-vizir fit une halte pour attendre qu'on lui apportât du trésor du seraï l'argent qu'il avait demandé pour les besoins de la guerre; au lieu des sommes espérées, il reçut du Sultan ce kattischérif laconique : « Si tu tiens à la vie, tu partiras » demain. » Yaouz Ali dut se rendre à un ordre aussi péremptoire; lorsqu'il se mit en marche, le bruit se répandit qu'un autre kattischérif du Sultan avait rappelé Hafiz-Pascha de la maison de plaisance où il s'était retiré, pour revenir prendre à Constantinople les

fonctions de kaïmakam. Hafiz-Pascha, à peine de retour dans son palais, convoqua un diwan pour le jour suivant, et invita Sofi-Sinan à y assister: « Est-ce » le grand-vizir qui t'envoie? » demanda Sinan au tschaousch porteur de l'invitation. « Non, répondit » celui-ci; c'est Hafiz-Pascha. — Aurait-il donc été » de nouveau nommé kaïmakam? — Oui! » Aussitôt Sinan, avec cette indifférence pour les choses de ce monde qui le caractérisait et qui lui avait valu le surnom de Sofi, alla présenter ses félicitations au nouveau kaïmakam. Le lendemain matin, Hafiz-Pascha, au sortir du diwan, fit rédiger un rapport au Sultan, à l'effet de lui demander la permission de se rendre au camp ottoman, et de faire au grand-vizir une visite que la bienséance publique lui imposait, à cause de la nouvelle dignité dont il avait été revêtu; lorsque le rapport fut scellé, il y glissa un petit billet, dans lequel il demandait au Sultan une recommandation de sa main pour le grand-vizir, afin que celui-ci, irrité de voir ses ordres méconnus, ne le fît pas mettre à mort. Hafiz-Pascha, au lieu de partir immédiatement pour le camp, resta chez lui, au grand étonnement de tous ceux qui savaient qu'il avait annoncé son départ au Sultan, et qu'il devait être le lendemain de retour de Halkalü pour présider le diwan. Le kiaya de son ami, le précepteur du jeune souverain, voulut le dissuader de son projet de visite, à cause de la violence bien connue du grand-vizir; mais peu après un muet du nom de Kili vint lui faire savoir qu'il se rendait au camp ottoman avec une lettre dans la-

quelle le Sultan disait au grand-vizir que sa tête lui répondrait de tout ce qui pourrait arriver au kaïmakam. Hafiz ne craignit plus alors de partir; il trouva le grand-vizir à Tschataldjé, et revint le jour suivant à Constantinople. Sur la proposition du khodja Moustafa, le moufti Eboulmeïamin fut déposé à cause de ses liaisons avec le précédent kaïmakam Kasim, et sa place fut donnée à Sanollah, qui, dans la dernière révolte des sipahis, avait rendu un fetwa autorisant le meurtre du grand-vizir, et qui, en se cachant, avait su se soustraire à la condamnation qui l'envoyait en exil à Rhodes. Le grand-vizir tomba malade en chemin et mourut à Belgrade (26 juillet 1604 — 28 sâfer 1013). Le sceau de l'empire fut apporté à Constantinople, et offert au kaïmakam Hafiz-Pascha; mais celui-ci, à qui la malheureuse bataille de Nicopolis avait appris tous les dangers du commandement en chef sur les frontières hongroises, refusa ce dangereux honneur; le khodja Moustafa, à qui le Sultan demanda conseil, lui dit que le plus digne du grand-vizirat, dans un temps où la guerre réclamait la présence du grand-vizir en Hongrie, était Lala Mohammed-Pascha, qui avait eu jusqu'alors le commandement en chef des troupes ottomanes sur les frontières; il représenta en outre que l'année précédente le grand-vizir n'ayant pas dirigé en personne les opérations de la campagne, le khan des Tatares s'était retiré chez lui, et que par conséquent il était nécessaire de nommer un grand-vizir à qui sa spécialité guerrière permît de conduire lui-même l'expédition. En conséquence, le sceau de

l'empire fut envoyé à Lala Mohammed-Pascha. Le nouveau grand-vizir mit d'abord toute son attention à fortifier Fœldwar et Adony, et, arrivé à Ofen, il rétablit le pont de bateaux détruit par les ennemis (25 septembre — 1er djemazioul-ewwel). Il assiégea Waitzen; mais la garnison de cette place l'ayant incendiée et abandonnée pour se réfugier à Gran, il parut devant cette dernière ville le 18 octobre (24 djemazioul-ewwel). Les pluies et la neige, qui l'année précédente avaient contraint l'archiduc Ferdinand de lever le siége de Kanischa, forcèrent l'archiduc Mathias et le grand-vizir à lever, le premier le siége d'Ofen, et le second ceux de Pest et de Gran. L'insuccès de ce dernier siége fut en grande partie attribué à l'incurie et à la lâcheté de l'aga des janissaires, Nakkasch Hasan-Pascha, qui ne parut pas une seule fois dans les tranchées. Le grand-vizir confia à Tokhatmisch-Ghiraï, fils du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui cette année avait remplacé son père à l'armée ottomane, le soin de ravitailler les forteresses, et se mit en marche pour Belgrade, où il arriva le 25 décembre 1604 (3 redjeb 1013). A Ofen, mille janissaires vétérans furent, conformément au kanoun, incorporés dans les escadrons des gardes-du-corps et de l'étendard, avec une paie de six aspres par jour. Dans le cours de cette même année 1604, la Porte renouvela les capitulations avec la France, l'Angleterre et Venise [1]. Le baile Bono avait

[1] *Capitulazioni di Francia e d'Ingliterra colla Porta rinovate.* Giugno 1604. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, et Flassan, II, à l'année 1604. Naïma, t. I, p. 279, et Mézeray, p. 1801.

obtenu un diplôme impérial en treize articles, ayant force de traité, en faveur de la navigation, du commerce et des consuls de son pays [IV]; quelques mois après, l'ambassadeur Mocenigo avait renouvelé l'ancienne capitulation, et fait confirmer les nouveaux priviléges accordés au baile [1]. Le sieur de Solignac, successeur du sieur de Brèves, demanda réparation des brigandages des corsaires [2]. Moustafa-Tschaousch avait été envoyé en ambassade à Venise pour notifier au sénat l'avènement d'Ahmed Ier [3]; Mocenigo se rendit à Constantinople avec les félicitations de la république au Sultan, et retourna à Venise avec la ratification du dernier traité; quelque temps après, le tschaousch Mohammed reçut ordre de partir pour Venise, avec mission d'aplanir le différend qui s'était élevé entre elle et Raguse relativement à la propriété de l'île de Lagosta [4]. La Porte et la république échangèrent à cette occasion plusieurs autres lettres [V].

Les faits suivans s'étaient passés à Constantinople, simultanément avec les derniers événemens de la campagne de Hongrie. D'après les plaintes qui arrivaient

1 *Capitulazione di S. Ahmed I. portata dal Ambassadore Zuane Mocenigo.* Djemazioul-akhir 1013 (fin nov. 1604). Aux Archives de Venise. On y trouve également la lettre du Sultan, datée du 28 février, en réponse à celle du baile Bono.

2 *Mr. de Solignac ha commissione del suo Re di procurare di esser rifatto del danno di certo accidente seguito in Algeri contra il Consolo del Re.* Febr. 1604.

3 *Lettera di S. Ahmed portata da Mustafa Ciaus, da conto dell' ascenzione del trono.* Dec. 1603.

4 *Lettera del Sultano e del Caimacam Hafiz Ahmedpassa scritta alla Signoria circa lo scoglio di Lagosta.* May 1604.

de tous côtés sur les exactions commises par Kasim-Pascha, ancien kaïmakam, en Asie-Mineure, le bostandji-baschi fut envoyé avec un kattischérif qui ordonnait la mise à mort du coupable. Kasim, pressentant le but secret du voyage du bostandji, sut éviter le danger qui le menaçait, et l'émissaire du Sultan retourna à Constantinople, sans avoir rempli l'objet de sa mission ; il fut destitué et sa place donnée au kiaya des bostandjis Derwisch-Aga, qui jouissait de la confiance particulière d'Ahmed, et exerçait par conséquent une haute influence sur toutes les affaires d'Etat. Derwisch-Aga fut chargé de porter à Kasim un nouveau kattischérif qui lui rendait la qualité de kaïmakam, et le rappelait à Constantinople sous la sauvegarde des sermens les plus sacrés. Kasim tomba dans le piége qui lui était tendu, et revint dans la capitale, où il remplit en effet pendant vingt-quatre heures les fonctions de kaïmakam. Trois lettres autographes du Sultan, qu'il reçut coup sur coup, le fortifièrent dans la pensée qu'il avait regagné entièrement la faveur impériale. Mais le jour suivant, Ahmed le fit inviter à paraitre devant lui, et lui demanda en plein diwan, et en présence du khodja et du moufti, pourquoi il avait refusé deux fois obéissance à ses ordres. Sur le silence de Kasim, il sollicita un fetwa verbal qui déclarât légale l'exécution du malheureux kaïmakam; le moufti ayant rendu un fetwa dans ce sens, les bostandjis, sur un signe d'Ahmed, s'emparèrent de Kasim et lui tranchèrent la tête; son cadavre, après avoir été promené sur un cheval qui traînait habituellement du

fumier, fut jeté dans les fossés de la ville. Le Sultan éleva Sarikdji Moustafa (Moustafa faiseur de turbans) à la dignité de kaïmakam, et lui donna les instructions suivantes : « Si tu fais quelque chose de mal, » ce sabre te mettra à la raison, comme celui que » tu viens de voir tomber. » Sarikdji Moustafa ne se laissa pas intimider par ces paroles, et fit dans l'administration les changemens les plus arbitraires, afin de se créer des partisans qui l'appuyassent contre la prépondérance du moufti et du khodja. Il éleva l'eunuque Gourdji Mohammed du rang d'odabaschi ou premier valet de chambre, à celui de troisième vizir ; il nomma beglerbegs le grand-chambellan et le grand-écuyer, leur conféra le titre de vizir une semaine après, et leur donna à chacun une sœur du Sultan en mariage. L'aga des janissaires, Nakkasch-Pascha, couvert d'opprobre par sa lâcheté lors du siége de Pest, obtint, non seulement une place de vizir, mais encore un million deux cent mille aspres de revenu. Lorsque Sarikdji Moustafa eut appris que Hadji Ibrahim-Pascha, envoyé récemment en Egypte en qualité de gouverneur, avait été tué au Kaire dans une révolte des troupes, il investit l'eunuque Gourdji Mohammed de ce gouvernement, nomma le beglerbeg de Roumilie Tirou Hasan-Pascha, quatrième-vizir, et le porte-armes du Sultan, aga des janissaires. Mais, malgré ses soins à assurer sa fortune par ces créations de vizirs, Sarikdji Mohammed trouva sa ruine dans la tentative qu'il fit d'éloigner le moufti, et dans l'impossibilité où se trouva le defterdar nouvellement nommé par lui de

fournir l'argent nécessaire pour le paiement des troupes [1]. Le moufti et le khodja se réunirent contre le kaïmakam, et le représentèrent au Sultan comme exerçant une tyrannie sanguinaire sur ses subordonnés; quelques scheïkhs se joignant à eux parlèrent dans le même sens. Le 11 janvier 1605 (20 schâban 1013), le Sultan, après avoir donné audience aux juges d'armée, fit venir Sarikdji Moustafa en sa présence; le bourreau qui avait été appelé en même temps, trancha la tête à ce dernier, dont le corps fut jeté devant la fontaine de la place du diwan; Sofi Sinan fut nommé kaïmakam, Nakkasch Hasan et Teryaki Hasan furent confirmés dans leurs dignités de vizirs, et Nassouh-Pascha, l'ancien gouverneur de Haleb, envoyé de nouveau contre les rebelles d'Asie avec le titre de général en chef. Le 4 novembre 1604 (11 djemazioul-akhir), le jeune Sultan, âgé de quinze ans, eut à se féliciter de la naissance d'un fils auquel on donna le nom d'Osman; cet heureux événement fut célébré par des réjouissances publiques qui se succédèrent pendant sept jours sans interruption. Le 8 mars 1605, Ahmed devint père d'un second fils, qui fut appelé Mohammed. Le grand-vizir Lala Mohammed-Pascha avait été appelé à Constantinople, à l'issue de la dernière campagne, et avait été reçu par le Sultan de la manière la plus gracieuse. Sur la proposition de Lala-Mohammed, le grand-juge de Roumilie Kafzadé Feiz-

1 *Mustafabassa luogotenente chiamato al Sigr. e subito la testa tagliata per non haver pronta la paga delle militie.*

oullah-Efendi [1], connu par sa collection des poésies de cinq cent quatorze poëtes ottomans, fut déposé, et sa place donnée au fils du moufti Sekeria Yahya-Efendi, qui plus tard occupa, à trois reprises, la plus haute dignité législative de l'empire. La sultane Fatima, fille de Mourad III et veuve de Khalil-Pascha, fut fiancée au vizir Mourad-Pascha, qui avait été envoyé en Hongrie avec de pleins-pouvoirs pour traiter de la paix. Cependant la révolte était loin d'être étouffée en Asie, et ne faisait que gagner à chaque instant du terrain. A Karayazidji et à son frère Deli Hasan (le Fou) [2], avaient succédé quatre nouveaux chefs de rebelles : Kalenderoghli, c'est-à-dire le fils du moine mendiant; Saïd le Noir, Satschlü, c'est-à-dire le Poilu, et Khalil le Long, qui mirent à feu et à sang non pas des districts éloignés, mais les plus voisins des Dardanelles, tels que ceux d'Aïdin et de Saroukhan. Le danger devenant de plus en plus menaçant, Daoud-Pascha reçut ordre de se préparer à aller combattre les révoltés; comme il était sans fortune personnelle, il demanda à la Porte une indemnité pour les frais d'équipement; en conséquence on donna ordre au reïs-efendi Hasanbegzadé, de prélever les sommes par lesquelles les sipahis vieux et invalides se libéraient du service, et de les donner à Daoud-Pascha. Vers le même temps, furent adoptées d'autres mesures fiscales, ayant pour but de remplir les coffres de l'Etat [3]. Ghedjdikhan Ali-

[1] Mort en l'année 1020 (1611). *Fezliké*, f. 187.

[2] Mort en 1053 (1643). *Fezliké*, p. 356.

[3] *Il Mufti consigliò che il Sgr. si vaglia de denari che si trovano in*

Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui aurait dû se joindre à Cicala dans son expédition contre la Perse, reçut l'ordre de se réunir aux troupes du vizir Nassouh-Pascha, pour attaquer Khalil le Long, qui ravageait l'Anatolie et la Karamanie. Le grand-vizir se prépara lui-même à prendre de nouveau le commandement de l'armée de Hongrie, et partit de Constantinople le 21 mai 1605 (3 moharrem 1014). Bien que le Sultan lui eût ordonné de faire la conquête de Gran, cependant il avait obtenu son assentiment à la paix, en cas qu'elle pût se conclure, car l'empire était épuisé par la triple guerre qu'il soutenait contre la Perse, la Hongrie et les rebelles d'Asie, et on sentait le besoin de la pacification de l'Europe, pour pouvoir soumettre les rebelles et combattre avec avantage les Persans.

Lala Mohammed-Pascha était, comme son protecteur le grand-vizir Ibrahim, animé du désir de la paix, et, comme lui, il menait de front les négociations et la guerre. La paix qui termina en 1606 la guerre de quatorze ans en Hongrie, est un événement trop important et trop décisif non seulement dans l'histoire des rapports diplomatiques de l'Autriche et de la Porte, mais encore dans celle de l'empire ottoman lui-même, pour que l'historien puisse se borner à un enregistrement pur et simple ; en outre, il est nécessaire de remonter aux causes qui la préparèrent, d'esquisser

mano delli procuratori delle moschee, servano alla riparazione di esse — per dovergli ristituir in tempo di pace — e stato accettato il partito. Dec. 1604. *Imposizione d'un Zecchino per casa in Asia e in Europa a tutti li sudditi turcheschi come christiani.* Dec. 1604.

rapidement les négociations qui furent tour à tour rompues et reprises dans le cours des sept dernières années, l'active correspondance des grands-vizirs, du gouverneur d'Ofen et d'autres dignitaires turcs avec l'archiduc Mathias, le président du conseil aulique et les plénipotentiaires de l'empereur. A cette époque, pour la première fois, les Ottomans adoptèrent les formes diplomatiques du droit international européen; ce droit a pour base l'égalité des peuples entre eux, et demande non seulement les mêmes traitemens pour tous les plénipotentiaires sans distinction aucune, mais encore la parfaite conformité des documens du traité qui doivent rester entre les mains des deux parties; ce droit repousse toute capitulation qui ne serait obligatoire que pour l'un des contractans, et que le vainqueur imposerait au vaincu sous des formes blessantes, et sans le reconnaître comme son égal. Jusqu'alors les traités qui renouvelaient la paix avec l'Autriche pour un espace de huit ans au plus, sous la condition du paiement annuel d'une somme appelée par les Autrichiens présent honoraire, et par les Ottomans tribut, avaient été accompagnés de cette formule humiliante: « Accordé gracieusement par le Sultan, toujours victorieux, au roi infidèle de Vienne, toujours vaincu. » Il n'était jamais question alors de l'identité des documens de chaque partie, ni des pleins-pouvoirs réguliers que tenaient du Sultan les envoyés turcs pour agir en son nom, car le grand-vizir, en sa qualité d'administrateur suprême, concluait toutes les capitulations et traités, sans engager en rien la foi du Sultan; les

ambassadeurs qui auraient osé demander qu'il fît mention dans le texte des droits qu'il tenait de son maître, auraient été mis à la porte du diwan, ou jetés dans les prisons des Sept-Tours, ou du moins, comme cela arrivait souvent, retenus prisonniers dans leur maison. Ils ne pouvaient pas davantage examiner les documens des traités, et étaient obligés de les accepter aveuglément, sur la simple parole qu'ils contenaient tout ce qui avait été convenu verbalement; souvent même ils devaient se contenter de l'assurance que les documens avaient été envoyés à Vienne par un tschaousch, un écuyer-tranchant ou un mouteferrika. La fin de ces humiliations, si contraires au droit international, date des négociations conduites pendant la dernière guerre avec l'Autriche, et de la paix de Sitvatorok qui la termina. La première proposition de paix faite par le serasker Satourdji Mohammed-Pascha, dans la campagne de l'année 1597, était une feinte, et lui avait été imposée par une rébellion des janissaires; aussi les plénipotentiaires Mourad, pascha du Diarbekr, Kazizadé Ali-Pascha, et Habil, juge d'Ofen, qui eurent une entrevue dans l'île située près de Waitzen avec Palfy, Basta et Nadasdy, n'avaient aucune instruction écrite et se retirèrent après quelques heures, sans avoir rien conclu. La première négociation sérieuse qui fut faite pour la paix, eut lieu dans l'île de Saint-André, ainsi que nous l'avons raconté, et resta sans résultat. Vers cette époque, le khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, et le voïévode de Valachie Michel, avaient fait partir chacun un ambassadeur pour Kaschau, avec la mission

d'offrir à l'empereur leur médiation auprès de la Porte ; c'est sur cette démarche du khan et du voïévode, que le serasker avait envoyé des plénipotentiaires à l'île de Saint-André pour y traiter de la paix. L'année suivante, malgré les hostilités, le grand-vizir d'un côté, et de l'autre Palfy et Pezzen, agissant au nom de l'archiduc Mathias, échangèrent entre eux de nombreuses lettres [1]. Nadasdy et Pezzen s'abouchèrent avec le gouverneur d'Ofen ; celui-ci rejeta toute la faute de la violation de la trêve sur l'empereur, refusa de renouveler les capitulations précédentes et de restituer Kanischa, et insista pour que la Transylvanie restât, ainsi que les timars de Gran, Fülek, Neograd et autres villes de montagnes, soumise à la puissance ottomane [2]. Enfin, dans le courant de l'année 1601, le Sultan donna pour la première fois au grand-vizir de pleins-pouvoirs régulièrement délivrés pour

[1] Une troisième lettre du grand-vizir se trouve dans les Archives I. R. Dans la lettre qu'il écrivit en 1009 (1600) à Palfy, le grand-vizir lui dit que le Sultan ayant fait don d'une île du Danube avec le territoire riverain à l'aga des janissaires, il ne pouvait plus être question de sa restitution. Dans sa lettre à Pezzen, il parle des propositions de paix faites par le voïévode Michel.

[2] Lettre au pascha d'Ofen du mois de janvier 1601. L'archevêque de Gran, Wolfgang d'Eytzing, Bartholomée Pezzen et Étienne Illeshazy, dans leur *Rapport* daté du 9 octobre 1600, écrivirent au vice-capitaine général de Gran : *Longe abhinc Mourad Pascha præcipuus ad tractationem pacis legatus destinatus scripsit, paratum se fore ad fœdus hoc tractandum sive in Viennam sive Pragam una cum collegis conferre, si modo Mohammed Kiaia collega adesset, quem in dies præstolaretur. Mox Pascia Ibraim Canischam obsidione cinxit ac cum Tataris ac Turcis in regno grassatur, ex quibus facile animadvertitur, illos cavillari pacisque petitionem, quam nunquam ursimus, simulasse ac dolose instituisse.*

conclure la paix en son nom; celui-ci, huit jours avant sa mort, écrivit à l'empereur et à l'archiduc Mathias que, d'après la demande qui lui en avait été faite, il allait envoyer le vizir Mourad-Pascha et le kiaya de ce dernier, Mohammed [1], pour ouvrir des négociations. Les plénipotentiaires impériaux, dans leur lettre à Mourad, stipulèrent quatre points principaux : « 1° la restitution de tout le territoire con- » quis au mépris de la paix; 2° la réparation de tous » les dommages causés par la guerre; 3° la reddition » de Kanischa; 4° la renonciation au droit de pro- » tection sur la Transylvanie. » Mourad répondit à ces prétentions par une lettre singulière, qui commence par des citations de Platon et d'Aristote [VI], et qui est richement pourvue de proverbes turcs et arabes. L'entrevue des commissaires ottomans et autrichiens devait avoir lieu à Gran, et l'époque en fut fixée au 29 juillet; d'après les ordres de l'archiduc Mathias, Nadasdy, Pezzen, l'évêque de Wessprim, Bernard Léon Gallo et Paul Nyari se rendirent à Gran, mais les Turcs n'y parurent pas, parce qu'ils voulaient gagner du temps et attendre l'issue de la campagne.

Les deux années suivantes furent remplies par des négociations en Transylvanie, les faits d'armes que nous avons racontés plus haut, et une infructueuse correspondance du grand-vizir Ibrahim [VII] et du vizir Mourad, autorisé après la mort d'Ibrahim à continuer les pourparlers avec les commissaires impériaux,

1 Ces deux lettres sont datées du 29 silhidjé 1009 (1er juillet) : Ibrahim mourut le 10 juillet.

les comtes Nadasdy et Althan, le baron de Mollard, et l'archevêque d'Erlau. Les Turcs demandèrent qu'un envoyé vînt à leur rencontre jusqu'à Stuhlweissenbourg, et que le congrès fût tenu dans l'île Sainte-Marguerite ; les représentans de l'empereur ne purent se rendre à leurs désirs, parce qu'il leur était expressément ordonné de traiter de la paix sur le territoire même de l'Autriche, et qu'ils n'étaient pas autorisés à prendre des arrangemens définitifs, mais seulement à écouter les propositions qui leur seraient faites, car l'empereur voulait alors, comme les Turcs deux ans auparavant, traîner les négociations en longueur, jusqu'à la fin de la campagne. Cependant le 10 janvier 1604, on conclut un armistice de trois semaines, et on convint d'une nouvelle entrevue qui devait avoir lieu à Pest au mois de février. En effet, le 14 février, l'archevêque d'Erlau, le baron de Mollard, le docteur Pezzen, le comte Althan, et Erdœdy, qui remplaçait Nadasdy mort quelque temps auparavant, se réunirent au rendez-vous fixé avec Mourad, beglerbeg du Diarbekr, et Ali, pascha d'Ofen [1]. Le 17 du même mois, dans la première conférence, les Turcs demandèrent l'envoi d'un ambassadeur à Constantinople pour féliciter le nouveau Sultan sur son avènement, ce qui leur fut accordé, pour le cas seulement où la paix serait conclue, et sous la condition d'une parfaite

[1] Les pleins-pouvoirs délivrés par les beglerbegs Mourad-Pascha et Ali, pascha d'Ofen, sont datés de Constantinople 1012 (1603). La lettre de Mourad est datée du 4 ramazan 1012 (8 février 1604) ; il y déclare qu'Ali-Pascha et le juge d'Ofen, Habil, sont prêts à partir pour Pest.

réciprocité de leur part en semblable occurrence. Trois jours après, dans une seconde conférence, les commissaires turcs demandèrent la translation du congrès de Pest à Ofen, et se refusèrent opiniâtrément à la restitution de Kanischa et d'Erlau. Les plénipotentiaires se séparèrent ainsi sans avoir rien arrêté ; huit mois plus tard, le 6 octobre, le pascha d'Ofen et Jean de Mollard, conseiller aulique, reprirent les négociations interrompues, mais ne purent réussir à s'entendre. En réponse à Ali-Pascha, qui réclamait l'abandon de Gran, Mollard demanda la cession de Constantinople ; et lorsqu'Ali eut réduit ses prétentions à la restitution de Fülek, Szeczeny et Neograd, Mollard lui dit que l'empereur avait soutenu victorieusement la guerre pendant douze années, et qu'il pourrait bien la soutenir ainsi pendant un semblable laps de temps. Pendant que ces négociations se poursuivaient en Hongrie, d'autres étaient entamées à Clausenbourg, en Transylvanie, par des commissaires impériaux, des envoyés des voïévodes de Valachie, et un représentant du khan des Tatares. Ahmed-Aga, plénipotentiaire du khan, demanda que l'empereur conclût un traité particulier avec son maître, lui envoyât une ambassade solennelle, reconnût au Sultan le droit de conférer la principauté de Valachie en remettant au candidat un étendard, et au khan de concourir à cette nomination en donnant la lance et la massue d'argent, et enfin que l'Autriche payât à la Crimée quarante mille ducats par an pour racheter les villes impériales des courses des Tatares. Les Impériaux répondirent

que la somme demandée était exorbitante, mais qu'ils abandonnaient au Sultan et au khan le droit de nommer à la principauté de Valachie. Les négociations changèrent l'année suivante, lorsque les Etats hongrois et surtout le prince de Transylvanie Bocskai, y prirent part (19 novembre 1604). Bocskai avait signé avec le grand-vizir Lala-Mohammed, par l'intermédiaire de son ambassadeur Korlath, un traité d'après lequel les deux parties contractantes s'engageaient à respecter mutuellement leur territoire, et aucune d'elles ne pouvait conclure la paix sans que l'autre n'y fût comprise. Bocskai envoya en mission à Constantinople Etienne Korlath, George Kededy que le pascha d'Ofen fit accompagner par Mohammed-Aga (14 juin 1605 — 27 moharrem 1014). Ces ambassadeurs furent bien reçus par le Sultan, et lui offrirent pour présens de jeunes garçons allemands, coiffés par dérision de mitres d'évêques; ils obtinrent un ahdnamé en forme [VIII], c'est-à-dire un traité, et le kaïmakam leur remit, à leur départ, pour Bocskai une lettre qui avait pris pour thème l'étroite alliance des deux peuples, et une parfaite réciprocité de secours entre eux. Quelques mois après, le grand-vizir lui écrivit de Belgrade qu'il avait reçu sa lettre par Korlath, lu ses propositions de paix, et qu'il veillerait désormais à ce que la Hongrie fût à l'abri de la perfide politique de l'empereur. Dans une autre lettre (9 juillet — 22 sâfer), il lui dit que les Hongrois pouvaient compter sur la protection du Sultan, que la Transylvanie serait rétablie sur le même pied que du temps

de Souleïman, que la cession de Lippa ne serait pas une difficulté, et qu'il pouvait se rendre incontinent à Belgrade pour y recevoir l'étendard et la couronne envoyés par le Sultan, et être investi du titre de roi de Hongrie [IX]. Telle était la situation des choses, lorsque Lala Mohammed-Pascha partit de Semlin pour Gran.

Après son départ d'Essek, le 15 août (30 rebioul-ewwel), le grand-vizir écrivit à Bocskai une nouvelle lettre dans laquelle il lui donnait pour la première fois le titre de roi de Hongrie, lui annonçait l'envoi de dix mille ducats, et l'invitait à aller mettre le siége devant Neuhæusel. A Essek on avait tenu un conseil de guerre pour agiter la question de savoir s'il ne fallait pas préférer à la marche sur Ofen et Stuhlweissenbourg une expédition contre Kanischa dans la vallée de la Mur [1]; la pluralité des voix s'était décidée pour ce dernier parti, mais le juge du camp, Weldanzadé Ahmed-Efendi, s'y était opposé vigoureusement; il représenta que la volonté du Sultan s'était prononcée pour la conquête de Gran, et en outre que les soldats feraient nécessairement un grand butin dans la vallée de la Mur, qu'alors il serait à peu près impossible de les retenir au camp, que d'ailleurs la saison étant avancée, ils voudraient tous retourner chez eux pour mettre en sûreté le fruit de leur rapine, et qu'ainsi la campagne se terminerait sans que rien d'important eût été entrepris. Dans le voisinage d'O-

1 Dans Naïma, p. 214, *Megoumouriya*.

fen, à la station de Hamzabeg [1], fut agitée de nouveau la question de la direction de la marche; la majorité étant d'avis de faire une incursion dans les environs de Vienne, le juge du camp, ainsi que le defterdar Baki-Efendi, furent réduits au silence. Le lendemain matin, l'armée prit la route pour laquelle le conseil s'était décidé; mais les chariots de bagages étant venus à s'embourber, et les janissaires ayant commencé à murmurer en disant entre autres choses: « A-t-on » jamais vu partir pour une incursion des troupes traî- » nant à leur suite tant de bagages? » le grand-vizir revint sur ses pas, et dirigea sa marche vers Gran. Le beglerbeg de Bosnie fut chargé d'aller chercher à Ofen vingt-cinq canons, trente mille boulets et dix mille quintaux de poudre, qui furent partagés entre les soldats. Le grand-vizir écrivit à Bocskai qu'il l'avait attendu quatorze jours dans les environs d'Ofen, et qu'il se rendait actuellement sous les murs de Gran (30 août — 15 rebioul-akhir). Arrivé devant cette place, Lala-Mohammed fit attaquer d'abord deux points importans, le château de Párkány (Djigherdelen), situé au-delà du Danube en face de Gran, par lequel la garnison pouvait être facilement alimentée, et le fort du mont Saint-Thomas, appelé par les Turcs Depedlen, et qui commande la forteresse. Le beglerbeg d'Ofen, le Bosnien Moustafa-Pascha, fut chargé de diriger l'attaque du côté du mont Saint-Thomas. Les Français à la solde de l'empereur formant la gar-

[1] Dans la vallée de *Soskut*, Naïma, p. 215.

nison de Wissegrad, après s'être défendus vaillamment, avaient, comme ceux de Papa, rendu la place à l'eunuque Khosrew-Pascha. Plus de mille d'entre eux, séduits par les avantages qu'on avait faits à leurs frères d'armes de Papa, passèrent aux Turcs, mais la plupart trouvèrent la mort dans cette campagne. Après la chute de Wissegrad, Khosrew et Moustafa réunirent leurs forces contre le fort de Depedlen, et l'emportèrent d'assaut (19 septembre — 6 djemazioul-ewwel). Quatre mille hommes de la garnison furent égorgés, deux cents autres furent tués dans les tranchées de la petite île; le faubourg de Gran (le mont Saint-Thomas) fut pris après trois attaques consécutives, et la *Tour de l'Eau* fut occupée par le beglerbeg de Bosnie (29 septembre — 16 djemazioul-ewwel). Un assaut général, que le grand-vizir se prépara à donner six jours plus tard, décida la reddition de la forteresse. L'historien Ibrahim de Fünfkirchen, le confident du grand-vizir, qui, lors du siége de Gran par les Impériaux, avait été chargé de négocier la reddition de la place, remplit encore en cette occasion un office semblable, mais en faveur des Turcs. Cinq mille quatre cents hommes se retirèrent de Gran avec tous leurs biens, sans être inquiétés. Les Français de la garnison se réunirent à leurs frères de Papa et de Wissegrad qui avaient pris du service dans l'armée ottomane. Les esprits pieux attribuèrent la conquête de Gran à l'efficacité des prières du scheïkh d'Aya-Sofia, qui accompagnait le grand-vizir dans cette campagne, et s'appelait Terdjiman-Scheïkhi, ou le *scheïkh*

des interprètes. La nouvelle des succès des armes ottomanes fut portée à Constantinople par le chambellan Khizraga, le tschaousch Kara Hasan, et l'historien Ibrahim de Fünfkirchen, contrôleur de la chambre des comptes des troupes [1]. Les troupes reçurent une augmentation de solde, d'une aspre pour les fantassins, et de deux pour les cavaliers. Le grand-vizir Lala-Mohammed, qui, dans des circonstances moins heureuses, s'était vu forcé de livrer Gran aux ennemis, eut la satisfaction de faire rentrer cette place sous la domination ottomane, et d'en convertir de nouveau la cathédrale en mosquée. Cependant Bocskai avait mis le siége devant Neuhæusel; sur ses instances, Lala-Mohammed avait ordonné à Sinan-Pascha, aux begs de Syrmie, Şemendra, Aladjahissar et Tirhala, commandans des Tatares et des Tscherkesses, et à Begtasch-Pascha, de marcher à son secours. Après la prise de Gran, il lui envoya, avec la nouvelle de sa victoire, Khosrew-Aga, accompagné de mille janissaires. La garnison de Neuhæusel, trop faible pour résister à tant de forces réunies contre elle, se rendit à Bocskai et non aux Turcs; le grand-vizir, voulant être agréable à son allié, chargea le beglerbeg de Roumilie Teryaki Hasan, célèbre par sa défense de Kanischa, et le juge Weldanzadé, de remettre la forteresse entre les mains de Bocskai. Teryaki Hasan prit possession de Wessprim et de Palota, qui s'étaient rendues volon-

[1] Petschewi, f. 271 et 273. *Piade we Suwari Mukabeledjisi*, c'est-à-dire « chef du quatrième et du huitième bureau de la chambre des comptes. » Voyez *Administration et constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 149 et 155.

tairement ; le beglerbeg d'Ofen, Moustafa, fut déposé, et remplacé par son prédécesseur Kazizadé Ali ; les sandjakbegs de Nicopolis, Silistra, Tschermen, Wizé, Semendra, reçurent ordre d'aller tenir garnison à Ofen. Lorsqu'après la chute de Gran, le grand-vizir avait envoyé Khosrew-Aga à Neuhæusel et Teryaki Hasan à Wessprim, il avait ordonné en même temps à son neveu Serkodj Ibrahim, c'est-à-dire Ibrahim l'Ivrogne, beglerbeg de Kanischa, de faire du côté des frontières de la Croatie une incursion dans la Styrie et l'Autriche, avec vingt mille cavaliers moitié Tatares, moitié Hongrois. Déjà, deux ans auparavant, ces troupes avaient pénétré jusqu'à Radkersbourg, d'où elles avaient été repoussées par Zriny. Pendant deux années consécutives, les Turcs entrèrent également en Styrie, firent plus de vingt mille prisonniers, prirent Steinamanger et Kœrmend ; mais, arrivés sous les murs de Szigeth, ils durent se retirer avec une perte de quelques mille hommes. Cette campagne fut remarquable non seulement par la conquête de Gran, Wissegrad, Palota, Wessprim et Neuhæusel, mais encore par le couronnement de Bocskai comme roi de Hongrie, cérémonie qui eut lieu dans les champs de Rakosch et à laquelle présida le grand-vizir. Bocskai avait reçu à Sárospatak l'ahdnamé, c'est-à-dire le diplôme qui le confirmait dans la dignité de prince de Transylvanie, lui conférait la couronne de Hongrie, et dont une clause spéciale stipulait l'hérédité dans sa famille (22 octobre 1605). Le prince transylvanien était alors en telle estime chez les Turcs, que le Sultan lui promit

la restitution de toutes les villes et forteresses hongroises prises par Souleïman sur l'Autriche, à l'exception de celles dans lesquelles existaient des mosquées. Après la réception de cet ahdnamé, Bocskai fut invité par le grand-vizir à se rendre à Ofen, pour être solennellement investi de sa nouvelle dignité. Il arriva au camp ottoman, accompagné de seize magnats, parmi lesquels se trouvaient Jean Bokatius, recteur et bailli de Kaschau, et il fut salué par les salves de l'artillerie; le grand-vizir lui donna sa main à baiser, lui mit sur la tête une couronne enrichie de pierreries d'une valeur de trois mille ducats, et faite à Constantinople pour cette circonstance, le ceignit d'un sabre également garni de pierres précieuses, lui conférant ainsi la souveraineté de la Hongrie, et il l'investit, comme vassal des Ottomans, du titre de prince de Transylvanie et de roi de Hongrie. « Nous sommes les servi» teurs du Padischah, dit Bocskai, en baisant la main » du grand-vizir, et nous ne le servons pas par crainte » comme des esclaves achetés avec de l'argent; mais » nous lui sommes dévoués avec joie et amour, à cause » des grâces dont il nous a comblés. » Le grand-vizir lui annonça l'agréable nouvelle que le Sultan le libérait de tout tribut pendant dix ans, et se contenterait, ce temps passé, d'un présent annuel de dix mille ducats. Bocskai répondit à la générosité du Sultan, en s'engageant à abandonner les forteresses d'Yenœ et de Lippa au pascha de Temeswar. Le grand-vizir retourna ensuite à Belgrade, où il fit payer aux six escadrons de la garde à cheval de l'étendard deux

quartiers de solde sous l'inspection du contrôleur Ibrahim.

Pendant que l'expédition en Hongrie avait cette heureuse issue, celle de Cicala en Perse se terminait d'une façon déplorable. Après avoir conféré le gouvernement du Diarbekr à son fils Mahmoud et celui du Schirwan à Ahmed-Pascha, Cicala s'était porté le 6 août (21 rebioul-ewwel) sur Selmas; le schah se trouvait alors à Khoï. Quatre jours après, l'armée ottomane arriva à Hamla, puis laissant derrière elle Schebister, elle vint camper sur les bords du lac de Tebriz, où elle se trouva en présence des troupes persanes, rangée sur trois lignes; Abbas lui-même avait pris position sur une colline. Le beglerbeg d'Erzeroum, Kœsé Sefer, rassemblant les paschas Tœkeli, Razizadé, Moustafa, Akhwein Ahmed-Pascha, Haïderzadé Ali-Pascha, en tout seize beglerbegs et vingt-quatre sandjakbegs, auxquels il joignit tous les transfuges des rebelles d'Asie, attaqua l'ennemi avec une ardeur inconsidérée, malgré les avis de Cicala. Le combat dura depuis midi jusqu'au soir; les Persans ayant battu en retraite, Sefer-Pascha les poursuivit plus chaudement encore qu'il ne les avait attaqués. Le schah, profitant du désordre qui dans ce moment se manifesta dans les rangs de l'ennemi, tourna sur ses flancs, se jeta sur le camp ottoman entièrement dégarni de défenseurs, et fit prisonnier Sefer lui-même, qui revenait fatigué de la poursuite. Du côté des Ottomans, la plupart des rebelles transfuges restèrent sur la place. Kœsé-Pascha répondit par des injures à

l'offre que lui fit le schah d'entrer à son service, et tomba sous le fer persan. Karakasch prit, avec une grande partie de l'armée, le chemin de Wan, où il trouva Djanbouladzadé, gouverneur de Haleb, qui, en marche pour rejoindre l'armée, avait rétrogradé à la première nouvelle de la défaite du serdar; Cicala lui-même abandonna son camp, mit les fantassins qui lui restaient sur des chameaux, et se rendit également à Wan[1]. Djanbouladzadé alla à sa rencontre, espérant recevoir des louanges pour avoir sauvé le corps confié à ses ordres; mais Cicala lui fit au contraire de violens reproches, et le tua à coups de sabre. Il avait répondu à un astrologue qui voulait le dissuader d'aller recevoir le serdar : « Cicala n'osera pas me réveiller pendant que je dors. » Sa mort eut encore des suites plus fatales pour l'empire que la perte de la bataille, car ses frères Alibeg et Khizrbeg retournèrent à Haleb avec les trente mille hommes qu'ils commandaient, et se constituèrent en révolte ouverte contre la Porte. Le fils de Sinan-Pascha, Mohammed, était aussi tombé, dans le commencement de la campagne, victime de l'inimitié du serdar. Cicala s'était plaint que Mohammed s'était violemment emparé du gouvernement de Damas; on nomma aussitôt gouverneur de cette ville Osman-Pascha, parent du précepteur du Sultan, et on rappela à Constantinople Mohammed, qui, à l'issue du diwan, fut exécuté[2],

[1] *Fezliké*. Naïma. *Cigala fugito da Van di notte*, *ritirata del Cigala a Erzerum*. Sett. 1605.

[2] Naïma, p. 225. *Fezliké*, p. 146. Vers le même temps mourut aussi

malgré la parole donnée à la sultane Walidé [1]. Cicala ressentit un si vif chagrin de sa dernière défaite, qu'il mourut pendant sa retraite sur Diarbekr (2 décembre 1605—21 redjeb). Trente ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été fait prisonnier à la Goletta par les Ottomans, et qu'il était entré en qualité de page dans le harem impérial; il était devenu depuis l'époux de deux petites-filles de Souleïman, avait été successivement nommé kapitan-pascha, général en chef de l'armée contre la Perse, gouverneur de Bagdad, et grand-vizir serasker en Hongrie après la défaite de Keresztes; redevenu kapitan-pascha, il avait refusé le grand-vizirat qui lui avait été offert de nouveau, et avait préféré prendre le commandement de l'expédition contre la Perse. D'un esprit ardent et entreprenant, il fut cependant presque toujours malheureux dans ses campagnes par terre; ce fut lui qui, en proscrivant les fugitifs de Keresztes, donna naissance aux funestes révoltes de l'Asie, auxquelles il fournit encore un nouvel aliment peu de temps avant sa mort par le meurtre de Djanbouladzadé; ainsi les actes de sa vie ne correspondirent pas aux prétentions de la devise qu'il avait adoptée : « Champion de la foi par terre et par mer [x]. » Lors de la conquête de Gran, le grand-vizir avait envoyé son neveu Serkosch Ibrahim, beglerbeg de Kanischa,

l'épouse de Mahmoud-Pascha : *Morte della Sultana moglie di Mahmutbassa, ha lasciato un million d'oro di facoltà.*

[1] *Digusto della regina madre che il re non hebbe osservato la parola datagli di perdonar a Mohammetbassa di Damasco, mandava pigliar della Sultana moglie del Bassa li 30,000 Zecchini sotterati.*

avec un corps fort de six mille Tatares et Hongrois, pour faire une pointe dans la Croatie (18 septembre 1605 — 5 djemazioul-ewwel 1014). Après avoir défait les ennemis en trois rencontres successives, s'être emparé de Kœrmend et du château de Szombately, Serkosch Ibrahim pénétra dans la Styrie, que les Tatares avaient ravagée deux ans auparavant jusqu'à Radkersbourg et à la vallée de la Raab, et en revint avec un grand nombre de prisonniers. A Temeswar, Deli Hasan, l'ancien chef des rebelles d'Asie, avait excité le mécontentement des habitans par ses actes de violence, et le grand-vizir, impatient de se débarrasser de lui, avait fomenté sous main la révolte qui devait le perdre; un jour que Hasan allait partir pour la chasse, il fut assailli par le peuple, et la plupart des personnes de sa suite furent massacrées; cependant il put réussir à se réfugier à Belgrade, où Teryaki Hasan avait le commandement suprême en l'absence du grand-vizir alors à Constantinople. Teryaki adressa un rapport à la Porte sur les derniers événemens de Temeswar; le diwan envoya en réponse un ferman sanctionné par un fetwa, qui ordonnait l'exécution de Deli Hasan et de son frère. Cette condamnation du pascha de Temeswar était suffisamment motivée, même abstraction faite de sa révolte en Asie qui lui avait été pardonnée, et des exactions plus récemment commises dans son gouvernement, s'il est vrai qu'on intercepta de lui une lettre, dans laquelle il offrait au pape de lui vendre la possession d'un château dalmate [1] pour la somme de

[1] Le château de Resen (?), près de Castelnuovo. Petsch., f. 201, et Naïma

cent mille ducats. D'après les historiens ottomans, un batelier chrétien, à qui il aurait offert cent ducats pour porter cette lettre, l'aurait livrée au grand-vizir, et celui-ci lui aurait permis d'accomplir sa mission, sous la condition de venir lui montrer la réponse. Le batelier revint d'Italie avec des lettres du pape et du roi d'Espagne, et accompagné d'un émissaire romain; arrivé à Klis, où un janissaire lui fut adjoint, il se rendit à Semlin. Les lettres furent livrées au kiaya du grand-vizir, et lui apprirent que les cent mille ducats devaient être payés par des négocians français; il détruisit ces dépêches, et fit mettre à mort les porteurs. Cette année, remarquable par les succès des armées ottomanes en Europe et leurs revers en Asie, par la conquête de Gran et le couronnement de Bocskai, par la défaite de Cicala et la défection de Djanboulad, est encore signalée par les historiens ottomans comme l'époque de la première apparition du tabac dans l'empire; les Turcs se livrèrent avec passion à cette nouvelle jouissance, contre laquelle furent proclamés de sévères édits. Dans le court espace de cinquante ans, l'usage du café et du tabac se popularisa à tel point en Turquie, que dans le reste de l'Europe on associa d'une manière inséparable les idées de ces deux denrées et des Turcs, de sorte que l'image d'un Oriental devint l'enseigne obligée des cafés et des tabagies. Le café, le tabac, l'opium et le vin sont souvent célébrés par les poëtes d'Orient comme *les quatre élémens du monde de la jouissance*, comme *les quatre coussins du sofa du plaisir*; les légistes de leur

côté les condamnent comme *les quatre colonnes de la tente de lubricité* et comme *les quatre ministres du diable*.

Nassouh-Pascha et Ali à la bouche tordue réunirent leurs forces pour marcher contre Khalil le Long, chef des rebelles d'Asie; ils le rencontrèrent à Boulawadin, l'ancienne Dinias, sur la frontière des deux gouvernemens de Kutahia et de Koniah. Les deux armées étaient séparées par une rivière (l'Obrimas), sur laquelle Sélim avait autrefois jeté un pont de cinq cent quarante pas; Nassouh pensait que la cavalerie des insurgés n'oserait s'aventurer sur le pont, qui ne lui permettait pas de se déployer; mais au contraire elle le passa au galop, culbuta les troupes des paschas, et fit un grand nombre de prisonniers, dont la plupart eurent la tête tranchée en présence de Khalil. Grâce à la vitesse de la cavale qu'il montait, Nassouh-Pascha s'enfuit jusqu'à Sidischehri; les rebelles incendièrent Boulawadin et ravagèrent toute la contrée. Ali, dont les mordantes saillies avaient provoqué l'inimitié de Nassouh-Pascha, fut exécuté sous prétexte qu'il avait été la cause de la perte de la bataille; c'est ainsi qu'il avait fait pendre à Koniah Mahmoud-Tschaousch, redouté pour son esprit sarcastique. Pour prévenir tous les rapports qui auraient pu présenter sa défaite au Sultan sous un jour défavorable, il se rendit en toute hâte à Scutari, aborda à la pointe du seraï, et obtint immédiatement d'Ahmed une audience particulière, dans laquelle il rejeta sur les vizirs la faute de la révolte d'Asie, et sut lui ins-

pirer le désir d'entrer en personne en campagne. Le moufti et le khodja, appelés en présence d'Ahmed, combattirent long-temps son projet de partir pour Brousa, et lui représentèrent vainement les dangers de la navigation à cette saison avancée de l'année; la flotte dut se préparer à mettre à la voile. Nakkasch Hasan-Pascha fut chargé de mettre le seraï de Brousa en état pour la réception du Sultan, et on confia l'administration de Constantinople au bostandji-baschi Derwisch. Sur ces entrefaites mourut la mère d'Ahmed; elle fut ensevelie près du tombeau de son époux, Mohammed III (12 novembre 1605 — 1er redjeb 1014). Le moufti et le khodja tirèrent de cette circonstance de nouveaux argumens contre le départ d'Ahmed; celui-ci, sans vouloir attendre l'expiration des sept jours de deuil, partit le lendemain même des funérailles avec trois galères pour Mondania, et entra avec un grand déploiement de pompe à Brousa. Daoud-Pascha et Nassouh-Pascha reçurent ordre d'aller défendre les frontières de l'Asie-Mineure. Le gouverneur de Güzelhissar, Oweïs-Pascha, avait écrit au khodja, avant l'arrivée du Sultan à Brousa, qu'il se faisait fort de réduire les rebelles si on le nommait vizir. On lui en envoya immédiatement le diplôme avec le titre de serasker; mais, après avoir été investi de ces deux dignités, il ne remplit aucune de ses promesses, et ne bougea pas de Güzelhissar (Magnésie sur le Méandre). Le khodja fut rendu responsable de l'inaction de son protégé, et perdit dès lors la confiance d'Ahmed. Quatre à cinq mille si-

pahis, qui, proscrits par Hasan le Fruitier et privés de leur solde, s'étaient joints aux rebelles, firent présenter au Sultan, par neuf de leurs chefs [1], une supplique, dans laquelle ils demandaient d'être réintégrés dans leurs droits antérieurs, et offraient sous cette condition de reprendre du service dans l'armée ottomane. On leur paya la solde arriérée, et on les partagea en deux corps, qu'on destina à renforcer, l'un Daoud-Pascha, et l'autre Nassouh-Pascha. Ahmed, après avoir visité les tombeaux des six premiers sultans ottomans et les célèbres eaux thermales de Brousa, retourna à Constantinople (27 novembre 1605 — 16 redjeb 1014). Le kaïmakam Sofi-Pascha Sinan avait écrit au chef des rebelles asiatiques, Khalil, une lettre dans laquelle il lui faisait entrevoir la possibilité d'obtenir un gouvernement en échange de sa soumission; Khalil ayant mis pour condition l'investiture des gouvernemens d'Anatolie, de Siwas et de Haleb, le kaïmakam adressa au Sultan un rapport dans lequel il appuya sa demande (28 décembre — 17 schâban). Le Sultan, soupçonnant le kaïmakam d'avoir cédé dans cette affaire à un motif d'intérêt personnel, le destitua, et nomma à sa place Khizr-Pascha; il rappela en même temps le grand-vizir à Constantinople, et lui laissa le choix, ou de prendre le commandement de l'armée contre la Perse pour venger la défaite de Cicala, ou de rendre le sceau de l'empire, et de se

[1] Kodoslü Ali, Deli-Derwisch, Gerschedmoudara, Kœsé Hamza, Kizilbasch Mohammed, Arnoud Housein, Koutschouk Khalil, Depesitœkülü, Koumkapouli. Naïma, p. 225.

contenter du titre de second-vizir. Pendant que le Sultan revenait à Constantinople, cette capitale était menacée d'une révolte des janissaires et des sipahis; ces troupes, qui se plaignaient et de leurs habillemens et de leur solde, refusèrent de toucher à leur soupe, signe non équivoque de mécontentement, et assaillirent leurs officiers à coups de pierre. Après son arrivée à Constantinople (1er février — 23 ramazan), le jeune Sultan, à peine âgé de seize ans, que cette nouvelle transporta de fureur, se vêtit entièrement de rouge, comme le khalife Haroun-Raschid les jours d'exécution, et appela dans le kœschk de Bayezid les vizirs, les agas, les secrétaires, les vétérans des troupes, et leur parla ainsi : « On vous a dit que le defterdar, qui est allé chercher de l'argent, sera de retour » dans quelques jours pour payer votre solde. Pourquoi ne croyez-vous pas cela, et vous permettez-vous des insolences à ma Sublime-Porte? Livrez les » coupables. » Cette allocution du jeune Sultan fut suivie d'un silence d'étonnement[1], puis l'aga des ghourebas de l'aile droite, Yousouf, prit la parole en ces termes : « Mon Padischah, ce ne sont point tes esclaves » élevés dans ton harem qui se sont rendus coupables » de ces insolences, mais des étrangers qui, après » avoir tenu garnison dans des places fortes, ont été » incorporés dans les sipahis sur la proposition du » khan des Tatares. — Nomme-les donc! » s'écria le

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Il Sgr. perdona ai ribelli andati umiliarsi con grandissima rassegnazione e stupore*. Dec. 1605. Naïma.

Sultan. Tous ceux dont Yousouf donna la liste furent mis à mort, à l'exception du contrôleur des cavaliers et du procureur des sipahis, qui durent la vie à l'intercession des vizirs ; le Sultan congédia les chefs assistans avec ces paroles : « S'il vous arrive encore de » dépasser les bornes de l'obéissance, je vous ferai » tous exécuter sans distinction. » Il les força de transporter eux-mêmes les cadavres ; il changea les agas [1], et lorsque le defterdar Etmekdjizadé fut arrivé, il fit payer aux troupes les quartiers de solde échus, en y ajoutant trois ducats par homme à titre de taxe de garçon.

A la suite de plusieurs conseils, il fut décidé que Nassouh-Pascha, gendre du beg kurde Mir Scheref, serait nommé troisième vizir, et, à cause de sa connaissance des localités, serasker de l'armée contre la Perse ; que le vizir Mourad-Pascha aurait le commandement en chef de celle contre la Hongrie, et que le grand-vizir dirigerait de Constantinople les deux expéditions à l'est et à l'ouest de l'empire. Le Sultan avait donné son assentiment à ces arrangemens, lorsque les intrigues de Derwisch-Pascha vinrent tout changer. Derwisch-Pascha, n'étant encore que bostandji-baschi, avait gagné la faveur d'Ahmed, et avait obtenu la dignité de kapitan-pascha en remplacement de Cicala. Il sut faire refuser à l'aga des janissaires Houseïn, à qui revenait le principal mérite de la prise

[1] Schehbazaga, Karghazadé, Yektscheschm. Naïma, p. 327. *Fezliké*, f. 147. Petschewi, f. 273, avait rempli les fonctions de payeur des troupes à Belgrade.

de Gran, le gouvernement de Roumilie, que voulait lui conférer le grand-vizir, et obtint qu'on ne lui donnât que celui de Haleb ; c'est à lui que Mariol Houseïn dut d'être nommé aga des janissaires, mais il fut tué sur la route d'Adana par le rebelle Djemschid, entre les mains de qui il était tombé. Derwisch-Pascha parvint à faire rendre au Sultan un kattischérif qui ordonnait au grand-vizir de prendre lui-même le commandement de l'expédition en Perse. Lala-Mohammed lui ayant représenté qu'il désirait avant son départ conclure la paix avec l'Autriche, le Sultan se contenta de lui répondre : « Prépare-toi à partir pour l'Asie. » Le lendemain matin, Nassouh vint chez le grand-vizir pour le consoler de la nécessité où il était de conduire la campagne de Perse, dont il voulait du reste partager avec lui les fatigues. Lala-Mohammed lui dit : « Si » nous nous étions dirigés de la vallée de la Mur sur » Vienne, que Bocskai en eût fait autant de son côté » en marchant sur Pressbourg, et que les deux armées » se fussent ensuite réunies devant Vienne, l'Allemagne aurait-elle été en état de nous résister? J'ai » bien peur qu'on ne néglige maintenant Bocskai et » les Hongrois dont j'ai nourri l'attachement pour la » Porte, et que le fruit de douze années de soins ne » soit ainsi perdu. » Il demanda encore au Sultan, dans une nouvelle supplique, qu'il lui fût permis, avant de partir, de terminer les négociations pour la paix avec la Hongrie; mais il ne put rien obtenir. Les menées de Derwisch-Pascha avaient procuré le sandjak de Kastemouni au chambellan et commissaire des approvi-

sionnemens de l'armée de Hongrie Moustafa. Le grand-vizir représenta également au Sultan que la présence de Moustafa était nécessaire à l'armée, et qu'on ne pouvait l'en retirer sans nuire beaucoup aux opérations du serasker; le Sultan, en réponse au grand-vizir, écrivit en marge du rapport : « Notre sandjak ne lui » plairait-il pas par hasard? » Lala Mohammed se vit forcé de faire dresser sa tente à Scutari; mais ce ne fut pas sans en ressentir un vif et profond chagrin; aussi, dans la même semaine, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Derwisch-Pascha assura au Sultan que la maladie du grand-vizir était feinte; en conséquence de ces perfides insinuations, Ahmed envoya à Lala Mohammed un kattischérif ainsi conçu : « Ne te fais pas » plus long-temps malade, et marche. » Le mourant fit prier Ahmed, par un de ses confidens, de vouloir bien se convaincre de la vérité [1]. Le grand-gouverneur de la cour se rendit auprès de Lala Mohammed dont le corps était aux deux tiers paralysé. Trois jours après, le 23 mai 1606 (15 moharrem 1015). le grand-vizir mourut; il fut enseveli à Eyoub dans le tombeau de Sokolli. D'après l'assertion de Sanollah. Derwisch-Pascha aurait fait empoisonner Lala Mohammed par un médecin portugais, dans le dessein d'obtenir, après

[1] Lala Mohammed paraît n'avoir jamais espéré beaucoup de grâces du Sultan. A l'époque où il envoya Petschewi avec la nouvelle de la prise de Gran à Constantinople, il le chargea de dire à son maître qu'après avoir passé dix ans à la défense des frontières, il pouvait lui être indifférent de vivre ou de mourir, de rester dans sa place ou d'être destitué. Le Sultan répondit à Petschewi : « Lala Mohammed ne doit rien craindre; car j'at» tends encore de grands services de lui. » Petschewi, f. 271.

sa mort, le sceau de l'empire qui lui fut en effet confié. Le Sultan avait ordonné que l'argent comptant de Lala Mohammed fût confisqué au profit de la caisse de l'armée, et que le reste de sa fortune fût laissé à ses enfans; mais Derwisch-Pascha, sous prétexte que les besoins de la guerre réclamaient des sommes considérables, ordonna au defterdar Etmekdjizadé qui avait été rappelé de Belgrade, de saisir non seulement l'argent comptant de Lala Mohammed montant à cinquante mille ducats et dix millions d'aspres, mais encore tous ses autres biens, de sorte que les enfans du malheureux grand-vizir furent à peu près entièrement dépouillés [XI]. Sur la recommandation du defterdar Etmekdjizadé, l'historien Petschewi, contrôleur de la chambre des comptes des cavaliers et des fantassins, fut adjoint au frère du grand-vizir, sandjak de Négrepont, qu'on appelait le jeune beg, à cause de son inexpérience à lever les plans des sandjaks de Négrepont, Lepanto et Karli-Ili [1]. Le jour de son élévation au grand-vizirat, Derwisch conféra la place de kapitan-pascha à Djâfer-Pascha, Franc de naissance, qui avait trois fois occupé le gouvernement de Chypre. Dans le premier diwan qu'il présida, il dit au tschaousch-baschi : « Les seigneurs du diwan ne doi» vent pas me juger d'après les autres grands-vizirs; » je ferai couper la tête à celui qui renverra une

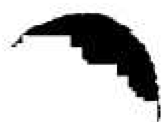
[1] Petschewi, f. 276, fait le plus grand éloge de la douceur de caractère de Lala Mohammed-Pascha; il dit n'avoir jamais eu à souffrir de lui une parole violente pendant les quinze ans qu'il fut attaché à son service. *Fezliké*, f. 151.

» affaire du jour au lendemain. » Ces paroles, qui présageaient un gouvernement plein de fermeté, se trouvèrent confirmées dans l'après-midi même par l'exécution d'un beglerbeg destitué. Plus on redoutait la sévérité qu'annonçaient les premiers actes de Derwisch, et plus on s'empressait de l'entourer de félicitations. Le khodja du Sultan et le moufti grossirent eux-mêmes le troisième jour la foule qui affluait dans le palais de Derwisch-Pascha. Celui-ci les invita, ainsi que les deux juges d'armée, pour le jour suivant, à un diwan qui se tint devant le Sultan. Dans ce conseil, Ahmed prit ainsi la parole : « Maintenant il est trop » tard pour entrer en campagne; il est trop difficile » de se procurer des munitions ; ne vaudrait-il pas » mieux renvoyer l'expédition à l'année prochaine? » Un profond silence succéda à l'allocution du Sultan ; comme on avait déjà planté les étendards sur le rivage d'Asie, formalité qui annonce toujours l'entrée en campagne de ce côté de l'empire, toute l'assemblée ne pouvait assez s'étonner de l'avis émis par Ahmed ; enfin le moufti se faisant l'interprète des sentimens du diwan, s'exprima ainsi : « Serait-il convenable de » faire rétrograder dans la capitale les queues de cheval que nous avons plantées en présence de tant » d'ambassadeurs des puissances étrangères? Le serdar » devrait au moins aller jusqu'à Haleb pour y prendre » ses quartiers d'hiver, et y rassembler des provisions. » — A quoi servira la marche jusqu'à Haleb? interrompit le Sultan. — A sauver l'honneur des étendards que nous avons plantés, » répliqua le moufti ;

» votre glorieux ancêtre hiverna à Haleb dans son ex-
» pédition contre Nakhdjiwan, et en partit au com-
» mencement du printemps, pour aller chercher l'en-
» nemi. » Après avoir ainsi discuté quelque temps avec le moufti, le Sultan reprit : « Ferhad-Pascha se mettra
» en route avec une partie de l'armée, pour que le
» camp ne soit pas obligé à revenir. — Recevra-t-il,
» demanda le moufti, les sommes nécessaires pour
» l'achat des vivres? — Le trésor public est vide, dit
» Ahmed, où prendre de l'argent? — Dans le trésor
» d'Egypte. — Ce sont mes revenus particuliers, com-
» ment puis-je les abandonner? — Votre aïeul Sou-
» leïman, lorsqu'il partit pour Szigeth, donna tout
» son or et tout son argent pour qu'on en battît mon-
» naie. — Efendi, s'écria Ahmed fronçant le sourcil,
» tu ne comprends pas mes paroles; les temps sont
» bien changés; comment ce qui était nécessaire alors
» pourrait-il convenir aux circonstances présentes? »
Là-dessus il congédia l'assemblée [1].

Derwisch-Pascha sut mauvais gré au moufti d'avoir insisté pour lui faire ouvrir la campagne, et songea à l'éloigner. Il voulait d'abord nommer à sa place un fils de Seadeddin; mais réfléchissant que les deux juges d'armée étaient également fils de Seadeddin, il

[1] Naïma, Petschewi, f. 278. Ce témoignage irrécusable de l'historien ottoman dément complètement ce que dit Valieri (*Ranke*, p. 401) sur l'esprit élevé du Sultan : *Spiriti grandi nutrisce con la memoria di Sultan Suleiman, con pensiero non pure d'imitarlo ma di superarlo.* Ce fut le moufti qui proposa à Ahmed Souleïman pour modèle; mais le Sultan, aussi efféminé que cruel, refusa obstinément de suivre ses sages conseils.



craignit que leur réunion n'annihilât son influence dans le diwan; en conséquence, il laissa tomber son choix sur Eboulmeïamin, qui fut ainsi appelé pour la seconde fois à la plus haute dignité législative de l'empire. Les oulémas, pour se rendre le grand-vizir favorable, abondèrent dans son sens, prétendant qu'il devait diriger de Constantinople les opérations de la guerre; un d'entre eux alla jusqu'à lui dire : « Gra-» cieux Seigneur, vous êtes le soleil du monde; restez » immobile dans votre centre, et envoyez seulement » vos rayons de tous côtés pour dissiper les ténèbres. » Deli-Ferhad, ou Ferhad le Fou, fut nommé serasker de l'armée contre la Perse, et se rendit à Scutari le 11 juin 1606 (4 sâfer 1015). Il avait sous son commandement dix mille janissaires, les six escadrons des gardes-du-corps et de l'étendard, les canonniers, les armuriers, et les troupes des gouvernemens de la Karamanie et de Siwas. Ferhad justifia de tous points son surnom de fou, par son ignorance, ses emportemens, et sa conduite extravagante qui le rendait incapable de maintenir la discipline dans son armée. Un jour les sipahis étant venus lui demander leur solde, il leur répondit : « Je suis aussi un sipahi, et je n'ai pas » non plus reçu de solde; devez-vous être payés » lorsque je ne le suis pas? » Sur cette réponse, les soldats s'étant mis à assaillir sa tente à coups de pierres, il en sortit, ramassa les pierres dans son tablier, et, en présence des sipahis, il les jeta lui-même contre sa tente, dont ensuite il coupa les cordes, comme les mutins avaient coutume de le faire. Lors de son ar-

rivée à Brousa, les habitans se plaignirent que les soldats enlevaient des femmes : « Est-ce moi qu'ils doi-» vent enlever? » leur répliqua-t-il. Avant d'arriver à Koniah, il eut un engagement avec les troupes de Kara-Saïd; chassé l'épée dans les reins jusque dans cette ville, il paya la solde due aux janissaires, et le trésor de l'armée étant insuffisant, il envoya les sipahis à Constantinople pour réclamer leur arriéré. Les demandes impérieuses des sipahis, la révolte de Kalenderoghli, qui prenait toujours de nouveaux accroissemens en Asie et gagnait vers la capitale, la mort du moufti Eboulmeïamin et son remplacement par Sanollah, préparèrent la chute de Derwisch, que son incapacité seule aurait dû amener; la vengeance personnelle d'un juif, son architecte, fut une des premières causes de sa ruine. Ce juif avait avancé au grand-vizir des sommes considérables pour la construction d'un palais; Derwisch, à qui il présenta un jour les comptes sur sa demande, lui dit en fronçant le sourcil : « C'est beaucoup d'argent. » Le juif, qui n'ignorait pas l'avarice et la cruauté du grand-vizir, et qui crut lire sa sentence de mort dans ce redoutable froncement de sourcil, déchira les comptes, et lui dit : « L'esclave et ses biens sont la propriété de son » maître; il ne me serait jamais venu à la pensée de » demander un denier à Votre Grandeur, et je ne vous » aurais jamais présenté ces comptes, si vous ne l'aviez » exigé. » Après avoir ainsi tranquillisé le grand-vizir, il résolut de faire servir à sa ruine ce même palais qui lui coûtait une fortune. Il conduisit de l'édifice, qui



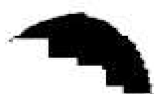
n'était pas encore achevé, une galerie souterraine dans la direction du seraï, et lorsqu'elle fut suffisamment avancée, il la dénonça au grand-gouverneur de la cour, qui adressa à ce sujet un rapport au Sultan. Ahmed, qui vit dans cette entreprise un crime de lèse-majesté, se consulta avec le khodja et le moufti: lorsque le lendemain matin Derwisch parut au seraï, il fut saisi et étranglé par les bostandjis dont il avait été autrefois le chef; on prétend que, comme il remuait encore après l'exécution, le Sultan lui trancha la tête de sa propre main. « Sa tête, dit l'historiographe » de l'empire, roula, horrible comme la tête de Mé» duse [1], aux pieds du ciel étoilé de la majesté. » A l'occasion de l'exécution de Derwisch-Pascha, la joie populaire se manifesta par des satires [2]. Il s'était attiré la haine des habitans de la capitale en imposant une taxe de mille ducats sur chaque balcon, qui était considéré comme une commodité indispensable par les femmes turques dont la vie cloîtrée aiguisait encore la curiosité; sa mort abolit cette taxe qu'on supportait si impatiemment (11 décembre 1606 — 10 schâban 1015). D'après les conseils du moufti, Ahmed envoya le sceau de l'empire au vizir Mourad-Pascha, qui venait de conclure en Hongrie la paix de Sitvatorok, et

[1] *Rheesoul-Ghoul*, c'est-à-dire *la tête du pithèque*, dénomination que porte, chez les Arabes, les Persans et les Turcs, la tête de Méduse.

[2] *Haddi mestan*, c'est-à-dire *Bornes des joyeux*, satire en quatre-vingts distiques, par Azmizadé Haleti. Naïma et Hasanbegzadé placent la date de l'exécution de Derwisch-Pascha au 10 schâban; Hadji-Khalfa, dans la *Liste des Vizirs*, p. 178, au 15 du même mois.

lui écrivit le kattischérif suivant : « Mourad-Pascha, » toi qui es mon vizir! par ma seule volonté impé- » riale et sans les prières ni l'intercession de qui que » ce soit, je t'ai conféré le grand-vizirat et envoyé » mon sceau impérial. J'espère que Dieu le très-haut » t'aidera dans toutes tes entreprises : je serai le té- » moin de tes actions et de tes efforts dans l'adminis- » tration des affaires de l'empire. Empresse-toi de te » rendre le plus tôt possible à ma Sublime-Porte. » Mourad-Pascha, beglerbeg de Diarbekr, puis vizir et général en chef sur les frontières hongroises, avait été surnommé *le creuseur de puits*, parce que, lors de la bataille de Tebriz contre le prince Hamza, il était tombé dans un puits; il était connu par son amour de la justice et la discipline sévère qu'il maintenait parmi ses troupes; deux mois avant son élévation au grand-vizirat, il avait conclu à Sitvatorok la paix qu'on avait infructueusement négociée depuis si long-temps, et dont les guerres sur les frontières d'Asie et les révoltes de l'intérieur faisaient si vivement sentir le besoin. Ici nous reprendrons le récit des négociations qui eurent lieu simultanément avec les faits d'armes des dernières campagnes.

L'apparition de Bocskai sur la scène politique et son alliance avec les Turcs, rendaient son assentiment nécessaire à la conclusion de la paix, et ajoutaient encore de nouvelles difficultés aux négociations. Le secrétaire-interprète César Gallo avait été envoyé à Ofen, au mois d'août de l'année 1605, par le baron de Mollard et le comte Althan, agissant au nom du grand-duc



Mathias; il avait eu une entrevue dans cette ville avec Abdi Kiaya, qu'avaient député de leur côté Mourad-Pascha, général en chef de l'armée ottomane et le juge d'Ofen, plénipotentiaires du grand-vizir. Les pourparlers n'eurent point de résultats par suite des prétentions contradictoires des deux parties; les Turcs réclamaient Gran, que les Impériaux refusaient de céder; mais, pendant les pourparlers, cette place tomba au pouvoir des Turcs, événement qui détermina le retour de César Gallo à Vienne. L'archiduc Mathias lui-même n'avait pas été investi par l'empereur Rodolphe des pouvoirs nécessaires pour arrêter définitivement la paix; il ne cessa de les demander par les lettres les plus pressantes [XII]; lorsqu'ils furent enfin arrivés avec l'autorisation de les transmettre à des agens particuliers, César Gallo retourna à Ofen vers la fin d'octobre. L'archiduc remit à Mollard et à Althan, qu'il avait choisis pour plénipotentiaires, les instructions suivantes : on devait s'efforcer de faire abroger le tribut annuel en faisant au serdar de brillantes promesses, conclure la paix d'une façon durable, ou du moins pour le plus long espace de temps possible, et sans y laisser participer Bocskai si on pouvait y parvenir; en tout cas, on devait faire reconnaître la Transylvanie comme appartenant à la Hongrie, et la Valachie comme pays neutre; en outre, les Etats héréditaires de l'archiduc Mathias devaient participer au bénéfice du traité. Ali-Pascha et Habil, le premier gouverneur et le second juge d'Ofen, proposèrent par écrit à Mollard et à Althan d'envoyer

Abdi Kiaya à Gran, pour dresser, de concert avec César Gallo, les préliminaires du traité. Mollard et Althan renvoyèrent César Gallo à l'archiduc [1], et le Pascha et le juge d'Ofen demandèrent leurs passeports. Au mois de janvier de l'année suivante, César Gallo se rendit une troisième fois à Ofen, et, après être revenu dans le courant de février à Vienne, il partit de nouveau pour Ofen, d'après les ordres de l'archiduc. Les Turcs ne pouvaient songer sérieusement à la paix avant que Bocskai eût conclu la sienne avec l'Autriche; lorsqu'un traité entre Bocskai et l'empereur eut été signé à Vienne, le Sultan donna à son gendre Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, au vizir Mourad-Pascha et à Habil-Efendi, juge d'Ofen, des pleins pouvoirs pour agir en son nom. On convint d'abord d'un armistice qui devait durer trente-deux jours à dater du 15 juin. Ce même jour, César Gallo se rendit pour la cinquième fois à Ofen, accompagné de deux interprètes, l'Italien Negroni et le Hongrois Szillesi [2], dans le but de communiquer aux commissaires ottomans le traité passé avec Bocskai. Le pascha d'Ofen

[1] Ali et Khalil écrivirent, sous la date du 7 décembre, à Mollard et Althan : *Maximam difficultatem inter nos hanc esse, quod nos magnis juramentis et promissionibus cum Ungaris confœderati sumus. Itaque ut Cæsar Gallus amicus, si cum Rege Botskaio, Sua Serenitate et cum aliis dominis Ungaris pacem fecistis, hac de re nobis sigillatas litteras mittens.* Archives I. R.

[2] César Gallo au conseiller aulique de Crenberg, du 2 mars 1602 : *Intellexi quomodo missus sit Negroni, ut sit interpres et descendat Budam ad inspiciendam plenipotentiam et munus Sultani; ille Joannes Szillesi, qui est Pragæ, est etiam versatus in scripturis turcicis, quia servivit Transylvaniæ Principi.*

redemanda par son interprète Omer l'ancien présent honoraire, quoiqu'on fût déjà presque convenu que l'Autriche le rachèterait par une somme de deux cent mille ducats une fois payée. Une correspondance active s'était établie entre Mourad-Pascha et les commissaires impériaux, Mollard, Althan et Pezzen [1]; Mourad se plaignit à eux des infractions apportées par les Autrichiens à l'armistice dont il leur garantit cependant la prolongation, et il les invita à une entrevue. Enfin le 20 octobre, les commissaires des deux nations se réunirent au-dessous de Komorn pour traiter de la paix. Les plénipotentiaires turcs étaient : Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, Habil, juge de la même ville, Kadim Adam, kiaya du pascha, et Nassreddin Moustafazadé-Efendi, qui partirent de Gran en caïques, et vinrent camper sur la rive droite du Danube à Almás au-dessous de Komorn. Les plénipotentiaires impériaux Mollard, gouverneur de Komorn et général de l'artillerie, Adolphe Althan, lieutenant-général de l'artillerie, George Thurczo, Nicolas Istuanfi, Siegfried de Kollonicz, François Bathyany, Christophe Erdœdy, furent complimentés à leur ar-

[1] On trouve dans les Archives I. R. : 1° une lettre de Mourad-Pascha à Nadasdy, datée du mois de djemazioul-ewwel 1015 (septembre 1606); 2° une autre à l'archiduc Mathias, sous la même date; 3° une lettre de Mourad à Althan, du 4 djemazioul-ewwel (7 septembre), dans laquelle il l'invite à se rendre à Ofen; 4° du même aux plénipotentiaires impériaux, contenant des plaintes sur la violation de la trève, datée du 17 djemazioul-ewwel (20 septembre); 5° lettres d'Ali, pascha d'Ofen, et de Habil Efendi à Althan, du 4 djemazioul-ewwel (7 septembre); 6° une lettre de Mourad-Pascha à Althan et aux autres plénipotentiaires, pour les prier de hâter leur départ pour Ofen.

rivée à Komorn par Moustafa-Efendi qui avait été député à cet effet ; le lendemain ils s'embarquèrent sur une flottille avec une suite de mille cavaliers, et vinrent aborder sur la rive gauche du Danube, en face de l'endroit même où la petite rivière de Sitva débouche dans le fleuve. Les plénipotentiaires de Bocskai, Illyeshásy, palatin de Trentschin, Paul Nyary, Michel Czobor et George Hoffman campaient de l'autre côté de la Sitva, de sorte qu'ils étaient, ainsi que les Impériaux, séparés des Turcs par le Danube.

Trois semaines après, le 11 novembre 1606, fut conclu un traité en dix-sept articles dont les clauses essentielles étaient entièrement différentes de celles de toutes les capitulations précédentes ; la plus importante de ses dispositions était celle qui stipulait la suppression du tribut annuel de trente mille ducats, déguisé sous le nom de présent honoraire. Voici quels étaient les termes généraux du traité : deux cent mille écus devaient être payés une fois pour toutes au Sultan ; dorénavant les deux puissances contractantes s'enverraient tous les trois ans, par leurs ambassades, des présens volontaires dont la valeur ne pourrait en aucun cas être fixée ; immédiatement après la signature du traité, le vizir Mourad ferait un présent à l'empereur, et Ahmed-Kiaya serait député dans le même but à l'archiduc Mathias. A l'avenir, les ambassadeurs turcs auprès de la cour d'Autriche ne pourraient plus être pris parmi les officiers inférieurs de la cour, tels que les écuyers-tranchans, les fourriers et les tschaouschs, et devraient avoir le rang de san-



djakbeg; l'empereur (qui ne serait plus appelé roi de Vienne) et le Sultan s'écriraient sur le pied d'une entière égalité et dans les rapports d'un fils à son père. Les deux partis renonçaient à toute incursion, à tout pillage et convenaient de réparer les dommages qui résulteraient des infractions apportées au traité, et de restituer réciproquement les prisonniers déjà faits; le commandant de Raab, du côté des Impériaux, et le pascha d'Ofen du côté des Turcs, seraient établis juges de ces violations. Les conventions passées à Vienne entre l'empereur et Bocskai étaient confirmées; Waitzen était excepté de la faculté qu'avaient les deux parties de fortifier les places déjà existantes; les villages qui relevaient anciennement de Szeczeny et de Neograd, et qui depuis avaient été enclavés dans les juridictions d'Erlau, de Hatwan, d'Ofen ou de Gran, continueraient à payer leurs impôts à ces villes. Cette paix était obligatoire non-seulement pour les deux souverains signataires, mais encore pour leurs descendans, leurs frères et tous ceux qui tenaient à eux par des liens de parenté; si le roi d'Espagne voulait être admis au bénéfice du traité, il n'y serait apporté aucun obstacle. Tel était le contenu du traité de Sitvatorok, qui marqua une ère nouvelle dans les relations diplomatiques de la Turquie, non-seulement avec la Hongrie, mais encore avec le reste de l'Europe; l'importance de cette paix n'a pas été suffisamment appréciée par les publicistes et les historiens, et a disparu devant celle de la paix de Carlowicz qui lui est postérieure d'un siècle; cependant on peut considérer le traité de Sit-

vatorok comme la base du droit international qui depuis a régi les rapports de la Porte et des puissances européennes. Dès-lors, les présens honoraires que l'Autriche avait envoyés à Constantinople par ses ambassadeurs pendant un demi-siècle, et auxquels les Turcs donnaient le nom de tribut, furent supprimés; les négociations diplomatiques furent établies sur le pied d'une égalité parfaite; la Transylvanie, par suite des conventions passées entre les Turcs et Bocskai, fut arrachée, à peu de chose près, au joug ottoman, et la Hongrie, bien qu'elle eût encore à subir la domination turque pour la plus grande partie de son territoire, fut libérée, pour l'autre partie, du tribut qu'elle avait payé jusqu'alors. Pour la première fois, la paix fut conclue avec les formalités usitées dans les relations des autres peuples de l'Europe, et sous la garantie de pleins pouvoirs signés du Sultan et du grand-vizir; pour la première fois aussi, les Turcs fixèrent le rang de leurs ambassadeurs d'après les convenances diplomatiques. Le document turc du traité ne fut point imposé aux plénipotentiaires impériaux, sans qu'il leur fût permis d'en prendre connaissance; mais après la révision par les drogmans des deux parties, il fut signé et scellé par les commissaires turcs et par le vizir Mourad, sous la réserve de l'acceptation du Sultan. La paix de Sitvatorok est remarquable non seulement par les clauses qu'elle stipula et les formalités qui signalèrent sa conclusion, mais encore par les hommes qui en furent les négociateurs, et le lieu où elle fut signée. Nous avons vu l'un des commissaires otto-

mans, l'octogénaire Habil, combattre lors du siége d'Ofen, aux premiers rangs, dans les sorties que faisait la garnison; nous verrons bientôt le vizir Mourad, le *creuseur de puits*, qui présidait du côté des Turcs aux négociations du traité, obtenir la dignité de grand-vizir, et justifier dans ses nouvelles campagnes son surnom d'une manière affreuse. Les plénipotentiaires impériaux appartenaient aux plus nobles familles de Hongrie, et entre eux tous il faut remarquer Nicolas Istuanfi, le Tite-Live hongrois; cet écrivain a conduit son histoire jusqu'à la paix de Sitvatorok, qui fut aussi le terme de sa vie politique. Enfin le traité de Sitvatorok, conclu à quelque distance de Komorn, forteresse vierge de toute occupation de la part des Turcs, opposa une digue à la puissance ottomane, dont le flot dévastateur avait englouti tout le pays à l'est et à l'ouest jusqu'au pied du Caucase et des monts Carpathes. La paix de Sitvatorok fut, au commencement du dix-septième siècle, le signal de la délivrance de la Hongrie du joug des Turcs et de la décadence de l'empire ottoman; ce mouvement descendant de la prospérité ottomane se continua dans le cours de ce même siècle avec des fortunes diverses, jusqu'à ce que la paix de Carlowicz l'eût officiellement confirmé à la face de l'Europe.

LIVRE XLIII.

Expédition de Mourad contre les rebelles d'Asie. — Refus du juge d'Angora de laisser entrer Kalenderoghli dans la ville. — Défaite de Djanboulad dans le défilé de Syrie. — Kalenderoghli incendie Brousa, et est battu dans le défilé de Gœksoun Yaïla. — Victoires de Mourad sur le frère de Tavil (le Long), et son retour à Constantinople. — Ambassades d'Autriche, de Transylvanie, de Pologne, de Venise, de Mingrelie, de Géorgie et de Boukhara. — Événemens en Crimée et en Égypte. — Politique perfide de Mourad, et mort de Mousselli-Tschaousch et d'Yousouf-Pascha. — Ratification du traité de Sitvatorok. — Bathory et les jésuites. — Événemens maritimes. — Entreprises sur Kos. — Fondation de la mosquée Ahmediyé. — Propositions de paix de la part de la Perse. — Intrigues de Nassouh-Pascha. — Mort de Mourad. — Ambassade persane. — Première capitulation avec la Hollande. — Ambassade polonaise et autrichienne. — Négociations relatives à la Transylvanie. — Événemens sur mer. — Les Florentins à Agaliman; les Cosaks à Sinope. — Chute du grand-vizir Nassouh-Pascha. — Mort du moufti Mohammed et du grand-vizir. — Mohammed-Pascha est destitué à cause de la malheureuse issue de son expédition en Perse. — Campagne de Moldavie. — Paix avec la Pologne. — Jésuites. — Rapports de Venise avec la Porte. — Paix de Vienne. — Le baron de Czernin, ambassadeur d'Autriche, entre à Constantinople enseignes déployées. — Mort du sultan Ahmed.

La paix de Sitvatorok avait été imposée à la Porte moins par les malheurs de la guerre de Hongrie, que par la révolte qu'avaient allumée en Asie les fugitifs de Keresztes. Mourad, dès son élévation à la dignité de grand-vizir après la mort de Lala Mohammed, dirigea toutes ses pensées vers la guerre avec les hé-

rétiques et les rebelles d'Asie. L'insurrection avait gagné toutes les provinces asiatiques depuis les frontières de Perse et de Syrie jusqu'aux rives du Bosphore. Karayazidji (l'écrivain noir) était mort sur les montagnes de Djanik dans la septième année de ces troubles, dont il était l'auteur principal, après avoir livré aux Ottomans, lors du siége de Roha, son compagnon de fortune Houseïn-Pascha; le frère de Karayazidji, Deli Hasan, qui avait été reçu en grâce et investi du gouvernement de Bosnie, avait pareillement été assassiné à Belgrade. Dans l'Irak, Mohammed, fils d'Ahmed le Long, qui grâce à la trahison de la tribu kurde de Souhran et des Arabes Abourisch, avait défait Nassouh-Pascha dans un combat où ce dernier avait reçu deux blessures, et où Weli-Pascha était resté sur le champ de bataille, avait été poignardé à Bagdad. Yousouf-Pascha, qui après la mort d'Oweïs, pascha d'Aïdin, dont il était le kiaya, s'était emparé du château-fort bâti par son maître, avait été depuis gracié et nommé beglerbeg; mais ayant levé de nouveau l'étendard de la révolte, il avait été anéanti avec tous ses partisans. Cependant, du sang de tous ces fauteurs de rébellion, en étaient nés de nouveaux, qui promenèrent leurs dévastations dans toute l'Asie. Le fils de Kalender et Karasaïd ravagèrent le Saroukhan, et Kinali mit à feu et à sang toute la contrée de Brousa. Mousselli-Tschaousch révolutionna Selefké (Seleucia) [1], et le rebelle Djemschid occupa les défilés

[1] D'autres troubles avaient éclaté en Chypre : *Sollevazione di Cipro per largo tiranicamente successo.* Sum. del. Rel. ven. 1606; et dans l'Asie-

qui conduisent de Koniah à Adana; mais le plus grand danger était à Haleb et dans le Liban, où Djanboulad, le Kurde, et l'émir Fakhreddin (*gloire de la foi*), le Druse, menaçaient avec leurs forces réunies de faire de la Syrie un royaume indépendant. La famille kurde des Djanboulad (*acier de l'ame*) était, depuis la conquête de la Syrie par Sélim Ier, en possession du sandjak de Klis dans le voisinage de Haleb. Cicala, ayant été nommé général en chef de l'armée d'expédition contre la Perse, avait conféré à Houseïn Djanboulad le gouvernement de Haleb; le dernier beglerbeg de cette ville, Nassouh, représenta en vain à la Porte que c'était agir contrairement aux usages et au texte de la loi que de donner un gouvernement aux possesseurs de sandjaks héréditaires; néanmoins sur les instances de Cicala, Houseïn Djanboulad fut confirmé dans sa nouvelle dignité. Nous avons raconté plus haut comment Cicala, lors de sa retraite de Perse, tua de sa propre main, dans un accès de colère, son protégé Djanboulad pour ne l'avoir pas joint avec ses troupes en temps opportun, et comment le frère de celui-ci, Ali, se retira à Haleb immédiatement après ce meurtre. Ainsi il fut dans la destinée de Cicala de semer deux fois les germes de la révolte sur le sol de l'empire, la première fois par la proscription des fugitifs de Keresztes, qui, sous les ordres de Karayazidji, ravageaient les pays de Roum, d'Anatolie et de Karama-

Mineure : *Esattor general con esborso di 36,000 Zecchini libertato dall' assedio dei ribelli quali passati sotto Tire e Magnesia hanno cavato altri 20,000 Zecchini*. Décembre 1606.

nie, et la seconde fois par l'assassinat de Djanboulad. Ali Djanboulad, après avoir assiégé à Tripoli l'émir Yousouf Seïfoghli [1], gouverneur de Damas, après avoir vidé les trésors de la ville sous prétexte que c'était de l'argent qui dormait, et s'être réconcilié avec Yousouf par une alliance, commença son règne en pillant Damas et en se déclarant indépendant de la Porte. Il forma ses troupes d'un ramassis de gens de tous les pays, qui suivaient, avec le titre de seghbans (gardes de chiens ou chasseurs), les divisions de l'armée ottomane : ses six mille sept cents fantassins furent distribués en cent soixante-deux *chambrées*, et une solde qui variait de trois à huit aspres fut allouée à chaque homme, ainsi qu'un supplément trimestriel, sous la dénomination d'*argent de mouton;* ces huit mille cavaliers furent partagés en six escadrons qui furent appelés gardes-du-corps et de l'étendard. Le grand-vizir Mourad fut désigné pour entrer en campagne contre les rebelles d'Asie [2] et surtout contre le plus dangereux d'entre eux, Djanboulad, qui s'arrogeait les deux droits régaliens de l'Islamisme, ceux de faire dire la prière en son nom et de battre monnaie [3].

[1] *Rotta data da Gianbulad a Jusuf Emir di Tripoli.* Settemb. 1606. *Huseinbassa nel passar a Aleppo con 1000 archibugieri assalito da Djanbulade rotto.* Sum. del. Rel. ven.

[2] Naïma, p. 240, nomme les autres chefs de rebelles qui combattirent contre Nassouh-Pascha : Deli-Derwisch, Begzadé, Arnaoud Houseïn, Koumkapülü Ahmedbeg, Kodosli Ali, Kamali Tavil, Moustafa-Tschelebi, Gürz Dümdar, Arnaoud Souleïman, Debesi Tœkeli, Deli Arslan, Deli Kaplan, Kœr Houseïn, Kar Mir Akhar, Bouyouk Khalil, Koutschouk Khalil et Yaghmour.

[3] Mariti, *Histoire de Fakkardin*, p. 104. Gotha, 1790.

Djanboulad inspirait d'autant plus de crainte à la Porte qu'il venait de conclure un traité avec l'archiduc Ferdinand de Toscane, le 2 octobre 1607 (10 djemazioul-akhir 1016), et qu'il quêtait d'autres alliances avec les puissances européennes. Après avoir installé Teryaki Hasan comme beglerbeg de Roumilie, Mariol Houseïn comme beglerbeg d'Anatolie, le tschakirdjibaschi (grand-fauconnier) Khalil comme aga des janissaires, Baki-Pascha comme defterdar, et le gouverneur de Brousa, Moustafa-Pascha, comme vizir-kaïmakam, et avoir envoyé une lettre au khan de Crimée pour réclamer sa coopération à l'expédition, Mourad-Pascha partit de Scutari le 2 juillet (7 rebioul-ewwel) et prit la route de Haleb [1].

Afin d'écarter autant que possible les obstacles qui menaçaient de s'opposer à sa marche à travers les provinces insurgées de l'Asie, le grand-vizir Mourad-Pascha envoya au rebelle Kalenderoghli, natif d'Angora, des lettres de grâce auxquelles il avait joint le diplôme de sandjakbeg de cette ville; Kalenderoghli ne résista pas à ses séductions et laissa libre la route d'Angora. A Koniah, un grand nombre de rebelles furent tués et jetés dans des puits; car le vieux Mourad tenait à justifier le surnom de *creuseur de puits*, qui lui était resté depuis son accident à la bataille de Tebriz. Au nombre des révoltés que le grand-vizir attira dans son camp par des promesses de pardon, se trouvait

[1] Le diplôme qui confère au grand-vizir Mourad-Pascha le titre de serdar, se trouve dans le *Destouroul-Inscha*, nº 132, avant celui qui nomme le grand-vizir Yaouz Ali-Pascha général en chef de l'armée de Hongrie.

Ahmedbeg Serradjazadé (le fils du sellier), qui avait poignardé le naïb de Koniah, brûlé le palais de Deli Ahmed-Pascha, et égorgé plus de mille hommes au milieu du tumulte occasioné par cet incendie. Les principaux habitans de Koniah demandèrent à Mourad de laisser la vie à Serradjazadé Ahmed, parce que, disaient-ils, lui seul pourrait tenir en bride les bandes qui infestaient le pays; le grand-vizir reçut Ahmedbeg en présence de ceux qui avaient intercédé en sa faveur: « Je veux, lui dit-il, te confier la garde de » Koniah, pendant que je marcherai moi-même con- » tre Djanboulad; mais si j'ai besoin de secours, com- » bien d'hommes pourras-tu me fournir? » Ahmed répondit sans défiance: « Trente mille hommes avec » la plus grande facilité. » Mourad lui adressa là-dessus des remerciemens et des félicitations; mais lorsque Ahmed fut sorti: « Si je laisse sur mes derrières, dit- » il aux protecteurs du rebelle, un homme qui peut » rassembler trente mille combattans, et que ce rebelle » se fortifie dans Koniah, qu'en résultera-t-il? » Les assistans n'ayant trouvé aucune réponse à l'objection du grand-vizir, Serradjazadé Ahmed fut jeté dans un puits. Cependant Kalenderoghli était arrivé à Angora, pillant les caravanes sur les derrières du grand-vizir, et mettant toute la contrée à feu et à sang; il avait envoyé, pour annoncer son arrivée, quatre cents rebelles et un moutesellim ou administrateur provisoire, muni du ferman impérial qui lui conférait le titre de gouverneur; mais les habitans d'Angora leur avaient fermé leurs portes. Le juge d'Angora était Weldan-

zadé Mewlana Ahmed, le même qui, dans la dernière campagne en Hongrie lors du siége de Gran, avait si courageusement défendu son opinion dans le conseil de guerre. Il refusa de recevoir Kalenderoghli dans la ville, et celui-ci lui ayant demandé la cause de ce refus d'obéissance au ferman du Sultan, il eut le courage de sortir des murs accompagné de quelques cavaliers, pour avoir un entretien avec lui. « Quoique » vous ayez été nommé sandjakbeg, lui dit-il, vous » n'êtes pas venu comme tel, mais comme un brigand » et un rebelle; vous avez pillé les caravanes, détruit » les récoltes et jeté les habitans d'Angora dans la » consternation. Si, comme il est dit dans le ferman, » votre seul but est de rassembler des munitions de » guerre pour vous rendre ensuite bien approvisionné » au camp du grand-vizir, donnez-moi la liste de ce » qui vous est nécessaire, et envoyez un homme sûr » dans la ville, pendant que vous vous retirerez à la » distance d'une station. » Kalenderoghli accepta la proposition de Weldanzadé Mewlana Ahmed, et envoya à Angora un de ses compagnons d'armes avec une suite de trente hommes; ce dernier, dans l'espace de quelques jours, exaspéra à un tel point les habitans, qu'il faillit être massacré; le juge, pour prévenir l'effusion du sang, le renferma dans le château intérieur, et distribua dans la ville les hommes qui l'avaient accompagné. Mais chacun d'eux fut égorgé par son hôte, et leur chef fut mis à mort dans sa prison. Ayant ainsi ramené la tranquillité parmi les habitans, le juge adressa au grand-vizir un rapport

détaillé sur tout ce qui venait de se passer; mais la lettre que Mourad lui adressa en réponse à la sienne et dans laquelle il lui annonçait qu'il avait détaché un corps de son armée afin de réduire Kalenderoghli, fut interceptée par ce dernier. Le rebelle mit immédiatement le siége devant Angora. Le juge Weldanzadé se défendit avec le plus grand courage; il avait déjà repoussé huit assauts, lorsque le sandjakbeg de Kastemouni, Tœkeli-Pascha, envoyé par le grand-vizir, parut avec les troupes de Brousa, Mentesché, Karasi et quarante canons, et se jeta dans la ville; l'arrivée de ce renfort détermina la retraite de Kalenderoghli. Cependant le grand-vizir avait dirigé, pendant sa marche vers la Syrie, deux corps de troupes contre les rebelles Mousselli-Tschaousch et Djemschid, qui occupaient Selefké et Adana; Djemschid fut anéanti, mais la fortune ne fut pas aussi contraire à Mousselli-Tschaousch. D'un autre côté, Djanboulad s'était retranché avec vingt mille fantassins et vingt mille cavaliers dans le défilé de Bagrass. Mourad-Pascha en ayant eu connaissance, prit le chemin d'Arslan Beli [1] (*Côte de Lion*), et alla déboucher dans les plaines de Gœgerdjinlik sahrasi (*Pigeonnier*), le Golumbacz syrien; c'est là qu'il fut joint par Soulfikar-Pascha, gouverneur de Meràsch, à la tête des troupes kurdes du district de Soulkadr (21 octobre 1607 — 29 djemazioul-akhir 1016). Après s'être arrêté pendant trois jours dans ces plaines pour laisser prendre

[1] C'est le défilé de Bellan (*Pylæ Syriæ*).

haleine à ses troupes harassées de fatigues, l'armée, traversant les défilés, se rendit à Derémé dans le voisinage de la rivière de Kanak. Sitôt que Djanboulad eut appris la nouvelle direction choisie par le grand-vizir, il leva son camp, marcha au devant de lui et le rencontra dans les champs d'Ouroudj-Owasi. Une partie de l'avant-garde des rebelles qui s'était trop avancée fut prise et livrée immédiatement à la mort. Le lendemain (24 octobre — 3 redjeb), les deux armées en vinrent aux mains. Djanboulad avait opposé son kiaya à l'aile droite du grand-vizir, formée des troupes d'Anatolie; lui-même s'était placé en face de l'aile gauche des ennemis et combattait contre le beglerbeg de Roumilie, Teryaki-Hasan, le vaillant défenseur de Kanischa. Avant de livrer bataille, Djanboulad avait demandé la paix au grand-vizir, mais celui-ci s'était refusé à toutes ses propositions; ses propres soldats, l'ayant vu s'avancer hors des rangs dans l'espoir d'avoir une entrevue avec Mourad, l'accablèrent d'injures et le forcèrent à revenir sous ses drapeaux. La mêlée fut des plus sanglantes; les janissaires, dit le biographe de leur aga Khalil, tombèrent sur les rebelles comme des vautours sur des éperviers, comme des lions sur leur proie. Vingt bourreaux étaient occupés du côté des Ottomans à exécuter les prisonniers que les soldats amenaient par troupes; vingt mille têtes furent érigées en trophées devant la tente du grand-vizir. Fakhreddin Maanoghli, prince du Liban, s'enfuit dans le désert avec les Beni Koleib et tous les Druses, et s'enferma dans

son château de Schakik. Djanboulad lui-même parvint à se réfugier à Klis, lieu de sa naissance, puis à Haleb; il ne passa qu'une nuit dans cette ville, et la quitta le lendemain matin, poursuivi par les huées du peuple et la boue que lui jetaient les femmes et les enfans du haut des terrasses. Les habitans, depuis long-temps exaspérés contre les rebelles, tombèrent sur tous ceux qui étaient restés dans la place, et coupèrent plus de mille têtes, pour les jeter aux pieds du grand-vizir qui devait entrer en triomphateur à Haleb.

Le seizième jour après la bataille d'Ouroudj-Owasi, le grand-vizir campa sur la grande place de Haleb, appelée Gœk-meïdan (*la céleste place des courses*). Il envoya des sauf-conduits aux seghbans renfermés dans le château et déterminés à vendre chèrement leur vie; cependant il les fit tous massacrer à leur sortie. Le beglerbeg de Roumilie, Teryaki Hasan, fut mis à la retraite avec le titre de vizir, et sa place donnée à Mariol Houseïn-Pascha. Mourad prit ses quartiers d'hiver à Haleb avec les janissaires, et assigna Damas aux sipahis, Aïntab aux ghourebas de l'aile droite, et Biredjik à ceux de l'aile gauche. Les troupes de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers. Le grand-vizir nomma le fils de Cicala, Mahmoud-Pascha, gouverneur de Bagdad, et lui donna l'ordre de chasser de cette ville Moustafa, fils d'Ahmed le Long, qui s'y était établi après la mort de son frère Mohammed. Mohammed-Pascha, renforcé du contingent de Mir-

Ahmed Ebourisch, beg d'Aana et Hadisé, assiégea Moustafa, qui se rendit sous la condition d'une libre retraite. La barque que Moustafa monta pour traverser le Tigre coula à fond sous le poids de ses seghbans; la plupart se noyèrent, lui-même n'atteignit l'autre rive qu'avec un petit nombre d'entre eux. Ceux-ci, pensant que le Ottomans avaient préparé cet accident en pratiquant quelques trous à la barque, tirèrent sur eux; les Ottomans leur répondirent et les tuèrent presque tous; Moustafa se sauva encore cette fois. Pendant ce temps, Djanboulad, accompagné des seghbans à cheval avec lesquels il s'était enfui de Haleb, avait pénétré dans l'Asie-Mineure jusqu'à Eskischehr; de là, il envoya son vieil oncle Haïderbeg à Constantinople pour demander sa rentrée en grâce. Kalenderoghli, qui était sorti d'Angora et ravageait, de concert avec Kinalioghli, la contrée de Brousa, ayant appris la défaite de Djanboulad à son passage par Eskischehr, députa vers lui quelques affidés pour l'inviter à faire cause commune avec lui. Djanboulad se rendit en effet à l'invitation de Kalenderoghli, feignit de partager ses projets; mais une nuit il fit une ouverture au mur de la maison dans laquelle il demeurait, la porte étant gardée par les soldats de Kalenderoghli, et s'enfuit à Constantinople. Délaissés de leur chef, les seghbans qui l'avaient accompagné grossirent les forces des deux rebelles Kalenderoghli et Kinalioghli. Kalenderoghli brûla Brousa; mais, comme il venait d'échouer [1] de-

[1] *Raouzatoul-ebrar*, f. 348. *Calender in Tire a Magnesia*, *Tawil* (le Long) *in mar maggior*. Maggio 1608.

vant le château, il se retira et dirigea sa marche sur Mikhalidj. Le territoire de Mikhalidj, Kermasti et Bigha, est séparé de celui de Brousa par le lac d'Ouloubad [1], qui d'un côté s'avance presque jusqu'au pied de l'Olympe, et de l'autre communique avec la Propontide par la rivière Niloufer (Rhyndacus), qui descend des montagnes. Le pont qui était jeté sur le Rhyndacus, non loin de son embouchure dans la Propontide, et par lequel Kalenderoghli aurait pu se rendre devant Mikhalidj, était défendu par un château comptant une nombreuse garnison, et le cours supérieur du fleuve avait été occupé par les habitans de Kermasti sous les ordres d'Alibeg, fils d'Elias d'Aïnegœl; Kalenderoghli attendit dans le voisinage à Takhtalü la nuit du Baïram qui n'était pas éloignée, prévoyant que les milices ottomanes se relâcheraient de leur discipline à l'occasion de cette solennité. Ses prévisions ne furent pas trompées, et il put se rendre dans les plaines de Kermasti, et à Mikhalidj qu'il mit à feu et à sang. Nakkasch-Pascha, envoyé de Constantinople pour arrêter la marche des rebelles, rencontra Kalenderoghli à Ouloubad; les deux armées restèrent long-temps en présence sans en venir à une action décisive, pendant qu'un froid rigoureux décimait les troupes de Nakkasch-Pascha. Enfin, renforcé par le sandjakbeg de Silistra, Thalghidj Ahmed Mimar ou l'*architecte*, et par des volontaires de la Tatarie Do-

[1] *Ribelli prendono e bruggiano Brussa.* 22 decemb. 1607. *Calenderogli doppo il sacco di Brussa venuto verso Mondania.* Dec. 1607.

broudja, Nakkasch attaqua les rebelles sur les bords du lac Minas, et leur fit éprouver une défaite complète; mais il paya sa victoire de sa vie et resta sur la place ainsi que Thalghidj Ahmed. Kalenderoghli traversa les sandjaks d'Aïdin et de Saroukhan, et gagna les frontières de Hamid et de Karamanie, où il fut joint par mille hommes, qu'Agadjden Piri, c'est-à-dire le *Vieux de l'arbre*, lui amena d'Antalia. Cependant Djanboulad, après avoir trompé la surveillance de Kalenderoghli, était arrivé heureusement à Nicomédie; il y trouva son kiaya, qui avait accompagné son oncle Haïderbeg envoyé par lui à Constantinople pour demander son pardon. Le Sultan le lui accorda; muni d'un sauf-conduit, Djanboulad se rendit auprès d'Ahmed qui le reçut gracieusement, et, curieux de connaître la vie aventureuse du rebelle, il lui donna pendant une semaine une audience chaque jour dans le château de Sultania sur la rive asiatique du Bosphore[1]; le frère cadet de Djanboulad, qui devint par la suite le favori de Mourad IV, fut incorporé dans les pages du harem; Djanboulad lui-même fut nommé beglerbeg de Temeswar. Mais à peine le nouveau beglerbeg eut-il passé un an dans son gouvernement, que les habitans le chassèrent comme ils avaient expulsé jadis l'autre rebelle d'Asie, Deli Hasan; Djanboulad s'enfuit comme ce dernier à Belgrade, où il périt d'une mort violente par les ordres de Mourad-Pascha.

[1] *Fezliké*, f. 163. *Gianbulad con 4 de suoi arriva a Constantinopoli ricevuto nel kosk. Il Re lo fece vestir da due vesti e gli assegnò il Serajo di Dervis bassa.* - Gennaro 1608.

Ainsi les deux chefs des insurgés d'Asie furent tous deux investis du gouvernement de Temeswar, et exécutés tous deux à Belgrade.

Les ravages commis par Kalenderoghli dans les environs de Brousa avaient jeté Constantinople dans la plus profonde consternation. Le vizir Daoud-Pascha et Kizr-Pascha reçurent l'ordre de partir, le premier pour Nicomédie, le second pour Scutari. Le Sultan ordonna une levée générale ; d'après les dispositions du ferman délivré à cette occasion, tous les fonctionnaires publics qui ne pouvaient se rendre à l'armée, devaient envoyer à leur place un cavalier armé et équipé. Pendant quelques jours la levée eut lieu ; mais lorsque Kalenderoghli se fut dirigé vers le sud, les inquiétudes s'apaisèrent et il ne fut pas donné de suite à la mesure. Seulement on arrêta dans le diwan qu'au commencement du printemps suivant le contingent de Roumilie se rendrait à Haleb pour renforcer le grand-vizir ; et comme il était de la plus grande importance que les troupes et l'argent parvinssent à Mourad en temps utile, on désigna d'avance pour veiller à l'exécution de cet ordre le defterdar Etmekdjizadé, à qui on conféra en même temps le gouvernement de Roumilie. Kalenderoghli, instruit des projets du Sultan, se porta avec toutes ses forces sur les frontières de Karamanie dans l'espoir de surprendre Etmekdjizadé au passage ; mais celui-ci, pour éviter toute rencontre chanceuse, prit la route d'Angora. Mourad-Pascha, informé de la marche des rebelles et du defterdar, sortit de Haleb le 26 juin 1607 (1er rebioul-ewwel

1016), réunit dans les environs de Meràsch les troupes égyptiennes de Kansoubeg aux siennes, et après avoir joint dans les Alpes de Gœksoun le corps syrien qu'Emir-Houseïn, fils d'Emir-Yousouf, lui amena de Tripoli, il marcha contre l'armée des insurgés, commandée par Kalenderoghli et Karasaïd [1].

Dans un conseil de guerre tenu par les chefs sous les ordres de Kalenderoghli, l'avis de se porter à la rencontre du grand-vizir réunit la pluralité des voix, et la proposition plus prudente que fit Karasaïd de ravager l'Asie-Mineure fut repoussée. Kalenderoghli, plein d'une audacieuse confiance, surtout depuis que Mousselli Tschaousch avait battu le corps d'armée envoyé contre lui de Larenda dans l'Itschil, écrivit à ce dernier : « Mes actions ne redoutent les regards de » personne. Lorsque l'orgueil fanfaron des Ottomans » perfides et oppresseurs eut atteint son plus haut de» gré, et que leur domination eut écrasé le monde, je » leur refusai obéissance. Nous avons ravagé les dis» tricts de Mikhalidj, Aïdin et Saroukhan, et nous » sommes revenus de nos courses avec un immense » butin. A Koniah nous avons attaqué le château dans » lequel s'était renfermé le berglerbeg de Karamanie, » Soulfikar-Pascha, et nous avons pillé toute la con» trée; puis nous nous sommes établis dans la Kara-

[1] Naïma nomme les chefs principaux de cette armée des rebelles servant sous Kalenderoghli et Kara Saïd : Gœlnikli Khalil, Kœr Haïder, Gedj Mohammed, Agadjden Piri, Taghlar Delisi, Tanribilmez, Baldiri Kissa, Kœr Mahmoud, Kœse Ahmed, Kodoslin Akdarmasi, Laz Houseïn et Kafir Mourad.

» manie. Jusqu'à présent nous n'avions pas perdu tout » espoir de nous réconcilier avec les Ottomans; mais » depuis le meurtre de Djanboulad, il nous est impos» sible de nous rendre tant qu'il nous restera un souffle » de vie. Si Dieu le tout-puissant nous aide, nous re» pousserons avec nos innombrables et vaillans soldats » le vieillard décrépit, et nous forcerons les Ottomans » à rester de l'autre côté du Bosphore. Mais si la for» tune favorise le vieillard, il nous suffira que le récit » de nos actions passe de bouche en bouche et que » leur souvenir soit immortel. » Le grand-vizir voulant prévenir la jonction de Kalenderoghli et de Mousselli Tschaousch, envoya à ce dernier le diplôme qui lui conférait le gouvernement d'Itschil. Mousselli Ttschaousch accepta les offres du grand-vizir sous la réserve qu'il ne serait pas obligé au service de guerre, et il obtint quelques jours après la promesse du gouvernement de Karamanie. Cependant Kalenderoghli, à la nouvelle de la destitution de Mousselli Tschaousch, fit résoudre dans un conseil de guerre tenu à cet effet, qu'on marcherait contre le grand-vizir et qu'on le combattrait par la ruse; il n'avait auprès de lui, disait-il à ses troupes, que des esclaves de la Porte (les janissaires), et point de feudataires (les timarlüs et les saïms); il avait, à la vérité, reçu de Constantinople de l'argent et des provisions, qui devaient nécessairement devenir la proie des rebelles. Kalenderoghli, après avoir passé la revue de ses troupes, qui se montaient à vingt mille hommes tant fantassins que cavaliers, se rendit, en ravageant tout sur son passage,

d'Elbistan aux Alpes de Gœksoun Yaïla [1], pour fermer l'entrée du défilé de ces montagnes à l'armée du grand-vizir. Instruit de ce projet, Mourad-Pascha envoya en avant, à quatre stations du défilé, Piri-Aga avec trente compagnies de janissaires ; trois jours après, laissant ses bagages au pied des montagnes, il vint camper lui-même dans l'intérieur du défilé, et éleva des retranchemens derrière lesquels il plaça des janissaires (8 juillet 1608). Les rebelles marchèrent contre lui en ordre de bataille; leur aile droite était commandée par Karasaïd et Agadjden Piri, l'aile gauche par Kalenderoghli et les autres chefs ; aux premiers furent opposés Karakasch Ahmed, sandjak de Malatia, et Omer, kiaya du grand-vizir, à la tête des sipahis ; aux seconds, Seïfoghli Mir Houseïn avec les troupes syriennes, Kanssoubeg avec celles d'Egypte et les silihdars. Les rebelles, trompés par les retranchemens et l'habile campement de Mourad, avaient pris les Egyptiens qui s'étendaient depuis sa tente jusqu'à l'ouverture du défilé, pour toutes ses forces, et avaient engagé la bataille avec d'autant plus de confiance. On combattit des deux côtés avec la plus brillante valeur et le plus grand acharnement, « de sorte, » dit l'historiographe de l'empire dont nous emprunterons plus d'une fois les paroles dans ce récit, « que Mars (la pla» nète) applaudissait du haut du ciel au combat [2]. »

[1] *Calender accresciuto di 6000 Cavalli et 12,000 Fanti incontrato a Sacronova Amuratbassa, Ingegner maggior dell' Impero l'ha tagliato con perdita dalla sua persona.* Le défilé de Gœksoun débouche dans la plaine du même nom.

[2] *Merrihi felek tahsin ettdi.* Naïma, p. 251.

La fortune devenait à chaque instant plus incertaine, lorsque le grand-vizir s'élança hors des rangs, tira son sabre indien que des scheïkhs arabes avaient béni quarante ans auparavant, lorsqu'il était encore gouverneur de l'Yemen, le brandit à trois reprises contre les ennemis, et ramena encore une fois à l'attaque ses troupes qui commençaient à faiblir, et dont le nouveau mouvement fut appuyé par une décharge générale de l'artillerie. Les janissaires, qui jusqu'alors s'étaient tenus cachés dans les ravins, en sortirent tout-à-coup et tombèrent sur leurs adversaires avec impétuosité. En même temps le bruit se répandit parmi les rebelles que Mourad-Pascha avait fait tourner leur camp par les troupes de Karamanie sous les ordres de Soulfikar; dès lors la déroute devint générale; deux jours après les Ottomans occupèrent les campemens des vaincus. Mourad-Pascha donna au beglerbeg de Haleb, Houseïn, le titre de serasker, mit sous ses ordres Seïfoghli, les paschas de Tripoli et de Siwas avec les troupes syriennes et turcomanes et dix mille cavaliers, et l'envoya à la poursuite de Kalenderoghli. La plupart des fugitifs étant à pied ou n'ayant que des chevaux ruinés, sans provisions et sans armes, offrirent un massacre facile au glaive ottoman. A Baïbourd, ils firent encore une faible résistance, et s'enfuirent par Erzeroum et Erdehan jusqu'à Eriwan, où ils arrivèrent au nombre de quelques mille; le gouverneur persan de la place, Emirgoune, les recueillit sous la condition qu'ils se reconnaîtraient les esclaves du schah et embrasseraient la croyance des Schiis. Le grand-vizir passant par

Kaïssariyé et Siwas alla camper dans les environs d'Angora à Tschouboukowa (vallée des roseaux), champ de bataille célèbre par la lutte de Bayezid Yildirim et de Timour.

A Tschouboukowa, Mourad-Pascha reçut la nouvelle que le fils de Cicala avait chassé Moustafa, fils de Khalil le Long; il rétrograda jusqu'à Siwas, où il se reposa quelques jours et apprit que Maïmoun [1] (le Singe), frère de Khalil le Long, avait ravagé la contrée de Kirschehri à la tête d'environ six mille rebelles, et s'était rendu à Tokat, pour aller joindre Kalenderoghli en Perse. Dans un conseil de guerre convoqué par Mourad, tous les chefs étant d'accord sur la nécessité de mettre obstacle à cette réunion, on résolut la poursuite de Maïmoun. En conséquence, on laissa tous les bagages à Siwas sous la surveillance du defterdar Baki Pascha. Deux mille janissaires à cheval, les sipahis et les cavaliers feudataires se mirent en route sous les ordres de l'aga des janissaires avec des provisions pour une semaine et sans emporter de tentes avec eux. Le grand-vizir lui-même se contenta d'avoir dans ses bagages une légère tente d'été et un tapis, et se mit à la tête des coureurs. L'expédition dura six jours et sept nuits, sans qu'on s'arrêtât une seule fois pour camper. Mourad-Pascha, qui était presque nonagénaire et gravement malade, descendait de temps en temps de cheval, comme un cadavre ambulant, et se reposait quelques instans sans donner signe de vie,

[1] *Seconda giornata successa tra Mouradbassa e Maimon capo dei ribelli.* Ottob. 1608.

au point qu'on le crut mort plus d'une fois, puis il se remettait en selle avec une nouvelle ardeur. A leur arrivée à Karahissarscherki, les Ottomans apprirent que les rebelles y avaient passé la nuit précédente, et qu'ils avaient dressé leur camp dans le défilé de Kara Hasan Kedügi. Le grand-vizir détacha en avant le tscherkesse Pialé-Pascha avec deux mille hommes. Les rebelles, qui ne s'attendaient pas à être poursuivis, furent surpris par Pialé au moment où ils chargeaient leurs bêtes de somme, et ils seraient tous devenus infailliblement la proie des ennemis, si une partie de ceux-ci ne s'étaient pas occupés à faire du butin, malgré la défense expresse de leur chef. Les insurgés eurent le temps de revenir de leur première frayeur et de se mettre en état de résistance. Moustafa, pascha d'Adana, et quelques officiers supérieurs des janissaires étant tombés dans la mêlée, les Ottomans prirent la fuite. L'aga des janissaires Khalil rallia les fuyards, et le grand-vizir, qui arriva en même temps, les appuya par des troupes fraîches. Les rebelles furent repoussés du défilé dans la plaine de Kelourat, où ils se rangèrent encore une fois en bataille; mais battus de nouveau, ils s'enfuirent en abandonnant tous leurs bagages. On les poursuivit pendant trois jours, et on fit sur eux un grand nombre de prisonniers, dont les têtes furent élevées en trophées dans la plaine où le grand-vizir avait campé pendant ces trois jours. Le 6 octobre, Mourad ordonna aux troupes du camp établi sous les murs de Siwas de se rendre auprès de lui, et dix jours après, le defterdar Baki-Pascha le

joignit à une station de Baïbourd à Sadakli. Ce fut dans cette ville que le grand-vizir, après avoir fait dresser des pyramides de têtes de rebelles, distribua des vêtemens d'honneur aux officiers qui s'étaient le plus distingués dans les divers combats (26 septembre — 15 djemazioul-akhir). A Sadakli, le vizir Nassouh-Pascha opéra sa jonction avec le grand-vizir, jonction tardive et qui n'avait plus d'importance. Il déploya à son arrivée au camp une pompe extraordinaire; les troupes de sa maison consistaient en mille fusiliers vêtus d'écarlate, cinq cents chasseurs (seghbans) avec des uniformes jaunes, cinq cents autres portant des bonnets noirs, et environ mille cavaliers. Le grand-vizir s'était assis sous sa tente d'été pour voir défiler tout le corps. A la distance du trait d'une flèche, le vizir Nassouh descendit de cheval; Mourad fit quatre pas hors de sa tente pour le recevoir. Nassouh s'agenouilla et lui baisa le pied; Mourad, bien qu'il eût à se plaindre des retards du vizir, mais ne voulant pas cependant porter atteinte au respect dont ses généraux devaient être entourés dans l'armée, le baisa sur le front, et le prenant par la main, le conduisit dans sa tente: « Sois le bienvenu, mon fils! » lui dit-il; Nassouh se prosternant à terre lui répondit: « Mon » gracieux seigneur, veuillez me pardonner d'être » arrivé si tard. — Pourquoi donc êtes-vous arrivé » si tard? Vos troupes, Dieu en soit loué, sont au » complet et bien armées; vous saviez que je n'avais » pas d'autres soldats que ceux qui hivernaient avec » moi à Haleb; le chemin du Diarbekr à Haleb n'est

» pas long. Pensiez-vous nous donner une preuve de » mépris en ne venant pas auprès de nous? Mais en ce » cas votre mépris est retombé sur le Padischah. Si » nous avions été battus, auriez-vous été en état de » résister seul à Kalenderoghli? Si on demandait un » fetwa, pour savoir ce qu'ordonne la loi, lorsque » une forte armée musulmane ne vient pas au secours » d'une autre plus faible, qui se trouve dans le voisi- » nage, quelle serait la réponse des oulémas? » Nassouh-Pascha gardant le silence, et tenant sa tête baissée vers la terre, Mourad continua : « Mon fils, que signi- » fient ces chasseurs (seghbans) rassemblés en corps? » Djanboulad en avait auprès de lui six mille qui l'ont » abandonné; vous savez ce qui est arrivé à Kalen- » deroghli. Le Padischah ne veut pas qu'il reste un » seul seghban en Anatolie. Aie soin de les congédier » tous lorsque tu retourneras chez toi. La main du » Padischah est longue. S'il t'envoyait une des six » queues de cheval que tu as vues plantées ici hier, en » te faisant redescendre au rang de sandjakbeg, ou si » même il ordonnait ton exécution, que pourrais-tu » faire? » Après lui avoir donné de telles leçons, il lui fit présent de deux habits d'honneur, l'invita à dîner, et ordonna le soir qu'on le reconduisît dans sa tente. Il lui aurait volontiers fait trancher la tête à cause de son refus d'obéissance, mais des ordres de Constantinople le forcèrent à garder envers lui une conduite aussi modérée. Vers le même temps, le gouverneur de Karamanie, Soulfikar-Pascha, et le beglerbeg de Roumilie, Etmekdjizadé, arrivèrent tous deux

d'Angora au camp du grand-vizir ; on s'attendait généralement qu'un châtiment sévère punirait leur tardive arrivée ; mais Mourad, se souvenant de la sentence d'après laquelle *le pardon est l'aumône de la victoire* [1], fit grâce aux deux gouverneurs. La clémence du vieux grand-vizir étonna d'autant plus qu'il était redouté pour la sévérité avec laquelle il punissait les moindres fautes de discipline. Quelques traits recueillis par des témoins oculaires jetteront une plus vive lumière sur l'implacable cruauté dont Mourad usa envers les rebelles d'Asie, et qui lui valut le surnom d'*épée de l'empire* [2] et de *restaurateur de la royauté* [3].

A Begschehri siégeait un beg du nom d'Emir-Schah, qui s'était distingué par la vigueur avec laquelle il avait réprimé une révolte d'étudians, et avait ainsi gagné la faveur de Mourad, mais qui épuisait avec ses seghbans la contrée de Begschehri et de Sidischehri. Mourad avait toujours pris son parti contre ses nombreux accusateurs, et lui avait conféré le sandjak d'Alayé, après la défaite des rebelles Djanboulad, Kalenderoghli, Kara-Saïd et Maïmoun. Emir-Schah était sur le point de prendre congé du grand-vizir dans le camp de Tschouroum, lorsqu'un des principaux habitans de Sidischehri, le juge Filzadé Abdourrahim, l'accusa entre autres choses d'avoir voulu le frapper du manche de sa massue dans un accès de colère. « Prends patience, Efendi, » lui dit Mourad ;

[1] *El afwoun zikwetiz-zaferi*. Naïma, p. 257.

[2] *Seïfeddewlet*.

[3] *Mouhieessaltanet*. Naïma, p. 258.

et il ordonna sur-le-champ à son kiaya, qui traitait Emir-Schah dans sa tente avant son départ, de le tuer au milieu du festin. Pendant que les convives mangeaient un pilau de riz, un page vigoureux jeta le fatal cordon autour du cou d'Emir-Schah, et l'étrangla avec une telle force, que les grains de riz lui jaillirent violemment du nez. Mourad savait cacher la plus implacable sévérité sous les dehors de la plus grande douceur, et sa dissimulation égalait sa cruauté[1]. Pour justifier sa conduite, il avait sans cesse à la bouche les sentences des grands saints du Turkestan, Khodja Ahmed-Nesefi et Khodja Behaheddin-Nakschbendi; le premier avait dit que le dominateur devait être Moïse par l'intérieur, et Pharaon par l'extérieur; le second, que l'extérieur appartenait au peuple, l'intérieur à Dieu. Avant de livrer combat à Djanboulad et à Kalenderoghli, Mourad s'était jeté à bas de son cheval, avait trempé de ses larmes la poussière du champ de bataille, l'avait pétrie dans sa barbe et ses cheveux gris, et avait adressé à Dieu la prière suivante : « Mon Dieu, ne m'humilie pas aujour-» d'hui, moi ton serviteur dans le combat contre les » impies; aie pitié de ma vieillesse; tu connais mes pro-» jets sincères pour le maintien de la foi et de la loi, » et pour l'anéantissement des méchans qui souillent

[1] Le prêtre sicilien Ottavio Sapienza rend également témoignage de sa cruauté : *Duraron los dichos vandoleros desde el año 1600 hasta 1608 en cuyo tiempo cada año Morath Bacha entonces primo Vesir. Esta matança con tanta crueldad vi con mis ojos.* (*Nuevo Tratado de Turquia compuesto par D. Ottavio Sapienza.* Madrid, 1622, f. 54 et 55.)

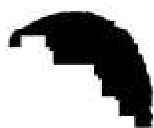
» l'honneur de l'empire et de la justice; » puis il était monté à cheval, avait tiré son sabre consacré par la bénédiction des scheikhs lors de son séjour en Arabie, l'avait brandi trois fois, à gauche, à droite et devant lui, et avait conduit les troupes à l'attaque. Après la victoire, il avait coutume de s'asseoir sous sa tente, et de faire creuser des puits en sa présence pour les remplir des cadavres des vaincus. Un jour, pendant qu'il assistait à son spectacle favori, il aperçut un sipahi qui passait à cheval avec un jeune garçon en croupe. Il fit venir l'enfant devant lui, et lui demanda comment il s'était trouvé parmi les rebelles; celui-ci lui répondit naïvement que son père avait été forcé par la faim de se joindre à eux. « Quelle était donc » l'occupation de ton père? lui demanda Mourad. — » Il jouait du luth, répondit l'enfant. — Ah! ah! re- » prit Mourad avec un sourire de mauvais augure, » il excitait l'enthousiasme des rebelles! » et il ordonna aussitôt d'exécuter le malheureux enfant, qui fut livré aux bourreaux. Mais ceux-ci, touchés de ses larmes, refusèrent de le mettre à mort, en disant : « Pourquoi tuerions-nous un enfant innocent? » Mourad, en apprenant le refus des bourreaux, ordonna aux janissaires qui se trouvaient là de mettre à mort le jeune garçon; mais ceux-ci répondirent : « Sommes- » nous des bourreaux, et devons-nous être plus cruels » que les bourreaux qui ont épargné la vie du jeune » garçon? » Alors le grand-vizir répéta le même ordre à ses pages, qui s'éloignèrent, et le laissèrent seul avec l'enfant; se voyant délaissé de tous, ce fanatique, dont

quatre-vingt-dix ans n'avaient pas amorti les passions, saisit ce malheureux de sa main décharnée, l'inclina sur le bord du puits, la tête la première, l'étrangla et le précipita, en criant aux assistans : « Des rebelles » comme Kalenderoghli et Kara Saïd ne sont pas sortis » du ventre de leurs mères avec un cheval et la lance » au poing; ils ont tous été enfans comme celui-ci, et » élevés comme lui dans le crime par le pillage et le » meurtre; cet enfant a sucé leurs principes, et lors » même qu'on recommencerait mille fois son éduca- » tion, l'attrait qu'a le mal pour les ames perverses » subsisterait toujours en lui, et c'est ainsi que le mal » doit être extirpé dans ses racines. » Il faisait allusion, dit l'historiographe de l'empire, à une ancienne tradition, d'après laquelle un jeune enfant ayant été tué par le prophète Khizr, Moïse s'indignait de ce meurtre; mais Khizr apaisa ses scrupules en lui représentant que son père avait été mis à mort par le père de cet enfant, et que cet enfant lui-même serait devenu meurtrier si on avait donné le temps à ses mauvaises passions de se développer [1]. Mourad commenta ainsi la sentence arabe, qui dit que celui qui arrive à une grande hauteur ne peut en sautant de rochers en rochers s'y maintenir qu'au moyen du sang qu'il fait couler de ses pieds [1].

Le defterdar beglerbeg de Roumilie Etmekdjizadé,

[1] *La yemen min-esch-schourfi er-refi, min el-ala hata yerak ala djewanibihi eddem*. Naïma, p. 260. C'est ainsi que les chasseurs aux chamois des Alpes se font des incisions aux doigts et aux talons pour se maintenir sur les rochers.

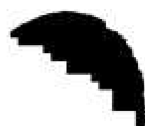
qui, ainsi que Nassouh-Pascha, était arrivé trop tard au camp ottoman, et craignait une punition sévère du grand-vizir, avait écrit à plusieurs reprises à ses protecteurs de Constantinople, les confidens du Sultan, pour demander son rappel. Un commissaire impérial apporta au grand-vizir, le 17 octobre 1608 (7 redjeb 1017), deux vêtemens d'honneur et un sabre d'un travail précieux, comme témoignage de la satisfaction du Sultan pour les deux victoires remportées sur Kalenderoghli et le frère de Khalil le Long; il lui remit en même temps un kattischérif ainsi conçu : « Donne » le gouvernement de Roumilie à qui tu voudras, et » envoie Etmekdjizadé à ma bienheureuse Porte. Tu » passeras l'hiver à Erzeroum, et au printemps tu te » mettras en marche contre la Perse. » Mourad répondit : « Il est indifférent que j'aie auprès de moi le » beglerbeg de Roumilie, car sa présence m'est en» tièrement inutile. Quant à l'ordre de prendre mes » quartiers d'hiver à Erzeroum, l'Anatolie n'est pas » encore suffisamment purgée des rebelles pour que » je puisse aller faire la guerre en Perse; si le reste des » insurgés reprend les armes, les vizirs de la Porte, » vos esclaves, ne sont pas en état de les dompter. » D'ailleurs, j'agirai d'après la volonté de Sa Majesté, » l'heureux Padischah. » Lorsque Mourad fit publier l'ordre de départ pour Erzeroum, de graves mécontentemens se manifestèrent parmi les troupes : « Com» ment, disait-on, sera-t-il possible de trouver des » provisions à Erzeroum, par la disette qui court, lors» que le kilo d'orge vaut cinq ducats et l'okka de bis-



» cuit une piastre? Le Padischah ne connaît pas l'état » du Diarbekr, et n'écoute que les conseils des flatteurs; le kaïmakam, dont l'influence doit cesser à » l'arrivée du grand-vizir, intrigue pour empêcher son » retour à Constantinople, et cependant nous comp- » tions revenir dans nos foyers après deux années » passées à remporter des victoires. » Les juges d'armée durent consigner ces plaintes dans un rapport dont on chargea les chambellans qui avaient porté le kattischérif. Mourad conféra le gouvernement de Wan à Tekeli Mohammed-Pascha, celui de Karamanie à Soulfikar-Pascha, et il renvoya Etmekdjizadé avec les troupes de Roumilie à Constantinople, et Nassouh-Pascha dans le Diarbekr; lui-même partit pour Tokat, où il trouva le kattischérif suivant : « Prends tes quartiers d'hiver à l'endroit où tu re- » cevras cette noble lettre. » Mourad, qui pendant son absence de la capitale était généralement bien instruit de ce qui se passait à Constantinople, apprit par ses agens que le kapitan-pascha Hafiz-Ahmed, confident du Sultan, le kaïmakam Moustafa et le moufti, avaient gagné à leur cause le kislaraga Moustafa; en effet, ceux-ci avaient représenté au Sultan que, les rebelles étant anéantis en Asie, la présence du grand-vizir dans cette partie de l'empire n'était plus nécessaire, tandis que les frontières de la Perse la réclamaient impérieusement. Mourad-Pascha, pour déjouer ces » menées, écrivit à Ahmed : « Je dois passer l'hiver à » Erzeroum, et entrer ensuite en campagne contre la » Perse : tel est l'ordre de mon Padischah. Qu'en ré-

» sultera-t-il ? Moi, votre esclave, vieillard de quatre-» vingt-dix ans, qui ai déjà un pied dans la tombe, » j'espère gagner les palmes du martyre dans la sainte » guerre ; mais les rebelles cachés dans leurs repaires » d'Anatolie, surtout Mousselli-Tschaousch dans l'It-» schil et Yousouf-Pascha dans l'Aïdin, n'attendent » que mon éloignement pour recommencer leurs bri-» gandages ; s'ils viennent à attaquer les pays bien » gardés de l'Anatolie, enverrez-vous contre eux de » Constantinople un nouveau général ? Laissez-nous » en repos, et n'écoutez pas les propos des flatteurs. » Laissez-nous d'abord triompher de nos ennemis à » l'intérieur, puis nous tournerons nos armes contre » la Perse. » Il renvoya avec cette réponse les porteurs du kattischérif, et, prenant la route de Constantinople, il partit pour Scutari. Il fit son entrée solennelle dans la capitale, le 18 décembre 1608, avec quatre cents drapeaux, sur lesquels étaient inscrits en gros caractères les noms des rebelles vaincus [1]. Le Sultan accueillit Mourad avec une distinction digne de ses brillans services ; il ordonna qu'on le revêtît de deux kaftans d'honneur, et lui donna de sa main un turban surmonté d'une plume de héron. Les victoires du grand-vizir faisaient les frais de toutes les conversations de la ville, et fournissaient de nombreux sujets d'inspirations aux poëtes. Dans les batailles contre Djanboulad, Kalenderoghli et le frère de Khalil le Long, plus de trente mille rebelles étaient restés sur

[1] *Ingresso publico pomposo di Mouradbassa; 60 somme d'aspri mandati alla Porta da Giusuf esattore in Natolia sospetto alla Porta.*



la place; on en avait massacré à peu près autant dans les villages et partout où on pouvait les saisir; trente mille têtes avaient été en partie dressées en pyramides devant la tente du grand-vizir, en partie envoyées à Constantinople, et parmi ces dernières on avait remarqué celles de quarante-huit chefs des insurgés. D'après les sources les plus dignes de foi, d'après les registres des têtes qui furent tranchées et des cadavres qui furent jetées dans les puits, plus de cent mille rebelles périrent dans cette campagne. Peu de temps après l'arrivée de Mourad, le defterdar Baki-Pascha, bien qu'il eût rapporté de Syrie un million de ducats [1], fut accusé par ses ennemis et ceux du grand-vizir, et surtout par les fils de Djanboulad entrés dans le harem, d'avoir détourné à son profit une partie des sommes qu'il avait confisquées; il fut en conséquence jeté dans les prisons des Sept-Tours. Lorsque Mourad-Pascha, qui n'avait point été instruit de cette mesure, en reçut la nouvelle dans le diwan de la bouche même d'Ahmed, il s'écria qu'on avait convenablement agi; qu'il avait refusé de vendre les bijoux précieux qui étaient tombés entre ses mains et qu'il les avait déposés aux pieds du Sultan. Le defterdar devait rendre compte des sommes perçues; cependant ce dernier parvint à racheter sa liberté par le sacrifice de sommes considérables. Mourad, pendant l'hiver qu'il

[1] *Ritornò il Defterdar grande con l'esazione d'un million d'oro, con la quale hanno fatto la paga di Bairam.* Gennaro 1608. *Sollevazione di 3000 Sipahi ritornati dalla guerra per le loro ordinarie regalie levate dal Defterdaro grande, domandano la sua testa.* Dec. 1608.

passa à Constantinople, s'occupa de mettre la dernière main au traité de paix qu'il avait si heureusement conclu deux ans auparavant avec l'Autriche, et dont quelques circonstances avaient depuis retardé l'exécution. Mais les nouvelles négociations du grand-vizir, ainsi que les relations d'amitié que la Porte entretint vers la même époque avec les autres puissances européennes, demandent, pour être mieux comprises, que nous reportions un instant nos regards en arrière.

Six semaines après la conclusion de la paix de Sitvatorok, Bocskai mourut, empoisonné selon toute apparence, et la question de la possession du royaume de Transylvanie qui, d'après la teneur du traité, devait à l'avenir être soustrait au joug ottoman, divisa de nouveau les deux puissances. Les Etats transylvaniens avaient choisi pour prince Sigismond Rakoczy, beau-père d'Homonai, qui depuis quinze mois les avait gouvernés, au nom de Bocskai, avec justice et équité; mais la Porte voulait leur imposer Homonai; de là des plaintes réciproques entre la Turquie et l'Autriche. Le grand-vizir Mourad écrivit à l'archiduc Mathias que, malgré le traité passé entre l'empereur et Bocskai, la Porte seule avait le droit de nommer au trône de Transylvanie; qu'en conséquence il voulait investir Homonai de la souveraineté de ce pays et lui en envoyer les insignes, la couronne, l'étendard et la massue; que Rakoczy avait cependant pris le titre de prince et avait été installé en cette qualité par un kapidji-baschi autrichien; et enfin qu'on attendait encore l'ambassadeur impérial et ses pré-

sens [II]. L'empereur répondit au Sultan que le départ de l'ambassadeur avait été ajourné à cause des nouvelles incursions des Turcs et des récentes violations de la paix. Il pouvait, continuait-il, d'après les clauses du traité, demander à Ahmed ce qui était juste et convenable; il réclamait donc de lui, d'après les conseils de l'archiduc Ferdinand, la restitution de Gran, Kanischa et Erlau. Si on rendait ces trois forteresses qui avaient été prises pendant les négociations, et si on punissait les auteurs des dernières transgressions du traité, il était prêt à envoyer un ambassadeur à Constantinople avec les deux cent mille écus stipulés [III]. La demande faite par l'empereur des trois forteresses hongroises, et fondée sur l'article spécial d'après lequel on devait se rendre à toutes les réclamations raisonnables, ne méritait pas d'être prise au sérieux. Comme la conquête de ces places avait été pour les Turcs le plus beau résultat de la dernière campagne, ils refusaient de les restituer; le feu de la guerre menaçait de se rallumer, lorsque les plénipotentiaires impériaux Illeshazy, Thurczo, Preyner, Puechheim et Kollonicz se réunirent en conférence à Neuhæusel avec les commissaires turcs Ahmed, kiaya du pascha d'Ofen, Houseïnbeg et Moustafa, et signèrent une nouvelle convention d'après laquelle un ambassadeur impérial partirait de Komorn avec cent cinquante mille écus sous le délai de quarante jours. Les cinquante mille écus restant devraient être payés lors de son retour, et le traité de Sitvatorok serait mis en vigueur à dater du premier paiement du présent ho-

noraire (28 mars 1608). Une nouvelle assemblée des plénipotentiaires turcs et impériaux eut lieu le 19 juin, pour décider la question des villages voisins de Gran. Le baron de Teufel avait déjà été nommé ambassadeur lorsque les intrigues de la Porte en Transylvanie retardèrent de nouveau son départ. A peine la convention de Neuhæusel fut-elle passée, que le pascha d'Ofen envoya Soulfikar, beg de Szegedin, accompagné d'une suite de trente et quelques personnes, à l'archiduc Mathias avec des présens consistant en harnais de velours brodés d'or et en riches kaftans; il avait en outre la mission de faire hâter le départ pour Constantinople de l'ambassadeur. A la place de l'ambassadeur baron de Teufel, dont la nomination était due au cardinal Dietrichstein, l'empereur choisit Adam de Herberstein et Jean Rimay, en qualité de chargés d'affaires, pour porter au Sultan la ratification du dernier traité et les deux cent mille écus stipulés. Leurs instructions leur prescrivaient de rendre visite dès leur arrivée dans la capitale aux vizirs et au moufti, de donner un prétexte plausible à la présence d'une ambassade persane à Prague, et de répondre évasivement en cas qu'on leur demandât si Mathias était désigné pour être roi de Hongrie [IV]. Adam de Herberstein et Jean Rimay partirent de Vienne le 6 mai 1608, et arrivèrent à Constantinople le 17 septembre; admis en audience solennelle, ils remirent leurs présens au Sultan, mais celui-ci ne répondit pas un mot au long discours que lui adressa Rimay. Par la raison que l'empereur pouvait tout demander au Sul-

tan comme un fils à son père, Rimay réclama de nouveau Kanischa, Gran, Erlau [v], et la délivrance des prisonniers faits à Stuhlweissenbourg. Le traité confirmé et signé du grand-vizir que leur remit le kaïmakam Moustafa était tellement différent du traité primitif, qu'ils déclarèrent ne pouvoir l'accepter; il y était dit, dès les premières lignes, que l'empereur avait fait des propositions de paix à Mourad-Pascha, ce qui était entièrement faux, puisque les Turcs avaient ouvert les négociations par l'entremise du khan des Tatares; la clause du quatrième article, stipulant que le roi d'Espagne pourrait être admis au bénéfice du traité, était omise; la sixième, relative à la Transylvanie, avait été défigurée au point d'être rendue inintelligible; la quatrième avait subi une nouvelle rédaction, et donnait à entendre que les villages dépendans de Fülek, Somoskœ, Duin, Hainatskœ seraient compris dans la juridiction d'Erlau, de Hatwan et de Gran, tandis qu'ils avaient été formellement soustraits ainsi que Kekkœ, Novigrad et Waitzen, à la domination turque; on alla même jusqu'à réclamer les villages situés dans le voisinage de Gran et qui se trouvaient au pouvoir de l'empereur. Les ambassadeurs protestèrent énergiquement contre une semblable rédaction si éloignée de la première, et insistèrent avec une nouvelle force sur la restitution des forteresses et des prisonniers; le reïs-efendi leur demanda si l'empereur qui exigeait l'abandon d'Erlau, de Kanischa et de Gran, était prêt à rendre Fülek, Raab, Komorn et autres lieux. Quant aux prisonniers faits

par les Turcs à Stuhlweissenbourg contrairement à la capitulation, il savait, disait-il, que Hasan-Pascha leur avait promis la liberté, tandis que le capitaine italien (Jean de Médicis) avait fait massacrer la garnison de Fülek, à laquelle il avait accordé une libre retraite. Les ambassadeurs ne purent rien répondre à cette dernière objection du reïs-efendi, et durent se résigner à partir avec un simple reçu des deux cent mille écus, et le traité modifié dans ses points les plus importans.

La présence de l'ambassade impériale à Constantinople coïncida avec celle des mandataires des Hongrois et des Transylvaniens, rebelles à l'autorité de l'empereur d'Allemagne, héritier du trône de Bocskai, qui étaient venus négocier l'investiture de Homonai [1] en qualité de roi. Les envoyés du chef des révoltés de Hongrie [2], André Gitzy, reçurent quarante vêtemens d'honneur pour leur maître, et quatre-vingts panaches de héron pour leurs principaux chefs, qui se montrèrent fiers de pouvoir porter sur leurs kalpaks cette marque de leur dépendance des Ottomans. Gabriel Bathory fit demander par ses agens la principauté de Transylvanie [3]. Dans le cours de l'année

[1] *Arrivo alla Porta di 4 Ambassadori di Andreas* (Gitzy) *ribelle Ongarese offerendosi di scacciar di Transylvania il Rakoczy e rimetter l'Omonai ricuperar l'Ongaria e proponendo perpetua obbedienza.* Marzo 1608. *Rel. ven.*

[2] *Ambassadori di Andreas spediti a lui con 40 veste et 80 pennachi da portar a Capitani Ongari, una spada gioeliata per Andreas nominandolo vassalo valoroso e fidele.* Aprile 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

[3] *Agente di Gabriel Bathori per offrir il suo vassallagio e ricercar il*

suivante, la Porte conclut avec la Pologne un traité qui reposait sur des bases plus solides que celui de Sitvatorok. Ce traité remit en vigueur les capitulations passées sous Mohammed III. La Porte s'obligeait à garantir la Pologne des incursions des Tatares, et celle-ci à préserver la Moldavie de celles des Cosaques. Le roi de Pologne devait continuer à payer au khan des Tatares l'ancien tribut, et le khan devrait en retour le secourir contre ses ennemis. Les deux parties contractantes déclaraient renoncer à toutes demandes en dommages-intérêts pour les incursions faites antérieurement. A l'avenir, tous les prisonniers qui n'auraient pas changé de religion devraient être remis en liberté; il fut convenu que le fisc ne pourrait rien réclamer de l'héritage des Polonais morts en Turquie et réciproquement. Les begs de Silistra et d'Akkerman ne devaient donner de passeports pour la Pologne qu'à des négocians et aux esclaves blancs qu'ils pouvaient conduire avec eux. L'argent polonais ne devait payer aucun droit d'entrée en Turquie; mais il était défendu d'introduire les écus du lion qui n'avaient pas un poids suffisant. Les Polonais avaient le droit de racheter leurs compatriotes gémissant dans l'esclavage. La Moldavie et la Valachie ne devaient pas être inquiétées par la Pologne [vi]. Cependant ce

Principato. Maggio 1606. *Sum. del. Rel. ven. Ambass. Cesareo voler Canisa e Strigon come promesse in voce da Muradpassa, e la rinovazione delle indolenze contra Bathori, e che Mathias non permettera che la provincia come membro d'Ongheria resti nelle mani del suo nemico.* Ottob. 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

dernier pays prit la part la plus active à la nomination du voïévode de Moldavie, et lorsque la Porte investit de cette principauté Simon Bogdan au lieu du candidat polonais Jérémie Mogila, le roi de Pologne s'en plaignit au Sultan, à plusieurs reprises, mais sans succès.

Une correspondance amicale s'établit entre Venise et le diwan après que les capitulations eurent été renouvelées par l'ambassadeur de la république. Le Sultan fit savoir au doge qu'il avait donné à Bocskai la souveraineté de la Hongrie, et avait érigé pour lui la Transylvanie en principauté héréditaire. Les brigandages des Uscoques, l'obstination avec laquelle les Vénitiens refusèrent aux Ragusains la restitution de l'île Lagusta, la prise de quelques vaisseaux corsaires, l'expulsion des Maures de l'Espagne, occasionèrent de nouveaux envois de tschaouschs. Le Sultan demanda au doge de laisser un libre passage aux Maures qui, déguisés en Francs, voudraient se rendre en Turquie. Les Ragusains avaient un protecteur dans le bostandji-baschi, originaire de Raguse, auquel les ambassadeurs de ce pays avaient amené sa sœur et sa mère. Un Juif de Toscane se rendit vers la même époque à Constantinople pour ouvrir des négociations au nom de Florence [1]. L'Angleterre accrédita un nouvel ambassadeur auprès de la Porte [2]; la France en-

[1] *Ibraim Benazor Hebreo bassa da Firenze a Costantinopoli con commissione di trattare il libero negozio dei suoi sudditi.* 1605. *Sum. del. rel. ven.*

[2] *Arrivò di nuovo Ambassadore d'Inghilterra.* Dec. 1606.



voya de son côté le baron de Solignac, qui put voir ses compatriotes (les transfuges de Papa) enrôlés au service du Grand-Seigneur [VII]. Les ambassades des princes de Géorgie [1] et de Mingrelie [2] acquirent une nouvelle importance par le renouvellement de la guerre avec la Perse; on continua à entretenir avec le souverain des Ouzbegs, Abdoulbaki-Khan, les rapports de bonne intelligence que le sultan Mohammed avait établis avec les prédécesseurs de ce prince, Abdoullah-Khan et Abdoulmoumin [VIII].

Le khan des Tatares, Ghazi-Ghiraï, qui avait ouvert le premier les négociations de paix auprès de l'archiduc Mathias, était mort dans l'année qui avait suivi la conclusion du traité de Sitvatorok. Il avait occupé le trône avec gloire, la première fois pendant huit ans et la seconde fois pendant onze ans, après le court interrègne de son frère Feth-Ghiraï. Ghazi-Ghiraï mérite les titres de savant et de poëte; il composa un grand poëme pendant les loisirs de ses quartiers d'hiver à Fünfkirchen, et il avait coutume d'écrire en vers même les lettres d'affaires qu'il adressait au grand-vizir et au précepteur des princes, Seadeddin. Après le second avènement de Ghazi-Ghiraï (novembre 1607), ses frères, Selamet, Mohammed et Schahin Ghiraï, s'étaient rendus en Asie et avaient pris les armes contre

[1] *Principe David Georgiano palesa al Bailo la risoluzione del suo fratello Principe regnante d'accostarsi dei Persiani come nemichi dei Turchi*. Marzo 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Arrivo d'un Amb. di Mingrel. con due Persian imandatigli per muoverlo alla guerra*. Dec. 1605. *Arrivano a la Porta ambassadori del Principe di Aciebas*. 1607.

la Porte sous les drapeaux des rebelles. Lorsque le frère de Karayazidji, Hasan le Fou, se réconcilia avec le Sultan, les princes vinrent solliciter, dans l'année qui suivit, leur pardon à Constantinople; mais ils furent jetés en prison pour attendre que la volonté du Sultan et les circonstances leur envoyassent le fatal cordon ou peut-être la souveraineté de la Crimée. Deux des quatre fils de Ghazi-Ghiraï furent élevés du vivant de leur père, l'un, Tokhatmisch, à la dignité de kalgha (premier successeur du trône). Lors de la mort de Ghazi-Ghiraï, Tokhatmisch prit possession du trône de Crimée comme d'un héritage qui lui revenait de droit, sans attendre l'autorisation de la Porte. Cet acte d'indépendance rencontra une énergique désapprobation, et malgré l'opposition du moufti Sanollah, qui n'était que l'instrument de l'intrigant defterdar Etmekdjizadé, Selamet-Ghiraï, qui avait trouvé un protecteur dans la personne du kapitan-pascha Hafiz Ahmed [1], fut nommé khan, et son frère, Mohammed-Ghiraï, kalgha. Selamet-Ghiraï, accompagné d'un écuyer-tranchant du Sultan, se rendit par mer en Crimée, et son frère Mohammed prit la route de terre avec des troupes [2]. Tokhatmisch et Sefer-Ghiraï furent

[1] *Ambassadori di Sain* (Schahin) *fratello minore del Re Tataro morto, e di Selamet prigione in torre protestano al Signor, che dando il regno a Selamet egli scarrena i paesi fin in Andrinopoli con grossa banda di Circassi, risoluto di dar il regno a Selamet mandato a Caffa con 12 galee.* Sum. del. Rel. ven.

[2] *Moglie di Selamet partita per il suo stato, madre, moglie, figli et altri parenti di Gianbolad mandati da Soria in Costantinopoli.* Luglio 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

tués tous deux dans un combat contre leur oncle, le kalgha Mohammed-Ghiraï, qui lui-même ne tarda pas à tomber sous les coups de son frère; Selamet mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après un règne de deux ans (juin 1610 — rebioul-ewwel 1019); il eut pour successeur Djanibek-Ghiraï, fils de Moubarek-Ghiraï, qui, après la mort de Mohammed-Ghiraï, avait rempli la place de kalgha, comme son frère Dewlet-Ghiraï, celle de noureddin.

En Egypte, Mohammed Koulkiran abolit (1608), par les mesures les plus sévères, les crians abus qui s'étaient introduits dans l'administration sous les noms de *kouschoufiyés*, de *kelbés* et de *thalbés*. Quelques années avant l'administration de Mohammed Koulkiran, l'eunuque géorgien Mohammed-Pascha, gouverneur d'Egypte, avait vengé la mort de son prédécesseur Ibrahim, assassiné dans une révolte des troupes, et avait rétabli la discipline; mais pendant le gouvernement de son successeur Hasan-Pascha, dont tous les actes étaient marqués du sceau de la mollesse et de la plus profonde incurie, le désordre gagna de nouveau les diverses branches de l'administration. Toute son activité était employée à faire paver les parvis de la mosquée d'Ezher. A son retour à Constantinople, il fit présent au Sultan d'un sabre et d'un étrier tout couverts d'émeraudes provenant du trésor de Hasan, l'ancien roi de la dynastie Tobaa. Les kouschoufiyés (taxes des kaschifs) étaient les redevances que les kaschifs payaient au gouverneur pour leurs places, et qui variaient de dix à vingt et quarante mille ducats. Les

kaschifs, à leur tour, se dédommageaient de ces énormes sacrifices en imposant aux fermiers des biens publics des charges extraordinaires, appelées *kelbés*, et les troupes rançonnaient le pays par un droit qu'ils nommaient thalbé ou *la demande*. Trois des sept corps réguliers de l'armée égyptienne, les gœnüllüs, les toufenkdjis et les tscherkesses, s'étant constitués en révolte ouverte contre les ordres du Sultan qui réformaient ces abus, Mohammed les contint dans l'obéissance avec le secours des quatre autres, les tschaouschs, les mouteferrikas, les janissaires et les Arabes qui étaient restés fidèles à leur devoir ; les plus intraitables furent envoyés, sous le commandement de Kanssoubeg, au secours du grand-vizir Mourad en Syrie, et la perte énorme qu'ils éprouvèrent lors de la bataille livrée au frère de Khalil le Long, dans le défilé de Gœksoun Yaïla, fut loin d'être défavorable à la future sécurité des provinces égyptiennes. Ceux qui survécurent à ce combat obtinrent du grand-vizir leur renvoi dans leur patrie, et il récompensa leurs services en leur conférant des places dans l'administration de l'Egypte ; mais, à leur retour, Mohammed Koulkiran refusa de leur accorder aucune de leurs demandes ; exaspérés, ils se rangèrent en bataille à Khankah sous les murs du Kaire, pour se venger du gouverneur. Yousoufbeg et Kanssoubeg campèrent à Aadiliyé, avec les troupes qui n'avaient pas déserté leurs drapeaux ; des scheïkhs furent envoyés, mais inutilement, aux rebelles, pour les exhorter à rentrer dans l'obéissance. Cependant, à la vue de la su-

périorité de l'armée de Mohammed, renforcée par les habitans du Kaire et les Arabes, la plupart des mutins se soumirent, les autres furent facilement défaits ; cinquante d'entre eux eurent la tête tranchée, et trois cents autres furent punis par la suppression de leur solde. C'est par cette conduite pleine de fermeté et sanctionnée par le succès, que Mohammed mérita le surnom de *destructeur* ou de *dompteur d'esclaves*, car *Koulkiran* signifie l'un et l'autre. Il signala encore son administration par l'amélioration des monnaies, l'abolition des abus qui s'étaient introduits dans les taxes sur les aires, et la construction de casernes pour les janissaires et les azabs. Sous son gouvernement, on tissa au Kaire des ceintures d'étoffe d'or pour les colonnes de la Kaaba, et on fit pour le même temple des gouttières de l'or le plus pur ; à la Mecque, les lieux voisins du sanctuaire furent embellis; les aqueducs d'Arafat furent réparés; à Ezlem, où tous les ans les troupes et les convois de provisions partis du Kaire se réunissent à la caravane des pélerins, on reconstruisit les fontaines bâties par Ibrahim-Pascha et tombées en ruines, et on mit une garnison dans le château de la ville pour la protection des vrais croyans qui feraient le pieux voyage de la Mecque. Au Kaire, Mohammed consacra les revenus des boutiques dans le voisinage du cloître des Mewlewis à des fondations pieuses, releva les murs du tombeau et du couvent du scheikh Ebou-Nour (père de lumière), fonda un *mewloud* annuel, c'est-à-dire une fête destinée à solenniser le jour de la naissance du Prophète, répara

les châteaux d'Arisch et d'Youniskhan sur les frontières de Syrie, le fort de Khabrin entre Ghaza et Hebron, les mosquées et les imareths de cette dernière ville, et la coupole que Souleïman avait fait élever sur le rocher sanctifié par le sacrifice d'Abraham, et qui était en partie détruit. Tous ces travaux furent l'ouvrage de quatre ans et demi ; après une administration si féconde en beaux résultats, il retourna à Constantinople avec les bénédictions de l'Égypte, et reçut de la main d'Ahmed sa propre fille, Ghewher-Sultane.

Vers la fin de l'hiver, le grand-vizir Mourad-Pascha se prépara à partir de Constantinople pour la Perse ; mais il voulut avant tout anéantir Mousselli-Tschaousch en Cilicie, et le rebelle Yousouf-Pascha, kiaya d'Oweïs-Pascha, dans les gouvernemens d'Aïdin, Saroukhan et Menteschè. Appelant la ruse à son secours, il manda à Mousselli-Tschaousch qu'il lui conférait le gouvernement de Karamanie, sous la condition de prendre part à la campagne de Perse ; il écrivit en même temps une lettre confidentielle à Soulfikar-Pascha, beglerbeg de Karamanie : « Toutes les peines » que je me suis données pour m'emparer de Mousselli-Tschaousch dans ses retraites inaccessibles de » la Cilicie-Pétrée, ont été perdues. J'ai donc tâché » de l'attirer par l'appât de l'investiture de ton gouvernement. Ecris-lui dans ce sens et donne-lui une » fausse sécurité, jusqu'à ce que tu puisses m'envoyer » sa tête. Tu auras pour récompense le gouvernement d'Anatolie, avec trois queues de cheval, et ton

» fils celui de Karamanie. » D'un autre côté, Mourad-Pascha envoya à Yousouf-Pascha la lettre suivante : « Mon fils, j'ai entendu dire beaucoup de bien de » toi, et je t'en félicite. Quoique tu sois très-puissant, » je n'ai pas appris que tu aies commis aucune injus- » tice; cependant ton nom est cité parmi ceux des » rebelles; pourquoi donc n'abandonnerais-tu pas une » telle société ? Tu es un brave jeune homme, un » vaillant combattant pour la guerre de Perse. Si tu » rendais nécessaire l'envoi d'une armée contre toi, » tu finirais par t'en repentir. L'empire ottoman a été » donné par Dieu, et la révolte ne peut rien contre » lui. Djanboulad, Kalenderoghli, Kara-Saïd, étaient » plus puissans que toi; que sont-ils devenus? Ecoute » mes paroles. J'en jure par le ciel, tu n'as rien à » craindre du Padischah. Il nous a été ordonné d'en- » trer en campagne au printemps contre la vieille Tête- » Rouge, le Persan. Je ne te dis pas : Suis-nous dans » notre expédition, mais reste où tu es, comme col- » lecteur d'impôts (mouhassil); garde le sandjak » comme argent d'orge, et demeure dans ce pays, » comme le bras et l'aile du Padischah, pour anéantir » les ennemis qui ont échappé à mon glaive et qui te » tomberont entre les mains. Si tu ne suis pas ce con- » seil, je serai forcé de marcher contre toi après avoir » terminé la guerre de Perse. Réfléchis donc bien, et » fie-toi à mon serment ; dans quelques jours je quitte » Constantinople pour me rendre à Scutari ; viens dans » mon camp ; comme tu dois laisser tes troupes à la » garde de ton sandjak, tu peux ne venir qu'avec une

» faible escorte ; tu passeras quelques jours avec nous,
» tu auras le bonheur de baiser la main du Sultan, et
» tu retourneras ensuite chez toi content et plein de
» sécurité. Si tu persistes dans ton opiniâtreté, un
» fetwa condamnera ton incrédulité et déclarera ton
» exécution légitime. Consulte-toi avec des gens sages ;
» tu dois savoir ce qui te convient ; réfléchis bien à
» tout cela, et réponds à ma lettre. » Yousouf-Pascha lut cette lettre aux principaux chefs de ses troupes, pour s'entendre avec eux sur le parti à prendre. Les avis furent partagés : de semblables paroles, disaient les uns, avaient déjà coûté la vie à plusieurs ; il ne fallait point s'en rapporter aux sermens du vieux Mourad ; l'Anatolie était grande, et si les ennemis venaient, on changerait de retraite ; du reste, les Ottomans partiraient aux approches de l'hiver. Les autres prétendaient au contraire que si un fetwa était rendu contre Yousouf, tout le pays se lèverait contre lui, et qu'il n'aurait pour alliés et pour amis que les rochers et les montagnes ; il valait donc mieux, disaient-ils, se confier aux promesses de Mourad, mais avec prudence. Soulfikar-Pascha, Türkschebilmez Houseïn, (Houseïn qui ne sait pas le turc), Tekeli Mohammed-Pascha n'avaient-ils pas été rebelles aussi? Et cependant Mourad ne leur avait fait aucun mal, lorsqu'il les avait eus en son pouvoir ; il fallait donc accepter les propositions du grand-vizir. Ce dernier avis fut adopté, et Yousouf écrivit en conséquence à Mourad :
« Puisque vous nous avez invités, nous voulons nous
» rendre à votre invitation sans la moindre résistance,

» nous confier à vos sermens, et aller nous prosterner » devant vous dans la poussière, lorsque vous serez à » Scutari. » Le porteur de cette lettre fut reçu avec de grands honneurs, et la tente du grand-vizir envoyée immédiatement à Scutari. Le Sultan transporta sa cour dans le palais et les jardins de Scutari, et ordonna qu'on y tînt le diwan en sa présence. Mourad lui représenta que c'était contraire aux anciens usages, que le kaïmakam Gourdji Mohammed-Pascha et le defterdar Ahmed-Pascha, chefs de l'administration de Constantinople, devaient, suivant la coutume, venir à Scutari adresser leurs rapports au grand-vizir, pour que celui-ci les présentât au Sultan. Ahmed se rangea de l'avis de Mourad-Pascha; mais quelques jours après, Mourad reçut un kattischérif qui lui ordonnait de partir; il se rendit aussitôt chez le Sultan, lui demanda une audience particulière, et lui fit jurer de ne redire à personne le sujet de cette entrevue. Le Sultan lui en ayant fait le serment, il lui confia son projet de faire tomber les têtes d'Yousouf-Pascha et de Mousselli-Tschaousch, parce que l'Anatolie devait être conquise avant la Perse; le Sultan goûta beaucoup cet avis et le congédia en lui prodiguant les plus grands éloges. Un mois après, Yousouf-Pascha arriva à Scutari, où sa tente fut dressée à côté de celle du grand-vizir. On le reçut avec la plus grande distinction. Le grand-vizir le fit asseoir en face de lui, genoux contre genoux, le revêtit de deux magnifiques habits d'honneur, partagea cent kaftans entre les personnes de sa suite, et le conduisit au baise-main du Sultan. Quelques

jours plus tard, Mourad reçut un rapport de Sòulfikar, dans lequel celui-ci lui annonçait que Mousselli-Tschaousch avait accepté l'invitation, et qu'il était en route pour la Karamanie. Dans sa réponse, Mourad-Pascha le remercia de sa coopération à cette affaire, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait déjà faites.

Un mois se passa, et Yousouf-Pascha pressait tous les jours le grand-vizir de le renvoyer dans son gouvernement; mais celui-ci éludait toutes ses instances par des réponses évasives : d'un côté, il ne voulait pas se dessaisir de lui, et de l'autre, il craignait que la trop prompte exécution du rebelle n'empêchât Mousselli-Tschaousch de tomber dans le piége qu'il lui avait tendu. Mourad calma l'impatience d'Yousouf, en lui donnant le diplôme de sandjak, de mouhassil de Magnésie, et prolongea ainsi son séjour dans le camp ottoman. Lorsque la nouvelle de l'investiture d'Yousouf se fut répandue, les juges d'Anatolie murmurèrent : « Voyez, disaient-ils, ce vieillard qui, les deux » pieds dans la tombe, nomme ce rebelle percepteur » d'impôts, pour lui donner la facilité d'extorquer de » l'argent; tout en se privant des félicités de l'autre » vie, il nous condamne à une ruine complète. » Les hauts dignitaires, pour la plupart ennemis de Mourad, et ayant accès auprès d'Ahmed, ne cessèrent de l'assiéger de suppliques et de remontrances conçues dans ce sens. Enfin, le Sultan envoya au grand-vizir ce kattischérif : « Mon Lala, tu es devenu vieux, et tu ne » peux plus faire la guerre; désigne-moi, dans ta ré-

» ponse, qui tu voudras pour serasker, ou pars toi-» même dans le délai de trois jours. » Mourad se rendit auprès du Sultan, le supplia de se rappeler leur première conversation, de ne pas faire attention aux bavardages des juges et aux suppliques qui lui étaient adressées; il lui représenta qu'il était nécessaire de gagner du temps jusqu'à ce que la tête de Mousselli-Tschaousch fût tombée. Le Sultan se rendit à ses raisons. Un mois se passa encore sans amener aucune conclusion. Soulfikar, pour donner plus de confiance à Mousselli-Tschaousch, s'était rendu auprès de lui dans l'Itschil (Cilicie); puis de retour à Koniah, il l'avait conduit à Larenda, et avait visité avec lui les châteaux de Mouth, Méré, Gounesi et Tomrouk, situés dans les montagnes, et l'avait ensuite accompagné de nouveau à Koniah. Enfin, lorsqu'un jour Soulfikar se livrait avec Mousselli-Tschaousch aux plaisirs de la table dans le charmant pays de Meram, des gens apostés depuis long-temps se saisirent, au milieu du repas, du rebelle et le massacrèrent. Dix courriers furent à l'instant expédiés avec sa tête au camp ottoman, où ils arrivèrent cinq jours après leur départ. « Dieu soit loué! » s'écria Mourad en recevant cette nouvelle, et il ordonna au porteur de garder le plus profond secret jusqu'au lendemain, où la tête du rebelle devrait être exposée à la vue de l'armée. Il se rendit ensuite auprès du Sultan, qui apprit avec joie le succès de son entreprise et le loua de sa sagesse. Le lendemain matin, Yousouf-Pascha fut invité à déjeuner par le grand-vizir, qui le reçut dans sa tente avec

les plus vifs témoignages d'amitié : « Mon fils chéri, lui » dit il, mon Yousouf ! tu connais ma tendresse pour » toi ; je ne puis sans toi prendre du café ; allons-nous » asseoir derrière ma tente, loin des importuns, car » demain, si Dieu le veut, tu prendras congé de moi. » On apporta le café ; mais avant même qu'ils y eussent touché, le grand-chambellan se présenta, ainsi qu'il » avait été convenu : « Gracieux seigneur, dit-il au » grand-vizir, le beg d'Awlona vient d'arriver à l'ins- » tant ; que dois-je lui répondre ? — Ne puis-je donc, » murmura Mourad, rester un seul instant tranquille ? » Je vais sortir pour un moment. Vous autres, dit-il » en s'adressant à son kiaya et à quelques autres agas, » asseyez-vous, et tenez compagnie à mon fils. » Les agas prirent place auprès d'Yousouf. Dans ce moment, un écuyer tranchant lui présenta d'une main un plat de pieds de mouton, et de l'autre renversa son turban de sa tête ; un second se précipita sur lui pour lui tenir les mains ; d'autres accoururent et lui tranchèrent la tête, qui fut placée au bout d'une pique pour être exposée avec celle de Mousselli-Tschaousch ; le tronc fut jeté devant la tente. Mourad voulut frapper du même châtiment le defterdar Etmekdjizadé, à qui il n'avait pas pardonné d'avoir opéré trop tard sa jonction avec lui, lors de son expédition contre Khalil le Long. Il avait en effet obtenu le consentement du Sultan, et fait déjà les préparatifs d'un déjeuner semblable à celui qu'il avait servi à Yousouf. Le defterdar s'était embarqué à Constantinople pour se rendre à Scutari, la barque même allait aborder au rivage,

lorsqu'un canot glissa à côté de lui avec la rapidité d'une flèche, et une main lui jeta un billet portant son adresse. Après avoir lu ce billet, qui lui annonçait les sanguinaires projets de Mourad, Etmekdjizadé ordonna immédiatement aux rameurs de retourner à Constantinople. Le grand-vizir, apprenant que sa proie lui était échappée, en conçut une violente colère, dont il sut cependant maîtriser l'explosion. Le lendemain, le Sultan donna au defterdar l'avis de se tenir sur ses gardes, en lui faisant dire qu'il n'avait pu arracher à Mourad la promesse de l'oubli du passé. Encouragé par l'intérêt qu'Ahmed prenait à son sort, Etmekdjizadé lui envoya une somme de quelques mille ducats, et lui écrivit : « Mon Padischah, viens à mon secours ! » Délivre ton esclave des mains de Mourad ; ordonne » à Baki-Pascha de se rendre au camp à ma place » en qualité de defterdar ; je lui abandonne ma tente » et mes équipages. » Quelques jours après, Ahmed invita le grand-vizir à venir dans son palais. « Sois le » bienvenu, mon Lala, lui dit-il ; assieds-toi, tu es » vieux. — Mon Padischah, l'esclave n'en fera rien ; » il connaît ses devoirs, » dit Mourad en se prosternant à terre. « J'ai une prière à te faire, mon Lala. » Le grand-vizir, se prosternant de nouveau, répondit : « Le Padischah doit-il prier son esclave ? quel est ton » ordre ? — Je t'en prie, répliqua Ahmed, abandonne-moi la vie d'Etmekdjizadé, et renonce à ton » dessein de le mettre à mort. — C'est l'ordre de » mon Padischah, dit Mourad. — Demain il se présentera chez toi ; mais ne lui fais point de mal ;

» Baki-Pascha te suivra avec la tente et l'équipe-
» ment d'Etmekdjizadé en qualité de defterdar. » Dans la même nuit, Etmekdjizadé envoya au grand-vizir cinq mille ducats, et une humble supplique dans laquelle il s'efforçait d'apaiser sa vieille rancune. Le lendemain matin, Mourad le reçut avec de vives démonstrations d'amitié, et le congédia en lui disant: « Désormais tout est oublié entre nous. » Ce fut ainsi qu'Etmekdjizadé racheta sa vie par l'intermédiaire du Sultan. Mourad fit tous les efforts imaginables pour découvrir le traître qui avait arraché le defterdar à sa vengeance. Enfin le coupable fut découvert à la suite d'une querelle entre deux pages du grand-vizir, dont l'un accusait à mots couverts l'autre de trahison; le ghazinedar apprenant ce différend ordonna de les bâtonner tous les deux. Mais l'un des pages ayant dit au ghazinedar quelques mots à l'oreille, celui-ci le tira à l'écart, et apprit de sa bouche que cinq pages recevaient un ducat par jour d'Etmekdjizadé, pour lui rapporter tous les secrets de la maison du grand-vizir; que l'un d'eux avait écrit le billet qui avait sauvé la vie au defterdar, et qu'un autre l'avait jeté dans la barque. On fit au dénonciateur grâce de la vie, mais on exécuta sur-le-champ les quatre autres. Les biens de Mousselli-Tschaousch et d'Yousouf-Pascha furent confisqués; sept cents rangs de chameaux revinrent au fisc par suite de cette mesure. Le Sultan ne tarissait pas en éloges sur la sagesse de son grand-vizir; un jour, le kislaraga, poussé par une intrigue de cour, ayant voulu lui faire observer que Mourad était vieux et retardait

toujours son départ pour s'épargner les fatigues de la guerre : « Tais-toi, misérable, s'écria le Sultan ; » qu'oses-tu dire? Mourad est un vaillant champion » et un pieux pélerin, un vizir vieux et prudent; il m'a » conquis l'Anatolie, et m'a servi de sa tête et de son » bras. N'ajoute pas un mot. Il restera ou il partira, » suivant sa volonté. » Aussi le grand-vizir passa-t-il cinq mois à Scutari, et ce fut seulement vers la fin du mois de novembre qu'il retourna à Constantinople, fier d'avoir ainsi vaincu sans combat, mais non sans trahison, deux puissans chefs de rebelles, Mousselli-Tschaousch et Yousouf-Pascha.

Pendant le séjour du grand-vizir à Scutari, les ambassadeurs impériaux, Herberstein et Rimay, arrivés le 1er janvier 1609 à Ofen, avaient été retenus dans cette ville l'espace de neuf mois, sous prétexte d'incursions faites par les Hongrois sur le territoire turc ; les Autrichiens usèrent de représailles à l'égard d'Ahmed-Kiaya, porteur du traité ratifié de Sitvatorok [1], et le gardèrent à vue dans Prague. Comme le nouveau traité différait de l'ancien sur plusieurs points importans, Ahmed-Kiaya dut engager sa parole de faire tous ses efforts pour obtenir de la Porte un autre document conforme au texte primitif; ces capitulations devaient être rapportées à Vienne par un des deux ambassadeurs qu'on venait de nommer, tandis que l'autre resterait à

[1] La lettre du Sultan Ahmed à Mathias est datée du 15 rebioul-ewwel 1019 (7 juin 1610), de même que celle qui fut remise à Rodolphe par Mohammed-Tschaousch. Le *Diploma pacis* porte la date du 1er safer 1019 (25 avril 1610).

Constantinople comme ôtage. Ces nouveaux ambassadeurs étaient Pierre Buonuomo et Andrea Negroni, l'interprète; on leur avait adjoint le secrétaire Michel Starzer, protestant de Styrie, qui devait séjourner à Constantinople comme agent de l'empereur. Après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitemens pendant sa captivité à Ofen, Herberstein put enfin revenir en Autriche [1], et le gouverneur d'Ofen, Kazizadé Ali-Pascha, dut céder sa place à Ali-Tirnakdji [2]. L'empereur priait le Sultan, dans la lettre qu'il lui envoya par Buonuomo et Andrea Negroni, de rétablir les articles 4, 6 et 12, tels qu'ils étaient dans le traité original [3]. Buonuomo et Negroni arrivèrent le 1er mai 1610 à Constantinople; bien qu'ils n'eussent point apporté de présens avec eux, ils furent très-bien reçus par Mourad-Pascha, le principal auteur de la paix; ils le suivirent à Scutari, et s'en retournèrent avec un traité rectifié, accompagnés d'un tschaousch en qualité d'ambassadeur [4]. Le défenseur de Kanischa, Teryaki Hasan, alors gouverneur de Stuhlweissenbourg, dit aux ambassadeurs impériaux, lors de leur passage, qu'on devait mettre sur le compte d'Ali-Pascha et du

1 Les gens de sa suite furent blessés dans une attaque nocturne, et le baile vénitien écrivit de Constantinople : *Il Kiaja del Bassa di Buda lanciasse un vaso pien di vino in faccia del Ambassadore Ces. Re.* Settembre 1609.

2 *Deportatione d'Ali Tirnaschi al Governo di Buda in luogo d'Ali.* Sum. del. Rel. ven.

3 *Recredentiales Rudolphi II pro Amhat Tihaja* (Ahmed Kiaya), *ddo.* Pragæ, 16 nov. 1609; et lettre de l'archiduc Mathias au greffe de la chancellerie secrète de la cour et de l'État.

4 *Rapport* de Buonuomo, daté du 4 avril 1610. Archives I. R.

moufti la falsification du premier traité. Quelques jours auparavant Teryaki avait reçu les députés de Bathory, qui venaient lui demander s'il fallait livrer au Sultan les forteresses de Lippa et de Jennœ. Lorsque Negroni revint l'année suivante à Constantinople avec des présens en reconnaissance du rétablissement des premières clauses du traité, il se plaignit à la Porte de cette conduite perfide de Bathory. Mais lorsque Forgacz vint en Transylvanie pour se mettre à la tête des partisans de l'empereur contre ceux de Bathory, le diwan éleva de vives récriminations contre cette entreprise, en la représentant comme une attaque contre un pays vassal de l'empire depuis Souleïman, et en rappelant que le voïévode Bathory avait été investi de cette principauté par la Porte. Cependant Bathory avait fait une incursion en Valachie à la tête de sept mille heiduques, et avait mis ce pays à feu et à sang. Le voïévode Radoul Scherban, qui s'était enfui chez Mathias, puis chez le pascha d'Ofen, soutenu par ce dernier, se plaignit à la Porte des dévastations de Bathory; Bathory de son côté envoya à Constantinople une ambassade composée de dix-huit personnes, chargée de représenter au diwan qu'il n'avait envahi la Valachie que par zèle pour le service du Sultan, et qu'il avait projeté de faire des courses semblables dans la Moldavie; il proposa son frère pour la principauté de Valachie et le despote Etienne pour celle de Moldavie, et fut appuyé dans ses négociations par l'ambassadeur anglais. L'envoyé français, qui avait autrefois aidé de son crédit le voïévode de Valachie,

employa alors son influence en faveur des jésuites. Cinq jésuites français, à la tête desquels se trouvait le sieur de Canillac, convertirent de jeunes enfans juifs et quelques Grecs schismatiques, fondèrent une école de mathématiques et prêchèrent au patriarche la réunion des rites grec et latin [1]. L'ambassadeur français, de Brèves, leur avait fait donner l'église de Saint-Benoît à Pera, et s'était efforcé de leur procurer également celle de Saint-George; mais celle de Sainte-Marie-Draperis leur fut refusée par suite des menées du baile vénitien, auquel s'étaient réunis l'envoyé anglais et l'évêque de Tine. Le baile leur fit signifier que les églises étaient pourvues de desservans et de prédicateurs et qu'on avait besoin seulement d'ecclésiastiques d'une conduite exemplaire. Les jésuites devinrent suspects à la Porte qui les regardait comme des espions de l'Espagne et de Rome, et le grand-vizir, dans une entrevue avec l'ambassadeur français, lui dit qu'il aimerait mieux subir dix ecclésiastiques ordinaires à Pera qu'un seul jésuite. On accusa ceux-ci d'être les ennemis de la Porte et de semer la discorde partout, et on les assigna à comparaître devant le diwan. L'ambassadeur de France, de Solignac, qui était leur protecteur déclaré, instruit des intentions de la Porte, se porta en toute hâte et avant de s'être donné le temps de quitter sa robe de chambre, auprès du grand-vizir, et obtint que les accusés fussent mis en liberté comme sujets français [1].

1 Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 751 et 752;

Vers le même temps, un ambassadeur polonais parut à la Porte pour demander qu'on interdît aux Tatares la dévastation des frontières de ce royaume [1]. Abdi-Tschaousch reçut la mission de se rendre dans les Etats barbaresques avec un kattischérif et des lettres des ambassadeurs de France et d'Angleterre pour les consuls des deux nations [2], et de demander la mise en liberté des esclaves chrétiens.

Le kapitan-pascha, Hafiz-Ahmed, avait été destitué l'année précédente, pour avoir perdu quelques-uns des vaisseaux destinés au transport de la caravane de la Mecque [IX]; il eut pour successeur Khalil de Kaïssariyé, en Arménie, qui avait suivi le Sultan au siége d'Erlau et à la bataille de Keresztes en qualité de grand-fauconnier, et qui, élevé depuis au grade d'aga des janissaires, fit, sous le grand-vizir Mourad, la campagne d'Asie contre les rebelles et se distingua particulièrement dans les batailles des défilés de Bagrass et de Gœksoun. Le kapitanat de Khalil est signalé dans les annales maritimes des Ottomans par des engagemens alternativement heureux et malheureux avec les escadres maltaise et florentine. Il livra à la

Sum. del. Rel. ven. 1609, et *Rapports* du baile vénitien à Constantinople, de l'année 1609.

1 *Gentiluomo del Re di Polonia Sigr. Giorgio Molich non come Ambassador ma per i confini, e prega di far ritirar i Tatari.* Luglio 1609.

2 *Abdi Ciaus spedito in Africa col Akti* (Ahdi) *humayun del Re e lettere dei Ambassadori di Francia e Inghilterra per i loro Consoli per la liberazione dei Schiavi.* Novembre 1609. L'ambassadeur anglais était alors sir Henry Lilloe; il eut pour successeur Thomas Glover en l'année 1611.

hauteur de Baffa, dans les eaux de Chypre, à dix galères maltaises, un combat connu sous le nom de *l'Enfer noir*[1]. Ce nom avait été donné par les Turcs à un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, monté par le commandeur Fressinet, que les Chrétiens appelaient *la Gallione rouge*. Mourad Reïs, ancien corsaire d'Alger, que le sultan Ahmed avait investi du sandjak de Morée, essuya pendant tout un jour le feu de *l'Enfer noir*, et finit cependant par le faire cesser, mais il perdit la vie dans l'abordage. Six des dix galères de Malte furent prises; cinquante chrétiens, parmi lesquels cinquante chevaliers, cent soixante canons, et deux mille fusils tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Mahmoud de Scutari, scheïkh célèbre, dont le nom doit être cité à côté de celui des hommes d'Etat les plus distingués de cette époque, écrivit une lettre de félicitations au kapitan-pascha, ainsi qu'il l'avait fait après la bataille du défilé de Syrie et la conquête de Haleb. Lorsque Kkalil fit son entrée triomphale dans le port de Constantinople, traînant à la remorque *l'Enfer noir*, un messager lui apporta une lettre dans laquelle Ahmed le félicitait de sa victoire et un kaftan garni de fourrures de zibeline; arrivé à la pointe du seraï, il fut admis au baise-main du Sultan, et reçut les insignes du vizirat, c'est-à-dire trois queues de cheval. Dans le diwan du lendemain, il offrit à Ahmed le butin fait sur l'ennemi. En 1610, le grand-maître de Malte, Vignancourt, envoya cinq

1 *Kara Djehennem. (Histoire des guerres maritimes.)*

galères à Porto Farino où saint Louis était mort à la suite de sa croisade; ces galères devaient surprendre celles de Bizerta, qui, tous les ans, allaient à Porto Farino charger du bois de palmier; n'ayant pu réussir, elles s'emparèrent, au retour, du vaisseau du corsaire tunisien, Kara Sinan. La flotte florentine, sous les ordres de l'amiral Inghirami, fut plus heureuse dans ses entreprises; Inghirami s'empara de Bisquerre dans une surprise nocturne, mit toute la ville à feu et à sang, et conduisit à Livourne quatre vaisseaux capturés (1er octobre 1608). L'amiral Beauregard, à la tête de quatre vaisseaux, reçut l'ordre d'aller épier le départ de l'escadre égyptienne qui apportait tous les ans le tribut d'Alexandrie à Constantinople. Deux ans auparavant, il avait battu dans les eaux de Thasos, avec huit vaisseaux seulement, la flotte de Mourad Reïs, forte de dix-sept galères, avait attaqué près de Rhodes l'escadre égyptienne et était rentré à Livourne avec sept cents prisonniers et un butin de deux millions de ducats [1]. Il jeta l'ancre devant Sidon, où il fut parfaitement reçu par Fakhreddin, émir des Druses, allié du grand-duc de Toscane; puis il se dirigea vers Chypre et rencontra dans ces parages un célèbre navire chrétien appelé le *Dragon volant*. Les quatre vaisseaux du Florentin eu-

[1] Mariti, *Histoire de Fakkardin*, ch. VII, p. 111. Cette somme, dont Ferdinand parle dans sa lettre au roi de France, ne paraît pas exagérée, si l'on considère que le tribut annuel de l'Égypte consistait en six cent mille ducats. La flotte était en outre richement chargée de marchandises des Indes; peut-être aussi portait-elle le tribut de deux ans.

rent un engagement entre Chypre et les côtes de Karamanie, avec quarante galères turques, commandées par le Grec Moustafa. L'amiral ottoman partagea sa flotte en deux escadres dont une seulement devait donner. Cette faute facilita la victoire à Beauregard ; après un combat de six heures, cinq galères turques furent coulées à fond et les autres se réfugièrent dans le port de Famagosta (juin 1610). En retournant à Livourne, il s'empara d'un vaisseau turc (kara moursal) qui faisait voile de Rhodes pour Chypre; cent cinquante Turcs furent tués et trois cents faits prisonniers ; un butin de quarante mille couronnes fut le partage des Florentins. Les galères maltaises et napolitaines conduites les premières par le baile Venonge, les secondes par le marquis de Sainte-Croix, abordèrent le 6 juin 1610 sur l'île Lango (Kos) et ravagèrent la ville, mais les troupes ne purent surprendre le château comme elles l'avaient espéré. Venonge et Sainte-Croix voulaient au retour faire une descente sur les côtes d'Albanie, où ils s'étaient ménagé des intelligences avec les chrétiens; mais les menées des agens ennemis furent découvertes, plusieurs habitans furent massacrés, un prêtre fut écorché vif et sa peau envoyée à Constantinople [1]. Cependant l'escadre égyptienne, qui tous les ans était le point de mire des flottes maltaise et florentine, était arrivée heureusement à Constan-

[1] *So dangerous a thing is to seek for liberty with this Mahometan nation.* Grimstone, p. 904. *Prete scorticato, la pelle sua piena di paglia portata in Costantinopoli con molte teste dei figli d'Albanesi, che avevano intelligenza colli Spagnoli.* 1610. *Sum. del. Rel. venet.*

tinople avec douze cent mille ducats formant le tribut de deux années de l'Égypte, sous la conduite d'Œgüz Mohammed (Mohammed le Bœuf), fils d'un maréchal-ferrant de la capitale, élevé dans le harem; pour le récompenser, il fut nommé à la dignité de kapitan-pascha en remplacement de Khalil, et fiancé à la fille du sultan Ahmed, âgée de trois ans.

Dans le cours de l'été qui vit Mourad triompher des chefs des rebelles sans quitter Scutari, et Khalil prendre *l'Enfer noir*, le sultan Ahmed jeta les fondemens de deux constructions pieuses. La première est la mosquée qui porte son nom, et qui s'élève dans l'hippodrome sur l'emplacement de l'ancien palais du grand-vizir Ahmed, en face de celui d'Ibrahim-Pascha, favori de Souleïman-le-Grand. Le 8 octobre 1609 (9 redjeb 1018), on commença à creuser la terre, et le 25 décembre (8 schewal), jour de la naissance de Mithras, on posa la première pierre en présence des vizirs, des émirs, des oulémas et des scheïhks, à l'heure que les astronomes de la cour jugèrent la plus favorable. La couverture intérieure et la ceinture de la Kaaba, qui jusqu'alors avaient été envoyées du Kaire à la Mecque, furent à cette époque fabriquées pour la première fois dans les ateliers de Constantinople. Lors de l'avènement d'Ahmed, la couverture intérieure, tissée comme à l'ordinaire au Kaire, était sur le point de partir, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort du sultan Mohammed III. Kara Tschelebizadé, juge du Kaire, qui avait entre les mains l'administration de l'Égypte depuis le départ

du gouverneur Yaouz-Ali et la mort du représentant de celui-ci, Osmanbeg, fit secrètement substituer au nom de Mohammed III, brodé sur la couverture, celui du jeune sultan Ahmed. Depuis lors, la couverture intérieure du sanctuaire de la Kaaba, ainsi que celle de l'extérieur de ce temple, et celle du tombeau du Prophète à Médine, furent sans interruption tissées à Constantinople; pour la première seule, on employa mille soixante aunes d'étoffe de soie pesant quarante mille drachmes. La ceinture de la sainte maison de la Mecque, longue de cinquante-une aunes et large de cinq quarts; la couverture du tombeau de Mohammed dans laquelle entraient sept cent quarante aunes d'étoffe de soie; la ceinture de ce même tombeau, longue de cinquante aunes et large de six quarts; la couverture du tombeau de Fatima, fille du Prophète, épouse d'Ali, faite de cent aunes d'étoffe; la ceinture de ce tombeau, longue de dix aunes un quart et large de trois quarts, furent également fabriquées à Constantinople. Les fils d'or qui servirent dans la composition de ces divers tissus pesaient ensemble mille six cent quatre-vingt-douze miskales; les couvertures brochées d'or des colonnes de la Kaaba, dans lesquelles étaient tissus les noms attributifs de Dieu, *Mennan* et *Hannan* (le tout gracieux et le tout aimant), étaient longues de quinze aunes, et l'or qu'on y employa pesait quatre cent cinquante-neuf miskales. Toutes ces étoffes furent prêtes dans l'espace d'une année, emballées et envoyées à la Mecque et à Médine. L'année suivante, on forgea les cercles de

fer qu'on avait jugés nécessaires pour consolider les piliers chancelans ou crevassés du parvis de la Kaaba, appelé proprement le harem, c'est-à-dire le sanctuaire. Des trois cents piliers qui courent tout autour du parvis, deux cent quarante-quatre sont d'un beau marbre jaune auquel sa couleur dorée a valu le nom de marbre du soleil, vingt sont de granit d'Egypte, et les autres de marbre ordinaire et affectant la forme ronde, hexagone ou octogone; les cercles de fer destinés à étreindre ces piliers furent recouverts de lames d'argent et d'or. Les gouttières de la Kaaba, qui du temps de Souleïman étaient en lames d'argent, furent faites de lames en or par l'ordre exprès d'Ahmed. Les ateliers des orfèvres avaient été établis à Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore, près du palais du Sultan, afin qu'il pût inspecter à chaque instant leurs travaux. Les vizirs et les oulémas y apportèrent des soufflets et des bocarts, et ne cessèrent d'activer les ouvriers par leur présence. Lorsque le Sultan se rendit à Daoud-Pascha pour s'y plonger dans les voluptés du harem avec ses belles esclaves, la gouttière en lames d'or y fut transportée, et on l'essaya à une toiture en bois faite sur le modèle de celle de la Kaaba[1]. En face avait été élevée une riche tente où le Sultan, assis sur un trône d'or massif et entouré de ses vizirs, put admirer le brillant effet de ces gouttières. Dans le cours de cette même année, fut construite la grande fontaine de Topkhané, qui, encore aujourd'hui, est une des plus

1 *Il Re andato a Daudbassa con tutte le donne, nell' arbitrio delle quale più che mai si trova.* Agosto 1609.

belles de Constantinople. Ainsi le Sultan s'occupant de fondations publiques et passant son temps entre les plaisirs du harem et ses devoirs de religion, abandonnait le soin des affaires au grand-vizir [1]. Ahmed s'était livré avec toute la fougue de son tempérament à son penchant pour la volupté, malgré les efforts tentés par les vizirs, lors de son avènement, pour lui persuader que les femmes étaient toutes des sorcières, qu'elles avaient subjugué son père par leurs enchantemens, et s'étaient ainsi emparées du pouvoir [2]; si ces insinuations ne purent combattre des passions irrésistibles, elles eurent du moins pour résultat d'éloigner le harem des affaires. A cette époque, Mourad eut à se féliciter de la naissance d'un fils, que la mort vint frapper presque immédiatement; mais le 27 juillet 1612 (28 djemazioul-ewwel 1021), naquit un jeune prince qui régna plus tard sous le nom de Mourad IV.

Au printemps, Mourad partit enfin de Scutari à la tête de l'armée pour les frontières de Perse [3]. Il s'a-

[1] *Il Gran Sgr. a Daut immerso nei piaceri delle donne, ha riposto tutto il Governo nelle mani del Gran Vezir, volendo tanto il Re quanto il Vezir commanda.* Agosto 1606.

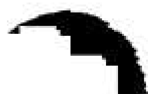
[2] *Il Sr. ha bellissime schiave, ma non ha voluto andar alle stanze delle donne per aviso che tutte fossero streghe et havessero levato il cervello al Sr. morto.* Gennaro 1604, et Sagredo, p. 566; et deux ans plus tard : *Mutazione del Sr. da quello era prima, attendendo alle donne.* 1606.

[3] Son diplôme, comme serdar, se trouve dans *l'Inscha* de Sari Abdoullah, nº 132. Il avait sous ses ordres les troupes de Roumilie, d'Anatolie, Karamanie, Siwas, Damas, Haleb, Tschildir, Batoum, Erzeroum, Karss et Wan, les janissaires, les begs kurdes, les agas des six boulouks, les tschaouschs, quarante secrétaires du diwan, quinze secrétaires du trésor, quinze adjoints sans fiefs, les alaïbegs, et les tscheribaschis ou colonels et

vança jusqu'à Tebriz, qu'il ravagea, et revint ensuite sur ses pas, pendant que le schah se tenait en observation dans les montagnes de Sourkhab. Le schah envoya à Mourad, par Schemseddinaga, une lettre dans laquelle il rejetait la violation de la paix sur les Ottomans, rappelait avec orgueil les précédentes victoires des Persans, et surtout la captivité des khans des Tatares, Islam et Ghazi-Ghiraï, proposait la paix sur le pied des traités conclus entre le schah Thamasp et Souleïman, et finissait par ces mots : « Le schah, serviteur obéissant du Sultan, avait voulu montrer » par l'énergie de son inimitié quelle pourrait être » celle de son amitié : car qui n'est pas capable de » bien haïr, n'est pas capable de bien aimer ; si vous » ne vous rendez pas à mes propositions, bientôt on » verra se révéler ce qui est encore caché derrière le » voile de la destinée. » Mourad répondit par Khaïreddin-Tschaousch, qui partit avec Schemseddin : « Les » khans des Tatares sont, comme tous les autres, de » fidèles serviteurs du Sultan. La victoire et la défaite » changent souvent de parti ; si vous voulez rendre » tous les lieux dans lesquels la prière a été faite au » nom du Sultan, moi, Mourad, son vieux serviteur, » je m'interposerai entre lui et vous pour la conclu- » sion de la paix ; sinon, les événemens cachés der- » rière le rideau de la destinée se manifesteront avec » la grâce de Dieu pour nous venger. » Lorsque le

capitaines des troupes feudataires, les djebedjis, les topdjis, les toparabaschis, les gœnüllüs, et tous les hommes recevant une solde depuis mille aspres jusqu'à un aspre.

grand-vizir fut entré dans ses quartiers d'hiver à Erzeroum, Khaïreddin-Tschaousch revint de sa mission (16 septembre 1610 — 27 djemazioul-akhir 1019) avec une lettre dans laquelle le schah proposait des arrangemens sur la base de l'état des choses tel qu'il existait alors de part et d'autre. Le grand-vizir répondit à ces nouvelles propositions comme il avait répondu aux premières, en demandant que le schah rendît toutes les places où la prière avait été faite au nom du Sultan. Dans une troisième lettre, le schah offrit comme dédommagement des pays conquis un tribut annuel de deux cents charges de soie. Mourad envoya l'ambassadeur persan, porteur de cette lettre, à Constantinople; cependant il fit tous ses préparatifs pour une nouvelle campagne. A l'époque où le grand-vizir avait marché contre Tebriz à la tête de son armée, Nassouh-Pascha, gouverneur du Diarbekr, avait fait demander au Sultan de lui conférer la dignité de grand-vizir et de serasker, s'engageant en retour à lui payer quarante mille ducats et à défrayer l'armée de sa bourse. Le Sultan envoya à Mourad la lettre de Nassouh-Pascha, qu'il accompagna d'un billet de sa main; le grand-vizir appela auprès de lui Nassouh, qui était loin de se douter de la démarche d'Ahmed, et lui présenta sa supplique en lui demandant s'il la reconnaissait. Nassouh répondit avec fermeté : « Elle » est écrite de ma main. — Vous devrez donc fournir, » lui dit Mourad, les quarante mille ducats et les » provisions que vous avez promises. — J'entends et » j'obéis, » répliqua Nassouh sans le moindre signe



de colère; et il fit ce qui lui avait été ordonné [1]. Les confidens du grand-vizir ne purent s'empêcher de lui manifester son étonnement de ce qu'il n'avait pas ordonné la mort de cet ambitieux, car il ne fallait pas, disaient-ils, tant de perfidie pour mériter la mort. Mourad leur répondit : « Ce drôle tient également » bien l'épée et les rênes de l'administration ; je ren- » drais un mauvais service à la Porte en le faisant exé- » cuter. Notre devoir ne demande pas que nous fas- » sions mettre à mort des hommes capables d'être » vizirs. » Telles furent les raisons données par Mourad à sa société habituelle ; cependant il serait possible que les véritables motifs de sa clémence fussent l'ordre que lui aurait donné le Sultan de respecter la vie de Nassouh, ou la crainte que l'exécution de ce dernier n'empêchât les livraisons promises de s'effectuer. La mort surprit le grand-vizir, âgé de quatre-vingt-dix ans, au milieu de la nouvelle campagne ajournée jusque-là par suite de la correspondance échangée entre le serasker et le schah de Perse (5 août 1611 — 25 djemazioul-ewwel 1020). Son corps fut transporté à Constantinople et enseveli dans la medresé fondée par lui. Malgré sa cruauté, il faisait sa société des scheikhs de l'ordre Nakschbendi, lisait le Koran une fois par semaine, et jeûnait à des jours particuliers; on peut le considérer comme un des plus grands hommes d'Etat de l'empire ottoman. Après la mort de

[1] Naïma, p. 483. Les choses se passèrent ainsi, contrairement aux assertions de plusieurs historiens européens, qui prétendent que Mourad avait offert sa place à Nassouh.

Mourad, l'aga des janissaires Sipahizadé Mohammed convoqua un conseil de guerre pour procéder à la nomination provisoire d'un général en chef; toutes les voix se réunirent sur Nassouh qui fut confirmé en cette qualité par la Porte, et investi du grand-vizirat (22 août 1611 — 12 djemazioul-akhir). L'ambassadeur persan ayant demandé le temps nécessaire pour recueillir les charges de soie stipulées, Nassouh renonça à toute expédition pour le reste de la saison, et permit aux troupes de retourner dans leurs foyers.

L'année 1612 fut signalée, dans les pays de la chrétienté et dans la Turquie, par plusieurs mariages qui furent célébrés avec une grande magnificence. En France, en Espagne, en Portugal et en Allemagne, on fêta les doubles noces de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche, et du prince d'Espagne avec Elisabeth de Bourbon, sœur aînée du roi de France. A Constantinople, Mahmoud, fils de Cicala, obtint en mariage une sœur du Sultan défunt, Mohammed III; le kapitan-pascha, Mohammed le Bœuf, épousa la sœur aînée du Sultan régnant, et le grand-vizir, Nassouh, fut fiancé, en présence de tous les visirs et du moufti, à la sœur cadette du souverain (février 1611 — silhidjé 1020). Deux des sœurs d'Ahmed avaient été mariées antérieurement à Moustafa-Pascha et à Hasan Teryaki, le brave défenseur de Kanischa, et sa fille, Ghewherkhan, avait été fiancée au gouverneur d'Egypte, Mohammed Koulkiran. Le 13 juin 1612, les noces du kapitan-pascha et de la sœur aînée d'Ahmed furent célébrées avec une pompe inouïe. Le defterdar

Etmekdjizadé remplit les fonctions de paranymphe. On remarquait, dans la corbeille de la fiancée, un écrin étincelant de pierreries, des pantoufles garnies de turquoises et de rubis; un Koran doré sur tranche, avec des agrafes de diamant; une cassette en cristal contenant des diamans et des perles pour une valeur de cent soixante mille ducats; des bracelets, des colliers, des ceintures, des diadêmes, des boucles d'oreilles, des bagues; des anneaux pour les articulations, appelés par les historiens ottomans les *sept sphères dans lesquelles se meuvent les beautés du harem.* Vingt-sept porteurs étaient en outre chargés d'autant de présens. Onze litières grillées, pleines de femmes de chambre et d'esclaves pour le service de la fiancée, étaient conduites chacune par deux eunuques noirs; vingt-huit eunuques noirs accompagnaient autant de belles esclaves à cheval revêtues de robes d'étoffe d'or. Deux cent quarante bêtes de somme étaient chargées de tentes, de tissus d'or et d'argent, de tapis et de coussins. Tous ces présens, et la suite de la fiancée, furent conduits solennellement dans le palais du kapitan-pascha. Quelques jours après, la princesse s'y rendit elle-même. Le cortége était ouvert par cinq cents janissaires et quatre-vingts émirs, suivis des imams, des scheïkhs, des mouderris, des danischmends ou étudians, des kadiaskers et des vizirs; puis venaient à droite de la fiancée le kaïmakam, et à gauche le moufti; car, d'après un sage réglement, dans les cérémonies publiques, la droite est la place d'honneur des agas de la cour et de l'armée, et la gauche celle des digni-

taires de la loi ; de sorte qu'on a prévenu ainsi toute dispute sur la préséance entre les agas et les oulémas. On voyait ensuite s'avancer la musique turque, la musique égyptienne avec des tambours basques et des castagnettes ; les joueurs de luth et de harpe accompagnaient les hymnes des noces. A ceux-ci succédaient les ouvriers de l'arsenal, portant des pelles et des marteaux, des perches et des leviers, pour renverser les boutiques et les maisons qui pourraient gêner la marche du cortége et embarrasser les mouvemens des énormes palmes nuptiales, dont la grosseur figurait la force virile, et les fruits divers qui y étaient appendus la fécondité de la femme. Vingt chambellans précédaient le paranymphe ; derrière ce dernier un grand nombre d'esclaves portaient trois immenses flambeaux recouverts de tôle dorée, dont le dernier, le plus grand de tous, brillait moins par sa flamme que par ses nombreuses pierreries qui dardaient mille feux au soleil. Puis venait le reïs-efendi (le rédacteur du contrat de mariage), suivi de cinquante officiers de la cour de la princesse. Enfin, on voyait s'avancer le dais des noces en velours cramoisi, et un autre dais revêtu de lames d'or, dont les rideaux d'étoffes également d'or traînaient de tous côtés à terre, et sous lequel la sultane fiancée était à cheval entourée d'eunuques noirs. La voiture de gala de la princesse, toute resplendissante d'or et traînée par quatre chevaux blancs, huit litières pleines de femmes de chambre et d'eunuques, et vingt-cinq belles esclaves aux voiles et aux cheveux flottans, fermaient le cortége.

De telles descriptions, loin d'être oiseuses, nous donnent une connaissance plus approfondie des mœurs turques, et nous montrent l'immuabilité des usages de l'Orient et leurs rapports avec les coutumes grecque et romaine. Les *phallophores* se sont reproduits dans les palmes, le *flammeum* dans le voile écarlate du dais nuptial, les flambeaux de Cupidon et d'Hymen dans les flambeaux des noces, le chant fescenninique et les danses des Corybantes dans les hymnes lascifs des Egyptiens, accompagnés des tambours et des castagnettes. Ces fêtes furent bientôt suivies d'événemens qui jetèrent le deuil dans tout le seraï. La fille aînée du Sultan, fiancée au grand-vizir Nassouh [1], alors en Asie, mourut, et Ahmed se porta aux plus graves excès contre la sultane, mère de l'épouse du kapitan-pascha. Cette princesse avait étranglé une esclave noire que le Sultan avait reçue en don d'une de ses sœurs, et qu'il aimait beaucoup; puis elle avait revêtu des habits de sa victime, une autre esclave qui entra à la faveur de ce déguisement dans le lit du Sultan, et l'avait également étranglée à son retour; elle en avait ainsi traité plusieurs autres, sitôt qu'elle les avait sues enceintes. Ahmed, exaspéré de ces meurtres, maltraita la sultane sa femme à coups de bâton, lui déchira les joues avec son poignard et la foula aux pieds. Vers le

[1] *Not many days after the Sultan's second daughter promised to Nassuf pasha was carried to her grave.* Grimstone, p. 907. La Croix, t. II, p. 91, l'appelle *Kœsem.* Naïma, au contraire, l'appelle *Aïsché;* mais comme il dit que la fiancée fut conduite dans son palais, il paraît qu'il est question de deux princesses, dont l'une mourut et dont l'autre devint son épouse.

même temps, un derwisch qui, dans un excès de folie ou dans l'intention de tuer le Sultan, lui jeta une pierre et par bonheur ne le blessa qu'à l'épaule, eut la tête tranchée.

Au spectacle pompeux des noces du kapitan-pascha, succéda celui d'une entrée solennelle du Sultan à Constantinople; on déploya à cette occasion une grande magnificence afin d'inspirer une haute idée de la puissance ottomane à l'ambassadeur persan Kadi-Khan, qui était arrivé avec Nassouh-Pascha au mois de septembre de la même année. Nous avons parlé plus haut de deux ambassades qui précédèrent celle dont il est question ici; mais nous devons mentionner en outre l'apparition à la Porte d'une ambassadrice géorgienne que Derwisch-Pascha avait chargée de négocier la paix; c'est le second exemple dans les annales de la chancellerie ottomane de l'envoi à Constantinople d'un diplomate féminin; le premier avait été donné par la mère d'Ouzoun-Hasan, qui s'était rendue auprès de Mohammed II lors de son expédition contre Trébizonde, pour pacifier l'Asie. L'ambassadrice géorgienne eut à lutter contre les envoyés ouzbegs, qui poussaient le Sultan à la continuation de la guerre. Aussi les hostilités que la Perse avait vainement tenté de suspendre par l'offre d'un tribut annuel de deux cent mille charges de soie en retour de la cession des pays conquis, reprirent leur cours et continuèrent encore pendant trois années. On avait donné à l'ambassadeur persan, prédécesseur de celui qui était arrivé en compagnie d'Yousouf-Pascha, le spec-

tacle d'une procession des corps de métiers, pour l'éblouir par l'état florissant de l'industrie ottomane, et le dissuader, par la vue de tant de richesses, de la continuation de la guerre. Lorsque cet ambassadeur visita le kaïmakam, le frère du khan des Tatares se présenta dans la salle d'audience : « Je sais ce qui vous amène, » lui dit le kaïmakam ; vous venez chercher la solde » de vos troupes ; dites-leur qu'elles la recevront en » Asie. » Et il nomma une ville sur les frontières de Perse, imitant l'exemple du vizir Timour, qui sur les bords de l'Oxus promit à ses soldats le paiement de leur solde, lorsqu'ils seraient arrivés aux frontières syriennes. L'ambassadeur persan devant qui Ahmed voulut cette année déployer toute la pompe de sa cour, pensa de son côté à donner au peuple de Constantinople une preuve de la magnificence de sa nation ; il fit étendre dans la rue où il demeurait, sur une longueur de quatre cents aunes, cent pièces d'étoffes de soie pour être foulées aux pieds par le cortége, et en fit ensuite présent aux gardes de l'empereur. Lorsque Kadi-Khan fut reçu en audience par Ahmed (12 octobre 1612 — 16 schâban 1021), il ne lui dit que ces mots : « Schah-Abbas est votre serviteur, » soit que la majesté du trône l'eût réellement frappé de stupeur, soit qu'en diplomate rusé, il feignit d'être troublé par l'éclat qui environnait le Sultan. A la fin de cette même année, Ahmed se rendit à Andrinople pour faire revivre les chasses à courre, qui étaient tombées en désuétude depuis les règnes de son père et de son aïeul. Le 31 décembre

1612 (8 silkidé), il partit de Daoud-Pascha, accompagné du grand-vizir Nassouh, du second vizir Daoud, du troisième Yousouf, du quatrième Khalil, du moufti Mohammed Efendi, des juges d'armée alors en fonctions ou en retraite. Les vizirs le quittèrent à Floria [x] et retournèrent à Constantinople; Ahmed ne garda près de lui que le grand-vizir et les deux juges d'armée. A Bourgas, Nassouh-Pascha eut l'honneur de se livrer à l'exercice du djirid avec le Sultan; Ahmed faillit l'atteindre de son djirid; mais heureusement le trait ne fit que raser les vêtemens de Nassouh, à qui toute la cour cria : « Dieu te garde! [1] » A Andrinople, Ahmed fut reçu par le kislaraga du harem de cette ville et les autres dignitaires de la cour; le long du chemin, depuis la porte extérieure jusqu'à la porte intérieure, on sema devant le Sultan des pièces de monnaie d'or et d'argent nouvellement frappées, qu'on abandonna aux spectateurs. Dans quatre chasses à courre et dix-sept chasses au faucon, on tua plus de douze cents cerfs et plus de cent oiseaux carnassiers. Le Sultan courait presque toujours en avant des chasseurs, et il descendit de cheval une douzaine de fois pour arracher aux faucons leur proie. Pendant son séjour à Andrinople, Ahmed se fit réciter tous les vendredis la dixième partie du Koran, par des lecteurs du livre sacré, qui le savaient de mémoire, et étaient ap-

[1] *Aleïk aoun oullah we rahmetouhou*, c'est-à-dire « que l'aide de Dieu et sa miséricorde soient avec toi. » C'est le cri que les tschaouschs adressent non seulement au Sultan, mais aussi au grand-vizir lorsqu'il entre dans une salle.

pelés pour cela *Hafiz*, c'est-à-dire les conservateurs. Les habitans des lieux environnans, qui venaient tantôt se plaindre au Sultan de leurs administrateurs, tantôt immoler devant lui des bêtes de somme en signe de vénération, furent renvoyés avec des présens en or et en argent. Au commencement du printemps suivant (15 avril 1613), le Sultan se rendit en chassant à Gallipoli. Il laissa les debedjis et les topdjis à Rodosto, et, accompagné seulement de quelques janissaires, il visita à Boulaïr le tombeau de son aïeul Souleïman-Pascha, fils d'Ourkhan qui le premier porta en Europe les armes ottomanes. Il fit renouveler le cercueil de Souleïman, et ordonna de le revêtir d'une couverture de drap d'or. Puis il se rendit dans les Dardanelles, sur les deux rives desquelles on alluma la nuit des feux de joie, et dont les deux châteaux rivalisèrent de salves d'artillerie. Le lendemain matin, il retourna à Gallipoli, où il visita le tombeau d'Yazidjizadé, poëte turc dont nous avons parlé sous le règne de Mourad 1er; ce jour était l'anniversaire de la naissance du Prophète, et le Sultan la fêta par la lecture d'un mewlid (psaume en honneur de la naissance de Mohammed), au lieu même où est enseveli Yazidjizadé. Ahmed retourna au tombeau de son aïeul Souleïman-Pascha, fixa son sabre sur l'étoffe brochée d'or qui recouvrait le cercueil, et distribua des aumônes aux pauvres. A Rodosto, il reçut en audience Mohammed-Ghiraïkhan, frère de Selamet-Ghiraï, qui s'était enfui de Crimée et était venu chercher un refuge à sa cour; il rentra à Constantinople le 14 mai 1613 (24 rebioul-ewwel 1022).

Le premier acte officiel d'Ahmed, à son retour dans la capitale, fut la réception des reliques apportées de la Mecque par Hasan-Pascha, à qui on avait donné la mission d'affermir les colonnes de la Kaaba, de renouveler la couverture de la sainte maison, et de substituer un diamant précieux à la perle kewkeb dürrer (étoile de perles), qui ornait les murs intérieurs du temple. Hasan mit en effet à la place de cette perle une plaque d'or dans laquelle étaient enchâssés un diamant de première grosseur, acheté au prix de cinquante mille ducats par le père d'Ahmed, et deux cent vingt-sept autres diamans d'une moindre valeur. Hasan rapporta à la Porte, avec l'ancienne couverture de la Kaaba et la perle kewkeb dürrer, un bâton coupé dans le faîte du temple, et l'offrit au Sultan, en lui exprimant le souhait que ce bâton pût servir à sa vieillesse. Le bâton et la perle furent déposés dans la salle des reliques, située dans l'intérieur du harem et appelée la *chambre du noble habit*, parce qu'on y conserve le manteau du Prophète; Mohammed III s'était rendu au siége d'Erlau, emportant avec lui ce vêtement sacré, et il s'en était revêtu à la bataille de Keresztes dans le moment le plus critique. Outre ce vêtement, auquel Kaab Ben Soheïr et Boussiri [1] ont

[1] Le poëme de *Kaab Ben Soheïr* a été publié par Lette et Kosegarten; le *Borda de Boussiri*, par Uri et Rosenzweig, et traduit par Sylvestre de Sacy, et l'auteur de cette histoire, dans l'*Appendice de Constantinople et le Bosphore*. Le poëme de Kaab commence par ces mots : *Vois, Soad est arrivé! mon cœur se brise de joie.* Lorsque le poëte eut récité le beau vers : *Car le Prophète est un glaive choisi parmi les glaives de Dieu*, Mohammed le Prophète, touché de cette louange, lui donna son manteau; Kaab

consacré deux poëmes immortels, on vénère, dans la même chambre, l'arc du Prophète, un sabre, un tapis d'Eboubeker, les sabres d'Omar, d'Osman, des compagnons du Prophète, et des premiers héros de l'Islamisme, tels que Moas Ben Djebel, Scherdjil Ben Hasan, Ebou Talha, Sober Ben Aïwan, Khaled Ben Welid et Aas Ben Yeser; ces divers objets sont, après l'étendard et le bâton du Prophète, les reliques les plus précieuses de l'empire. De même que l'étendard de Mohammed est enveloppé de quarante couvertures de soie, ainsi son manteau est empaqueté dans quarante pièces de riches étoffes. Tous les ans, le quinzième jour du mois de ramazan, au milieu du jeûne, on découvre, en présence de toute la cour, le vêtement sacré et on le donne à baiser aux assistans. Le grand-écuyer, se tenant près de la précieuse relique, l'essuie après chaque baiser avec un morceau de mousseline qu'il donne en souvenir à chacun de ceux dont les lèvres viennent d'accomplir ce pieux devoir. Après cette cérémonie, la partie du vêtement qui a reçu les baisers des fidèles est lavée dans un grand bassin d'argent; l'eau qui a servi à cet office est recueillie par le kislaragasi dans de petites fioles qu'il scelle de son sceau et envoie aux assistans. Quelques gouttes de cette sainte liqueur doivent être versées dans le verre d'eau avec lequel on rompt le jeûne le soir même de cette solennité; elles ont une vertu sou-

le considérait comme une relique, et guérissait les maladies avec l'eau dans laquelle il l'avait trempé. Izi, f. 130, *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 251.

veraine contre les maladies et les incendies, et procurent le salut éternel. La porte de la chambre des reliques est plaquée d'argent; c'est ainsi que, dans l'ancien palais des empereurs byzantins, une porte resplendissante d'argent donnait dans la salle d'or où étaient conservés les joyaux et les reliques de la couronne, et entre autres la verge de Moïse et la sainte croix apportée de Jerusalem à Constantinople par l'impératrice Hélène.

Ahmed passa l'été de cette année dans diverses résidences impériales sur les bords du Bosphore [1], et maria sept de ses tantes à autant de seigneurs de l'étrier ou à d'autres dignitaires de la cour extérieure. Il dota vingt-six orphelins par l'entremise de l'imam de la cour, Sofi-Moustafa, continuateur de l'histoire de Seadeddin. Voulant faire observer strictement la loi du Prophète contre l'usage du vin, non seulement il renouvela les ordonnances rendues par ses prédécesseurs, mais encore il abolit l'impôt sur les vins, ne prévoyant pas que par cette disposition il tarissait une source des revenus du trésor, et facilitait encore aux contrevenans l'achat du vin qui n'était plus grevé d'aucune taxe. D'autres mesures plus sévères encore, mais d'une autre nature, furent prises par Nassouh-Pascha; immédiatement après son arrivée à Constantinople, il ordonna à tous les rayas, que les troubles d'Asie avaient fait refluer vers la capitale, de retourner dans

[1] Ces divers palais se trouvaient alors, comme aujourd'hui, à Scutari, Istawroz, Daoud-Pascha, Tschataldjé, Halkalübinar, Beschiktasch, Kagiad Khané, et près de l'Arsenal. Naima, p. 392.

leur patrie. On interdit en même temps l'accès du diwan aux interprètes des puissances étrangères, qui avaient repris place au conseil depuis que l'ordonnance de Sokolli, qui les en expulsait, était tombée en désuétude, et qui siégeaient même sur le banc affecté aux vizirs. La proposition faite quatre ans auparavant par le moufti, de défendre aux chrétiens le pélerinage au Saint-Sépulcre sous peine de la vie, fut renouvelée sans succès, et on confirma aux habitans de Galata la capitulation que leur avait donnée Mohammed II lors de la conquête de Constantinople. Ahmed avait pris un si grand plaisir à ses chasses d'Andrinople, qu'il les recommença l'hiver suivant (3 décembre 1612 — 9 schewal 1021). Le grand-vizir Nassouh, depuis long-temps ennemi du defterdar Etmekdjizadé, profita, pour le perdre, du voyage du Sultan; il plaça sur la route d'Ahmed une foule de mécontens qui tous avaient une plainte contre le defterdar. Etmekdjizadé fut déposé et relégué dans le gouvernement de Karamanie et ensuite dans celui de Haleb; la place de premier defterdar fut conférée à Loundezadé, celle de second à Baki-Pascha et celle de troisième à Kalender. Etmekdjizadé était à peine parti de Constantinople, que le bourreau Kaïsch-Mohammed lui apporta l'ordre d'exécuter Sipahizadé, général des sipahis, malgré le sauf-conduit donné à ce dernier par l'aga des janissaires Mousselliaga. La lettre, conçue en termes laconiques, demandait à Etmekdjizadé la tête de Sipahizadé ou la sienne; Kaïsch-Mohammed assassina Sipahizadé dans un festin, et fut élevé en récompense par le grand-

vizir à la dignité de général des sipahis. Il n'en continua pas moins ses fonctions de bourreau du seraï, jusqu'à ce qu'enfin, nommé beglerbeg de Schehrzor, il succomba sous les coups des Persans. A Andrinople, les bostandjis furent employés à couper les arbres et les broussailles qui encombraient le détroit de la Toundja en s'entrelaçant d'une rive à l'autre, et s'opposaient à la navigation de cette rivière; grâce à ces travaux, le Sultan put aller d'Andrinople à un rendez-vous de chasse sur la Toundja, dans une barque qu'on avait fait venir de Constantinople. A son retour d'Andrinople, Ahmed s'arrêta trois jours à Daoud-Pascha, au bout desquels il entra dans la capitale avec un grand déploiement de pompe; les princes Osman-Sultan et Mohammed-Sultan, ses fils, s'avançaient à cheval immédiatement avant les arbalétriers de la garde impériale. Après un court séjour dans l'ancien seraï, il alla habiter dans l'arsenal un nouveau palais dont les constructions avaient été terminées cette année, ainsi que celles de la mosquée d'Istawroz sur le Bosphore. C'est dans ce palais que fut signée avec la Perse la paix pour laquelle on avait depuis si long-temps ouvert des négociations. Ce traité fut dressé non comme à l'ordinaire par un des deux secrétaires d'Etat, le reïs-efendi ou le nischandji, mais par le moufti Mohammed-Efendi, fils de Seadeddin, probablement à cause de la stipulation des clauses d'après lesquelles les Persans devaient s'abstenir de toute injure contre les compagnons du Prophète, les imams, et la mère des croyans, la chaste Aïsché. Un des principaux articles

rétablissait les frontières de la Perse sur le pied où elles étaient du temps du sultan Sélim, c'est-à-dire que les Ottomans renoncèrent à tous les pays conquis sous les règnes de Mourad et de Mohammed III, et perdus depuis dans les guerres suivantes. Les districts qui se trouvaient entre les mains de Sindjaroghli devaient comme autrefois être compris dans la juridiction de Bagdad ; les Persans ne devaient pas prêter leur appui à Houloukhan, après qu'on lui aurait enlevé le gouvernement de Schehrzor et la partie du Kourdistan dont il s'était mis en possession. Les pélerins persans devaient à l'avenir ne plus suivre la route de Bagdad et de Bassra, rendue peu sûre par les brigandages des Arabes, mais celle de Haleb et de Damas. Le Schemkhal et d'autres gouverneurs du Daghistan, dévoués à la Porte, ne seraient nullement inquiétés, et aucun empêchement ne serait mis à l'exécution des ordres du Sultan relatifs à la démolition du château bâti par les Russes sur les bords du Terek. Les gouverneurs des frontières orientales de l'empire, le beglerbeg de Bagdad, Mahmoud-Pascha, et celui de Wan, Mohammed-Pascha, furent nommés du côté des Ottomans pour la fixation des limites. Ainsi la guerre avec la Perse se termina pour la Porte aussi peu glorieusement que celle avec la Hongrie ; le tribut des deux cents balles de soie persane fut supprimé comme le présent hongrois de trente mille ducats, et l'impuissance ottomane dut non seulement restituer tous les pays conquis, mais encore renoncer à percevoir une sorte de taxe sur leurs produits industriels.

Les suites désastreuses des révoltes d'Asie avaient imposé à la politique ottomane une nouvelle direction, et l'avaient sollicitée à la conclusion de la paix avec la Hongrie et la Perse, et au maintien de relations amicales avec les autres puissances. Malgré les efforts du kapitan-pascha et du baron de Molle, fils aîné de l'avant-dernier ambassadeur français Brèves de Sacy[1], qui avait renouvelé l'ancien traité[2], la Porte signa, le 6 juillet 1612, pour la première fois, avec les Provinces-Unies des Bays-Bas[3], une capitulation rédigée dans le sens de celles obtenues par la France et l'Angleterre. La Pologne ayant voulu se mêler de la nomination d'un prince de Moldavie, troubla les rapports

[1] Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 761. Grimstone, dans Knolles, p. 901. Après la mort de Solignac, en 1610, un chapelain géra les affaires de l'ambassade : *Mr. de Carli figlio del gia Mr. de Solignac amb. di Francia ha lasciato per Agente il Capellano del vescovo di Milo, al quale il Segretario oppone differenze.* 1611. *Sum. del. Rel. venet.*

[2] *Articles du traicté faict en l'année mil six cens quatre, entre Henri le Grand, Roy de France et de Navarre, et Sultan Amat, Empereur des Turcs; par l'entremise de Messire François Sauary, Seigneur de Breues, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et priué, lors Ambassadeur pour Sa Maiesté à la Porte du dict Empereur.* A Paris, de l'imprimerie des langues orientales, arabique, turquesque, persique, etc.; par Estienne Paulin, rue des Carmes, Collége des Lombards, 1615, in-4°.

[3] Grimstone, Baudier, Naïma, p. 293. L'audience eut lieu dans les jardins de Scutari. *Il Nonzio dei stati di Fiandra continua la sua negotiation alla quale si mostra contrario il Capitan del mar e l'ambassadore di Francia.* 1612. Les Provinces-Unies demandèrent au Sultan le titre de *Altissimi potentissimi Duces ordinum generalium liberarum confœderatarum provinciarum inferioris Germaniæ, Dei gratia dominatores potentissimi multorum regnorum et principatuum orientalium Indiarum.*

d'amitié qui avaient existé jusqu'alors entre elle et la Porte. Le Sultan chargea un tschaousch de porter au roi de Pologne une lettre en forme de ferman, dans laquelle il lui signifiait d'envoyer immédiatement à la Porte la tête et les trésors de Radoul Scherban, et le menaçait d'une incursion des Tatares en cas de refus [1]. Le diwan déposa le voïévode de Moldavie Constantin Mogila, et nomma à sa place Etienne Thomza, fondateur du palais des princes à Iassy. Constantin s'enfuit chez son beau-père Potocky en Pologne, emmenant de force avec lui les deux kapidji-baschis chargés de le mettre à mort. La Porte usa de représailles envers l'ambassadeur polonais Samuel Targowsky, qui fut retenu en prison jusqu'à ce que les deux kapidji-baschis eussent été remis en liberté [2]. Le Génois Negroni, ambassadeur impérial, qui s'était rendu une première fois à Constantiople avec Buonuomo, pour demander la rectification des modifications apportées au traité de Sitvatorok, parut de nouveau au diwan avec la confirmation du traité rétabli d'après le texte primitif, et demanda l'investiture de Radoul Scherban en qualité de prince de Moldavie. Mais ses tentatives restèrent sans succès, car le diwan refusa de reconnaître à l'empereur le droit de s'immiscer non seu-

1 *Lettera al Re di Polonia per un Ciaus in forma di Comandamento che debba mandar alla Porta tutto il denaro, di Serbane sua testa, che non lo facendo e stato dato ordine ai Tatari d'entrare nella Pologna.*

2 Grimstone, dans Knolles, p. 908. Un autre nonce polonais, Grégoire Roschansky, avait demandé l'extradition de Thomza. Constantin Mogila avait élevé le tribut annuel de la Moldavie de trente mille écus à trente-deux mille. *Sum. del. Rel. venet.* 1609.

lement dans les affaires de la Moldavie et de la Valachie, mais encore dans celles de la Transylvanie. Negroni, à son arrivée à Constantinople, avait été complimenté par les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise; huit jours après, il fut admis à présenter au kaïmakam la lettre de l'empereur, et il demanda l'abandon de la Transylvanie à son maître, conformément au quatrième article du traité de Sitvatorok. Mais le kaïmakam, souriant et secouant la tête : « Tu es bien audacieux de m'adres- » ser une demande que n'ont pas osé faire les pléni- » potentiaires au congrès de Sitvatorok [1]. » Negroni se plaignit alors de Bathory, qui avait ravagé quatre cents villages polonais, bien que la Pologne eût été comprise dans la paix récemment conclue, mais sa demande de punir cette infraction au traité n'eut pas plus de succès.

Lorsque Nassouh-Pascha fut arrivé à Constantinople, Negroni alla lui rendre hommage dans le diwan avec les autres représentans des puissances étrangères (3 novembre 1612). Quelques jours après, le grand-vizir invita Negroni et Starzer, le dernier agent de l'Autriche, à paraître au diwan où siégeaient d'un côté les paschas Daoud, Hasan, Ahmed, Khalil, Sinan, fils de Cicala, de l'autre, le moufti, les kadiaskers, les oulémas, et où avaient été convoqués les

[1] *Il Caimacam puoco ridendo e scotendo la testa mi disse : Gran animo tu hai havuto a una tal dimanda quale ne li Vostri Commissionarii hanno avuto ardimento quella nominare a Zitua, nemeno quella specificare nella capitolazione.*

ambassadeurs chrétiens. Nassouh s'informa de la santé du roi de Vienne; Negroni lui répondit qu'il ne servait pas le roi de Vienne, mais l'empereur d'Allemagne. Le reïs-efendi lut ensuite le texte du traité de Sitvatorok, non pas avec les nouvelles rectifications, mais tel qu'il avait été falsifié par les Turcs, car le grand-vizir et le moufti avaient rejeté les corrections qu'on y avait apportées, comme contraires au kanoun de Souleïman. Negroni dit à ce sujet : « Nous avons » conclu la paix avec le sultan Ahmed et non avec le » sultan Souleïman, et en ayant en main le sabre et » non le livre de la loi. » Le 6 novembre, l'ambassadeur impérial fut reçu en audience par le Sultan. Vers la fin de décembre, Ahmed, qui se trouvait alors à Andrinople, envoya l'ordre à Negroni de se rendre sur-le-champ dans cette dernière ville. Dans l'entrevue que l'ambassadeur eut à Andrinople avec le grand-vizir, celui-ci traita son prédécesseur Mourad de fou, et le juge Habil d'ivrogne, pour avoir introduit dans le traité l'article relatif à la Transylvanie, sans en avoir instruit préalablement le Sultan. Il prétendit que Bocskai n'avait eu aucun droit de disposer de cette principauté. Il n'ignorait pas, du reste, disait-il, ce que Mourad et Ali, pascha d'Ofen, avaient reçu de l'empereur pour la conclusion du traité de paix de Sitvatorok ; quoiqu'absent, il avait été instruit en Asie de tout ce qui s'était passé en Europe; il savait parfaitement que l'empereur s'était rendu à Ratisbonne, s'y était entouré de conseillers catholiques, avait mécontenté les protestans, ouvert des négocia-

tions avec le roi de Danemark et était ensuite retourné à Linz. Cependant Negroni fut admis à baiser la main du Sultan dans les jardins du seraï d'Andrinople; au sortir de l'audience, on lui signifia d'avoir à se contenter du traité de paix tel qu'il avait été modifié par le diwan. Mais quelques jours après, le Sultan reçut une lettre dans laquelle Bathory lui annonçait la prise des châteaux de Huszt, Kœvar, Nagybany et Tasnak en Transylvanie par les troupes impériales; il fit appeler Negroni en présence duquel on lut la lettre de Bathory [1]; l'ambassadeur promit que sa cour enverrait des explications sur ces événemens. Lors de son départ, il reçut du Sultan et du grand-vizir des lettres adressées à l'empereur, et dans lesquelles il était dit que Bocskai n'avait eu aucun droit de disposer de la Transylvanie, que la paix de Sitvatorok avait été conclue sans l'assentiment du moufti, que par conséquent elle n'était pas valable; que la Porte pardonnait à Radoul Scherban, qui s'était réfugié à Vienne, et pour la réinstallation duquel Negroni s'était vainement employé, et qu'elle lui permettait de se rendre à Constantinople [xi]. Sur le désir manifesté par Negroni, le grand-vizir lui remit en outre une note dans laquelle il attestait que l'ambassadeur impérial n'avait, dans tout le cours des négociations, rien fait qui pût blesser l'honneur de la Hongrie.

[1] *Vera et fedelissima relazione di Andrea Negroni mandata per S. M. a Costantinopoli l'anno 1612 e riposta fatta da esso Negroni dinanzi alla presenza dell' Imp. Turco e di tutti li suoi Veziri a Costantinopoli come ancora in Adrianopoli.*

Depuis la paix de Sitvatorok jusqu'à celle de Carlowicz, c'est-à-dire pendant tout un siècle, la Transylvanie continua d'être un éternel sujet de contestations entre la Porte et l'Autriche, malgré le traité de succession que Bocskai avait signé avec l'empereur et dont la validité avait été reconnue par le sixième article des capitulations de Sitvatorok. La Transylvanie mérite donc de fixer un instant notre attention, à cause des événemens dont elle fut le théâtre, et qui donnèrent naissance à des traités jusqu'à présent restés inconnus, et dont l'existence ne nous a été révélée que par les Archives d'Autriche et les historiens ottomans.

Bathory avait envoyé Ferentz Balassi et Thomas Borsos [1] à Constantinople, avec prière d'ajouter au traité de Sitvatorok une clause stipulant que la Transylvanie passerait à sa postérité, ne serait redevable d'aucun tribut pendant quinze années, et, ce terme expiré, en paierait un de dix mille ducats, comme au temps de Souleïman. Ferentz Balassi et Thomas Borsos exigèrent en outre qu'on n'inquiétât pas les Heiduques, et que, pour mettre un terme à leurs brigandages, le Sultan prît trente mille d'entre eux à son service. Lorsque, quelque temps après, il envoya à Constantinople la tête de Forgacz et cent prisonniers, Bathory fit de nouvelles propositions au diwan. Il demanda qu'on lui fît remise de son tribut annuel, qu'on lui prêtât une somme de quarante mille ducats,

[1] En 1614, Erdel Istuan était accrédité près de la Porte comme ambassadeur de Bethlen.

qu'on mit sous ses ordres les princes de Valachie, de Moldavie avec quatre mille cavaliérs, ainsi que les paschas de Temeswar et d'Erlau, les begs de Gyula et de Szolnok; enfin, qu'on lui abandonnât la moitié du tribut de la Moldavie et de la Valachie; à ces conditions, il s'engageait à envahir la Hongrie avec trente mille Heiduques, à faire revivre les temps de Bocskai, et à reculer les limites de la Transylvanie jusqu'au Danube et à Pressbourg. L'acceptation de l'offre de Bathory avait été empêchée par l'agent de l'empereur, Michel Starzer, qui avait corrompu l'eunuque Mohammed, et obtenu de lui la promesse par écrit de contribuer, autant qu'il serait en son pouvoir, à la destitution et à l'exécution de Bathory (12 mai 1612). Negroni ayant montré les conventions passées entre Starzer et Mohammed [1], celui-ci avait été banni à Wan. Diak Mohammed, qui, en qualité de tschaousch, avait conduit Getzy, ambassadeur de Bathory, à Constantinople, et avait depuis servi Starzer dans ses négociations, n'avait pu échapper à la mort qu'en se réfugiant en Bosnie. Lorsque par la suite ces deux Mohammed rentrèrent en grâce et revinrent à Constantinople, Michel Starzer se trouva dans la position la plus embarrassante, et courut même risque de la vie. Bathory, que les Turcs n'appelaient pas autrement que Delikiral (*le roi fou*), de-

[1] On serait fondé à croire, d'après Naïma, p. 507, que Negroni avait favorisé Bethlen Gabor; du moins il en parle en même temps que d'Isken-der-Pascha, le protecteur de Bethlen. Il en est de même de Petschewi, qui fit avec Negroni le voyage à Constantinople.

vint suspect à la Porte, et la protection que lui accordait Iskender-Pascha ne put empêcher un envoi de troupes contre lui. Quelque temps après, Bathory fut tué par ses gens même, et les Etats de Transylvanie élurent Gabriel Bethlen pour leur prince (27 octobre 1613). Bethlen, d'un caractère remuant et ambitieux, s'était réfugié chez les Ottomans lorsque Hasan le Fruitier avait établi son camp sous les murs de Belgrade, et avait reçu de ce grand-vizir le titre de mouteferrika, avec cent vingt aspres de revenu quotidien. Après avoir passé l'hiver à Semendra, il était retourné en Transylvanie, qu'il quitta de nouveau à l'époque de la seconde ambassade de Negroni, pour se réfugier à Constantinople[1]. La Porte nomma Bethlen prince de Transylvanie, du vivant même de Bathory. Iskender-Pascha, l'ancien kiaya de Teryaki Hasan, fut chargé d'installer le nouveau prince, avec le secours des troupes de Valachie, de Moldavie et des Tatares sous les ordres de Schahin-Ghiraï. Après le meurtre de Bathory, Iskender-Pascha conclut avec Bethlen un traité dans lequel on remarque ce passage (17 juillet 1614)[2] : « Celui que les trois peuples de » Transylvanie choisiront pour leur prince sera à l'a» venir reconnu et confirmé comme tel par la Porte, » et aussi long-temps que lui et le pays seront fidèles » au Sultan, les begs et les voiévodes voisins ne » devront les inquiéter aucunement ; les prisonniers

[1] *Betlen Gabor persuaso dal G. Vezir a riconciliarsi col Batori, partito tristo assai.* Marzo 1610.

[2] Naïma, p. 306.

» qui n'ont pas embrassé l'Islamisme doivent être ren-
» dus. Les villages situés dans la juridiction de Szol-
» nok, Gyula, Yenœ, Lippa et Temeswar, qui, jus-
» qu'à l'époque où Sigismond Bathory secoua le joug
» hongrois, ont payé leurs impôts aux lieux susnom-
» més, devront les payer de nouveau à ces mêmes
» villes, ainsi que Diószeg relevant du district de Szol-
» nok. Les frontières du côté de Vienne restent les
» mêmes que par le passé. » Ce traité, jusqu'à présent inconnu aux historiens de Hongrie et de Transylvanie, est moins curieux encore qu'un autre qui fut conclu par Sigismond Balassi, ambassadeur de Bethlen, au nom des rebelles hongrois, et dont personne n'avait eu connaissance avant moi. Voici quelques-unes des clauses de ce traité : « Les nobles et les
» chefs de la Hongrie supérieure seront dévoués de
» cœur à la Porte, seront les amis de ses amis et les
» ennemis de ses ennemis. A ces conditions, la Porte
» leur garantit la tranquille possession de leurs fiefs,
» sans qu'on puisse augmenter les impôts dont ces fiefs
» sont grevés. Si le roi de Pologne, les voïévodes de
» Valachie et de Moldavie veulent acheter des châ-
» teaux en Transylvanie, la Porte leur refusera son
» consentement. Les Hongrois ne devront donner au-
» cun secours aux voïévodes de Valachie et de Mol-
» davie qui lèveraient l'étendard de la révolte ; ils les
» enverront au contraire à Constantinople. Les pri-
» sonniers ottomans seront rendus sans rançon. Si les
» Hongrois reconnaissent pour leur prince le voïé-
» vode de Transylvanie, la Porte adressera à ce der-

» nier, d'après l'ancien usage, une queue de cheval, » un étendard, une massue et un habit d'honneur. » L'ambassadeur de Bethlen emporta ce traité de Constantinople dans le plus grand secret. L'eunuque Mohammed-Aga, le même qui avait signé avec Starzer la convention relative à l'exécution de Bathory, accompagna à la Porte deux autres envoyés transylvaniens, Erdeli et Bethlen Istuan. Negroni arriva pour la troisième fois à Constantinople, chargé de nouvelles négociations. Le Sultan se plaignit à l'empereur, dans une lettre qu'il remit au tschaousch Mohammed [1], des fréquentes infractions apportées au traité par les Hongrois, et se montra disposé cependant à maintenir la paix. L'empereur Mathias demanda, dans sa réponse, le retour de Negroni, et l'envoi d'ambassadeurs qui seraient autorisés à mettre à fin la question de la Transylvanie [xii]. La Porte fit partir à cet effet pour Vienne Derwisch-Tschaousch et Alibeg; mais ceux-ci n'ayant pu obtenir d'audience de l'empereur, parce qu'ils n'avaient point apporté de présens avec eux, Iskender-Pascha proposa au grand-vizir, pour ambassadeurs, son kiaya Ahmed et Gaspard Gratiani, qui furent en effet agréés en cette qualité et envoyés à Vienne avec de pleins-pouvoirs. Gratiani était Styrien ou Croate [2] de naissance : d'abord au service de l'ar-

[1] La lettre du sultan Ahmed est datée du 1er moharrem 1023 (11 février 1614); la seconde lettre porte la date du 30 moharrem (12 mars 1614).

[2] Gratiani signe dans ses lettres turques *Horvath*, nom qui peut être lu aussi pour *Kirvath* (Croate); son sceau présente cinq tours avec les let-

chiduc Ferdinand, il était passé ensuite à celui du vice-roi de Naples, avait négocié peu de temps auparavant la paix entre l'Espagne et la Turquie, et enfin avait été nommé plénipotentiaire turc, donnant ainsi dans sa personne le premier exemple d'un chrétien nommé ambassadeur par la Porte.

Avant de parler du renouvellement de la paix qui eut lieu immédiatement après l'exécution du grand-vizir Nassouh-Pascha, jetons un regard sur les événemens maritimes des trois dernières années, dont un se lie intimement avec les causes de la chute de ce premier dignitaire. Depuis quelque temps les flottes de Malte et de Florence combattaient celles de la Porte avec des fortunes diverses. Cinq galères maltaises, sous les ordres du commandeur de Provence, Vaqueras, ayant trouvé Navarin trop bien fortifié pour être attaqué, abordèrent à l'isthme de Corinthe, pillèrent la ville et firent cinq cents prisonniers qu'elles emmenèrent à la vue de plusieurs milliers de Turcs (1611). L'année suivante, les galères de Florence opérèrent une nouvelle descente à Kos, s'emparèrent du château qui avait résisté à leur première attaque, et firent douze cents prisonniers. Le nouveau kapitan-pascha, Mohammed le Bœuf, qui depuis ses fiançailles avec la fille du Sultan, âgée de sept ans, était appelé Mohammed le Gendre, se mit en mer avec trente galères pour interrompre le cours des entreprises des flottes chrétiennes. Les pirates qui infestaient les côtes de Kara-

tres *C. G. D. G.* Il était né à Gradisch et non pas à Gratz. Le baile Nani dit de lui : *Uomo tristo, scandaloso, nemico dei Veneziani.* 8 août 1615.

manie avaient attiré le courroux du grand-duc Cosme de Médicis sur Agaliman, port de Selefké (l'ancienne Séleucie), en plantant sur les murs de ce port quarante têtes florentines, en trophée de la défaite essuyée par le capitaine de la galère *Prospera*. Le grand-duc confia le soin de sa vengeance à l'amiral Inghirami, et mit sous ses ordres six galères, six compagnies de fantassins, commandées par Giulio di Conti Montano, quarante chevaliers de Saint-Etienne, ordre fondé contre les pirates, et un grand nombre de nobles aventuriers italiens, français et anglais, parmi lesquels on remarquait Pietro de Médicis, le comte de Candale et le duc d'Epernon. Agaliman est flanqué de huit tours et situé sur la pente méridionale d'une petite hauteur, non loin du promontoire de Lizanolkahbé[1] (l'ancien Zephyrium). A l'est du promontoire, le Gœksoun (fleuve du ciel), l'ancien Calycadnus, dans lequel l'empereur Barberousse se noya, débouche dans la mer; le long de ses rives sont éparses les ruines de Selefké. Un vieux théâtre taillé dans le roc, un temple païen changé par la suite en église, des catacombes et des sarcophages avec des inscriptions grecques, un immense réservoir[2], les restes d'un château dont les pierres sont couvertes d'inscriptions arméniennes qu'on n'a pas encore déchiffrées, appellent l'attention du voyageur. L'équipage de la flotte s'em-

[1] Les marins italiens appellent cette langue de terre *Lingua di Bagascia*. Voyez encore Beaufort, *Caramania*, p. 215. Londres, 1817.

[2] Beaufort, p. 217. Il est long de cent cinquante pieds, large de soixante-quinze et profond de trente-cinq.

para du château d'Agaliman, non sans avoir éprouvé quelques pertes; mais ce premier avantage fit tomber entre ses mains deux cent quarante esclaves chrétiens, trois cent cinquante prisonniers turcs qui furent traînés en captivité, deux galères et huit autres bâtimens. Deux mois et demi après, Ottavio d'Aragon, amiral de l'escadre sicilienne, se rendit avec huit galères dans les eaux de l'Archipel, sur les ordres du vice-roi duc d'Ossuna (12 août 1613). Le kapitan-pascha, après être sorti du port de Constantinople avec trente navires, se dirigea vers Négrepont, où il se réunit à soixante autres pour aller opérer un débarquement en Syrie contre les Druses révoltés. A vingt milles de Khios, près du cap Corvo, Ottavio d'Aragon rencontra dix galères que le kapitan-pascha avait détachées sur ses flancs pour prendre à la remorque quelques navires venant d'Alexandrie; après un vif engagement, il s'empara de sept de ces galères, délivra mille esclaves chrétiens enchaînés aux bancs des rameurs, et mit des Turcs à leur place. Parmi les prisonniers faits par Ottavio se trouvaient Sinan, beg de Grigna, et le beg d'Alexandrie, fils de Pialé-Pascha, mort à la bataille de Lépante. La perte de ce combat, qui rendit impossible la descente en Syrie, eut pour suite la destitution de Mohammed le Gendre, et la place de kapitan-pascha fut donnée pour la seconde fois à l'Arménien Khalil [1]. L'année suivante, ce dernier fit voile

[1] Baudier, p. 762. Grimstone, p. 917 et 918. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 226. *Alilbassa Armenio di nazion criado en*

pour Messine avec quarante-cinq galères, et aborda à Malte dont il mit la campagne à feu et à sang; il voulait descendre encore sur une autre partie de l'île, mais il en fut dissuadé par le beg de Rhodes, Memi. Renonçant à son premier projet, il se dirigea vers Tripoli en Afrique, pour châtier le dey Sefer qui avait levé l'étendard de la révolte (10 juillet 1614 — 2 djemazioul-akhir 1023). Il invita le rebelle à venir à son bord, et celui-ci ayant accepté imprudemment son invitation, il le fit pendre devant la porte de la ville, que les habitans avaient eu la précaution de fermer; ses biens confisqués furent évalués à cent cinquante mille piastres. En retournant à Navarin, Khalil prit un vaisseau chrétien chargé de douze cents kilos de blé (29 juillet). A Yasowa, trois galères tunisiennes vinrent se joindre à Khalil, et Arslan-Pascha, qui avait à combattre les montagnards rebelles de la Maïna, se renforça de l'équipage de la flotte. On réduisit les Maïnotes à l'obéissance, autant que le purent permettre leur position sur les montagnes et leur caractère martial dans lequel revit celui des anciens Spartiates. En récompense de sa victoire, le kapitan-Pascha reçut du Sultan un sabre et un vêtement d'honneur. Pendant les combats livrés aux Maïnotes, un des plus braves officiers de la marine ottomane, Memiaga, beg de Damiate, succomba dans sa lutte contre plusieurs navires chrétiens supérieurs en forces, dans le voisinage de l'île de Sapienza, à laquelle les Turcs ont

Hongeria en campania de suo hermano (Janitscharenaga) *el qual aunque infiel suele proceder con terminos de justicia.*

donné le nom du célèbre marin Borrak. Le kapitan-pascha prit, à son passage devant Mitylène, un grand chebec, et retourna ensuite à Constantinople à cause de la saison avancée. Pendant que Khalil parcourait l'Archipel, aucun vaisseau ottoman ne croisait dans la Mer-Noire, et les Cosaques surprirent Sinope, un des ports les plus riches et les mieux fortifiés de l'Asie-Mineure, et ne le quittèrent qu'après l'avoir entièrement dévasté, et avoir fait un immense butin. Schakschaki Ibrahim-Pascha, qui fut immédiatement envoyé avec soixante caïques (24 octobre 1613 — 20 ramazan 1023) pour protéger la Mer-Noire, leur reprit, avec le secours des Tatares, une partie du butin à l'embouchure du Don, et fit sur eux quarante prisonniers qu'il envoya à Constantinople. Le grand-vizir chercha vainement à cacher au Sultan les ravages commis à Sinope, en éloignant les messagers qui vinrent successivement apporter des détails sur cet événement. Ahmed en ayant été instruit secrètement par le moufti, qui, selon toute probabilité, exagéra encore le mal, conçut une violente colère contre Nassouh, non seulement à cause de son inertie, mais encore à cause de sa dissimulation; les courses victorieuses des Cosaques arrêtèrent encore la construction de deux châteaux que le Sultan avait ordonné d'élever sur les deux rives de l'Aksou (Bogh), pour opposer une digue aux incursions de ces mêmes Cosaques dans la Moldavie.

Le soin qu'avait pris Nassouh-Pascha de cacher au Sultan la dévastation de Sinope, fut une des causes de

sa chute; déjà depuis long-temps sa cruauté, son arrogance, sa corruption avaient préparé le coup qui le frappa enfin. Fils d'un chrétien de Goumouldjina dans l'Albanie, il était entré au seraï dans sa première jeunesse comme boltadji (fendeur de bois); il en sortit en qualité de tschaousch[1], et, grâce à l'influence de Mohammed-Aga, il fut successivement élevé au titre de voïévode de Sile, de grand-chambellan, de second écuyer, et de gouverneur de Fülek. Son mariage avec la fille du Kurde Mir Scheref[2], lui valut de si grandes richesses et un tel pouvoir, que bien qu'il eût proposé au Sultan d'acheter le grand-vizirat au prix de quarante mille ducats, et qu'il eût refusé obéissance à Mourad-Pascha, celui-ci se vit forcé d'épargner sa vie. Mais Lorsque Nassouh-Pascha eut été nommé grand-vizir, et qu'il fut devenu gendre d'Ahmed en recevant la main de sa fille âgée de trois ans, son avarice et son ambition ne connurent plus de bornes. Sa vengeance tombait impitoyablement sur tous ceux qu'il pouvait regarder comme un obstacle à ses projets. Il avait trois puissans ennemis dans les personnes du moufti, du kislaraga et du khodja, à qui leurs relations intimes avec le Sultan permirent d'insinuer insensiblement dans son esprit le soupçon, non peut-être entièrement dépourvu de fondement, que le

[1] D'après Baudier et Grimstone, il aurait été fils d'un prêtre grec; mais Naïma, p. 283, en parlant de son arrogance envers Mourad-Pascha, dit expressément *Arnaoud Djinsi*, de famille albanaise.

[2] Le diplôme qui investit le père de Mir Scheref de tout le Kurdistan se trouve dans Sari Abdoullah, nº 134.

grand-vizir ne tendait à rien moins qu'à l'usurpation du trône. Les qualités personnelles de Nassouh lui avaient valu l'admiration de la foule. Il était d'un extérieur imposant, plein de bravoure et d'éloquence, mais en même temps fougueux, emporté, et incapable de procédés concilians ; aussi cherchait-il continuellement à abaisser les autres vizirs. La vie des hommes n'était rien pour lui [1]; il ne connaissait au monde que la richesse et le pouvoir. Au lieu d'anéantir les restes des rebelles d'Asie, il vendit à leurs agas des places de receveurs, de commissaires d'instruction, de greffiers, et opéra une telle perturbation dans les fonctions publiques de l'empire, qu'il en conféra quelques-unes jusqu'à dix fois [2] pendant son grand-vizirat. A l'époque où il avait été envoyé au secours de Mourad-Pascha contre les révoltés, il avait pris un château de la tribu kurde d'Aschti, en avait renfermé les habitans au nombre de trois ou quatre mille, hommes, femmes et enfans, dans une immense excavation, et les avait fait étouffer par la fumée. Lorsqu'il fit exécuter Khizr-Efendi, qui avait été envoyé en Asie en qualité de nischandji, il dit à ceux qui regrettaient la sévérité déployée envers Khizr, et rappelaient ses anciens services : « Je l'ai débarrassé de tous les maux

1 Naïma, p. 302. *Katli insan babindé düdjadjeden ehwen we kesri füdjadjden eshel*, c'est-à-dire « il tua les hommes avec la même facilité » avec laquelle on tue les poules et avec laquelle on brise du verre. »

2 Sapienza, f. 35. *Nassuf Baxa quito parte del sueldo a los Espayes de la parte de la Europa entre los quales ay algunos riquisimos por darlo a los Espayes de la parte d'Asia que haviano perdido las suyas por ocasion de los rebeldes.*

» de ce monde, et lui ai donné le paradis ; de là il ne » demandera point vengeance contre moi[1]. » Les flatteurs et les astrologues nourrirent en lui la pensée qu'il était né pour la domination. Lorsqu'après son élévation au grand-vizirat, il eut refusé, par orgueil, de rendre au moufti la visite usitée en pareille occasion, et que le Sultan lui eut ordonné de se conformer aux coutumes établies, il se couvrit la tête du turban le plus étroit qu'il put trouver, et se rendit dans un esquif à six rames à la maison de plaisance du moufti sur le Bosphore. Dès qu'il eut mis pied à terre, le moufti vint à sa rencontre ; mais Nassouh se contenta de lui faire une simple salutation, puis il lui tourna le dos et remonta dans sa barque. Il adressa trois rapports au Sultan sur la nécessité d'exécuter Ali-Pascha, gendre de Mourad, ancien gouverneur d'Ofen. Ahmed ne sauva la vie à ce dernier qu'en lui envoyant l'ordre, par un officier des bostandjis, de partir aussitôt pour Wizé en qualité de sandjak. Pendant le dernier séjour de la cour à Andrinople, plusieurs circonstances avaient appelé la colère du Sultan sur la tête de Nassouh. Dans une chasse, Ahmed vit avec surprise un faucon s'élancer d'un buisson et s'efforcer de ravir au sien sa proie. « Quel est l'impudent, s'écria-t-il, » qui prend ma chasse ? » Puis se dirigeant vers le lieu d'où le faucon était parti, il vit une troupe de cavaliers tscherkesses bien armés, dont il était loin

[1] Naïma dit, il ne prit aucune connaissance du précepte de Dieu : *La taktil en-nefs elleti haremallahi illa bilhakki*, c'est-à-dire « ne tue pas » l'ame consacrée à Dieu, à moins que ce ne soit une justice. »

de soupçonner la présence : c'était la suite de Mohammed-Ghiraï, frère du khan des Tatares, que Nassouh avait invité à se rendre à Andrinople et à le suivre à la chasse, dans l'espoir d'y trouver l'occasion de le faire agréer comme khan. Mohammed excusa son arrivée par l'invitation que lui avait adressée le grand-vizir ; mais les confidens du Sultan accusèrent Nassouh auprès de lui, de n'avoir fait venir le prince tatare, issu du sang de Djenghiz-Kkan, que pour l'élever sur le trône des Ottomans. Ces menées eurent pour résultat immédiat l'emprisonnement de Mohammed-Ghiraï dans les Sept-Tours ; son frère n'évita le même sort, à Kili, que par la fuite. Quelque temps après, le Sultan assistant dans la mosquée à la prière du vendredi, un émir, dont un aga de Nassouh avait voulu séduire la femme, jeta son turban vert à terre en présence de l'assemblée et s'écria : « Mon Padischah, Padischah des Ottomans ! que signifie cette » tyrannie d'un ramassis de Kurdes et de Turcs, qui » se prévalent du libre accès qu'ils ont auprès de ta » personne pour se livrer à toutes sortes de crimes ? » Le Sultan fut vivement affligé de ce scandale. Au retour d'Ahmed à Constantinople, Nassouh s'apercevant que les intrigues du moufti et du khodja faisaient baisser chaque jour son crédit, résolut de se défaire de ses deux ennemis ; mais pour échapper à la colère que ce double meurtre ne pouvait manquer de causer au Sultan, il fit placer par son kiaya Behram cinquante chevaux aux portes de Constantinople, afin de pouvoir s'enfuir sans retard en Albanie, dès qu'il

aurait assouvi sa vengeance sur le moufti et le khodja. Behram dénonça au Sultan les projets de Nassouh, dont la mort fut dès lors résolue. Le grand-vizir fit une dernière tentative pour ressaisir sa toute-puissance, et dit au Sultan : « Ou ce que j'ai décidé s'exé- » cute, et Votre Majesté se rend à mes sages avis, ou » je donne ma démission du grand-vizirat; un autre » de vos esclaves prend le sceau, et moi je m'empoi- » sonne. » A ces mots, le Sultan ne put retenir sa colère : « Traître, s'écria-t-il, c'est donc toi qui as em- » poisonné Mourad-Pascha ! c'est bien ! » Le vendredi suivant (17 octobre 1614 — 13 ramazan 1023), le grand-vizir, qui devait accompagner le Sultan à la mosquée, s'excusa de ne pouvoir remplir ce devoir en alléguant une indisposition. Le bostandji-baschi, accompagné de cent bostandjis, se rendit auprès de Nassouh, sous prétexte de s'informer de sa santé, et il l'étrangla conformément aux ordres qu'il avait reçus d'Ahmed [1].

La mort de Nassouh, dit l'historiographe de l'empire, revivifia le monde ; son trésor du moins servit à réparer les finances épuisées du Sultan. Des bois-

1 Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, p. 408. Mézeray, II, p. 186-196. La Motraie. Naïma, p. 303. Petschewi, f. 284. *Fezlikê*, p. 198. Osmanzadé Efendi, *Biographies des Vizirs*. Ottavio Sapienza, qui se trouvait alors à Constantinople, explique sa chute par la découverte faite par l'épouse de Cicalazadé, sœur du Sultan, d'une correspondance perfide de Nassouh avec la Perse. Voyez aussi Grimstone. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien dit à ce sujet : *Mandò un mercante delli verdi con denari in Persia per comprare 120 some di sete, il quale di ritorno doveva spargere fama, che queste sete erano del Re di Persia, non volendo Nassuf che si rompese colla Persia.* Maggio 1615.

seaux remplis de perles, plus d'un million de ducats et autant d'écus; mille dix-huit sabres incrustés d'or, d'argent, et enrichis de pierreries, dont un seul, garni de diamans, était estimé cinquante mille ducats; des magasins pleins de tapis de Perse et d'Egypte, d'étoffes d'or, de satin et de velours; onze cents chevaux, parmi lesquels quatre cents jumens arabes; quarante paires de larges étriers d'or massif, dix-huit mille chameaux, quatre mille bêtes de somme, six mille bœufs, cinq cent mille moutons: tels étaient les fruits des rapines et des exactions de Nassouh; la plupart de ces richesses revinrent au Sultan. La place de grand-vizir fut conférée au gendre d'Ahmed, Mohammed, qui réinstalla immédiatement Ali-Pascha-zadé dans le gouvernement d'Ofen, et investit Kalender-Pascha de la dignité de vizir, vacante par la mort d'Yousouf. Quelques mois après (30 juin 1615—3 djemazioul-akhir 1024), le moufti Mohammed, fils de Seadeddin, mourut de la peste et fut enseveli à Eyoub à côté de son père [1]. Parfaitement versé dans les trois langues dont la connaissance approfondie est absolument nécessaire aux savans ottomans, c'est-à-dire l'arabe, le persan et le turc, il a laissé dans chacune d'elles des ouvrages en prose et en vers; il est l'auteur d'une collection de modèles de style épistolaire, d'une traduction du *Borda* ou poëme de Boussiri en l'honneur de Mohammed, et de la continuation

[1] *Il Mufti morto della peste, lasciato gran quantita d'oro, in luogo suo il fratello, il quale e nemico dei Christiani, molto rigido nel trattar e molto scrupuloso nel ricever.* Sum. del. Rel. venet.

de l'histoire de l'empire par son père, intitulée : *Couronne des histoires.* Esaad, frère de Mohammed, musulman zélé et ennemi des chrétiens, arriva à Constantinople le jour même qui avait été désigné pour une prière publique contre la peste ; il présida à cette prière comme moufti à la place de son père.

L'ambassadeur persan, Kazikhan, que Nassouh avait envoyé à Constantinople, avait conclu la paix au nom de son maître, et était retourné en Perse, accompagné du tschaousch Indjilli (l'évangeliste ou le porteur de bonne nouvelle); et cependant le tribut annuel de soie, stipulé dans le traité, n'avait pas encore été envoyé depuis deux ans. A ce grief vint se joindre l'expédition de Schah-Abbas contre la Géorgie[1], dont le prince légitime, Simon Louarssab, était mort quatre ans auparavant dans les prisons des Sept-Tours[2]; Abbas avait annoncé cette campagne à la Porte quelque temps avant l'exécution de Nassouh[3]. Ces motifs réunis firent résoudre la guerre contre la Perse. Le grand-vizir partit de Scutari le 22 mai 1615 (23 rebioul-akhir 1024), et arriva à Haleb à la fin d'août seulement. L'astronome de la mosquée du sultan Sélim, Derwisch Thalib Efendi, avait réglé la marche de

[1] *Re di Persia attende a fabricar nella provincia di Gilan una fortezza Ferachbad, e faceva grandissimi presenti contra quelli Principi di Georgiani, i quali riprendono i luoghi che detto Re li prese l'anno passato. Rapport* du baile Nani, du 28 novembre 1615.

[2] *Morte di Sinan Georgiano suocero del Re di Persia, stato lungamente prigione alle sette torri.* Gen. 1611.

[3] Les deux lettres se trouvent dans la *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah.

l'armée d'après les aspects des astres, et avait tellement influencé le général en chef, qu'on résolut de ne plus tenter cette année aucune entreprise. En conséquence, l'armée prit ses quartiers d'hiver à Meràsch, Malatia, Siwas et dans la Karamanie; le grand-vizir passa lui-même la mauvaise saison à Haleb. Etmekdjizadé Ahmed-Pascha fut envoyé par Mohammed à Constantinople en qualité de kaïmakam, où sur ces entrefaites étaient arrivés l'ambassadeur persan Kasim et Indjilli-Tschaousch[1]; mais la guerre étant depuis long-temps décidée, Kasim ne put obtenir d'audience et fut enfermé dans sa maison. Au printemps suivant, dans le courant du mois d'avril 1616, l'armée partit de Haleb. Lorsqu'après avoir franchi les Alpes de Gœksoun, elle arriva dans la plaine d'Akschar, elle fut jointe par les troupes du beglerbeg de Roumilie, Daoud-Pascha. Le gouverneur du Diarbekr, Dilawer-Pascha, et celui de Wan, Tekeli Mohammed-Pascha, reçurent l'ordre de marcher contre Eriwan, tandis que Sidikhan, l'émir des Kurdes, se porta contre Nehavend. Karss, ravagée par les Persans, fut reconstruite et repeuplée par de nouveaux colons. Pendant le siége d'Eriwan, Tekeli Mohammed-Pascha livra combat à quatre khans, et remporta sur eux une victoire signalée; il envoya mille têtes et cinquante prisonniers au grand-vizir qui assiégeait Nakhdjiwan. Après un siége de quarante jours, au moment où les Ottomans se disposaient à battre en retraite,

[1] *L'ambassadore di Persia fece sua entrata insieme con Ingeli Ciaus e Mustafabassa fatto prigioniero nell' ultima guerra.* Agost. 1615.

Nakhdjiwan capitula, sous la condition du rétablissement du traité de paix conclu par Nassouh, et de la réduction du tribut à la moitié des charges de soie stipulées. L'armée, qui avait consommé toutes ses provisions sous les murs de Nakhdjiwan, en essayant de la réduire, trouva, après qu'elle se fut rendue, les magasins de la ville entièrement vides, et fut forcée, par la crainte de manquer de vivres, à un prompt départ. Comme l'hiver était très-avancé, un grand nombre de soldats moururent de froid au passage des Alpes de Soghanlü Yaïlasi. La mauvaise issue de cette campagne, dans le cours de laquelle on n'avait pas seulement reconquis Eriwan, eut pour suite la déposition de Mohammed [XIII]. Le Sultan ayant témoigné l'intention de changer le grand-vizir, le kaïmakam Etmekdjizadé ne doutait point qu'il n'eût la succession de Mohammed. Le jour où la nomination du nouveau grand-vizir devait être signifiée aux vizirs et aux oulémas assemblés, le moufti se rendit au seraï; le Sultan lui demanda sur qui son choix devait tomber : « D'après l'ordre hiérarchique, répondit le » moufti, le grand-vizirat revient à Etmekdjizadé. — » A la vérité, il est kaïmakam, dit le Sultan; mais je » l'ai surpris quelquefois faisant des mensonges, et un » grand-vizir ne doit pas mentir. — En effet, répliqua » le moufti, il est menteur, et en outre d'un caractère » tyrannique. » Il proposa alors au Sultan le kapitan-pascha Khalil, qui fut agréé. Après le départ du moufti, le Sultan reçut en audience le kaïmakam, et lui adressa la même question : « Si Votre Majesté l'ordonne, ré-

» pondit l'ambitieux, je sacrifierai mon ame et ma vie » à son sublime service. » Le Sultan n'ayant rien répondu, Etmekdjizadé considéra ce silence comme la promesse tacite de son élévation au grand-vizirat, et retourna chez lui avec cette persuasion. Cependant le Sultan envoya le sceau impérial à Khalil-Pascha, et un tschaousch vint de la part de ce dernier chercher le reïs-efendi, Yazidjizadé (fils de l'écrivain), qui dînait chez le kaïmakam. « Le grand-vizir vous appelle, dit » le tshaousch au reïs-efendi. — Le grand-vizir est ici, » répondit Yazidjizadé en montrant le kaïmakam. — » C'est Khalil-Pascha qui est grand-vizir, » répliqua le tschaousch, trompant ainsi cruellement les espérances du kaïmakam et d'Yazidjizadé. Khalil, dans les premiers jours de son administration, ne négligea rien pour humilier Etmekdjizadé. Il prêta l'oreille à toutes les accusations portées contre lui, et accueillit les réclamations de tous ses créanciers. Etmekdjizadé espérait du moins administrer Constantinople en qualité de kaïmakam, après le départ du grand-vizir pour la Perse; mais il fut encore déçu dans cette attente, car on rappela d'Ofen le gouverneur Sofi Sinan pour l'investir de cette dignité.

Avant de rien entreprendre contre la Perse, Khalil songea à pacifier la Moldavie et à chasser les Cosaques des frontières de l'empire. Samuel Korecky et Michel Wischniewetzky, alliés aux trois fils du prince moldave Jérémie Mogila, avaient expulsé, à la tête d'une armée de Cosaques, le voïévode Etienne Thomza, installé par la Porte, et avaient défait Ibrahim-Pascha

l'Ivrogne, kiaya du sandjak de Silistra, et les troupes de Bender et d'Akkerman. Le diwan envoya en Moldavie Iskender-Pascha, dernier gouverneur d'Erlau, avec les troupes de Bosnie, Syrmie, Semendra, Aladjahissar, Wouldjeterin et Silistra; Iskender-Pascha livra bataille aux Moldaves et aux Cosaques, et les battit. La *Domina*, c'est-à-dire la veuve du prince de Moldavie, ses deux fils, sa fille, épouse de Korecky, Korecky lui-même, furent faits prisonniers [1] et envoyés avec cinq cents Cosaques enchaînés à Constantinople, où depuis long-temps on n'avait pas eu à célébrer de pareils triomphes [2]. Etienne Thomza fut rétabli sur le trône de Moldavie. La fille de la Domina, la belle épouse de Korecky, avait été perdue en chemin, et on ne la retrouva qu'en promettant une rançon de trente mille écus à celui qui la ramènerait; elle avait été enlevée par un Tatare, et elle ne tarda pas à accoucher de deux filles jumelles, ce qui fit pendant long-temps les frais des chansons satiriques des Turcs [3]. Iskender-Pascha, renforcé de troupes moldaves, valaques et transylvaniennes, reçut l'ordre de marcher de nouveau contre les Cosaques. La Porte donna à l'ambassadeur polonais l'assurance que l'armée ottomane n'était pas dirigée contre la Pologne,

1 *La settimana passata fu condotto in Divano il Coreschi, genero della Principessa madre di Alessandro, doppo aver combattuto in Bogdania con 1600 cavalli all' incontro tutto l'esercito turchescho.*

2 Naïma, p. 315. *Stati condotti al Divano 20 bandiere et 160 schiavi polachi con catene al collo di quelli presi a Radolo* (Radoul) *e Iskenderbassa.* Ott. 1616.

3 Naïma, p. 315. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 255.

mais seulement contre les Cosaques qui ne cessaient de harceler les frontières de l'empire et de commettre toutes sortes de brigandages dans la Mer-Noire [1]. Les Cosaques d'Azov, qui s'étaient emparés de quelques vaisseaux turcs, étaient sujets de l'empereur de Russie; cependant l'ambassadeur russe qui arriva vers cette époque à Constantinople avec des présens et la mission de demander que la Porte interdit aux Tatares toute incursion en Asie [2], fut reçu avec les plus grands honneurs à l'embouchure du Bosphore par une galère impériale, et à Constantinople par le tschaouschbaschi et l'aga des sipahis (août 1616). Ses présens consistaient en fourrures de zibeline, quatre faucons et soixante dents de gros poissons. Dans une lettre que le Sultan avait envoyée au roi de Pologne par l'ambassadeur polonais Kochansky, il lui annonçait qu'il avait ordonné au khan de Crimée de s'abstenir de toute dévastation, et se plaignait en même temps des courses des Cosaques [3]. Cependant le roi de Po-

[1] *Ambassador di Polonia parte assicurato, che l'esercito di Iskenderbassa non e radunato che contra li Cosachi.* Sum. del. Rel. venet.

[2] *Stato andare, levare con una galea alla bocca del mar nero li ambassadori Moscoviti condotti alle rive di Costantinopoli, ove incontrati dal Ciausbassa e Sipahilar Agasi con una centinaia di Ciausi e Sipai, espongono, che non lasci passar il Tartaro in Asia, ma che lo tratenghi da cui per raffrenare i Polachie presente : timpani di zibellino, 4 falconi, 60 denti di pesce grandi per far maneghi di cercelli e anelli.* 6 Agosto 1616. *Sum. del. Rel. ven.*

[3] *Lett. del Gran Vezir al Re di Polonia in riposta a quelia riceauta per l'Ambassadore Gregorio Cochazk ultimo Ssafer* 1026 (28 mars 1617). Il existe aux Archives I. R. une lettre de créance délivrée par Sigismond III, sous la date du 19 mars 1614, à l'internonce Andrea.

logne n'ayant point fait cesser les hostilités de ces derniers, l'année suivante, l'armée ottomane, sous les ordres d'Iskender-Pascha, se porta dans la direction de la palanque Boudila sur le Dniester ; les troupes polonaises, commandées par le généralissime Stanislas Zolkiewsky, marchèrent à la rencontre des Turcs; un engagement général était devenu inévitable, lorsque le célèbre traité de Boussa, conclu le 27 septembre 1617 (26 ramazan 1026), vint rétablir la paix entre les deux pays ; d'après ce traité, les Cosaques ne devaient plus à l'avenir dépasser la rivière d'Oczakow (le Dniester) ; la Pologne renonçait à s'immiscer dans les affaires de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie ; en retour le Sultan s'engageait à faire respecter le territoire de Pologne par les Tatares de Crimée. Une copie du traité en langue polonaise, scellée du sceau de l'hetman, fut expédiée aux magnats polonais qui se trouvaient au camp de Zolkiewsky; Iskender-Pascha opéra immédiatement sa retraite. Pendant que les Cosaques et les Persans ravageaient les frontières européennes et asiatiques de l'empire, des différends s'étaient élevés à Galata entre le diwan et les représentans des puissances chrétiennes. Les jésuites qui avaient gagné le vicaire du patriarche, et l'avaient déterminé à écrire en leur faveur au roi de Naples et au pape, furent jetés en prison ; le vicaire fut pendu [1]; l'ambassadeur français ne put qu'avec peine racheter

[1] *Vicario patriarcale strangolato per lettere scritte al Re di Napoli, al Papa in favore dei Gesuiti incarcerati, difesi dall' Ambassadore di Francia.* Sett. 1616.

la liberté des jésuites, moyennant le sacrifice de trente mille ducats [1]. Le juge de Galata, nègre de naissance, rendit une ordonnance contre les chapeaux des juifs et les bonnets des chrétiens. De concert avec le deftertar Baki-Pascha, il voulut soumettre à la capitation tous les Francs sans exception, fussent-ils ou non au service des ambassadeurs étrangers. Les familles des représentans des puissances chrétiennes furent inscrites par le juge sur le registre des impôts, et les ambassadeurs eux-mêmes furent pendant quelque temps forcés à payer la capitation [2]. Sur leurs plaintes réitérées, le grand-vizir demanda à examiner leurs capitulations avec la Porte, pour voir si les réclamations du juge étaient fondées. L'ambassadeur français fut le premier qui envoya les traités conclus entre la Porte et la puissance qu'il représentait; les autres suivirent son exemple. Le grand-vizir reconnut qu'on n'avait aucun droit de leur imposer la capitation, et annula les décisions du juge de Galata [3]. Vers ce même temps,

[1] *I Gesuiti doppo 4 settimane di Carcere sono stati liberati e condotti nella casa dell' Amb. di Francia, poi ritenuti di nuovo; 30,000 Zecchini dati dall' Amb. di Francia per i Gesuiti che non partino.* 4 Ott. 1616. *Gesuiti partono cacciati da Costantinopoli.* 19 Ott.

[2] *Bakibassa Defterdar cattivo e il Cadi nero. Proibision al Bailo di visitar li Ambassadori Cesarei tenuti sotto guardia. Li Ambassadori costretti di pagare il Caragio.* 4 Ott. 1616.

[3] *Il Gran Vezir aveva domandato a tutti li ambassadori le loro capitulazioni, e che havendo l'Ambassador di Francia mandata la sua, tutti gli altri erano stati in necessita di far il medesimo, che il Mufti era contrario al negozio (che sia levato il Caragio) e ne dubita molto.* Febr. 1617. *Carazo levato.* Archives I. R. *Il Mufti difendeva la legge, il Bassa le capitulazione. Segno Imperiale ottenuto per la levazione del Caragio.* 8 Marzo 1617.

le Sultan fit partir un tschaousch, renégat espagnol, pour la cour de France, avec la mission de demander au roi la délivrance de ving-huit prisonniers turcs, et de l'intéresser en faveur des Maures expulsés de Grenade. Une ambassade du schérif de Fez et de Maroc vint également plaider à Constantinople la cause des Maures et empêcher la conclusion d'un traité de paix avec l'Espagne.

Le plus actif adversaire des jésuites [1] et du juge de Galata était le baile Nani, homme d'Etat distingué, dont la famille est célèbre par sa riche collection de monnaies et de manuscrits orientaux. Dans la première audience qu'il obtint du Sultan (avril 1615) à son arrivée à Constantinople, il fut, ainsi que son prédécesseur, revêtu de kaftans de drap d'or, et huit autres vêtemens d'honneur furent partagés aux personnes de sa suite. Dans les derniers temps, la Porte avait eu à se louer de Venise, qui n'avait pris aucune part aux expéditions des flottes maltaise et florentine; aussi le Sultan envoya-t-il aux autorités de Santa-Maura, Prevesa, Navarin, Coron, Malvoisie et Modon, des ordres qui leur enjoignaient de respecter le territoire de Venise, et de n'apporter aucun obstacle à sa navigation (avril 1615) [2]. Nani obtint avec les plus grandes peines un traité de commerce en forme de diplôme, rédigé

[1] *Sarà avertito per altraversar li disegni dei Gesuiti, che havevano dato principio al loro Seminario.* Maggio 1615. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Comandamento al Sangiaco di Carli Ili alli Cadi di Prevesa, S. Maura, per non lasciar armar caichi contra i Veneziani, alli Cadi di Modon, Coron, Malvasia, al Sangiaco di Hersek, che non sia fatta invasione alle fabriche dei confini.*

en quatorze articles et scellé du sceau impérial, pour suppléer aux clauses incomplètes de la capitulation qui avait été conclue lors de la conquête de Chypre par les Ottomans, et que depuis on s'était borné à renouveler [XIV]. Le baile vénitien s'efforça de faire stipuler dans ce traité, pour le commerce de Venise, les mêmes avantages qui avaient déjà été accordés aux Français, aux Anglais et aux Hollandais, et d'épargner à sa nation l'impôt sur l'argent monnayé, dont l'acceptation par l'ambassadeur de France avait beaucoup nui aux intérêts de ce pays [1]. Le Sultan écrivit au doge pour lui recommander ses coreligionnaires [2], les Maures chassés d'Espagne, et ses alliés les Ragusains [3]. Nani, tout en élevant des plaintes contre les violations du territoire de la république [4], s'occupa activement de faire interdire aux jésuites [5], aux Grecs

[1] *L'Ambassadore di Francia haveva grandamente pregiudicato alle capitulazioni del suo Re nel negotio del pagamento del dazio della moneta, havendo contentato di pagar 1 pot.* 1615. *Rel. ven.*

[2] La lettre d'Ahmed au doge est datée du 15 djemazioul-ewwel 1023 (23 juin 1614).

[3] *Lettera del Sig. al Doge in favore dei Ragusei, che si sono doluto delli eccessi della flotta Veneta, mandata per un Ciauso (Mousa) in Venetia*, 1617.

[4] La lettre d'Ahmed du 1er djemazioul-ewwel 1021 (30 juin 1612) est relative à la restitution des effets pris sur la galère de Berton Emmo; celle datée du 1er moharrem 1023 (11 février 1614) a pour objet le fort construit par les Vénitiens à Liesna. Dans une troisième lettre au doge, djemazioul-ewwel 1026 (mai 1617), le Sultan l'informe du départ de la flotte contre l'Espagne, et l'invite à la secourir.

[5] *Il Console di Aleppo scrive li Padri di S. Sepulcro esser constituti in pericolo di esser privati da quel Sacro monte con la fabrica di una moschea; principalmente afflitti i padri perche sono passati in quella*

et aux Arméniens[1] le pélerinage de Jérusalem, d'empêcher des constructions musulmanes sur la montagne des Oliviers[2], et s'opposa avec succès au projet qu'on avait formé de convertir une église de Pera en mosquée[3], sous prétexte que le Sultan y avait mis le pied. Les brigandages des Uscoques sur les frontières étaient un perpétuel sujet de plaintes entre la Porte, Venise et l'Autriche. Nani mit tout en œuvre pour obtenir leur expulsion de Segna, leur repaire accoutumé et inaccessible; mais les ambassadeurs de l'empereur s'opposèrent à cette demande, en alléguant que Segna était l'apanage du prince héréditaire d'Autriche[4]; Nani obtint du moins du grand-vizir, moyennant le sacrifice de quelques milliers de ducats, que les Uscoques fussent compris dans le dernier traité conclu avec l'empereur[5].

Alibeg et le Croate Gaspard Gratiani se rendirent à

parte due Gesuiti travestiti da Calogeri accompagnati col Patriarca di Gerusalemme con intenzione di privar i Franciscani di quei Santi luoghi. Giugno 1615.

[1] *Li Greci e Armeni ottengono un comandamento per aver la guardia del S. Sepolcro.* Giugno 1612.

[2] *Comandamento al Cadi di Gerusalemme ottenuto dal Nani circa il Monte Oleveto che non si facessero fabriche di Musulmani.* Djemazioul-akhir 1024.

[3] *Pericolo nel qual era la chiesa di S. Francesco di Pera di perdersi, havendo Turchi procurato, che il Sgr. passando vi entrasse, divertito Bostandjibassi.* Febr. 1604.

[4] *Segna pietra di scandalo essendo feudo del primogenito della casa d'Austria. L'ambass. Cesareo* (Gallo) *si oppone alla levazione dei Usca chi da Segna.*

[5] *Bailo pagò ai G. Vezir 2000 Zecchini per l'inserzione del capitolo degli Uscochi nella capitulazione fra S. M.* Dec. 1616.

Vienne (12 mai 1615) pour faire agréer à l'empereur Mathias de nouvelles modifications au traité de Sitvatorok; ils ouvrirent à cet effet des négociations avec le cardinal Clesel, fils d'un boulanger comme le vizir Etmekdjizadé, et l'ame du gouvernement impérial [1]. La politique des Hongrois et du palatin Thurzo, président de la diète convoquée à Lintz, paralysa tous les efforts que fit l'empereur pour recommencer la guerre avec les Turcs. Ce fut en vain qu'on leur montra, pour les déterminer aux hostilités désirées, les quinzième et seizième articles du traité de Sitvatorok, d'après lesquels les villages relevant d'Erlau, Fülek, Novigrad et Szeczeny, devaient payer leurs impôts à Erlau, Hatwan, Ofen et Gran; l'assemblée pencha vers la paix, et conseilla même à l'empereur de ne point pousser Bethlen à se jeter entièrement dans les bras des Ottomans. Le cardinal Forgacz s'opposait à l'exécution du traité, en alléguant à son collègue Clesel que les habitans de ces villages ne devaient pas comme chrétiens payer impôt aux ennemis de la chrétienté [xv]; mais Clesel lui fit observer que l'empereur lui-même avait pendant long-temps été tributaire des Turcs. D'après les nouvelles modifications apportées par les Turcs au traité de Sitvatorok, qui, à proprement parler, n'était pas encore entré en pleine vigueur, les palanques bâties récemment par les Hongrois devaient être démolies, l'impôt sur les villages en question était accordé, les garnisons hongroises

[1] Les paschas turcs et le moufti, dans leurs lettres à Clesel, reconnaissaient sa haute influence, en lui donnant le titre de grand-vizir.

qui avaient violé la paix devaient être remplacées par des garnisons allemandes. Les plénipotentiaires turcs, le mouteferrika, Ahmed-Aga, kiaya d'Ali, pascha d'Ofen, et Gaspard Gratiani, signèrent une capitulation en vingt articles avec les commissaires de l'empereur, les cardinaux Forgacz et Clesel, le président du conseil aulique Mollard, le comte Altheim, baron de Solms, le capitaine Ladislas Petsche, et le président de la trésorerie hongroise Appony; on convint de part et d'autre que la paix de Sitvatorok serait renouvelée pour vingt ans, que les forts construits depuis la conclusion de ce traité par les deux puissances seraient démolis, que les prisonniers faits depuis cette même époque seraient rendus, que soixante seulement des cent cinquante-huit villages dont les Ottomans avaient demandé à percevoir les impôts seraient tributaires de la Porte, qu'une commission nommée par les deux parties déciderait la question non encore résolue des taxes sur les villages restans, et qu'enfin des consuls seraient chargés de veiller à la sûreté du commerce des deux nations. La ratification [1] de l'empereur arriva à Constantinople vers la fin de l'année, et comme celle du Sultan se trouva en différer encore sur plusieurs points, les mêmes plénipotentiaires

[1] *Confirmatio et ratificatio itemque extentio conditionum pacis Thorockiensis inter Romanorum Imperatorem Mathiam et Turcarum Acomathem primum Sultanum, ut illæ anno 1615 inter utramque partem tractatæ conclusæ sunt.* Anno Dom. 1615. La paix fut signée à Vienne le 1er juillet; la ratification, datée de Prague, porte la date du 1er décembre. La ratification du Sultan est datée du 15 schâban 1024 (9 septembre 1615). Comparez Naïma, p. 308, et le *Fezliké*, f. 205.

s'assemblèrent le 1er mai de l'année suivante (1616), pour rectifier les modifications apportées de nouveau au traité par les Ottomans ; Ali-Pascha et Altheim firent agréer des clauses supplémentaires, qui stipulaient la destruction des palanques construites depuis l'année précédente jusqu'à ce jour par les deux puissances, et aplanissaient certaines autres difficultés.

Le cardinal Clesel proposa à l'empereur de choisir pour ambassadeur à Constantinople, le baron de Teufel, qui déjà sept années auparavant avait été investi de cette dignité, et de lui adjoindre un noble hongrois ; il calcula les frais de l'ambassade et des présens à raison de trois cent mille florins, et invita l'empereur à prendre sur lui cette dépense, lui représentant qu'il importait à sa dignité de ne point grever le trésor public des libéralités qu'il avait à faire. Mais ce fut le baron Hermann de Czernin, capitaine de la bourgeoisie de Prague, sur qui tomba le choix de l'empereur ; on lui associa l'Italien César Gallo. Czernin et Gallo se rendirent donc à Constantinople avec une suite de cent cinquante personnes, et dans la compagnie des ambassadeurs turcs Ahmed-Kiaya et Gratiani. A Ofen, Czernin fut reçu avec une parfaite distinction par le gouverneur Ali-Pascha, Hongrois de naissance et beau-frère du Sultan, qui lui alloua cent vingt-cinq florins pour ses dépenses journalières (1er juin 1616). Il obtint la délivrance de trois des prisonniers qui à Stuhlweissenbourg étaient tombés avec le comte Isolani au pouvoir des Ottomans, et parmi lesquels se trouvait Rodolphe Laschansky. A Belgrade, le juge

Habil, alors presque octogénaire, traita Czernin de la façon la plus amicale (28 juin). Les secrétaires et les écuyers des ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise, et un certain nombre de tschaouschs, allèrent à la rencontre de Czernin, à un demi-mille hors de Constantinople. Czernin fit son entrée dans la ville entre l'ambassadeur turc et le tschaousch-baschi, et précédé de six jeunes nobles, des cavaliers de la légation, de cinq trompettes et tambours, et d'un enseigne portant un étendard dont un côté représentait le Christ sur la croix, et l'autre l'aigle d'Autriche. Cette innovation, que n'avait encore osée aucun ambassadeur chrétien, mit toute la ville en émoi. On rappela alors une vieille prophétie, d'après laquelle l'empire serait en danger de périr lorsque l'étendard de la croix flotterait à Constantinople[1]; tous les habitans et le Sultan lui-même prirent l'alarme à cette occasion. Les bruits les plus contradictoires circulèrent dans la capitale; les églises, les cloîtres et les maisons des chrétiens regorgeaient d'armes, disait-on, et les Grecs devaient s'en servir pour secouer le joug. Les Cosaques étaient sur le point d'envahir de nouveau les côtes de la Mer-Noire et de pénétrer dans le canal de Constantinople; enfin les jésuites, disait-on, avaient le dessein de s'emparer de

[1] *Descrizione dei Franchi a Galata (che non arrivano a mille) nata dal sinistro augurio preso di quella bandiera, con la quale fecero gli Ambassadori Cesarei la loro intrata, trovando Turchi nelli loro libri, che quando si vedra la croce con stendardo in Costantinopoli sara certo segno della caduta dell' Impero.* Settemb. 1616.

la ville. L'ambassadeur impérial fut gardé à vue, toutes les maisons chrétiennes furent visitées; le vicaire-général des Franciscains à Galata fut jeté à la mer, et quatre jésuites furent emprisonnés dans les Sept-Tours. Le Sultan fit lui-même des rondes pendant la nuit, accompagné de ses gardes. Cependant lorsqu'on eut reconnu la fausseté de tous ces bruits, on rendit la liberté à Czernin (4 septembre), en lui promettant une réparation convenable; mais s'il n'obtint pas cette réparation, il put trouver une compensation suffisante dans la pensée même, que, le premier des ambassadeurs chrétiens, il était entré à Constantinople, enseignes déployées et musique en tête, et avait ainsi justifié la prophétie relative à la décadence de l'empire ottoman.

Czernin, après avoir remis au kaïmakam Etmekdjizadé la lettre de l'empereur et celle du cardinal Clesel, ainsi que les présens, fut, le 4 septembre 1616, admis à l'audience du Sultan. Les ambassadeurs impériaux Czernin et Gallo étaient arrivés à Constantinople en même temps que les ambassadeurs turcs, Ahmed-Pascha et Gratiani. A leur entrée dans la ville, on avait porté en triomphe deux mille têtes de Persans, trois étendards et sept enseignes de la musique persane; trente-trois personnes de la suite de Czernin et de Gallo avaient été revêtues de kaftans d'honneur, et la même distinction avait été accordée à douze hommes portant au bout de leurs lances les têtes des prisonniers suppliciés, de sorte que les uns et les autres se trouvaient être mis sur le même rang. Les plé-

nipotentiaires impériaux durent se sentir d'autant plus offensés à la vue de ces trophées, qu'ils étaient envoyés par le transfuge hongrois Tœkely [1], alors pascha de Wan, le seul général qui, dans l'expédition du grand-vizir Mohammed, gendre du Sultan, surnommé le *Bœuf*, eût sauvé l'honneur des armes ottomanes. Gratiani, le jour de son audience, eut l'honneur de haranguer le Sultan; les ambassadeurs autrichiens furent admis au baise-main, mais non au festin d'usage chez le grand-vizir, comme pour leur faire sentir que les rapports d'amitié récemment renoués étaient loin d'être entièrement rétablis; cependant, fidèle à sa promesse, l'empereur avait envoyé au Sultan des présens d'une valeur de cinquante mille florins [2], parmi lesquels se trouvait une pharmacie portative dont toutes les pièces étaient d'argent. La difficulté des négociations entre l'Autriche et la Porte consistait toujours dans la question transylvanienne. Bethlen avait livré traîtreusement au pascha de Temeswar Arad et Lippa. Czernin se plaignit au kaïmakam, en présence de l'envoyé de Transylvanie, Ballasti Ferenz, de la complicité du pascha et de l'invasion des Turcs à Egerszegh. L'envoyé transylvanien prétendit

1 *Rapport* de l'ambassadeur I. R. Naïma et le *Fezliké* rendent une pleine justice à Tœkely-Pascha. Naïma, p. 311, dit : *Boundan sonra Tekeli Mohammed Pascha boulend ischtihar bouldi*, c'est-à-dire « plus tard, Tœkely-Pascha devint très-célèbre.

2 *Ambassadori Cesarei non hano havuto come speravano il banchetto pubblico, segno manifesto che i loro negozi non sono ancora terminati. Nel entrar a S. M. il Czernin ha dato la man destra, al Gallo nel uscire, questo l'ha cessa al Czernino; sono vestiti 33.*

que la Transylvanie était sous la protection immédiate du Sultan, et que l'empereur n'avait aucun droit de s'immiscer dans les affaires de ce pays ; Czernin soutint l'opinion que Lippa, Arad et Jenœ ne devaient pas être détachées de la Transylvanie en faveur de la Hongrie ou de la Porte. De son côté, le kaïmakam se plaignit que l'empereur eût accepté d'Homonai la couronne de Bocskai, et qu'on eût délivré à Radoul un passe-port pour quitter les Etats autrichiens, et rentrer en Valachie à main armée. Czernin répondit que jamais l'Autriche n'avait songé à sanctionner les actes des rebelles, qu'on avait reçu la couronne de Hongrie non pas des mains de Homonai, mais de celles du palatin, et qu'on avait donné à Radoul un passe-port pour voyager et non pour entrer en Valachie avec des troupes. Lorsque Czernin voulut quitter Constantinople, la Porte s'y opposa. César Gallo seul fut renvoyé avec un traité de commerce en cinquante articles, le premier de ce genre conclu entre l'Autriche et la Porte, et dont la rédaction est due à Czernin; il fut accompagné à Vienne par Gaspard Gratiani, qui avait été nommé duc de Naxos et de Paros [1], et qui était chargé de présens pour l'empereur, en retour de ceux que celui-ci avait envoyés au Sultan. Cependant Czernin ayant reçu de nouvelles instructions, il demanda que le traité, qui lors de la révolte de

[1] *Il Cadilesker della Rumili amico del Gratiani propone per lui il Ducato di Nixia, si oppone il Cadilesker di Anatoli, non convenir alla legge levar il commando ad un Cadi per darlo ad un infedele, che si faccia Musulmano.*

Bosckai avait consacré la souveraineté de la Porte sur la Hongrie, fût anéanti, comme la lettre par laquelle le Sultan promettait sa protection aux Hongrois rebelles avait été détruite à la diète de Presbourg [1]. « L'empereur était loin de vouloir faire la guerre à » cause des Heiduques, » disaient les instructions de Czernin; « mais il désirait que la place de gouver» neur d'Ofen, vacante par la mort d'Ali-Pascha [2], » fût conférée au gouverneur de Kanischa, Ahmed. » Cependant, comme le Sultan avait investi du gouvernement d'Ofen, immédiatement après la mort d'Ali, l'ancien gouverneur d'Egypte, Sofi Mohammed, puis Nakkasch Hasan-Pascha, on ne put satisfaire à cette demande [3]. Les Turcs réclamèrent Fülek, Novigrad et Zechin, dont les Hongrois s'étaient emparés contrairement au traité; ils demanRevenue-

1 Lettre de créance de Czernin. *Herman Tschernin a Chudieniz in Zlebi Consiliarius et Capitaneus civitatis Pragensis cum socio Cesare Gallo Consiliaro una cum legatis Turcicis Ahmed Kihaja et Gasparo Gratiano missi.* Lettre de recréance pour Ahmed et Gratiani, du 18 mai 1615.

2 *Der Heiduckhen willen denen gleich gildt von des Geldes wegen Turggen und Christen zu dienen, so dem Raub nachgehen, keinen Glauben haben, baldt hir, baldt dort streifen, bei denen weder Gott noch Gewissen ist, des Kriegswesens ainiche erfarenheit haben, alles zur Beut, und da sie widerstand verspüren zur Flucht richten, den Teitschen veindt, ihrer aignen Nation untreu, zur Defection und abfall leicht zu bekumben sein, kain eigentlichs disegno ihrer actionen nit haben, Alles auf wagniss und opiniones stellen, dass ihnen nemlich dieser oder jener helfen werde.*

3 Khevenhüller, *Annales Ferdinandi*, VIII, p. 1108; et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *E morto il Bassa di Buda, haveva eletto Mohametbassa Vesir, fu gia Bassa del Cairo, uomo di bona natura, richissimo.* Dec. 1616.

dèrent également Waitzen en compensation de Bolondwar, qui avait été détruite, disant que César Gallo s'était engagé à adresser sur ce sujet un rapport à l'empereur. Le kislaraga, qui alors était l'ame du gouvernement, fit appeler l'agent impérial Starzer, et se plaignit à lui de l'envoi du comte Althan en Pologne, parce que cette mission ne devait avoir pour but, disait-il, que la conclusion d'une alliance entre l'Autriche et ce pays contre la Porte. Sur les insinuations de Bethlen, le moufti fit à Starzer des représentations semblables. En de telles circonstances, Czernin ne pouvant pousser ses négociations et obtenir, ainsi que le lui recommandaient ses instructions, la création d'une place de consul autrichien à Constantinople conformément au traité, prit congé du Sultan, du kaïmakam, du moufti, et partit pour Vienne (10 juin 1617). A Ofen, l'ambassade fut maltraitée, pillée et jetée en prison, sous prétexte qu'elle avait enlevé une jeune fille turque dont on demandait la restitution. Czernin fut retenu dans la maison du pascha : ce ne fut que lorsque le quartier-maître, Pierre Buonuomo, fut arrivé avec une lettre de l'empereur pour le pascha d'Ofen, que Czernin put se remettre en route ; il fut forcé cependant de laisser trois jeunes filles qu'il avait achetées, et qui, après avoir abjuré l'Islamisme pour la religion chrétienne, déclarèrent vouloir embrasser de nouveau leur ancien culte.

Pendant que les deux ministres dirigeans de la Turquie et de l'Autriche, le kaïmakam Ahmed et le cardinal Clesel, renouvelaient le traité de Sitvatorok par

celui de Vienne, le sultan Ahmed mourut, après une courte maladie, dans la vingt-huitième année de son âge et la quatorzième de son règne (22 novembre 1617 — 23 silkidé 1026). On appela à Constantinople le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari, pour laver le corps ; mais, trop vieux pour se charger de ce soin, Mahmoud envoya à sa place le scheïkh Schaaban Dedé. Ahmed ne voulut et ne fit jamais rien par lui-même, il subit pendant toute sa vie le joug de son khodja, du moufti, de ses femmes et du kislaraga ; cette indécision et cette faiblesse du caractère d'Ahmed ressortent suffisamment des événemens de son règne. Les louanges que lui donnent Naïma et Valieri pour son amour de la justice semblent justifiées par quelques-unes de ses actions ; mais on ne saurait l'absoudre de sa cruauté. Il peut avoir indemnisé quelques possesseurs de vignobles des dommages qu'il leur avait causés par ses chasses ; il peut avoir préféré regarder comme fou que comme meurtrier le derwisch qui lui avait jeté une pierre à l'épaule, et une pareille interprétation de cet acte agressif a pu lui être comptée par quelques-uns comme un mérite. Mais il faut bien accuser de cruauté celui qui fit trancher la tête à un derwisch qu'il avait déclaré insensé ; qui trancha lui-même la tête au grand-vizir, étranglé d'abord avec les cordes d'une tente et qui donnait encore signe de vie ; qui fit exécuter un grand nombre de ses vizirs, et qui avait l'habitude d'empoisonner ses eunuques [1] ; enfin

[1] *Il Re ha fatto dar con una tazza di Sorbeto il veneno ad un Moro*

qui, à la vérité, lors de son avènement, épargna la vie de son frère Moustafa, parce que ce prince était alors le seul héritier du trône, mais qui depuis ne s'abstint de le mettre à mort qu'à cause des présages sinistres qui vinrent le détourner de la réalisation de ce projet [1]. Ahmed laissa dans son trésor un million de ducats, mille dix-huit sabres enrichis de pierres précieuses, et d'immenses richesses. Les seuls actes véritablement louables de son règne sont ses fondations pieuses, et entre autres la construction d'une mosquée sur l'hippodrome, qui fut dotée d'une académie, d'un imareth et d'un hôpital de fous. Les embellissemens faits par Ahmed à la Mecque et à Médine, la pompe avec laquelle il ordonna qu'on célébrât tous les ans dans sa mosquée la nativité du Prophète, l'exposition dans le seraï des saintes reliques du père des croyans, l'institution de lecteurs du Koran, qui tous les vendredis lisaient le livre sacré dans son palais, les ordonnances qu'il rendit contre le vin, sont autant d'œuvres dont le mérite ne peut être bien apprécié que par les Musulmans; mais ce Sultan a laissé un monument qui est à la fois plus grand et plus général : c'est le Kanounnamé [2] qui porte son nom et qui fut publié deux ans après sa mort par l'intendant du trésor, Ali-

Eunuco ordinando poi che fosse immediatemente condotto al vecchio Seraglio, ma per strada comminciò a gonfiare e terminò la vita. 1615.

[1] *Il Re ha più volte dato ordine che detto suo fratello sia fatto morire, ma pare che sempre li sia successo qualche mal incontro in questi giorni che si doveva far l'esecuzione.* Sum. del. Rel. ven.

[2] Ce *Kanounnamé* a été traduit, et porte le titre : *Descrizzione totale di tutta la potenza Ottomana e delle forze militari di tutto il suo Impe-*

Mouezinzadé. Ce Kanounnamé ne contient à la vérité aucune loi nouvelle, mais il classe avec plus de méthode celles qui alors étaient en vigueur dans l'empire, adopte une meilleure répartition des sandjaks et des gouvernemens, des siamets et des timars, fixe les forces de terre et de mer, organise la cour intérieure et extérieure du souverain, et distingue avec plus d'ordre les anciennes ordonnances relatives à la police, aux finances et aux fiefs [1]. Le prétendu frère d'Ahmed qui, sous le nom d'Yahia et revêtu du froc de moine chrétien, parcourut toute l'Europe, demanda des secours à Varsovie, Prague, Florence, Paris, Naples et Rome, pour le mettre en possession de l'empire ottoman, et trouva une foi apparente aux fables qu'il débitait sur sa naissance, paraît avoir été un aventurier grec. Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Mourad IV et Ibrahim Ier, moururent par la suite sur le trône (Osman II et Ibrahim Ier tombèrent victimes de la révolte des janissaires); les quatre autres (Mohammed,

rio, provincie et regni, con li nomi d'esse et delli Passalati, Beglerbeiati, Sanzachati, rendite, commende et governi con loro contributioni distintamente espressi; presentata al Gran Turco S. Ahmet-Han dal Primo Vezir, cioe Presidente maggior, tradotta parola per parola pontualmente senza alterazione nel essentiale dal Turco in Italiano.

1 *Il Sr. ha voluto veder i libri delle sue entrate e spese, li Defterdari li hanno fatto conoscere, che al presente entrano in Casine solamente tre millioni di zechini per causa della guerra, e la spesa e di sei millioni al anno. — Nel riveder il conto delle milizie ha trovato che paga 55 m. Genizari, 20 m. Sipahi, che in affetto non arrivano quelli a 36 e questi a 12,000 a esser cresciuto il numero di tutti il stipendiati; se ne dolse col Mufti e Capiaga, li e stato detto non esser tempo al presente di metter mano per la guerra a questo negozio.*

Souleïman, Kasim, Bayezid) furent successivement exécutés dans le cours des règnes et par les ordres de leurs frères. Ainsi Ahmed fut aussi malheureux comme père que comme souverain. Son règne est un des plus stériles de l'histoire ottomane; deux de ses fils furent immolés au milieu d'une rébellion des troupes; quatre autres furent mis à mort par suite de la cruauté soupçonneuse de leurs frères, et le septième, Mourad IV, fut un despote cruel, qui voulut cimenter avec le sang l'édifice de l'empire tombant en ruines.

LIVRE XLIV.

Avènement et déposition du sultan Moustafa. — Son successeur Osman II conclut la paix avec la Perse. — Rapports diplomatiques avec l'Autriche, Venise, l'Angleterre, la France, la Russie, la Pologne, Fez et la Perse. — Changement du grand-vizir. — Mort de la sultane Baffa et d'Etmekdjizadé. — Aérolithes et comète. — Mort de Gratiani. — Dévastation de Manfredonia. — Ambassades de Hongrie, de Bohême et d'Autriche. — Cruautés et exactions du grand-vizir Ali-Pascha. — Hiver rigoureux, pendant lequel le Bosphore est glacé. — Mort du grand-vizir Ali et de Houseïn-Pascha. — Expédition contre la Pologne. — Osman à Andrinople, sur les bords du Danube et du Dniester. — Paix avec la Pologne et naissance d'un prince. — Retour d'Osman II à Constantinople. — Sir Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre. — Causes du mécontentement de l'armée et du peuple. — Projet d'un pélerinage à la Mecque. — Révolte des janissaires et des sipahis. — Le sultan Moustafa est replacé sur le trône. — Meurtre de l'aga des janissaires et du grand-vizir. — Osman est conduit aux casernes et exécuté.

Depuis la fondation de l'empire ottoman, c'est-à-dire depuis trois siècles, quatorze sultans s'étaient succédé sur le trône en ligne directe, sans que cet ordre eût jamais été interrompu. Sous le règne de Sélim I[er] et de Souleïman I[er], éclata pour la première fois la guerre civile qui troubla l'ordre de succession transmis par Djenghiz-Khan aux Ottomans. D'après la loi, le trône revenait au fils aîné, puis au plus âgé des parens du

prince défunt; l'accession de la ligne collatérale au trône n'avait pu encore avoir lieu dans l'empire, le fratricide ordonné par le kanoun ne laissant subsister que les héritiers directs de chaque souverain et écartant par la mort les oncles du Sultan régnant. A cette époque, pour la première fois, un sultan eut son frère pour successeur. Le frère d'Ahmed était Moustafa, dont la vie avait été épargnée contrairement à l'usage du seraï, parce qu'à l'avènement d'Ahmed, il était le seul héritier du jeune Sultan. Moustafa, plus âgé de treize ans qu'Osman, l'aîné des fils d'Ahmed, fut appelé au trône en vertu du droit d'ancienneté qui était passé de la famille de Djenghiz-Khan dans celle des Ottomans; ce prince, qui trois mois après fut déposé, aurait dû être immédiatement exclu du trône, en vertu de la loi de l'Islamisme, d'après laquelle l'imbécilité est, comme les difformités physiques, un motif d'exclusion du titre d'imam légitime. Moustafa, à la vérité, avait eu la vie sauve lors de l'avènement de son frère Ahmed; mais un emprisonnement de quatorze ans dans les appartemens intérieurs du harem avait émoussé en lui le sens intellectuel, et l'avait réduit à une sorte d'abrutissement; toutes ses facultés morales s'étaient anéanties dans l'excès des jouissances animales. Sa figure étroite et d'une pâleur mélancolique, qu'ombrageait à peine une barbe rare et noire, ses yeux hagards, annonçaient clairement l'état de son esprit [1].

[1] *Questo Re di età di 25 anni, di statura commune, asciuto, di aspetto malinconico con faccia pallida e piccola, con pocha barba nera e gli mustachi similmente; ha gli occhi grandi ma non vivaci, com erano*

Après avoir ceint le sabre à Eyoub, avoir visité les tombeaux de ses ancêtres, et payé aux troupes un présent d'avènement de trois cent millions d'aspres ou trois millions de ducats, Moustafa prit quelques mesures gouvernementales qui furent les seules de son règne. Le grand-écuyer fut nommé au gouvernement d'Egypte sous la condition d'épouser la nourrice du Sultan; le premier chambellan obtint le gouvernement de Damas, et le grand-fauconnier celui de Karamanie. Le kislaraga qui, sous Ahmed, avait joui d'une puissance sans bornes, et qui craignait d'être obligé de remettre les rênes de l'empire à la mère de Moustafa, divulgua le premier le secret des occupations du Sultan, qui passait son temps à jeter de l'or aux poissons du Bosphore. Les grands-scheïkhs, qui considéraient l'imbécilité du Sultan comme un signe de sainteté, ou qui affectaient du moins de la considérer ainsi, parce qu'ils espéraient régner eux-mêmes sous le règne de ce saint de leur façon, conseillèrent à la sultane Walidé d'éloigner le kislaraga; mais il sut la tromper par ses protestations [1], et se faire abandonner l'administration des affaires d'Etat; toutefois, comme probablement il pensait pouvoir compter avec plus de sûreté sur la

quelli del Re morto, ma più tosto si mostrano stupidi, il che di alcuni vien attribuito alla maraviglia di tante cose, che in poche ore fuor di ogni sua espettazione ha vedute doppo 14 anni, che di bambino e stato inchiusio in due o tre stanze, che dal Re gli furono assegnate. 29 nov. 1617. *Relat.* de Nani.

1 Naïma, p. 320 : *Tscheschmi ghiryan we ouzouboti lisan ilé*, c'est-à-dire « les yeux mouillés et la langue doucereuse ». Nani dit : *Il Kizlaraga si e insinuato nelle grazie del Signor e della madre.* Gennaro 1618.

faveur de la mère d'Osman que sur celle de la sultane Walidé, il résolut, avec le moufti Esaad et le kaïmakam Sofi-Mohammed, de renverser Moustafa et de lui substituer son neveu. Les grands de l'empire furent convoqués au diwan sous prétexte de pourvoir à la solde des troupes; on enferma Moustafa dans ses appartemens, et on présenta aux premiers dignitaires et aux soldats Osman, comme prince régnant (26 février 1618 — 1er rebioul-ewwel 1027). L'armée salua d'autant plus volontiers par ses acclamations le nouveau souverain, que ce second avènement était pour elle le présage infaillible d'une seconde gratification, de sorte que, dans l'espace de trois mois, une largesse de six millions de ducats épuisa le trésor.

Le jour où Osman monta sur le trône, le prince tatare Mohammed-Ghiraï, qui, depuis la chasse d'Andrinople, avait été retenu en captivité dans les Sept-Tours, trouva le moyen de s'échapper. Sous prétexte d'équiper les Mirzas pour la cérémonie du couronnement d'Osman, il avait emprunté trente à quarante chevaux qu'il avait montés dans la cour de la prison avec les gens de sa suite. Pendant qu'il faisait faire des évolutions à sa petite troupe, le commandant du château était assis sur le seuil de la porte qui était ouverte; le prince lui dit, comme en plaisantant: « Que dirais-tu, » aga, si je m'échappais d'ici? » Et avant que celui-ci eût pu réfléchir au sens de ces paroles, Mohammed-Ghiraï et sa suite lancèrent leurs chevaux à travers la porte. Le kaïmakam Sofi-Mohammed envoya le préfet de police par mer avec une barque légère, et Iskender-

Pascha avec quelques cavaliers, à la poursuite du prince. Iskender-Pascha l'atteignit dans le ravin de Parawadi sur les frontières de Bulgarie, et le ramena à Constantinople où il fut gardé plus étroitement que par le passé. Schahin-Ghiraï, frère de Mohammed-Ghiraï, s'était enfui en Perse; à la nouvelle de la mort d'Ahmed, il demanda au schah la permission de retourner en Crimée. Schah-Abbas le congédia en lui rendant les plus grands honneurs, et lui tint lui-même l'étrier. Lorsque Schahin-Ghiraï monta à cheval, Abbas lui demanda en plaisantant : « Fils du Khan, ferais-tu la » guerre à la Perse si les Ottomans t'envoyaient encore » ici comme général? — Sans doute! — Et tirerais-tu » le sabre contre moi? — Je le tirerais. » Immédiatement après l'avènement de Moustafa, l'ambassadeur persan, retenu prisonnier à Constantinople, avait été mis en liberté; en même temps, on avait envoyé à l'armée ottomane sur les frontières de Perse, un chambellan, gendre du moufti, avec le présent d'avènement et une lettre autographe du Sultan [1]. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, la défaite du khan des Tatares Djanik-Ghiraï dans la plaine de Seraw près de Tebriz, amena la paix avec la Perse [1]. Malgré les conseils du defterdar Baki-Pascha et d'autres hommes de guerre expérimentés, le khan des Tatares était parti de Wan avec les cavaliers feudataires, les beglerbegs du Diarbekr, de Wan, de Siwas, de Rou-

[1] Le *Destouroul-Inscha*, n° 72, contient la lettre du sultan Moustafa à Schah-Abbas, à l'occasion de son avénement; et n° 73, la lettre d'Osman, en réponse à celle envoyée par l'ambassadeur Kasim Bouroun.

milie, de Haleb et d'Erzeroum, et s'était rendu en deux jours et demi dans la plaine de Seraw, distance que les troupes ne parcouraient d'ordinaire qu'en huit jours entiers. Le commandant de Tebriz, Kartschgaï-Khan, qui avait su attirer le khan des Tatares dans une embuscade, lui livra un combat sanglant dans lequel périrent les beglerbegs de Roumilie, du Diarbekr et de Wan; le khan ne dut la vie qu'à la valeur des janissaires; son kadiasker et son moufti restèrent sur la place. Kartschgaï-Khan fit décapiter cinq cents prisonniers et envoya leurs têtes au schah. Lorsque la nouvelle de la défaite du khan parvint au camp de l'armée ottomane, le grand-vizir Khalil, afin de ne pas laisser faiblir le courage de ses troupes et d'inspirer de la crainte aux ennemis, résolut, au lieu de battre en retraite, de marcher droit sur Erdebil, où le schah était occupé à visiter les tombeaux de ses aïeux. Cependant Abbas avait envoyé à Khalil un ambassadeur à qui l'énormité de son nez avait valu le surnom de Bouroun-Kasim (Kasim le Nez), avec une lettre dans laquelle, tout en rappelant aux Ottomans leur défaite qu'il attribuait à leur avidité du pillage, il inclinait à la paix. Bouroun-Kasim arriva au camp ottoman un jour où soufflait un vent très-violent. Lorsqu'il parut devant le diwan, il ne tarit point en fanfaronnades sur la victoire remportée par les Persans, et sur la politique tortueuse de Khalil qui avait détaché les troupes tatares pour ravager le pays, pendant qu'il négociait la paix. Le vizir Dilawer-Pascha, voulant relever les reproches de l'ambassadeur en détournant

la conversation, demanda si le vent soufflait d'ordinaire aussi fort dans le pays. Baki-Pascha, qui était toujours prêt à décocher un trait mordant, dit au vizir : « Mon gracieux seigneur, le vent ne souffle si fort » aujourd'hui que du nez de Kasim. » Les rires universels qui accueillirent cette saillie mirent fin aux déclamations de l'ambassadeur. Lorsque par la suite le schah, qui était lui-même un diseur de bons mots, apprit cette plaisanterie, il donna de grands éloges à Baki-Pascha, et lui envoya, pour lui témoigner sa satisfaction, trois rangs de chameaux chargés de laine. Comme le voisinage de l'armée ottomane ne laissait pas d'être menaçant pour la sainte ville d'Erdebil où étaient les tombeaux de plusieurs saints, les négociations ne trouvèrent pas de grands obstacles du côté des Persans. La paix fut conclue dans la plaine de Seraw aux conditions que Nassouh-Pascha avait déjà stipulées dans le dernier traité, et qui obligeaient Abbas à l'envoi annuel de cent charges de soie persane (26 septembre 1618 — 6 schewal 1027). Le schah fit présent à l'armée ottomane de dix-huit cent dix rangs de chameaux, chargés de provisions. Le grand-vizir reçut neuf rangs de chamelles avec des sucreries, des confitures, des fruits, et entre autres des citrons et des grenades, du froment le plus fin et du riz ; le kiaya, l'aga des janissaires et le defterdar eurent chacun trois à cinq rangs de chameaux et des provisions semblables. L'ambassadeur persan, Mirza-Mohammed-Houseïn, apporta la ratification du schah au grand-vizir, et le djebedji-baschi, Mohammed-Aga,

celle de Khalil à la cour de Perse. Le grand-vizir congédia ses troupes à Erzeroum pour le restant de la saison ; lui-même alla prendre ses quartiers d'hiver à Tokat (novembre 1618 — silhidjé 1027). Il trouva dans cette ville une lettre du Sultan, qui lui donnait des éloges sur l'issue de la campagne; mais à son arrivée à Constantinople, il fut destitué du grand-vizirat et investi pour la troisième fois de la dignité de kapitan-pascha [1].

Le chambellan Ahmed avait reçu la mission d'apporter à Vienne la nouvelle de la mort d'Ahmed Ier et de l'avènement de Moustafa [2]; le juge de Belgrade Habil, le beglerbeg de Kanischa Ahmed, et le gouverneur d'Ofen, avaient également annoncé ces deux événemens au cardinal Clesel [3]. La lettre remise par Ahmed à l'empereur demandait le prompt renvoi des ambassadeurs turcs Ahmed-Kiaya et Gaspard Gratiani, duc de Naxos. Le 9 décembre 1617, Ahmed-Kiaya et Gratiani avaient signé une nouvelle convention relative aux villages dont les deux pays se contestaient réciproquement la propriété ; elle servit de base au renouvellement du traité de Sitvatorok, dont ces modifications exigeaient la révision, et cette révision eut lieu en effet à Komorn, simultanément avec

[1] Cette paix avec la Perse et la défaite des Ottomans par Kartschgaï se trouvent rapportées avec plus de détails dans l'*Histoire de Khalil-Pascha*, f. 186-193, que dans Naïma, le *Fezliké*, Hasanbegzadé et Petschewi. Voyez aussi le *Schahnamé* de Nadiri.

[2] Lettre du sultan Moustafa à Mathias. Silkidé 1026 (novemb. 1617).

[3] Lettres du beglerbeg de Kanischa, du gouverneur d'Ofen Nakkasch Hasan, et du juge de Belgrade, au cardinal Clesel.

l'avènement d'Osman [1]. Le premier des plénipotentiaires impériaux, de Mollard, président du conseil de guerre, se rendit à Constantinople pour féliciter Osman Ier sur son avènement, et lui remettre la ratification du traité confirmé à Komorn (27 février 1618). Le cortége de l'ambassadeur entra dans la capitale, musique en tête, mais non enseignes déployées. On signifia au baron de Mollard que le tschaousch-baschi avait été destitué pour avoir permis une pareille innovation à Czernin, et qu'il n'avait pas été réinstallé. Mollard obtint l'expédition de fermans aux paschas d'Ofen, de Bosnie, de Kanischa, d'Agram, aux begs de Szolnok et de Gran, pour le maintien de la paix; il réclama, comme dépendant de la couronne de Hongrie, Lippa, qui avait appartenu à Bocskai, et que Bethlen avait livrée aux Turcs. Mais il n'y avait aucune apparence que Mollard obtînt sa demande, car le pouvoir était toujours entre les mains du kislaraga, avec lequel Bethlen avait ourdi ses intrigues sous le règne d'Ahmed [2]. Les envoyés de Bethlen, qui dans une audience

[1] Les pleins-pouvoirs délivrés aux plénipotentiaires du congrès de Komorn sont datés d'Ebersdorf, du 28 décemb. 1617 : *Ratione pagorum deditiorum et aliarum differentiarum componendarum Comaronii habenda fidelem spectabilem Magnificum Joannem a Molard Liberum Baronem in Reinek et Drosendorf, Intimum Consiliarium Consilii aulici Præsidem, aulicum Cubicularium, supremum Civitatis Viennæ Capitaneum, nec non Paulum Appony de Nagy Appon ea conditione ne vel minimo a conclusis in Sitvatorok articulis pacis et ab illis, quæ Viennæ 9 Dec. anni hujus 1617 conclusa sunt, nusquam recedant.* Archives I. R.

[2] On trouve quelques détails sur la correspondance de Bethlen avec le kislaraga dans les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien : *Manda copia d'una lettera scritta da Bethlen Gabor al Kislaragasi, nella quale mostra desi-*

avaient pris le pas sur ceux de Raguse, furent placés sur un rang inférieur à ces derniers [1]. Gratiani, duc de Naxos, qui pendant long-temps avait inutilement recherché la main de la fille du premier interprète vénitien Borissi, et qui l'avait enfin obtenue par l'entremise de l'ambassadeur anglais, fut nommé prince de Moldavie (4 février 1619). David Scherban, dont l'ambassadeur impérial avait appuyé de tout son pouvoir la nomination à la principauté de Valachie, mourut vers cette époque; Mollard employa toute son influence en faveur d'Alexandre, fils de Radoul Scherban, qui avait été chassé de Valachie par Gabriel Mogila, et auquel il parvint à faire donner l'héritage de David Scherban.

Les rebelles de Bohême envoyèrent pour la première fois à la Porte, lors de l'ambassade de Mollard, des députés au nombre desquels était Henri Bitter, avec une lettre dans laquelle ils demandaient des secours au Sultan et lui offraient en retour de se reconnaître ses tributaires. Les Etats de Hongrie avaient chargé le vice-palatin Emerich Liptai d'exposer à la Porte,

derio di voler vender a S. M. la fortezza de Lippovia e le altre ad essa sottoposte. Maggio 1615. *Lettera scritta dal Betlen Gabor al Kislaragasi, quale essendo scritta in ungaro, l'ha mandato al Starzer che gliela traducesse in turco; il senso tutto contra l'Imperatore, chiamandolo amico finto della Porta e nimico aperto di esso Betlen.* 9 Luglio 1616. *Betlen Gabor scrive che ben da 25 anni non e stato pagato il tributo di questa provincia dalli suoi predecessori, che non di meno come fedele schiavo del felice Impero Ottomano ha valuto mandar detto tributo.* Nov. 1619.

[1] *L'amb. di Transylvani postosi a sedere sopra li Amb. di Ragusa; era dal Bassà stato dato ordine, che quelli di Ragusa fossero posti di sopra.* Agosto 1619.

de concert avec l'ambassadeur impérial, leurs griefs contre les gouverneurs ottomans, et surtout d'obtenir une meilleure administration pour les villages tributaires des Turcs, qui étaient épuisés d'impôts. L'empereur Mathias mourut pendant les négociations de Mollard auprès du diwan, et Ferdinand II confirma ce dernier dans son ambassade. Après un séjour d'un an et demi à Constantinople, Mollard partit pour Vienne accompagné d'un tschaousch qui devait offrir au nouvel empereur les félicitations du Sultan. Le tschaousch Moustafa avait été envoyé à Venise avec la nouvelle de l'avènement de Moustafa Ier, et des lettres contenant des plaintes sur quelques actes récens de la république ; quatre mois après, le sénat apprit, par Mohammed-Tschaousch, l'élévation au trône d'Osman Ier, et confia à Francesco Contareni la mission d'offrir au nouveau Sultan les complimens d'usage, et de renouveler les anciennes capitulations ; Contareni obtint en effet la confirmation du dernier traité de commerce en trente articles. Le doge gagna, par des présens de velours et de soie et par des lettres flatteuses, la bienveillance du moufti Esaad-Efendi, qui était encore avec le kislaraga l'ame du gouvernement, comme autrefois sous le sultan Ahmed ; aussi l'influence de ces deux hauts dignitaires fit-elle refuser à l'Espagne, en faveur de Venise, un armistice qui avait l'entier assentiment du grand-vizir Nassouh, et que César Gallo et Gratiani avaient récemment encore remis sur le tapis. Le Sultan, dans la lettre de récréance de Contareni, plaida la cause des marchands

bosniens, qui depuis quelque temps assiégeaient la Porte de plaintes contre Venise. Après le départ de Contareni, le baile Moro Nani renouvela le traité passé avec les précédens sultans et connu sous le nom de traité du *noble signe*, à cause du chiffre des sultans qui y est apposé. Vers cette époque, arriva à Constantinople l'ambassadeur anglais Paul Pindar. La France s'étant montrée offensée de l'injure faite à son ambassadeur, M. de Sancy, par l'emprisonnement de ses interprètes, à qui ce traitement avait été infligé sous prétexte qu'ils avaient favorisé la fuite de Koreschi, Houseïn-Tschaousch apporta à la cour de Louis XIII les excuses de la Porte en même temps que l'annonce de l'avènement d'Osman Ier; il se rendit ensuite en Hollande et en Angleterre pour notifier à ces puissances la prise de possession du trône par le nouveau Sultan. Les Polonais avaient fortifié Rasova, et à la suite de cette infraction aux traités quinze mille Tatares avaient passé les frontières [1]. La Pologne se plaignit, par l'organe de son ambassadeur, de cette invasion, et le grand-vizir Khalil transmit l'ordre au khan des Tatares Djanibek-Ghiraï, de respecter le territoire polonais [2]. L'année suivante, un nouvel ambassadeur du roi de Pologne se rendit à Constantinople pour désarmer la colère de la Porte au sujet de la fuite de

[1] *Li Polachi rifanno Rassova; ordine al Bogdan che impedisca l'erettion di Rassova, 15,000 Tatari entrano in Polonia.* 4 Maggio 1618. *Sum. del. Rel. ven. — Nuntio di Polonia a Costantinopoli con lettere per far doglienze dei danni inferti dai Tatari.* 23 Agosto 1618.

[2] Naïma, p. 325, nomme cet ambassadeur Gregoro Fery.

Koreschi et d'une incursion récente des Cosaques dans la Moldavie ; mais ses tentatives ne furent point couronnées de succès, et bien que Gratiani eût offert sa médiation entre la Porte et la Pologne, Iskender-Pascha reçut l'ordre de marcher contre les Cosaques [1]. Cependant la paix fut rétablie à Choczim, par l'ambassadeur de Sigismond III, Stanislas Zorawinsky, châtelain de Betzk, et par Jacques Sobiesky, père du roi Jean III.

Mais l'importance de ces ambassades des puissances chrétiennes le cédait de beaucoup, aux yeux des Ottomans, à celle des ambassades par lesquelles les princes musulmans, tels que le sultan de Fez et le schah de Perse, envoyèrent leurs félicitations à Osman ou renouvelèrent les anciens traités. Le scheïkh Abdoul-aziz, ambassadeur du sultan de Fez et de Maroc, arriva à Constantinople avec des présens en armes et en riches étoffes, et avec la mission de demander au diwan la répression des brigandages exercés par les infidèles et les Arabes dans le golfe arabique. L'ambassadeur du schah de Perse était ce même Kasim *le Nez,* qui avait eu à subir la mordante saillie de Baki-Pascha, et dont le nom avait été changé dans la lettre de créance en celui d'Yakdar-Ali, sans doute afin de dérouter les mauvais plaisans. Il apportait avec lui des présens bien autrement magnifiques que ceux du

[1] *Ambassador di Polonia entra a Costantinopoli nominato Vorga* (Ravicz Orga, starost de Trembowla). *Il Gratiani eletto nuovo Principe s'offerisce interponersi coi Polachi, Iskenderbassa contra i Cosachi per terra.* 7 febr. 1619. *Rel. ven.* Archives I. R..

sultan de Maroc, consistant en cent charges de soie, quatre éléphans, un rhinocéros, une tente, deux peaux de léopard, trente-sept peaux de lynx, six renards noirs, trente-deux vêtemens d'étoffe d'or, vingt-six en velours et neuf en damas, seize pièces de drap et quarante-cinq turbans de fine mousseline. Khalil-Pascha avait, il est vrai, conclu la paix avec la Perse, en vertu des pouvoirs illimités que lui conférait le grand-vizirat ; mais ce ne fut qu'après l'échange de plusieurs lettres entre le nouveau grand-vizir Ogüz-Mohammed (le Gendre ou le Bœuf), le grand-vizir persan Kazikhan, et le gouverneur d'Eriwan Emirgoune [1], qu'on expédia la ratification de la paix au nom du Sultan. Aux termes de ce traité, Akhiska, réclamée par les Persans, resta au pouvoir de la Porte, qui par compensation dut céder les gouvernemens de Bagdad, Derné et Dertenk ; la Perse ne devait pas s'opposer à ce que les commandans de Houweïzé et de Mehan passassent au service du Sultan, et s'engageait à n'inquiéter en aucune façon le schemkhal du Daghistan ; il était stipulé en outre que les prisonniers faits des deux côtés seraient rendus, et que les Persans s'abstiendraient de toute injure contre les trois premiers khalifes et Aïsché, la chaste (29 septembre 1619 — 19 schewal 1029). Peu de temps après,

[1] La lettre du grand-vizir Mohammed-Pascha à Kazikhan se trouve dans la *Collection* de Sari Abdoullah ; celle du même à Emirgoune, dans la *Collection* du reïs-efendi Mohammed, n° X. La lettre du grand-vizir Ali-Pascha, successeur d'Ogüz-Mohammed, qui se rapporte à des négociations antérieures sous Ahmed Ier et Moustafa Ier, et relatives à Kartouel et Tiflis, fut apportée par le tschaschneghir Weli.

Ogüz-Mohammed fut déposé de la dignité de grand-vizir, qu'il avait à peine gardée dix mois; il eut pour successeur Ali-Pascha, que les historiens ottomans surnomment tantôt *Güzeldjé* (le Beau), et tantôt *Tschelebi* (l'Elégant) [1]. Khalil-Pascha, l'auteur du traité de paix avec la Perse, avait été destitué parce qu'Osman ne lui pardonnait pas de l'avoir tenu éloigné pendant trois mois du souverain pouvoir, lors de la mort d'Ahmed, en portant Moustafa au trône, et d'avoir ainsi coûté au trésor trois millions de ducats pour un présent d'avènement superflu. Osman avait les mêmes griefs contre le moufti Esaad, qu'il ne destitua pas cependant, mais qu'il blessa d'une manière très-sensible en lui retirant le droit de proposer les candidats aux charges vacantes des oulémas, pour le transmettre au khodja Omer-Efendi; ainsi le moufti n'eut plus que les fetwas dans ses attributions. Khalil, qui craignait pour sa vie, s'était réfugié, à son arrivée à Scutari, dans la cellule du grand-scheïkh Mahmoud; l'influence de ce saint homme, devenu une puissance dans l'Etat, par la considération dont il jouissait auprès du peuple, avait déjà sauvé du dernier supplice plusieurs hauts dignitaires. Sur l'intercession de Mahmoud, le Sultan non seulement promit d'épargner la vie de Khalil, mais encore il lui conféra la dignité de second vizir, et le nomma kapitan-pascha. Dans le cours de cette année, quinze novateurs qui prêchaient

[1] Dans le *Destouroul-Inscha* du reïs-efendi Sari Abdoullah, n° 91, se trouve une donation en faveur du grand-vizir Ali-Pascha, datée du 5 djemazioul-akhir 1029 (8 mai 1620).

et pratiquaient la communauté des femmes, furent mis à mort au milieu des plus affreuses tortures, sur le fetwa de Tscheschmi Mohammed-Efendi; on frappa aussi pour la première fois des pièces de dix aspres. Ali-Pascha le Beau et l'Elégant, qui pourrait être aussi surnommé le fin et le rusé, était fils du beglerbeg de Tunis, Ahmed de Kos, qui avait été tué dans une révolte par le rebelle Yahya. D'abord sandjakbeg de Damiat, puis beglerbeg de l'Yémen et de Tunis, vizir du diwan avec l'administration de Chypre et de la Morée, et alors revêtu pour la seconde fois de la dignité de kapitan-pascha, Ali le Beau était arrivé peu de temps auparavant dans le port de Constantinople, traînant à la remorque six vaisseaux ennemis, et amenant avec lui deux cents prisonniers; chacun de ces derniers portait un sac d'or, lors de l'entrée triomphale de l'amiral ottoman dans la capitale. A cette occasion, le Sultan fit présent à Ali d'habits magnifiques et d'une chaîne d'or. Le grand-vizir Mohammed le Gendre, dont la jalousie fut excitée par les faveurs que le Sultan prodiguait à Ali, intrigua auprès des ambassadeurs chrétiens pour qu'ils élevassent des plaintes contre ce dernier, et insinuassent à Osman que le butin avoué par Ali n'était pas le dixième du butin réel. Ali, ayant eu connaissance de ces sourdes menées, parvint à désarmer le grand-vizir, en lui faisant don de cinq bourses d'or; puis il gagna secrètement la faveur du Sultan par des présens magnifiques et par des promesses telles, qu'Osman, en lui conférant la place de grand-vizir, relégua Mo-

hammed dans le gouvernement de Haleb (décembre 1619 — moharrem 1029). Mais avant de permettre à ce dernier de partir, il le força de lui donner une somme de trente mille ducats, et le pressa tellement, qu'il envoya, à cinq reprises différentes dans le même jour, le grand-chambellan chez Mohammed, jusqu'à ce qu'on eût extorqué à celui-ci la totalité de cette somme; aussi Mohammed partit pauvre et dépouillé pour Haleb, où il ne tarda pas à mourir; il fut enseveli dans le tombeau qu'il avait fait bâtir dans le cloître du scheïkh Eboubekr. L'influence d'Ali sur Osman devint telle, qu'il put impunément éloigner de la personne du souverain ses anciens confidens, et que celui-ci lui accorda la destitution de tous les hauts dignitaires dont la puissance lui faisait ombrage. Le defterdar Baki-Pascha eut tous ses biens confisqués, fut jeté dans les Sept-Tours, et banni ensuite aux îles des Princes. Le tout-puissant kislaraga, qui avait régné en maître sur Ahmed, renversé le sultan Moustafa et élevé Osman sur le trône, perdit également toute sa fortune et fut exilé en Egypte; le khodja Omer, à qui le Sultan avait donné le droit de nommer aux places d'oulémas, droit qui appartenait au moufti, reçut l'ordre de se rendre à la Mecque, et il était sur le point de s'embarquer pour Scutari, lorsque la mort d'Ali-Pascha lui permit de retourner au seraï.

Dans la première année du règne d'Osman, mourut la sultane Baffa, qui avait partagé le souverain pouvoir pendant vingt-huit ans avec son époux Mourad III, et avait continué à gouverner l'empire sous son fils Mo-

hammed III, mais qui, sans influence depuis l'avènement de son petit-fils Ahmed, avait vécu quatorze ans retirée au vieux seraï, dans le souvenir de sa grandeur passée ou le désir d'un nouveau pouvoir [1]. Il y avait alors au vieux seraï la sultane Mahpeïker (figure de lune), favorite du sultan Ahmed, plus connue sous le nom de Kœsem, et mère de quatre fils : Mourad, Souleïman, Kasim et Ibrahim. Bien que les sultans ne fussent pas dans l'habitude de jamais visiter le vieux seraï, demeure des beautés flétries et des puissances déchues des règnes précédens, parce qu'aucun attrait ne les y appelait, ou que la jalousie de la sultane Walidé et de la sultane Khasseki les en éloignait, Osman, accompagné du kislaraga, accepta cependant une fête que la favorite de son père lui donna pendant trois ou quatre jours dans le vieux seraï [2]. Vraisemblablement la sultane Mahpeïker avait assez l'intelligence de sa position pour rechercher les bonnes grâces de la sultane Walidé Mahfirouz (favorite de la lune), mère d'Osman, ou du moins celle du kislaraga. Peu de temps après la mort de la sultane Baffa, eut lieu celle du vizir Ahmed Etmekdjizadé. Fils d'un boulanger d'Andrinople, Etmekdjizadé s'était successivement élevé aux fonctions de percepteur d'impôts [3], de fermier, de defterdar et de

[1] *Morta la Sultana attava di questo Re, fu madre di S. Mehmet, ava di S. Ahmet, fu dona di alto spirito e che voleva tener parte nel Governo, e S. Ahmet con arte la fece sortir del Seraglio nuovo.* Gennaro 1619.

[2] *Il Re col Kislaraga a 3 o 4 giorni nel Seraglio vecchio banchetato della Cosem favorita del Re suo padre.* 17 april 1619.

[3] *Djiziedar* est le percepteur de la capitation; *mouhazsil*, le percepteur d'un district, qui jouit déjà de la dignité de sandjakbeg ou de pascha.

vizir. Lors de la déposition du grand-vizir Mohammed le Bœuf, Etmekdjizadé avait espéré que sa qualité de kaïmakam appellerait sur lui le choix du Sultan; mais il fut même destitué de ses fonctions de kaïmakam, par Khalil qui lui avait été préféré; cette humiliation le fit mourir de chagrin. Peu de temps avant sa mort, il affecta dix millions d'aspres à la réparation de la forteresse d'Oczakow, et à la construction d'un château sur la langue de terre de Kilbouroun, située en face de cette ville. Dans son testament, il nomma le moufti d'alors inspecteur de ses fondations pieuses, et entre autres de sa medresé à Constantinople, de son khan à Andrinople et à Eregli, et de plusieurs autres édifices. A la mort d'Etmekdjizadé, on trouva chez lui cent millions d'aspres (un million de ducats) qui revinrent au fisc; il n'atteignit jamais, il est vrai, le but de son ambition, la place de grand-vizir; mais il sut cependant conduire heureusement sa barque à travers les mille écueils du pouvoir. Bien que sa qualité même d'administrateur des finances le vouât à l'inimitié de grands-vizirs, tels qu'Ibrahim, Mourad et Nassouh, il s'était mis à l'abri de leur haine, soit par l'intelligente activité de son service, soit par la protection du Sultan, qu'il avait achetée au prix de sommes énormes. Dans la même année qui vit mourir Etmekdjizadé, et qui fut également signalée par celle de la sultane Baffa, de même que par la paix de Hongrie signée à Komorn et par celle de Perse conclue dans les plaines de Seraw, le cardinal Clesel, fils d'un boulanger, et devenu aussi ministre d'un puissant empire, fut tout-

à-coup arrêté, sur les ordres de l'archiduc Ferdinand, par Kolalto et Dampierre, et relégué dans un château du Tyrol.

Au mois de juin 1618 de cette même année, le gouverneur d'Ofen, Karakasch Mohammed-Pascha, adressa un rapport au diwan sur un météore qui avait paru dans les pays riverains de la Mur : un nuage sombre, du sein duquel partaient des éclairs en forme de croix, avait vomi des pierres noires, qui s'étaient enfoncées jusqu'à une aune et demie de profondeur dans la terre et dont quelques-unes pesaient trois quintaux. Une impression plus profonde fut produite à Constantinople dans le cours de l'année suivante, le jour anniversaire de la mort d'Ahmed, par l'apparition d'une comète d'une lumière sanglante et en forme d'un sabre recourbé dont la pointe, dans la direction de l'est à l'ouest, semblait menacer la capitale; on rattacha alors à ce phénomène la nouvelle guerre avec la Perse; deux ans plus tard, on l'interpréta comme ayant présagé celle de la Pologne et la révolution qui la suivit, et enfin on la mit en corrélation avec une prophétie populaire, d'après laquelle un Sultan devait faire la conquête de Rome et tomber douze ans après sous le glaive des chrétiens.

La trahison de Gratiani, voïévode de Moldavie, fut la première cause de la guerre de Pologne. Gratiani avait intercepté des lettres adressées par Bethlen Gabor à la Porte sur les incursions des Cosaques et des Polonais, et les avait communiquées à ces derniers. Bethlen jura de se venger, et obtint en effet la desti-

tution de Gratiani, et son remplacement par Alexandre, voïévode de Valachie. Iskender-Pascha, nommé gouverneur de Silistra et serdar, fut envoyé en Moldavie contre son ancien protégé Gratiani et les Polonais ses auxiliaires. Yousouf-Pascha, beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Teryaki (mangeur d'opium), sandjakbeg de Nicopolis, le vieux Khizr-Pascha, sandjak de Widdin, descendant des Mikhaloghli, et le khan des Tatares, Djanibek-Ghiraï, reçurent l'ordre d'entrer en campagne. Le khan des Tatares était accompagné non seulement par son frère, le kalgha Dewlet-Ghiraï, mais encore par Nebrit-Ghiraï, petit-fils de Mohammed-Ghiraï, descendant des Manssouroghlis et chef des Noghaïs, et par Kantemir, qui avait sous ses ordres la tribu des Manssouroghlis [1]. Iskender-Pascha, après avoir opéré sa jonction avec ces différens corps, passa le Pruth, et se rendit sur les bords du Dniester, dans les environs d'Yassi, où campait l'armée polonaise. Arrivé en face de l'ennemi, il rangea ses troupes en bataille, plaça à l'aile droite Yousouf, beglerbeg de Roumilie, et devant Yousouf, sur la première ligne, Dewlet-Ghiraï avec les Tatares ; à l'aile gauche, le sandjak de Nicopolis, et Kantemir-Mirza à la tête des Noghaïs ; lui-même prit position au centre avec l'élite de l'armée. Le commandant des akindjis de l'avant-garde, Mikhaloghli, qui s'était trop avancé, courut un instant les plus grands dangers ; mais Mohammed-Teryaki, sans attendre les ordres du serdar,

[1] Naima, p. 330, nomme encore les chefs des Noghaïs : Orak-Mirza, Selmanschah, Inayetschah et Welischah. *Fezliké*, f. 290. Petschewi.

et prenant en main la hache avec laquelle il avait l'habitude de combattre, s'élança à la tête de cinq cents braves contre l'ennemi pour délivrer Mikhaloghli, qu'il réussit à sauver par cet acte de témérité. Le lendemain, 20 septembre 1620, l'action s'engagea sur toute la ligne. Kœr Houseïn-Pascha conduisait l'avant-garde ottomane, et était appuyé par Mikhaloghli qui s'avançait derrière lui. Iskender-Pascha exhorta Dewlet-Ghiraï à ne pas s'exposer au danger, en sa qualité de seul descendant de Djenghiz-Khan, et à se mettre à l'arrière-garde; Dewlet-Ghiraï répondit qu'au contraire c'était au serasker, qui était l'ame de l'armée, à se tenir hors de l'atteinte du glaive ennemi. Ce combat de générosité ne se termina que lorsque le prince eut juré qu'il se retirerait avec ses Tatares, si on ne le plaçait pas sur le front de l'armée. Mikhaloghli, Houseïn et Mohammed-Teryaki se précipitèrent au milieu des ennemis; entourés de toutes parts, ils ne durent leur salut qu'à la valeur des Tatares et des Noghaïs. Dix mille Polonais restèrent sur la place; les autres se retirèrent dans leur camp. Gratiani avait pu s'échapper; mais son kiaya, Botschouk, était tombé au pouvoir des Ottomans; les Polonais prisonniers eurent la tête tranchée devant la tente du serdar. Le généralissime polonais envoya à Iskender un parlementaire avec ces mots : « Nous pensions n'avoir » affaire qu'à nos anciens ennemis les Tatares, et nous » ignorions que nous eussions le vizir lui-même à com- » battre; nous sommes prêts à vous remettre le neveu » du roi et d'autres nobles comme ôtages, à condition

» que vous nous enverrez comme tels Kantemir-Mirza » et Houseïn-Pascha; les ôtages seront échangés au-» delà du Dniester, et chacun retournera tranquille-» ment chez soi. » Le parlementaire offrit en même temps au serdar cent mille ducats et promit un tribut annuel pour le Sultan. Iskender-Pascha ayant convoqué à ce sujet un conseil de guerre, Kantemir arriva tout armé avec son kalpak déchiré et semblable à un *éléphant furieux ;* mais lorsqu'il eut appris les propositions des Polonais, il fixa sur le serasker ses yeux sanglans de colère [1], et s'écria : « Es-tu donc devenu » giaour, par cupidité du bien des giaours? Voilà » trente ans que mon sabre s'abreuve du sang de leurs » pères et de leurs fils; dois-je me livrer à eux pour » qu'ils me mettent vivant à la broche et me rôtissent? » Il ne faut pour ces infidèles d'autre parole que le » tranchant du sabre. » Il dit et sortit brusquement de la tente. Houseïn-Pascha ayant pareillement refusé de servir d'ôtage, le parlementaire fut retenu prisonnier, et le ministre de Gratiani, Botschouk, empalé. Dès lors les Polonais opérèrent leur retraite qui fut constamment inquiétée par les Tatares. Les combats partiels durèrent dix-sept jours consécutifs, pendant lesquels les Tatares firent un grand nombre de prisonniers. Lorsque les Polonais arrivèrent enfin sur les bords du Dniester, un grand désordre se manifesta dans leurs rangs, parce que, disent les historiens ottomans, leur général voulait faire passer d'abord la ca-

[1] Naïma dit « avec des yeux rouges jusqu'au sang, comme un verre plein de vin rouge. »

valerie, pour abandonner ensuite les fantassins à leur sort (7 octobre 1620). Les Tatares, profitant de cette confusion, tombèrent sur l'armée ennemie dont la défaite fut générale; Kalinowsky dans sa fuite se noya dans le Pruth; la tête de Zolkiewsky fut portée au camp ottoman et expédiée à Constantinople pour être exposée sur la porte du seraï; Koniecpolsky, fait prisonnier, fut jeté dans la tour du Bosphore. Gratiani avait été tué dans sa fuite par un paysan, et sa tête envoyée à son successeur Alexandre. Toute l'armée polonaise avait été anéantie [1].

La fortune fut également plus favorable aux Ottomans sur mer, dans le cours de cette même année, qu'elle ne l'avait été l'année précédente, où les Florentins avaient capturé plusieurs galères turques [2]. Le kapitan-pascha Khalil, après avoir réparé sa flotte à Navarin, s'était emparé, dans les eaux de Durazzo, de deux vaisseaux chargés de blés, et avait forcé leurs pilotes à le conduire à Manfredonia; il avait surpris

[1] Naïma, p. 328, fixe les forces de l'armée polonaise à cinquante-trois mille hommes, et celles des Turcs à cent mille. Un autre *Rapport* porte l'armée polonaise à soixante mille hommes, dont quatre cents seulement se seraient sauvés. D'après Tytlewsky (*Narratio de prœliis gestis inter Polonam et Turcam, annis* 1620 *et* 1621. Matriti 1623, p. 13), l'armée ottomane aurait formé un effectif de soixante-dix mille Tatares, douze mille Valaques, dix mille Moldaves, sept mille Hongrois et quatre mille Turcs, tandis que l'armée polonaise n'aurait été que de sept mille hommes! — Sir Thomas Roe, p. 11, plus véridique que les précédens, fixe le chiffre de l'armée polonaise à quarante mille hommes, et celui des Tatares à trente mille.

[2] *Relazione delle prese di diversi legni turcheschi fatte dalle Galere della religione di S. Stephano nel primo viaggio di* 1619. Firenze 1619.

cette ville, pris le château après un siége de trois jours, mis tout à feu et à sang, et était ensuite parti chargé de butin. A l'attaque du château, il s'était couvert du manteau que lui avait donné le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari; il écrivit à ce dernier, son ami et son père spirituel, les heureux résultats de son expédition. Les Maltais, de leur côté, s'emparèrent de Tornèse. Pendant qu'Iskender-Pascha était en route pour la Moldavie, Karakasch, gouverneur d'Ofen, de concert avec Bethlen qui s'arrogeait le titre de roi de Hongrie, s'était emparé de Waitzen, en prétextant que la prise de cette ville n'était que des représailles pour les violations de la paix commises antérieurement par les Hongrois. Les généraux de l'empereur, vivement pressés par Bethlen, durent ne pas l'inquiéter dans sa nouvelle conquête, et l'envoyé impérial, César Gallo, qui avait succédé au baron de Mollard (2 août 1620) et à qui Rodolphe II avait remis une lettre de recommandation pour le vieux juge de Belgrade, Habil-Efendi, ne put obtenir aucune satisfaction à ce sujet. Il dut s'estimer heureux de combattre avec succès les intrigues des rebelles de Hongrie, de Bohême, et même de ceux de l'Autriche auprès de la Porte [1].

[1] *Sono venuti nuntii di Boemia e di Ongheria; come quei regni vogliono pace e amicizia non in modo di 10 o 20 anni; tutti questi regni manderano alla Porta una grande ambasciata per stabilire i patti soliti. Ha piaciuta qui questa Nonciatura, il Bassa oltre che ha vestito di belle vesti il Nontio l'ha condotto a bacciar la man del Re nel Seraglio di Daudbassa, come fece anche con questa occasione l'ambassadore venuto del Betlen. Spediti tutti con lettere di grata risposta. Il zio del Starzer li manda una lettera amonendolo, che non vogli piu servir Ferdinando come serviva Mathias.* Aprile 1620.

Parmi les personnes de la suite d'Etienne Korlath, député des États hongrois, se trouvait Pierre Fay, qui un jour, dans un état d'ivresse, tua un Turc de sa main. Le peuple rassemblé demanda le sang de Fay; celui-ci obtint un sursis d'une heure à son supplice, et l'employa à faire son testament, dont les détails témoignent du sang-froid qu'il conserva jusque dans ses derniers momens [1]: le sursis expiré, il livra sa tête au bourreau. Les envoyés des Etats de Bohême étaient Jean de Cologne et Samuel Gschin de Bezdiezy, qui avaient aussi des lettres de créance du comte palatin Frédéric [II]. Au nombre des envoyés des Etats de la Haute-Autriche étaient le baron de Starhemberg et Simon Engel, et parmi ceux de la Basse-Autriche, un autre Engel et un frère de l'agent impérial Starzer. Ces ambassades de rebelles durent déplaire autant à l'ambassadeur de Rodolphe qu'elles furent agréables au Sultan, qui les reçut dans son palais de Daoud-Pascha. César Gallo mit tout en œuvre pour neutraliser leurs efforts, et fut activement secondé en cela, pendant sa maladie, par l'agent impérial Starzer; celui-ci appuya fortement les négociations que Homonai conduisait secrètement à la Porte pour son installation comme prince de Transylvanie, par l'intermédiaire de son secrétaire venu à Constantinople sous un déguisement turc. Starzer et le secrétaire réunis obtinrent une promesse écrite, d'après

[1] Hormayr, *Archive für Geographie und Historie* (*Archives pour la Géographie et l'Histoire*), nos 59 et 60. 1817.

laquelle Iskender-Pascha devait investir Homonai de la principauté de Transylvanie, lorsque celui-ci serait arrivé dans le pays; mais le secrétaire, à son retour, trouva Homonai empoisonné [III]. Le grand-vizir promit aux envoyés des rebelles hongrois, bohémiens et autrichiens, en présence même de Starzer, la médiation du Sultan pour les réconcilier avec l'empereur, et le secours de troupes ottomanes, si on ne pouvait conclure un accommodement [IV]. La Porte, qui dans les derniers temps avait sans cesse protesté contre la protection accordée par les puissances chrétiennes à ses sujets rebelles, et contre toute intervention amicale de leur part, ne se fit pas scrupule dans cette circonstance d'accorder des audiences solennelles aux envoyés des rebelles de Hongrie, de Bohème et d'Autriche, et de leur promettre ouvertement sa médiation et même des secours. Si ces promesses n'eurent pas de suite, ce fut indépendant de sa volonté, et parce que l'explosion de la guerre de Pologne appela son attention sur un autre point de ses vastes frontières.

L'ame de la politique de la Porte à cette époque était le grand-vizir Ali-Pascha, dont la rudesse envers les représentans des puissances chrétiennes rappelait et dépassait encore celle du fameux grand-vizir Sinan-Pascha. Il est vrai que jusqu'alors les interprètes impériaux ou autres avaient été injuriés pour l'exact accomplissement de leurs devoirs, bâtonnés, chassés du diwan, emprisonnés et bannis; mais aucun n'avait encore payé de sa vie la franchise de ses paroles, comme il arriva sous le règne d'Osman au premier

interprète vénitien Borissi, beau-père de Gratiani, prince de Moldavie. Après la déposition de Gratiani, Borissi avait été étranglé par ordre du Sultan (février 1620), parce que, dit l'instruction, il avait mal parlé de la loi et des juges ; mais son exécution n'eut pas d'autre cause que la haine qu'il s'attira de la part du grand-vizir, en insistant avec trop de chaleur sur la restitution d'une galère vénitienne prise par les Ottomans [1]. Un mois après avaient eu lieu les négociations dont nous avons déjà parlé entre Ali, les députés des rebelles de Hongrie, de Bohême et d'Autriche [2] ; le grand-vizir exigea, sur la demande de ces députés, que Starzer assistât aux conférences, et sur le refus de celui-ci il le menaça de le faire étrangler comme l'interprète vénitien, ou mourir sous le bâton comme un âne [3]. Ali était à la fois détesté par les ambassadeurs et les vizirs, les chrétiens et les musulmans, à qui il faisait sentir également le poids de ses exactions. Le fournisseur grec Scarlati, qui, depuis nombre d'années, avait alimenté de viande les

[1] *Bassa domanda* 100,000 *taleri per la sua Galiota*. Rel. ven.

[2] *Borissi strangolato per aver parlato male (dice il Bassa) della legge e dei Cadileschieri, il cadavero comprato per mezzo dell' Ambassadore di Ollanda*. Rel. ven. Febr. 1620. *Il Bassa contra di lui per aver sostentato la causa delle gailere.*

[3] *So were auch zu lang zu erzelen, wie spottlich mich der Obrist Wesir in beisein gedachter Potschafter und weilen ich in der Gegenwart als meines Herrn Rebelen und Unterthanen vor demselben (wie oben gedacht), da er mir des Sultans Resolution wegen Gebung der Rebellen-Hilf angezaigt, auf erfordern mich zu erscheinen geweigert, das Exempel des Obersten venedischen Dollmetsches, den er ein monath zuvor aufhenkhen lassen, vorgeworfen, oder mit Prügeln als einen Esel zu tractiren getrohet.*

cuisines des janissaires, dut lui tenir compte un jour des peaux de tous les moutons qu'il avait livrés, et lui payer des sommes considérables, faute de pouvoir reproduire les dépouilles exigées [1]. C'est ainsi qu'Ali exigea du patriarche cent mille ducats, sous prétexte que celui-ci avait fait depuis dix ans trois cents nominations à des églises métropolitaines, qui, calculées à raison de mille ducats chacune, lui avaient nécessairement rapporté trois cent mille ducats; cependant le patriarche en fut quitte pour lui payer trente mille écus. Un descendant de Hersek Ahmed-Pascha [2], jeté en prison par Ali, fut forcé de racheter sa liberté au prix de cent mille ducats. Ali perçut le double de cette somme sur la succession de Djâfer-Pascha, gouverneur d'Egypte, et imposa à son favori Moustafa-Pascha lui-même une contribution de quinze mille ducats. Ces exactions fournissaient au grand-vizir le moyen non seulement de remplir les coffres de l'État, mais encore de flatter la passion dominante du Sultan, l'avarice, en lui faisant de riches présens; c'est ainsi qu'aux fêtes du Baïram, il lui offrit quatorze chevaux, dix-huit jeunes filles turques et cent magnifiques vêtemens [3]. Le defterdar Baki-Pascha fut déposé et jeté

[1] *A un mercante chiamato il Scarlati, che per molti anni ha tenuto il partito della carne ai Genizari, li dimanda conto delle pelli delli castradi, dicendo che sieno contenti delle teste, piedi e interiori degli animali.* 9 febr. 1620. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] *Un figlio di Hersekogli Ahmed posto in prigione paga* 100,000 *Zecchini per librazione.* Rel. ven.

[3] 14 *cavalli*, 18 *figlie turche di bella indole, bajute di vesti* 100, *il Re di natura avaro.*

dans les Sept-Tours, parce qu'il ne se montrait pas toujours disposé à seconder Ali dans ses mesures financières. Sur la totalité de la fortune de Baki, deux millions revinrent au fisc[1]. Ali conspira, avec le khodja et le moufti, la perte du kislaraga Moustafa, dont l'influence était devenue prépondérante depuis le règne du sultan Ahmed. Une querelle qui s'éleva en présence d'Osman Ier, entre le khodja et le kislaraga, donna lieu à l'explosion des intrigues ourdies contre ce dernier. Le fils du khodja, juge à Andrinople, avait provoqué la destitution du bostandji-baschi de cette ville, en opposition avec la volonté du kislaraga; les deux adversaires en vinrent à des reproches dans les appartemens même du Sultan; le kislaraga, irrité de la discussion, se leva et sortit brusquement. Le khodja profita de cette circonstance pour blâmer l'insolence du kislaraga et le pouvoir illimité qui lui était confié, et pour faire observer au Sultan que l'étroite amitié de ce haut dignitaire avec la belle-mère de Sa Majesté, laquelle avait un fils en âge de régner, pourrait devenir fatale au trône. Ce soupçon adroitement jeté dans l'esprit d'Osman fut un germe qui ne resta pas stérile; le kislaraga fut déposé et banni en Egypte; deux millions et demi de ducats, formant une partie de sa fortune, enrichirent le trésor impérial. Le kiaya du kislaraga, qu'on gardait à vue dans le palais du grand-vizir pour lui faire avouer le lieu où se trouvaient les

[1] *Ha fatto metter nelle 7 torri Bakibassa Defterdar (aveva 2 millioni d'oro) per non aver voluto abbraciar qualsivoglia interpresa per grande che sia.*

autres sommes possédées par son maître, s'enfuit à Scutari auprès du grand-scheikh Mohammed, et se mit à l'abri de toute poursuite ultérieure en endossant le froc de derwisch [1]. Le gouvernement du Diarbekr fut ôté à Dilawer-Pascha, favori du kislaraga, pour être conféré à l'écuyer du Sultan [2]. Le khodja et le grand-vizir, qui avaient réuni leurs efforts contre le kislaraga, ne tardèrent pas à se brouiller entre eux, au sujet de l'aga des janissaires, que le premier aurait voulu voir destitué, et que le second confirma dans ses fonctions. A la suite de cette mésintelligence, le khodja perdit sa place, et entraîna avec lui dans sa chute son protégé, le grand-chancelier [3]. Le moufti, qui avait également été disgracié, fut réintégré dans ses fonctions au bout de trois jours [4], lorsqu'il se fut

[1] *Il colpo a origine dal Cogia, il quale havendo ad instanza del suo figlio, il qual e Cadi d'Adrianopoli, procurato di far deponer il Bostangibassi di quella citta contra la volonta di esso Aga, fra di loro sono venuti a parole, il Re domandandone la causa, il Kislaraga si levò e lasciò solo il Cogia, il quale diceva molte cose e particolarmente, che voleva esser arbitro dell' Impero, e essendo molto confidente della madregna di S. M. la quale havendo un figlio grande non sarebbe difficile, che con ajuto di esso Aga maturisse qualche cosa contra la Ma. Sua.* Rel. ven. Luglio 1620.

[2] *E stato eletto il Silidar del Re Bassa di Diarbecr, levando quel carico a Dilaverbassa favorito del Kislaraga.*

[3] *Gran Canciliere deposto, favorito del Cogia deposto nelle 7 torri, che hebbi fatto denari colli Ziamet dei Sipahi, li domanda il Bassa Scudi 80 m. Radolo Voivoda eletto di Valachia ha dato al Bassa 50,000 Scudi et al Cioja 25,000. — Bassa mangia dei mercanti 10,000 Zecchini. — Il G. Vezir ricerca 20,000 Zecchini a Dilaver per mandarlo a Diarbekr.*

[4] *Il Mufti doppo esser stato Mazul tre giorni e ritornato al suo Carico, il Bassa al qual il Mufti si e umiliato l'ha fatto restituir.*

humilié devant le pouvoir souverain du grand-vizir. Ali, qui avait fait étrangler l'interprète vénitien, voulait la guerre avec Venise. Les vizirs Nakhasch et Djourdji penchaient au contraire pour la guerre avec la Pologne, et furent, pour ce fait d'indépendance d'opinion, déposés de leurs dignités[1]. Le baile parvint à opérer une réconciliation entre le grand-vizir et la république par l'offre de dix mille ducats[2].

L'or et rien que l'or, tel était le levier gouvernemental de cet homme avide, qui, après avoir écumé les mers en qualité de beglerbeg de Tunis et de kapitan-pascha, exerçait alors comme grand-vizir la piraterie sur une plus vaste échelle. Ali n'accordait sa faveur qu'à l'argent ; lui-même faisait au moins deux fois par mois de magnifiques présens à Osman, et c'est ainsi qu'il se maintint dans son poste[3]. Les huit ou dix derniers grands-vizirs n'avaient point fait entrer dans les caisses de l'Etat le tribut de Chypre; Ali frappa cette île d'une contribution de cinquante mille écus[4]. Les présens des villes rebelles de Hongrie, de Bohême, de la Haute et de la Basse-Autriche se montaient à trente mille écus; parmi ces présens,

[1] *Il Primo Vezir solo dissente la guerra contra i Polachi, Hoggia ed altri ministri la vogliono. Nacas e Giurji deposti dal G. Vezir perche contrario alla guerra di Venezia.*

[2] *Bailo presentò al Bassa* 10,000 *Zecchini.*

[3] *Il Vezir manda almeno due volte il messe denari al Sgr., e con questo mezzo si conserva.* Dec. 1620. *Sum. del. Rel. ven.*

[4] *Il Vezir ha mandato al Sgr. il Carazzo di Cipro che importa intorno à* 50,000 *taleri, e fattoli dire, che da otto verso dieci Veziri questo Carazzo non è piu entrato nel Seraglio.* Dec. 1620. *Rel. ven.* Archives I. R.

on remarquait un orgue à tuyaux d'argent, soixante-douze montres, des poissons d'argent, six encriers, trois grands miroirs, six faucons et une montre garnie de rubis que le palatin Frédéric envoyait comme roi de Bohême, et qui valait à elle seule mille ducats. Par ces libéralités, les députés de ces divers Etats obtinrent auprès de la Porte les distinctions accordées seulement aux véritables ambassadeurs; de sorte qu'à la mort du député de Transylvanie Balassi, non seulement ses collègues de Hongrie, de Bohême et d'Autriche suivirent son convoi, mais encore les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande et le baile vénitien (12 janvier 1621) [1]. Cependant ce dernier refusa d'avancer de l'argent sur une lettre de change datée de Linz et payable à la foire de la même ville, bien qu'elle fût revêtue des sceaux de soixante députés des Etats de la Haute-Autriche [2]. Vers la même époque, l'ambassadeur persan Nedjef Koulibeg [3] apporta, outre les cent balles de soie stipulées dans le dernier

1 *Morto il Balassi Ambassador di Transilvania 12 Gennaro 1621, accompagnato alla sepoltura delli Ambassadori d'Inghilterra, d'Ongheria, Boemia e di quelli delle provincie unite, Bailo e l'Ambassadore di Fiandra.* Rel. ven.

2 *Ambassadori delle due Austrie mandano al Bailo (Giustiniani) una lettera delli stati data a Linz 22 Ottobre 1620, fermata con 60 diversi sigilli, nella quale mi preghano, che procuri denari da qualche Mercante Veneziano, che sarano pagati dai stati nella fiera di Linz. Il Bailo mostrandosi pronto per qualche servizio si scusa, che alcuno de detti mercanti habbi correspondenza nella fiera di Linz.* 26 Gen. 1621. *Sum. del. Rel. ven.*

3 Les deux lettres du grand-vizir Ali au schah se trouvent dans la *Collection* de Sari Abdoullah, nos 129 et 130.

traité, cent vingt fourrures de zibeline, douze de renards noirs, quarante peaux de lynx, deux cents pièces de mousseline, soixante vêtemens de soie changeante, trente de damas, huit cent vingt-quatre de différentes autres étoffes, douze cent cinquante pièces de bogazin, deux cents cravates, mille vases de porcelaine, quarante tapis de soie, quarante en poil de chameau, deux chevaux, quatre éléphans, un rhinocéros, et deux tigres [1]. En retour, le Sultan envoya au schah un encrier en bois d'ébène, un miroir, deux montres, deux masses d'armes garnies de pierres précieuses, deux sabres, quatre tentes de soie, quatre belles esclaves, onze vêtemens de velours brodé d'or, deux habits en laine également brochés d'or, quatre autres en étoffes d'or, et une coupe d'argent estimée mille ducats [2]. Au brillant appareil de ces ambassades succédèrent dans le cours de l'hiver des scènes de deuil. Le sultan Mohammed, frère d'Osman, mais non de la même mère, prince de la plus haute espérance, fut mis à mort (12 janvier 1621); Osman rendit cet ordre sanguinaire, soit qu'il voulût donner

1 *Setta balle* 100, *zibellini* 120, *volpe nere* 12, *lupi cervieri* 40, *velia di veste* 200, *vesta di due faccie* 60, *di damasco* 30, *dette di Gottmer* 100, *dette di Camesin* 150, *dette di varie sorte* 824, *boccassini* 1250, *fazioli di collo* 200, *porcellane di varie sorte* 1000, *tapeti di sette* 47, *dette di pel di Gambelo* 40, *cavali* 2, *elephanti* 4, *rinoceronte* 1, *tigri* 2. Marzo 1621. *Rel. ven.*

2 *Scrittoio d'ebeno* 1, *specchio* 1, *orologi* 2, *bellicani grande* 4, *due masse gioellate* 2, *spade* 2, *brachane di setta* 4, *Schiavine finissime* 4, *vesti veluto con oro* 4, *veluto schietto* 4, *vesti disuffandati* 4, *raso* 3, *raso schietto* 4, *vesti di lana d'oro* 2, *vesti di seraser* 4, *bichier d'argento per valuta di Zecchini* 1000. 26 Gennaro 1621.

à ses frères cette terrible preuve de son souverain pouvoir, soit qu'il y eût été poussé par la jalousie de ceux-ci, qui s'effrayaient des qualités supérieures de Mohammed. Le nouveau kislaraga Souleïman s'efforça de gagner les bonnes grâces du Sultan, en flattant son désir secret, c'est-à-dire en lui conseillant la mort du jeune prince; mais le moufti Ezaad refusa le fetwa qu'on lui demandait pour la justification du fratricide. Le juge d'armée de Roumilie, Kemaleddin, rendit un fetwa conforme aux volontés d'Osman, dans l'espoir d'obtenir la place du moufti, espoir qui fut trompé par la suite. Lorsque l'infortuné Mohammed vit les bourreaux se précipiter sur lui, il s'écria : « Osman, » je prie Dieu de trancher tes jours et de renverser » ton empire; puisse-t-on t'arracher la vie comme tu » me l'arraches à moi-même. » Quelques semaines après, la rigueur extrême du froid donna lieu à un phénomène dont l'histoire ottomane ne cite que deux exemples dans l'espace de neuf siècles. Le Bosphore gela complètement, de sorte qu'on pouvait aller d'Europe en Asie à pied sec [1]. L'interruption de la navigation amena une grande hausse dans le prix des vivres; la drachme de blé valait jusqu'à un aspre, et l'okka de viande jusqu'à quinze. La disette pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses que les sipahis s'étaient de nouveau présentés tumultueusement dans le diwan, et que le grand-vizir avait vainement compté sur les janissaires pour les contenir dans l'obéissance.

[1] Naïma. Le *Fezliké*. La première fois en l'année 121 (739).

Ali dut les satisfaire en leur payant une partie de l'arriéré de leur solde[1]. Au milieu de ces circonstances, il commença à craindre pour sa sûreté, et ne dédaigna pas de rendre une visite au grand-scheïkh Mahmoud à Scutari, auprès duquel plusieurs vizirs disgraciés avaient, ainsi que nous l'avons vu, trouvé un refuge, et d'offrir à Dieu un holocauste de quarante moutons[2]. Il prit également la précaution de se réconcilier avec le khodja; mais, au retour du printemps, lorsque le Bosphore fut de nouveau ouvert à la navigation et qu'une révolte des troupes ne fut plus à craindre, il bannit le khodja à la Mecque. Le khodja s'était déjà rendu à Scutari, pour entreprendre le pèlerinage auquel il était forcé, lorsque le grand-vizir mourut de la pierre, n'emportant avec lui d'autres regrets que ceux du Sultan (9 mars 1621)[3]. Le successeur d'Ali fut le dernier en rang des vizirs du diwan, Houseïn, originaire d'Okhri en Albanie, qui, dans la campagne d'Erivan, avait été élevé du grade de bostandji-baschi à celui d'aga des janissaires, et avait été nommé par la suite beglerbeg de Roumilie

[1] *Sipai strepitano nel divano gridando contra loro capi, che si appropriavano il denaro delle loro paghe. Ordine al Aga dei Genizari, di far venir bon numero in divano per rinfacciar i Sipai, ma non puotè far mille, li achieta il G. Vezir con alcune borse.* 22 Decembre 1620. *Rel. ven.*

[2] *Milizie paghate non contente, domandono il resto delle loro paghe; il Re avaro e avezzo del medesimo Vesir a non spender, non risponde al Arz del Vesir, e maggiormente che esso Vesir s'era obligato a non domandargliene mai. — Vesir travagliato va da Mahmud Santone e sacrifica 40 castradi, Hoggia chiamato e vestito.* Rel. ven.

[3] *Alibassa morto questa matina (9 marzo) di ritenzione d'urina, e si puo dire con gusto d'ogni fuori del Re.* Rel. ven.

et vizir. Houseïn était un musulman fanatique, une espèce de barbare sans expérience du monde, et ayant pour principe qu'il n'y avait point sur la terre d'autre souverain que le Sultan, et que les empereurs et les rois du reste du monde ne régnaient que par son bon plaisir [1].

Osman, qui était dans sa dix-huitième année, commença à secouer la tutelle des vizirs et à opposer sa volonté à leurs conseils. Malgré son esprit belliqueux et son habileté dans les exercices des armes [2], il s'était fait haïr des soldats à cause de son avarice. Il s'était aliéné les esprits des oulémas par des innovations, et particulièrement par celle que lui avait suggérée son khodja Omer Efendi, et d'après laquelle on leur avait supprimé l'arpalik ou *argent d'orge;* il n'avait pas davantage les sympathies des habitans de la capitale, qui lui reprochaient de faire lui-même des rondes nocturnes dans les rues pour les espionner [3]. Les idées du Sultan étaient tellement tournées vers une guerre avec la Pologne, qu'un ambassadeur polonais, porteur de nouvelles propositions de paix, ne put pas entrer dans la capitale, et dut retourner de Petit-

[1] *In suo luogo Husein che sedeva ultimo nel divano. Di natura fiero* (Albanais), *orgoglioso, di pessima volonta verso il christianesimo, senza esperienza alcuna delle cose del mondo, e con pretenzione che non vi sia altra potenza che quella del Gr. Sgr. et che tutti li altri Principi sieno per la sua indulgenza.* Marzo 1621.

[2] *Il Sgr. inclinato alle armi comminciα a far al suo modo con dispiacer dei Grandi.* 9 Aprile 1620. *Rel. ven.*

[3] *Il Sgr. va giorno e notte incognito indagando e spiando per la città quello che si fa, usa severità grande.* Aprile 1621. *Sum. del. Rel. ven.*

Tschekmedjé sans avoir rien pu conclure [1]. L'ambassadeur anglais, sir John Eyre, ayant voulu accommoder le différend entre la Porte et la Pologne au nom du roi Jacques, en se prévalant d'un précédent de la reine Elisabeth [2], reçut pour toute réponse, que le Sultan devait venger sur la Pologne les incursions des Cosaques dans le territoire de l'empire. Le 9 mai 1621 (17 djemazioul-akhir 1030), les queues de cheval de l'empereur furent plantées dans la plaine de Daoud-Pascha, et deux semaines après les troupes se mirent en marche [3], bien que le jour du départ fût considéré par la superstition ottomane comme doublement défavorable, parce qu'il avait été signalé par une éclipse de soleil, et que c'était le dernier jour du mois (d'après le calendrier musulman). Sur la route d'Andrinople, au passage d'un pont, le Sultan vit tout-à-coup s'élancer devant lui quatre derwischs indiens, qui s'étaient cachés dans cet endroit pour lui demander l'aumône sans être repoussés par les gardes; irrité de cette apparition soudaine et de leurs cris qui avaient fait cabrer son cheval, il les fit mettre à mort sur la place [4]. Dix jours après son départ de la capitale

[1] *Ambassador polaco a ponte picolo non amesso alla città, il Sgr. tenendo a mente il detto del suo padre Acmet che bisognasse castigar i Polachi come autori di tutti li danni che fanno i Cosachi.* 1621. Rel. ven.

[2] *Lettera d'Inghilterra per il G. Signor, che un altra volta essendo stata scritta una lettera della Regina d'Inghilterra in favore dei Poloni si lasciasse persuader a desister dall' intraprese.*

[3] Knolles fixe le jour du départ au 29 avril, et se trouve d'accord avec Naïma, le 7 djemazioul-akhir.

[4] *Ha fatto tagliar la testa a 4 Dervisi, quali ricercando l'elemosina, per non esser dalle guardie impediti, si posero sotto un ponte, dal qual*

(31 mai — 10 redjeb), le Sultan arriva à Andrinople, où il fit une halte de dix jours employés en exercices guerriers : le onzième, les janissaires partirent pour Yanboli. La marche dans les défilés du Balkan fut rendue très-pénible par les pluies ; un grand nombre de bêtes de somme y périrent. Les chameaux qui portaient les tentes furent suppléés, dans les endroits où ils ne pouvaient passer, par des éléphans récemment envoyés en présent à Constantinople. Chemin faisant on apprit que les Cosaques avaient abordé à Akhioli, sur la Mer-Noire. Hadjikeï-Pascha, qui, à cause de sa connaissance des localités sur les frontières de Pologne, avait reçu l'ordre de marcher en avant comme éclaireur, envoya quelques prisonniers, et Kantemir Mirza, avec la nouvelle que les Polonais s'étaient retranchés dans trois camps différens. A Isakdji, pendant qu'on jetait un pont sur le Danube (12 juillet — 22 schâban), on distribua aux janissaires et aux sipahis le présent d'usage à la première campagne d'un sultan, c'est-à-dire mille aspres par tête [1]. Là mourut le fils du célèbre encyclopédiste Taschkœprizadé, Kemal Efendi, juge d'armée de Roumilie, qui avait terni sa gloire littéraire en rendant un fetwa pour justifier

uscendo improvisamente con strepito et urli mentre lui passava, impaurirono il Cavallo con non picolo pericolo di precipitarlo dal ponte. Giugno 1621.

[1] Naïma, p. 335, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Sua Maestà propose alle milizie in luoco del donativo di aspri 1000, che gli facea per la prima volta che il G. S. esce in persona alla campagna, un aspro d'acrescimento alla paga, ma fu ricusata delle milizie risolute d'aver il solito donativo.*

le meurtre du prince Mohammed [v]. Sa place fut donnée à l'eunuque abyssinien Molla-Ali, qui avait été si long-temps, en sa qualité de juge de Galata, le fléau des ambassadeurs chrétiens, et les avait soumis à la capitation ; homme incorruptible et bienfaisant envers les pauvres, mais violent, fanatique, et entièrement ignorant des sciences législatives. Le médecin Mousa, qui ne connaissait pas mieux la jurisprudence musulmane que Molla-Ali, obtint par l'influence du khodja la dignité de juge d'Anatolie, malgré l'opposition du moufti Esaad, qui peu de temps après retourna à Constantinople pour une maladie feinte ou réelle [1]. Le moufti Tschelebizadé Aziz Efendi se consola de la nomination du nègre et du médecin aux fonctions de grand-juge, en citant le proverbe arabe : *Ce n'est pas la première fois qu'un vase plein d'urine a été répandu dans l'Islamisme* [2].

L'armée resta dix-huit jours à Isakdji, pour attendre l'achèvement de la construction du pont et l'arrivée de tout ce qui était nécessaire à l'ouverture de cette campagne. Dans cet intervalle, on apprit que Houseïn, beglerbeg d'Ocsakov, avait pris dix-huit caïques aux Cosaques qui infestaient les côtes. Le 24 juillet 1621 (5 ramazan 1030), le kapitan-Pascha

[1] Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 296, dit qu'il revint pour cause de maladie. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Il Mufti parte del campo, il Sgr. trovasi di lui mal sodisfatto per la sua troppo efficace dissenzione della guerra.* Agosto 1621. *Rel. ven.*

[2] *Leïs ewwel Karouretoun Kousiret fil islami.* — *Raouzatoul-ebrar*, f. 369.

Khalil, ancien grand-vizir, arriva au camp avec deux cents Cosaques qu'il avait faits prisonniers sur la Mer-Noire ; il reçut deux vêtemens d'honneur, et dix-huit de ses officiers furent pareillement revêtus de caftans. On abandonna les deux cents Cosaques à la barbare fureur des troupes ; quelques-uns furent foulés aux pieds par les éléphans, d'autres furent appendus aux crochets, d'autres enfin furent empalés. Le Sultan s'occupait souvent à traverser le Danube dans de petites barques pour inspecter la rive opposée, ou à monter à cheval et à tirer de l'arc pour faire parade de son habileté dans ces deux exercices; il portait d'habitude une cotte-de-mailles ayant appartenu à Souleïman, qu'il s'était proposé pour modèle [1]. Un jour, il réussit à lancer une flèche sur l'autre rive du Danube, et on consacra le souvenir de ce tour de force du jeune Sultan, en élevant une colonne de pierre à l'endroit où le trait impérial était tombé. Dans un moment de mélancolie, et pour se distraire, il perça à coups de flèches non seulement des prisonniers cosaques, mais encore quelques-uns de ses pages ; plusieurs traits de cette froide cruauté lui firent perdre l'affection que lui avaient valu de la part des troupes ses dispositions guerrières [2]. A Isakidji, il ordonna la construction d'un nouveau château, qui

[1] *Il Sgr. vol sopraintender a tutto e veste una maglia, che S. Soliman era solito usar in guerra, delle cui azioni si professa gran imitatore.* Rel. ven.

[2] *Gran Sig. pieno di malinconia e crudeltà saettando li pagi e usando coi suoi ministri molto diversamente dei Re passati, onde caduto di stima e grazie.* Nov. 1621. *Rel. ven.*

existe encore aujourd'hui. Lorsque l'armée eut passé le Danube non loin d'Yenikœi (21 juillet 1621 — 12 ramazan 1030), elle rencontra une chaîne de trois cents Cosaques, envoyés par le beglerbeg de Kaffa; ces malheureux, ainsi que seize autres livrés par le beglerbeg d'Oczakov, eurent tous la tête tranchée. A Tataran en Moldavie, le beglerbeg du Diarbekr, Dilawer-Pascha, opéra sa jonction avec le reste de l'armée (8 août — 20 ramazan). On reçut en même temps de Bethlen Gabor des étendards et des têtes qu'il avait rapportés de quelques engagemens avec les troupes de l'empereur. L'arrivée des begs d'Akhiska et de Silistra, du prince de Moldavie, et du vizir du khan des Tatares qui venait demander pour son maître la permission d'envahir le territoire polonais, ajouta encore à la solennité des fêtes du Baïram (19 août — 1er schewal). Le voïévode de Valachie qui n'avait pas convenablement réparé les chemins, et qui était d'ailleurs soupçonné d'intelligence avec les Polonais, fut destitué, jeté en prison, et sa place donnée pour la seconde fois à Etienne Thomza, l'ennemi déclaré de la Pologne. Les janissaires qui commençaient à se débander furent passés en revue par le Sultan, et reçurent une demi-piastre par tête (30 août — 12 schewal) [1]. Houseïn-Pascha et le voïévode de Moldavie battirent un corps de cinq mille coureurs ennemis;

[1] Peu de temps après, une nouvelle émeute de janissaires éclata à Constantinople, provoquée par le refus qu'on avait fait de leur payer la solde arriérée. *Gianizari della guardia della città solevati per mancanza di paga.* 31 Agosto 1621.

quatre-vingt-dix d'entre eux qui s'étaient réfugiés dans une caverne, y furent, d'après les ordres et en présence d'Osman, étouffés par les flammes. Sur les bords du Pruth, le trésor paya aux troupes la prime allouée pour chaque tête de Cosaque qui avait été apportée au camp. A la fin d'août, le Sultan était arrivé dans les environs de Choczim; le grand-chancelier de Pologne s'était établi avec quatre mille Polonais et huit mille Allemands sur les bords du Dniester; le prince héréditaire était retranché avec soixante mille hommes à Kaminieck. Le khan des Tatares arriva sur ces entrefaites, et fut admis à baiser la main du Sultan. Au moment d'entrer dans la tente d'Osman, il eut un sentiment d'inquiétude lorsque le grand-vizir lui ôta son carquois de la ceinture; mais il fut bientôt rassuré en voyant ce haut dignitaire s'approcher de lui, et lui remettre un carquois et un sabre enrichis de pierreries, ainsi qu'une selle et des fourrures de zibeline. L'armée ottomane fut aussitôt rangée en bataille, et le grand-vizir fit toutes ses dispositions de manière à envelopper le camp polonais. L'aile droite, dont l'extrémité s'appuyait au fleuve, était formée par le beglerbeg du Diarbekr, les beglerbegs d'Anatolie, de Karamanie et de Siwas; le centre était occupé par les janissaires et les sipahis; l'aile gauche se composait des contingens de Damas et de Haleb, des mouteferrikas, des écrivains de la chancellerie, du voïévode de Moldavie et du khan des Tatares, et s'appuyait contre une forêt. Le premier engagement, qui eut lieu dans cette forêt même, coûta la vie au beg de Bosnie,

Le voïévode de Moldavie reçut l'ordre de jeter un pont sur le Dniester. La première attaque du camp retranché fut couronnée d'un plein succès (8 septembre — 21 schewal); douze pièces de campagne, trente-deux enseignes, deux grands étendards allemands furent pris par les Turcs, et plus de mille ennemis restèrent sur la place. Kantemir Mirza, le vaillant prince des Noghaïs, à qui le khan des Tatares enviait la faveur du Sultan, fut investi du gouvernement d'Ocsakov, et envoyé en avant pour porter en Pologne le fer et le feu; il passa le Dniester et revint de son incursion avec deux mille cinquante prisonniers. Le second assaut du camp ennemi fut repoussé par le feu bien nourri de l'artillerie polonaise; le troisième n'eut pas plus de succès, quoique tous les beglerbegs y eussent pris part, et que Toghandji Ali-Pascha eût canonné l'armée retranchée de l'autre côté du fleuve; le quatrième, dans lequel le Sultan attaqua lui-même le camp des Cosaques, qui se trouvait en face de lui, fut le plus acharné de tous. La perte des Ottomans fut considérable; plusieurs milliers de leurs plus braves combattans restèrent sur la place, et, entre autres, Karakasch Mohammed-Pascha, beglerbeg d'Ofen et conquérant de Waitzen, qui était arrivé la veille au camp, et que le grand-vizir avait exposé au feu le plus vif sans lui prêter secours (14 septembre — 27 schewal).

Le Sultan, qui alors ne songeait pas encore à punir sévèrement le grand-vizir de l'échec essuyé et de la mort du beglerbeg d'Ofen, se contenta de le déposer,

et de nommer à sa place le gouverneur du Diarbekr, Dilawer, c'est-à-dire *le courageux* (17 septembre — 1er silkidé). Houseïn-Pascha conserva le titre de second-vizir, et fut nommé général des troupes destinées à agir de l'autre côté du Dniester. Yousouf-Pascha obtint le gouvernement d'Erzeroum, Souleïman celui du Diarbekr; Baki-Pascha fut nommé defterdar. Dès que le pont sur le Dniester fut construit, Houseïn-Pascha se rendit de l'autre côté du fleuve. Deux jours après, le 23 septembre (7 silkidé), les Polonais tentèrent contre le camp de Houseïn une attaque nocturne, dans laquelle Toghandji Ali-Pascha et le beg de Boli furent blessés. Le lendemain, les troupes restées de l'autre côté du Dniester livrèrent au camp polonais un cinquième assaut; le beglerbeg de Roumilie et le khan des Tatares combattirent vaillamment; mais n'étant pas soutenus par les janissaires, ils durent se retirer. Un sixième et dernier assaut fut encore donné par les Ottomans, qui furent forcés de rentrer dans leur camp après avoir éprouvé de grandes pertes [VI]. Le jour suivant, le Sultan convoqua un conseil de guerre, dans lequel il prodigua des paroles flatteuses aux chefs qui depuis long-temps déjà étaient las de cette campagne: « Tous mes efforts, leur dit-il, » tendent à la victoire; s'il le faut, vous passerez l'hi- » ver avec moi. » Il fit ensuite proclamer une halte de trente jours. Noureddin-Sultan, second vizir du khan des Tatares, reçut ordre de battre les pays environnans. La saison avancée et l'énormité des pertes réciproques faisaient désirer la paix aux deux partis;

un traité fut conclu, par l'intervention du voïévode de Valachie, Radoul Scherban, sur le pied de celui dont Souleïman avait autrefois posé les bases, c'est-à-dire que la Pologne s'engagea à payer aux Tatares un tribut de quarante mille florins par an [VII]. Des lettres de victoire furent expédiées à tous les gouverneurs de l'empire, et on envoya au kaïmakam l'ordre de faire illuminer la capitale. D'après les historiens chrétiens, les Turcs auraient perdu dans cette campagne quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux; les historiens ottomans donnent au contraire l'avantage à leur nation sur les Polonais, et prétendent que cent mille infidèles succombèrent, cette année, sous les coups des vrais croyans; le premier chiffre, quelque exagéré qu'il soit, est certainement plus probable que le second. Il faut attribuer la cause de l'insuccès de l'expédition de Pologne à la rivalité du grand-vizir Houseïn et de Karakasch, à la jalousie du khan des Tatares et de Kantemir, et surtout à l'ignorante et arrogante témérité du kislaraga Souleïman. Dans le conseil de guerre tenu en présence du Sultan, ce dernier demanda à Debbagh Mohammed-Pascha, c'est-à-dire Mohammed-Pascha le Corroyeur: « Le roi de Pologne osera-t-il s'avancer contre nous? » — Oui, sans doute, répondit Mohammed. — Je pensais que tu étais un homme de sens et d'expérience, » répliqua Souleïman; mais quel chien est donc le » roi de Pologne, pour oser résister au Padischah des » Ottomans? » Mohammed-Pascha justifia son opinion en faisant remarquer que les infidèles des divers pays

ne formaient qu'un seul peuple, et que la Pologne, appuyée par l'Autriche, la Russie, les Cosaques, les Hongrois, les Français et le pape, ne serait pas en peine de trouver de l'argent et des soldats. Le kislar-aga, se moquant de Mohammed-Pascha, lui dit pour toute réponse : « A quoi peut nous servir le conseil » d'un vieillard imbécile? » Le nouveau grand-vizir opina, comme les précédens, pour la paix, d'autant plus que le tschaousch envoyé en Russie en avait rapporté la nouvelle d'une alliance entre cette puissance et la Pologne [1]. L'armée était d'ailleurs indisposée par l'avarice du Sultan, et il n'y avait plus de salut que dans la paix. Osman se consola de l'issue fâcheuse de cette campagne, en ressentant pour la première fois les joies de la paternité ; un jeune prince était né de la sultane favorite [2], Russe d'une rare beauté, qui, comme autrefois sa compatriote Roxelane, n'avait consenti à satisfaire les désirs du Sultan qu'après avoir obtenu de lui tous les droits et les titres d'épouse légitime [3]. Six semaines après ses couches, la sultane

1 *Li Moscovoti s'erano collegati colli Polachi, e il Ciaus mandato d'essi intesa la collegazione era tornato dietro a Dilaver a contrario alla guerra, come tutti i primi Vesiri, mentre vi e la persona del Gr. Sgr.* Ott. 1621.

2 La naissance du prince héréditaire est le sujet des vingt-un derniers chants du *Schahnamé* de Nadiri, contenant quatorze mille distiques.

3 *La notte del* 20 *Ottobre* 1621 *era nato a S. M. il figliolo primogenito; la madre si chiama Miliclia, la quale Russa di nazione, di bassa nascita, presa da piccola fanciulla e fatta schiava di Murat Vesir, fu doppo la morte di lui donata da sua moglie al deposto Khislaragasi* (Moustafa), *dal quale amata come figliola e fatta libera, veduta un giorno dal Re, invaghittogli della sua bellezza, e dicono esser molto rara, la ricercò*

alla à la rencontre d'Osman jusqu'à Andrinople où elle fut reçue par tous les vizirs [1].

Au commencement de l'année 1622, signalée dans l'histoire de la Turquie par le premier meurtre commis sur la personne d'un Sultan, et la substitution violente d'un souverain à un autre, Osman, de retour de son expédition, descendit dans le palais du faubourg de Daoud-Pascha, et fut somptueusement traité par le kapitan-pascha Khalil [2]. Le 25 janvier 1622 (12 rebioul-ewwel 1031), jour anniversaire de la naissance du Prophète, le Sultan fit son entrée à Constantinople et dans le seraï : à l'occasion de cette double solennité, il y eut illumination générale. Les premiers actes d'Osman furent de nommer à des fonctions publiques quelques-uns des employés du seraï, et d'opérer des changemens dans le gouvernement de l'empire [3]. Les hommes les plus influens étaient alors : le grand-vizir Dilawer-Pascha [4], Croate de

dal Kislaraga; egli si scusò non poter per la legge essendo fatta libera, se S. M. non la sposasse, che havendolo effettuato l'ha da poi sopra le altre cara, e per avenire sara trattata come Regina per esser madre del Successor e di erede, avra sempre gran autorità col Re. Rel ven.

[1] *Ali 16 Dec. giunse la Regina col principino in Andrinopoli incontrata da tutti i Vesiri per ordine del Re.* Dec. 1621. *Sum. del Rel. ven.*

[2] *Li 4 Gennaro* (1622) *S. M. gionse a Daudpassa, nel qual luoco fu banchettato dal Capitan del mar, e per oggi* (6) *destinata la sua solene entrata. Rel. ven.* Mais l'entrée n'eut lieu, d'après Naïma, que le 12 rebioul-ewwel (25 janvier).

[3] Beber-Pascha, gouverneur d'Égypte, au lieu de Meré Housein-Pascha; Abaza Mohammed-Pascha, gouverneur d'Erzeroun; Koulaoun Mohammed-Pascha, gouverneur de Meràsch; Bostan-Pascha, gouverneur de Rakka; Tayar Mohammed-Pascha, gouverneur de Siwas. Naïma, p. 444.

[4] *Dilaver Bassa di Mesopotamia ricco e nella guerra di Persia ve-*

naissance, qui avait acquis une certaine gloire militaire dans la dernière guerre de Perse, et devait sa place à l'offre qu'il avait faite au Sultan non seulement de ses services, mais encore de sa fortune; le second vizir et kapitan-pascha Khalil, originaire d'Arménie, précédemment grand-vizir, musulman tolérant et assez favorablement disposé à l'égard des chrétiens; le defterdar Baki-Pascha; le secrétaire d'Etat pour le chiffre du Sultan, Moustafa-Pascha; l'aga des janissaires, Ali-Aga; le moufti Esaad-Efendi, connu pour sa stricte observation de la loi [1] et l'indépendance de son caractère [2]; le juge d'armée d'Europe, l'eunuque noir, Molla Alï, et le juge d'armée d'Asie, l'ignorant docteur, Mousa-Efendi. Dans le harem régnait une sorte de duumvirat, et le pouvoir était partagé entre le présomptueux et passionné khodja Omer-Efendi, qui, s'étant attiré la disgrâce du précédent grand-vizir, avait dû s'embarquer pour la Mecque, et était depuis rentré en faveur, et l'arrogant et barbare kislaraga Souleïman, qui avait conseillé au Sultan le meurtre

nuto in reputazione, s'offerse a S. M. di servirla in tal carico non solo con la persona ma col denaro, il Re accettata l'offerta gli diede il sigillo e lo creò primo Vezir. Ott. 1621. *Rel. ven.*

1 *Era stato dato Fetwa al Mufti (dal Starzer crederei) nel qual domandavasi, se havendo il G. Sgr. amicitia con due Principi sia lecito ajutar uno di essi contra l'altro, non aveva voluto risponder, dicendo che queste non sono cose di giustizia, ma che si misurano colla ragion di stato.* 23 Luglio 1616. *Rel. ven.*

2 Il en donna la preuve, en refusant le fetwa qui lui était demandé pour justifier le meurtre du frère du Sultan, et en agissant de même dans une autre circonstance politique, prétextant avec adresse que sa qualité de moufti le plaçait en dehors des affaires d'État.

de son frère et la guerre contre la Pologne. Peu de jours avant l'arrivée d'Osman à Constantinople, avaient paru à la Porte un envoyé de Bethlen Gabor, avec des lettres pour le Grand-Seigneur, et l'ambassadeur hollandais (protecteur de Bethlen, ainsi que le khodja) ; un émissaire persan s'était également rendu dans la capitale, mais sans le tribut de soie stipulé, et sans autre mission que celle de s'informer exactement des véritables résultats de la dernière campagne. Vers la même époque, l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, avait été chargé de renouveler avec la Porte les anciennes capitulations, de demander la délivrance des prisonniers polonais et notamment de Korceky, la répression des brigandages des Etats barbaresques, et le paiement de toutes les dettes contractées par des musulmans envers des sujets anglais [VIII]. Sir Thomas Roe trouva l'autorité des ministres européens entièrement détruite par les intrigues de la république de Venise, les malheurs de la France dans les dernières années, et l'emprisonnement de l'ambassadeur français qui les suivit, enfin par l'incapacité des derniers ambassadeurs anglais, Paul Pindar et sir John Eyre. Le grand-vizir Dilawer, que sir Thomas dépeint comme un homme sérieux, plein de mesure et de sagesse, lui accorda le renouvellement des traités et les sûretés demandées contre les pirateries des Etats barbaresques; mais il ne voulut point entendre parler de la délivrance des Polonais prisonniers, ni des réclamations que les créanciers anglais de la Porte avaient adressées déjà à ses trois prédécesseurs. Avant de le

congédier, il lui dit qu'il lui convenait mal d'évoquer les actions d'autrui et de fouiller dans le souvenir des morts; qu'au reste, aussi long-temps qu'il serait à la tête des affaires, aucun sujet anglais n'aurait occasion de se plaindre, et qu'il ne ferait rien qui pût autoriser à blâme ses actions [1]. Le Sultan répondit dans le même sens à la lettre du roi Jacques, qui lui avait été remise par l'ambassadeur.

Depuis son retour à Constantinople, Osman s'était abandonné entièrement à son humeur sombre et fantasque, et avait gravement indisposé le peuple contre lui. Accompagné d'un ou deux paschas, il parcourait pendant la nuit les rues et les tavernes, remplissant ainsi les fonctions du guet et du prévôt de police [2]. Des ordonnances sévères furent rendues contre l'usage du vin et du tabac. Une grande cherté de vivres s'étant déclarée à Constantinople, le peuple mécontent l'attribua à l'avarice du Sultan. Cependant Osman se livra de plus en plus aux plaisirs du harem. La sultane Khasseki, Russe de naissance, exerçait le plus grand pouvoir sur lui, et, pour lui complaire, il lui donna une fête dans laquelle on représenta quelques événemens de la guerre de Pologne, des prises de batteries, et autres scènes guerrières. Le prince héréditaire, qui assistait à ces jeux, mourut des suites d'une bles-

[1] *The Negotiations of sir Thomas Roe.* La réponse se trouve dans Grimstone, chez Knolles, p. 966, ainsi que la lettre de créance du roi.

[2] *His dayly haunting the streets on foot, sometimes disguised, with a page or two, prying into houses and taverns like a petty officer, encreased his contempt even in the city. Negotiations*, p. 20.

sure causée par l'explosion subite d'un fusil. Pour réparer cette perte, Osman choisit trois autres épouses, non parmi ses esclaves, comme c'était la coutume, mais parmi les filles libres de ses sujets, ce qui était une innovation dangereuse et en opposition avec la loi, parce qu'on pouvait craindre que les familles puissantes avec lesquelles s'était allié un Sultan ne fissent valoir par la suite des prétentions au trône. La législation ottomane veut que la femme d'un souverain soit une esclave enlevée dans son enfance à sa famille, sans protection et sans liens de parenté; elle n'acquiert une certaine considération qu'en devenant sultane Khasseki ou mère de l'héritier présomptif, et sultane Walidé, c'est-à-dire mère du Sultan régnant. Le Sultan lui-même ne doit pas être fils d'une femme libre, mais fils d'une esclave, pour qu'aucune considération de famille ne vienne influencer ses actes gouvernementaux, et pour que les sujets ses esclaves, qui ne sont pas achetés à prix d'argent, mais forcés de subir le joug de l'esclavage, aient l'avantage d'être nés d'une mère libre en présence du fils de l'esclave assis sur le trône. En opposition avec les principes du droit matrimonial ottoman, qui défendent au Sultan, mais non pas aux autres musulmans, d'avoir plus d'une épouse légitime, Osman voulut se choisir quatre épouses légitimes; il se maria avec la fille de Pertew-Pascha [1],

[1] *About 12 days since contrary to the council and will of all his ministers the G. Synor has married the grand child of a Sultana wife to Pertaw Bassa only for her beauty without any pomp which is ill interpreted here; his ancestors of late years not usually taking wives, especially of a turkish race for respect of kindred.* 19 Febr. 1622.

et se fit fiancer à la fille du moufti [1]. Osman s'était en outre aliéné l'esprit des janissaires et des sipahis dans la dernière campagne par son avarice et des reproches injustes. De plus, il avait réduit à un ducat la prime allouée pour chaque tête d'ennemi; aussi les soldats avaient-ils murmuré de cette mesure : « Qu'est-ce, disaient-ils, qu'un ducat pour la tête d'un » ennemi, lorsque pour avoir cette tête il faut jouer » la sienne? » Osman avait en outre impolitiquement manifesté aux soldats son mécontentement de l'issue défavorable de l'expédition en Pologne. Le bostandji-baschi accumula encore de nouvelles haines contre le gouvernement en jetant à la mer des janissaires qu'il avait surpris dans des tavernes pendant la nuit, et en mettant sur les galères de l'Etat des habitans de la capitale, qu'il avait trouvés dans un état d'ivresse. Mais l'irritation générale monta à son comble, lorsque le Sultan manifesta son intention de se rendre, dans les premiers jours du printemps suivant, en Syrie, pour réduire à l'obéissance le prince des Druses, Emir Fakhreddin, qui depuis quelques années s'était déclaré indépendant. Les vizirs, les mouftis, les oulémas représentèrent à Osman qu'il n'était pas convenable qu'il marchât lui-même contre un rebelle, et qu'il vaudrait beaucoup mieux envoyer par terre des trou-

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Histoire de l'Empire ottoman*, VII, p. 63. *Il Re oltre alla moglie che ha sposata disegna di sposare tre altre, tra quali una figlia del Mufti, che si scusa di dargliela come cosa non mai usata da suoi predecessori di sposar altre, che le sue schiave.* Febr. 1622. *Rel. ven.*

pés sous les ordres d'un vizir, et par mer le kapitan-pascha, pour soumettre un homme qui, s'il était réduit à l'extrémité, pouvait toujours se réfugier dans la chrétienté; après avoir entendu ces observations, le Sultan fit appeler le grand-vizir, le kapitan-pascha et le defterdar, et leur ordonna d'équiper cent galères, pour l'armement desquelles il donna quatre-vingt mille ducats. En même temps on expédia l'ordre aux beglerbegs de Tunis et d'Alger, de se joindre à la flotte avec leurs vaisseaux, précaution d'autant plus nécessaire que le prince Philibert armait à Messine soixante galères et six galions, soit pour secourir Fakhreddin, soit pour venger les derniers ravages commis par Khalil-Pascha à Manfredonia. La flotte devait être prête à mettre à la voile au mois d'avril suivant. On ne tarda pas à apprendre le véritable but de cet armement, qui n'était autre que le pèlerinage du Sultan à la Mecque. Un baltadji du seraï avait été envoyé en Syrie et en Egypte avec l'ordre de réunir les provisions nécessaires pour le voyage. Le schérif de la Mecque fut chargé d'envoyer au gouverneur d'Egypte tous les navires qu'il pourrait se procurer, pour servir à transporter des vivres à Djiddé; les gouverneurs des provinces par lesquelles devait passer le Sultan étaient tenus de fournir cent mille erdebs de blé, de riz et autres céréales; le Sultan devait être accompagné seulement par cinq cents samsoundjis et mille sipahis, le reste des troupes régulières rester en garnison dans la capitale; le grand-vizir, le defterdar, le nischandji-pascha, les seigneurs de l'étrier,

les ghediklüs, quarante mouteferrikas, trente écrivains du diwan étaient désignés pour faire partie du pélerinage. La garde des trois capitales de l'empire, Constantinople, Andrinople et Brousa, était confiée à l'ancien grand-vizir Houseïn-Pascha nommé kaïmakam, au vizir Gourdji Mohammed-Pascha, et à Redjeb-Pascha.

Le grand-vizir et le moufti mirent tout en œuvre pour détourner le Sultan de son malencontreux projet; mais le khodja et le kislaraga surent rendre inutiles leurs sages conseils, et insinuèrent au Sultan que les troupes soldées d'Egypte étaient bien préférables aux janissaires sous le rapport de la valeur et de l'obéissance, et qu'il serait avantageux de substituer des mercenaires égyptiens et syriens aux corps des janissaires et des sipahis, au sein desquels avait depuis long-temps pénétré la désorganisation. Le khodja était mu par un motif d'intérêt personnel, en conseillant au Sultan le pélerinage de la Mecque; il avait à se venger du schérif de la sainte ville, qui avait refusé, malgré le ferman de la Porte, d'installer son frère Karakasch-Efendi en qualité de juge de la Mecque, et il espérait que sa présence sur les lieux lui en donnerait les moyens. Ainsi le départ du Sultan fut décidé, malgré les représentations du grand-vizir, qui était d'avis d'attendre l'ambassadeur de Pologne, Zbarawsky [1], pour conclure la paix avec cette puissance, et malgré

[1] *Il Bassa a passato condoglienze col ambassadore piccolo dei Polachi, che non venga l'Ambassadore grande.* Marzo 1622. *Rel. ven.*

toutes les tentatives du moufti, qui s'efforça de détourner les pieuses préoccupations du Sultan sur la construction d'une mosquée, en lui affirmant que cette œuvre serait plus méritoire que son pélerinage à la Mecque [1]. Le moufti avait enfin consenti à lui donner sa fille en mariage avec une dot de deux cent mille ducats [2], dans l'espérance qu'elle pourrait lui faire abandonner son projet; mais le Sultan resta inébranlable, et les vents du midi qui soufflent d'ordinaire à Constantinople, dans les mois de février et de mars, ne firent qu'exciter encore ses dispositions mélancoliques [IX]. Osman n'était pas sanguinaire par nature, mais par principe. Un jour qu'il assistait sous un déguisement à l'exercice du djirid, un des assistans le toucha légèrement sans le vouloir, et fut pour cela maltraité par les eunuques; mais Osman donna l'ordre de le mettre en liberté, et lui fit même don de cinquante ducats [3]. Cependant il ne reculait jamais devant un acte de cruauté, lorsqu'il y croyait sa sûreté intéressée. Dans le vieux seraï, où il célébra ses noces avec la fille du moufti, il fit étrangler l'ancienne favorite de son père,

[1] *Il Sgr. andato a veder la moschea principiata della Sultana con pensiero di finirla. Il Mufti per divertirlo dal viaggio della Mecca l'ha fatto certo, che con la fabrica acquistera maggior merito che andando alla Mecca.* Marzo 1622.

[2] *Il Mufti ha fatto quanto ha potuto per non dargli la figlia, ma finalmente ha consentito dargliela, e S. M. ha mandato il Chabin di 600 m. zecchini per dote, il terzo giorno l'ha fatto trasferir al Seraglio vecchio, dove si trova.* 19 Marzo 1622. *Rel. ven.*

[3] *Il Sgr. incognito all' ippodromo alla zagaglia vien colpito, li mori del Sgr. maltrattano questo; il Sgr. li fa dar 30 zecchini e parte.* Aprile 1620. *Rel. ven.*

1620. Rel.

célèbre par sa beauté et son esprit, afin que pendant le voyage de la Mecque elle ne tentât pas de mettre son fils sur le trône [x]. Il eut un moment l'intention de donner des époux à deux cents *demoiselles* [1] du seraï, et il maria en effet deux de ses sœurs : l'une, qui à l'âge de sept ans était veuve déjà du grand-vizir Nassouh, à Hafiz-Pascha, gouverneur de Wan, l'autre à Baïram-Aga, tournakdji-baschi des janissaires du Kaire, et qui devait y retourner avec la flotte [2]. Osman eut à cette époque un songe qui, bien que diversement interprété, le confirma dans son dessein primitif. Il rêva qu'il était assis sur un trône et lisait le Koran, lorsque le Prophète lui apparut, lui prit le Koran et sa cotte-de-mailles, et lui donna un soufflet. Troublé par ce rêve, il en demanda le sens au khodja ; celui-ci lui dit que le Prophète avait voulu lui reprocher ainsi les retards qu'il apportait à effectuer son pélerinage. Les vizirs qu'il interrogea également à ce sujet lui répondirent que le Koran était la loi, que la cotte-de-mailles figurait le monde, et qu'il devait se repentir et faire pénitence. Peu satisfait de ces diverses interprétations, il consulta aussi le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari, dont l'avis fut entièrement semblable à celui des vizirs.

[1] C'est la traduction littérale du mot *odalik*, dont les Français ont fait *odalisque*.

[2] *Ha disegnato maritar* 200 *delle done che lo habitano (il Seraglio vecchio), conchiuso ancora il matrimonio di due sorelle sue; una fu moglie di Nassuh con Hafispascia di Van, l'altra al Turnagi capo dei Janizari del Cairo.* Naïma.

Pour suivre l'avertissement du Prophète, qui l'exhortait à faire pénitence, il visita les tombeaux de ses aïeux. Lorsqu'il alla rendre hommage à celui d'Eyoub (12 mai 1622 — 1er redjeb 1031), le porte-étendard du Prophète, il voulut, comme à l'ordinaire, faire un sacrifice de bœufs et de moutons. Mais comme on n'avait pas pris la précaution de se procurer d'avance des victimes, on se trouva manquer de bœufs. Les bostandjis mirent arrêt sur tous les chariots qui se trouvaient aux portes de la ville et à la douane, en dételèrent les bœufs et payèrent à peine le quart de leur valeur à leurs propriétaires; cette injustice valut mille malédictions aux pourvoyeurs du Sultan. Deux jours après, Osman assista dans la mosquée à la prière du vendredi; pour paraître plus épais et plus puissant qu'il ne l'était réellement, il avait endossé un habit tout rembourré de laine, qui mentait aux yeux en accusant une poitrine et des reins d'un embonpoint factice. Enfin le 17 mai, l'ordre fut donné de transporter la tente impériale à Scutari. Le moufti adressa alors à Osman un fetwa qui déclarait que le pélerinage à la Mecque n'était pas obligatoire pour les souverains, et que leur premier devoir était la justice, surtout lorsque des troubles étaient à craindre. D'après quelques historiens, le Sultan aurait mis ce fetwa en pièces. Le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari lui fit des représentations dans le sens de celles du moufti. L'astrologue de la cour, de son côté, prophétisa au Sultan qu'il ne réussirait pas dans son entreprise, parce que les deux planètes qui président au malheur,

Mars et Saturne, se trouvaient cette année dans une conjonction défavorable sous le signe du Cancer [1]; il ajouta que, dans les signes qui avaient présidé à la naissance du Sultan, une éclipse de soleil ayant été observée, le ciel l'avait ainsi visiblement voué au malheur; que cependant il existait quelque pronostic plus favorable, mais qui ne pouvait se manifester que deux mois plus tard, le mois courant étant, selon un ancien proverbe arabe, le mois des événemens extraordinaires [xi].

La veille du jour où la tente du Sultan devait être transportée à Scutari, les janissaires et les sipahis, à qui de sourdes rumeurs faisaient craindre que ce voyage en Asie n'eût pour but l'anéantissement de leur corps, se rassemblèrent aux nouvelles casernes, et se portèrent ensuite sur le marché aux viandes, dans le quartier de Karaman (18 mai — 7 redjeb). Le tschaousch-baschi Tschalidjizadé étant venu, d'après les ordres du grand-vizir, les solliciter à l'obéissance, ils le chassèrent à coups de pierres. Ils se consultèrent sur la décision à prendre devant le danger qui mettait leur existence en question, et députèrent quelques-uns des leurs au moufti pour lui demander un fetwa contre les conseillers du Sultan. La question posée au moufti était conçue en ces termes : « Est-il légitimement per- » mis de tuer ceux qui poussent le Sultan à des inno- » vations, et qui dissipent les biens des Musulmans? »

[1] Naïma, p. 546. Hasanbegzadé, f. 146. Le Fezliké, f. 231. *Raouset-toul-ebrar*, f. 273. *Histoire de la mort d'Osman*, II, par Toughi. Petschewi tient ce fait de la bouche même de l'astronome, f. 396.

La réponse du moufti fut affirmative. L'aga des janissaires et les chefs des régimens qui s'étaient rendus sur le marché aux viandes, dans l'intention de rappeler les rebelles à leurs devoirs, furent également reçus à coups de pierres. Cependant la flotte était sortie de Beschiktasch le jour même des troubles, et avait jeté l'ancre devant les Sept-Tours. Lorsque la nouvelle de la révolte des troupes parvint sur les navires stationnés dans le Bosphore, les janissaires qu'on y avait embarqués se transportèrent aussitôt à terre et se réunirent aux mutins sur le marché aux viandes. Il fut convenu qu'ils exposeraient leur demande au grand-vizir et au khodja, pour que ceux-ci la transmissent au Sultan. Le khodja avait fait fermer les portes de son seraï, et il put voir de ses fenêtres les rebelles qui, arrivés devant lui, se mirent à crier : « Efendi, descends, et porte au Padischah la parole » des troupes. » Le khodja s'étant enfui sous un déguisement, les rebelles entrèrent de force dans sa maison et la mirent au pillage. Ils se dirigèrent ensuite sur le palais du grand-vizir, devant lequel les gardes de celui-ci tuèrent ou blessèrent quelques-uns d'entre eux. S'apercevant alors qu'ils étaient sans armes, les rebelles voulurent en prendre dans les boutiques des armuriers sur le marché; mais les marchands allèrent au-devant d'eux et les supplièrent d'épargner leurs biens. Comme la nuit approchait, ils renoncèrent à leur projet, et se séparèrent après s'être promis de se réunir le lendemain matin avec des armes. Le Sultan, sitôt qu'il eut appris la révolte des troupes et le pil-

lage du seraï du khodja, rassembla les oulémas et leur demanda la cause de ces désordres et le moyen d'y remédier; ceux-ci répondirent que les janissaires et les sipahis étaient mécontens du projet de voyage en Asie, et demandaient le bannissement du khodja et du kislaraga. Le Sultan leur répliqua : « Allez, et dites aux » troupes que je renonce à mon pélerinage, mais que » je ne veux pas déposer le khodja et le kislaraga. » Les oulémas renvoyèrent au lendemain matin l'exécution des ordres du Sultan. Pendant la nuit, le bruit se répandit dans les casernes qu'Osman avait rassemblé les bostandjis au seraï, et leur avait distribué des armes; d'un autre côté, les bostandjis, près desquels s'était accréditée également une fausse rumeur, se répétaient les uns aux autres que les janissaires avaient débarqué les canons de la flotte, et s'étaient dirigés contre le seraï pour lui donner assaut du côté des jardins.

Le lendemain matin, 19 mai 1622 (8 redjeb 1031), les janissaires et les sipahis, rassemblés dans le vestibule de la mosquée de Mohammed II, envoyèrent aux oulémas l'invitation de venir s'entendre avec eux; ceux-ci répondirent qu'on pouvait les attendre sur l'hippodrome. Les mutins, après avoir fait leur prière du matin, et avoir poussé trois fois le cri de *Allah!* se précipitèrent au lieu du rendez-vous; ils y trouvèrent le moufti Esaadellah-Efendi, Ghoubari, chef des schérifs, Omer-Efendi, scheïkh prédicateur d'Aya-Sofia, Siwasi-Efendi, scheikh prédicateur de la nouvelle mosquée du sultan Ahmed, Ibrahim-

Efendi, scheïkh prédicateur de la mosquée de Mohammed le Chirurgien, Yahya, fils du moufti Sekeria, Mohammed Bostanzadé-Efendi, fils du moufti du même nom, Amizadé Haleti-Efendi, Kazizadé Feïzi-Efendi, Derwisch-Efendi et Moustafa-Efendi. On sollicita de ces douze dignitaires de la loi un fetwa qui déclarât légitime l'exécution du khodja Omer, du kislaraga Souleïman, du seghban-baschi Nassouh-Aga, du kaïmakam Ahmed-Pascha, du defterdar Baki-Pascha, et du grand-vizir Dilawer-Pascha. Deux secrétaires, Feridoun et Khalil, rédigèrent une supplique dans laquelle les troupes demandèrent au Sultan les têtes de ces six personnages; le khodja et le kislaraga avaient déjà été voués à l'exécration générale, comme les auteurs du projet du voyage en Syrie; mais les oulémas interrogèrent les rebelles sur les crimes que les autres pouvaient avoir commis. Il leur fut répondu que le grand-vizir avait fait pleuvoir de sa maison une grêle de flèches sur les troupes; que le defterdar ne faisait ses paiemens qu'avec de la mauvaise monnaie; que le kaïmakam ne payait pas les pensions des soldats en retraite, et que Nassouh-Aga était complice du kaïmakam. Les oulémas se rendirent au seraï pour transmettre au Sultan la supplique et les désirs des troupes. Osman répondit qu'il refusait de sanctionner leur projet sanguinaire. Les oulémas ne se rebutant pas, lui représentèrent que de deux maux il fallait choisir le moindre. « Ne vous » occupez pas de cela, leur répliqua-t-il, c'est une » canaille sans chef, qui ne tardera pas à se disperser. »

Les oulémas insistèrent de nouveau en disant que les troupes, lorsqu'elles étaient rassemblées, avaient coutume de prendre elles-mêmes ce qu'elles voulaient et que les illustres ancêtres du Padischah avaient toujours eu soin, en pareil cas, de prévenir leurs désirs. A ces paroles, le Sultan irrité s'écria : « Vous parlez » comme si vous étiez les auteurs de la révolte ; je » vous mettrai à mort ainsi que les rebelles. » Les oulémas se turent. L'ancien grand-vizir Houseïn-Pascha se précipitant aux pieds d'Osman : « Mon Padischah, » lui dit-il, s'ils demandent aussi ma tête, livre-la-» leur, et songe à ton propre salut. » Les oulémas renouvelèrent en vain leurs instances et voulurent se retirer de la salle, mais ils reçurent l'ordre de rester dans le seraï. Cependant, les rebelles assemblés sur l'hippodrome, ne voyant pas les oulémas revenir, en conclurent que leur demande avait été rejetée. Dans l'incertitude générale si les bostandjis n'avaient pas été armés et commis à la défense du seraï, un des mutins monta sur le minaret d'Aya-Sofia pour s'en assurer ; mais il ne vit ni oulémas ni bostandjis. A cette nouvelle, toute la multitude se rua vers la Porte impériale et pénétra sans difficulté dans la première cour du seraï. Avertis par les gardiens des portes de se méfier des bostandjis, les révoltés postèrent quelques centaines de fusiliers sur les créneaux ; les djebedjis, les topdjis, les adjemoghlans (receveurs des janissaires), qui étaient venus sans armes, prirent dans les magasins de bois, des pieux et des bâtons. Pendant quelques heures, la foule resta dans la première

cour, demandant à grands cris les têtes du khodja, du kislaraga et du grand-vizir. Comme on ne lui fit aucune réponse, elle pénétra par la deuxième porte dans la deuxième cour, et entoura pendant une couple d'heures la salle du diwan, renouvelant toujours les mêmes cris. Les oulémas étaient assis sur des bancs de pierre devant la troisième porte appelée *Porte de la Félicité*. D'après certains témoignages, le chef des schérifs Ghoubari-Efendi aurait dit aux troupes : « Notre » parole n'a servi à rien ; allez et parlez vous-mêmes. » Quelques eunuques blancs préposés à la garde de la Porte de la Félicité, s'enfuirent dans la cour intérieure devant les flots envahisseurs des soldats, qui se précipitèrent sur leurs pas [1].

En ce moment, une de ces circonstances insignifiantes en apparence, mais qui souvent dans les révoltes décident du sort d'un gouvernement, vint

[1] Naïma, p. 348. Toughi, f. 10 et 11. *Fezliké*. Hasanbegzadé, f. 148 et 149. Petschewi, f. 296. *Histoire d'Abdourrahman*, f. 50. Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 373. Voyez encore *the Negotiations of Sir Thomas Roe*; Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*; Sagredo, *Memorie istoriche*; *türkische Relation, oder gründlicher Bericht, welchermassen zu Constantinopel unter den Sipahi, Janitscharen und anderen Kriegsvolk wider ihren Kaiser S. Osman sich den* 8 (18) *Mai dieses laufenden* 1622 *Jares ein unversehener grosser Tumult und Aufstandt erhoben, darüber der Primo Vezier und andere Vornehme türkische Hæupter niedergesæbelt, auch erstgedachter S. Osman von den Janitscharen gefangen worden, desgleichen auch wasgestalt das türkisch Kriegsvolk den Sultan Mustapham (so bisher eine lange Zeit gefangen gesessen) den* 9 (19 mai) *dieses* 1622 *Jars aus der custodia entledigt und zum türk. Kaiser ausgeworfen, welcher den folgenden Tag hernach seinen antecessorem den alten Kaiser Sultan Osman stranguliren und hinrichten lassen. Nürnberg* 1622; enfin le *Rapport* vénitien du 19-21 mai.

tourner les idées populaires vers un autre but. Dans la cour intérieure, une voix cria : « Nous voulons le » sultan Moustafa ! » et ce cri fut aussitôt répété mille et mille fois. Les révoltés se ruèrent dans les appartemens où aucun d'eux n'avait jamais mis le pied, et se mirent à parcourir la grande chambre, la petite chambre, la chambre intérieure des quarante pages, en criant toujours : « Nous voulons le sultan Mous- » tafa ! » Un des oulémas qui se trouvaient dans la troisième cour désigna du doigt le harem aux soldats. Ceux-ci coururent vers l'édifice indiqué ; mais comme il n'avait pas de porte à l'extérieur, ils dressèrent un amas de bois pour pénétrer dans les appartemens par la coupole, sans cesser de répéter : « Nous voulons le » sultan Moustafa ! » Tout-à-coup une voix faible partant d'en bas fit entendre ces paroles : « Le sultan » Moustafa est ici. » On démolit aussitôt le toit ; quelques nègres qui tiraient des flèches sur les assaillans furent tués. Comme du haut de la coupole aucun escalier ne conduisait dans l'intérieur, on coupa les cordes du rideau du diwan, avec lesquelles un rebelle s'attacha fortement et descendit en bas, retenu par ses compagnons. Il trouva le sultan Moustafa assis sur un vieux matelas, et ayant deux esclaves devant lui : « Mon Padischah, lui dit-il, l'armée vous attend » au dehors. » Moustafa, au lieu de lui répondre, dit simplement : « J'ai soif. » Depuis trois jours on l'avait laissé sans nourriture et sans boisson. Les janissaires lui envoyèrent de l'eau dans un sceau de cuir, et quelques-uns d'entre eux coururent au vieux seraï pour

apprendre à la mère de Moustafa que son fils était retrouvé. Moustafa fut ensuite remonté au haut de la coupole et transporté dans la cour, où on le plaça sur le cheval du moufti; mais comme sa faiblesse ne lui permettait pas de se soutenir, on le porta dans la salle du trône. Il tremblait à la vue des armes blanches des soldats, et ne se rassura qu'avec peine, même lorsqu'on lui eut affirmé qu'il n'avait rien à craindre. Dès qu'Osman avait vu les révoltés envahir son palais, il avait fait enlever de Scutari le grand-vizir Dilawer-Pascha, qui s'était réfugié dans la cellule du grand-scheïkh Mahmoud, et l'avait fait conduire au seraï. Lorsque la coupole sous laquelle le sultan Moustafa languissait dans la captivité, eut été démolie, une porte du harem s'ouvrit, livra le grand-vizir et le kislaraga aux troupes, et se referma aussitôt. Ces deux malheureux, qu'on offrait en sacrifice à la fureur des soldats, furent immédiatement mis en pièces. Les rebelles voulurent que les oulémas rendissent hommage au sultan Moustafa; ceux-ci répondirent : « Restez tranquilles; vous avez obtenu ce que vous » avez demandé. Que voulez-vous de plus? Laissez » le padischah Osman en paix. — Nous avons trouvé » ce que nous cherchions, repondirent les rebelles, » notre padischah Moustafa. — Frères et compagnons, » répliquèrent les oulémas, le sultan Osman vous » salue; il vous a livré ceux que vous avez exigés, et » il vous en livrera encore d'autres; nous vous le garantissons. Si vous remettez le sultan Moustafa sur » le trône, vous vous en repentirez. — Vous auriez

» dû dire cela plus tôt, crièrent les mutins; nous » avons trouvé notre Padischah, et il faut que vous » lui rendiez hommage. — Cela n'est pas légal, tant » que le sultan Osman sera sur le trône, » remarquèrent les oulémas. Mais leurs refus firent tirer mille glaives contre eux, et, devant une pareille menace, ils durent prêter serment de fidélité au nouveau Sultan; l'un d'entre eux, Kafzadé, mourut de peur. Du haut des minarets on proclama Moustafa comme souverain régnant. Trop faible pour monter à cheval, le nouveau Sultan fut placé dans un char avec les deux esclaves compagnes de sa captivité, et le mamlouk Derwisch qui lui servait d'écuyer; il fut ainsi conduit dans le vieux seraï par le peuple, qui s'attela à sa litière. Le bruit se répandit bientôt que le sultan Osman devait attaquer le vieux seraï à la tête des bostandjis; Moustafa fut transporté dans la mosquée des janissaires, afin de passer sous leur protection la nuit du jeudi au vendredi. Dans l'après-midi du jour même de la révolte, Osman, après avoir livré le grand-vizir et le kislaraga, avait conféré le grand-vizirat à Housein-Pascha, et la dignité d'aga des janissaires au chambellan Kara-Ali; ce dernier, qui s'était attiré déjà comme tschaousch et kiaya la haine de la milice qu'il était appelé à commander, promit au Sultan de la ramener à l'obéissance. L'aga des janissaires destitué, qui portait aussi le nom d'Ali, n'avait point pris part d'abord à la révolte des troupes, et avait refusé de se rendre auprès de Moustafa; mais tous les officiers de l'état-major l'ayant invité à venir

prêter serment au nouveau Sultan, il se rendit à cet effet dans la mosquée, et retourna ensuite dans son palais. Les rebelles brisèrent les portes de la prison de Babadjafer (le bagne), délivrèrent les esclaves enchaînés sur les galères ou dans l'arsenal, et pillèrent de concert avec eux les maisons de Kara-Ali, nommé aga des janissaires par le Sultan, du defterdar Baki-Pascha, et du juge de Constantinople, Khodjazadé, fils de Seadeddin.

Cependant Osman se consulta dans le seraï avec le grand-vizir Houseïn et le bostandji-baschi Mahmoud, sur les mesures à prendre dans une circonstance aussi imminente. Ceux-ci furent d'avis de gagner les janissaires par l'intermédiaire de leur ancien aga, et de se jeter dans les bras de ce dernier. « Rien ne s'opposerait à cela, leur dit le Sultan, si les janissaires seuls » s'étaient révoltés; mais les sipahis et les oulémas partagent leur rébellion. Le plus sûr est de se rendre en » Asie, pour attendre en sûreté que leur yeux soient » dessillés sur la valeur du souverain qu'ils se sont » donné. » Il voulut faire préparer les barques du seraï, mais les bostandjis qui composaient l'équipage de ces barques s'étaient tous enfuis. Il ne restait plus rien à faire que ce qu'avaient proposé le grand-vizir et le bostandji-baschi. Dans la nuit, Osman se rendit à la Porte de l'aga des janissaires; celui-ci était à la mosquée de la caserne des janissaires auprès de Moustafa, mais il retourna chez lui sitôt qu'il eut été informé de la visite d'Osman. Houseïn-Pascha avait pris sur lui dix bourses d'or, et s'était transporté à la mosquée des

Princes (dans le voisinage des casernes des janissaires) pour entrer en pourparlers avec quelques-uns des chefs, et les gagner à sa cause [1]. Osman fit à l'aga la proposition d'offrir à chaque janissaire cinquante ducats, un coupon de drap écarlate pour un habit, et à chaque sipahi une augmentation de dix aspres, à condition qu'ils eussent à rentrer sous l'obéissance. Les chefs à qui cette ouverture fut faite demandèrent que l'aga instruisît les troupes des nouvelles intentions d'Osman à leur égard, promettant de se ranger à leur avis. Le lendemain matin, 20 mai 1622 (9 redjeb 1031), l'aga se rendit de sa Porte aux casernes des janissaires ; mais ils avaient eu connaissance du but de la démarche qu'il venait faire auprès d'eux, et ils s'étaient promis de ne pas lui laisser ouvrir la bouche sur ce sujet. Lorsque l'aga fut monté au haut des degrés pour adresser la parole aux troupes, on vocifera d'en bas: « Frappez-le et ne le laissez pas parler. » Un soldat le poussa par derrière et le jeta au bas des marches; aussitôt on le mit en pièces, et son cadavre fut transporté au carrefour de Bakhseraï. Le kiaya et le tschaousch qui accompagnaient l'aga ne purent qu'avec peine se réfugier dans la mosquée. Un lieutenant-général des janissaires (le saghardji-baschi) et quelques officiers se rendirent au vieux

1 L'ancien maître des requêtes de Housein-Pascha, Sidki Efendi, dit chemin faisant à son chef : « Est-il bien raisonnable de conduire le Sultan » à la Porte des janissaires, eux qui viennent de placer sur le trône un autre » Sultan? — Efendi, répliqua le grand-vizir, l'empire et la fortune sont à » celui qui les acquiert. Peu importe qui sera sultan, pourvu que l'ordre du » monde ne soit pas troublé. » Naïma, p. 351.

seraï, pour prendre les ordres de la sultane, mère de Moustafa, relativement à la nomination d'un grand-vizir. Comme ils connaissaient le penchant de la sultane pour son gendre Daoud, Bosnien de naissance, qui de page du seraï était devenu beglerbeg de Roumilie, kapitan-pascha et beau-frère du Sultan, ils le lui proposèrent pour grand-vizir, et leur demande fut immédiatement accordée. « Y a-t-il parmi vous » quelqu'un qui sache écrire? » demanda la sultane Walidé. Un janissaire, du nom de Kara Mossab, s'avança, et écrivit sous la dictée de la sultane dix ou douze diplômes d'investiture. Le grand-vizirat fut conféré à Daoud-Pascha, la place d'aga des janissaires au grand-écuyer Derwisch-Aga, et celle de maréchal de l'empire à Kara Mossab.

Pendant ce temps, une troupe de rebelles pillait la maison de l'inspecteur de la douane, Mourad-Tschaousch, qui avait établi une taxe sur les carquois, et les galériens délivrés dévastaient la demeure du prévôt de police qui avait antérieurement sévi contre eux. Les janissaires présentèrent au sultan Moustafa une supplique dans laquelle ils lui demandaient les têtes de tous ceux qui avaient voulu altérer l'ancien kanoun, et introduire des innovations dans l'empire; ils désignaient spécialement le kaïmakam Ahmed-Pascha, le defterdar Baki-Pascha, le khodja Omer-Efendi, le seghban-baschi Nassouh-Aga, et l'aga déposé, qui, à Andrinople, étant encore kiaya, avait jeté un si grand nombre de prisonniers dans la Toundja. Ils demandèrent, en outre, que leurs officiers destitués ne

pussent être réintégrés dans leurs emplois, et que leur aga lui-même ne fût pas exempté de cette mesure; que le grand-vizir gouvernât l'empire avec une puissance sans bornes, et que la corruption fût sévèrement proscrite de l'administration. Le Sultan accorda ces diverses demandes, et aussitôt des cris de félicitation remplirent les airs. Après que l'aga des janissaires eut été haché en morceaux, une troupe de rebelles s'était précipitée vers la Porte de ce dignitaire pour s'emparer de la personne du sultan Osman, qui s'y trouvait encore. Ils le découvrirent dans l'endroit où il s'était caché, n'ayant qu'un vêtement de dessous blanc, et pour toute coiffure qu'une petite calotte. Le sipahi qui fit Osman prisonnier lui mit son turban sur la tête, et le fit monter sur une espèce de rosse. Houseïn-Pascha, que les rebelles voulaient emmener avec eux, s'échappa de leurs mains et chercha à s'enfuir; ils le poursuivirent à coups de sabre, mais ils ne purent entamer la cotte-de-mailles qu'il portait sous ses habits; ils finirent par lui couper la tête qu'ils portèrent en triomphe dans la mosquée des Janissaires. Ainsi tomba Houseïn, victime de la haine implacable des janissaires; il les avait fait conduire au feu le plus terrible des Polonais devant Chocim, et au lieu de les exhorter à faire leur devoir en termes convenables, il leur avait adressé ces paroles injurieuses : « Le Padischah » manque-t-il de soldats? lorsque nous n'aurons plus » d'ânes, nous nous servirons de chevaux. » Le bostandji-baschi Mahmoud eut la vie sauve parce que pendant ses rondes nocturnes il avait usé d'indulgence

envers les janissaires qu'il avait trouvés dans des tavernes, et qu'il aurait dû faire jeter dans la mer d'après les ordres du Sultan. Lorsqu'Osman passa à côté du cadavre de Houseïn gisant sur la voie publique, il ne put retenir ses larmes et s'écria : « Celui-ci est » innocent; si j'avais suivi ses conseils, ce malheur ne » serait pas tombé sur moi; les fatales suggestions du » khodja et du kislaraga m'ont égaré. » Cet aveu repentant ne toucha point la soldatesque ameutée; Osman ne cessa d'être abreuvé d'outrages sur toute sa route. Quelques-uns lui disaient en le raillant : « Cher » Osman! jeune seigneur! ne vous plairait-il pas de » surprendre les tavernes, et d'enchaîner les sipahis » et les janissaires sur les galères ou de les faire jeter » à la mer. » D'autres lui criaient : « Vos ancêtres ont-» ils élevé l'édifice de cet empire avec des seghbans » (milices irrégulières et nouvellement enrôlées)? » Sont-ce des Egyptiens et des bostandjis qui ont bâti » ces forteresses? Les seghbans n'ont-ils pas dévasté » l'Asie par le feu et la révolte? » Un misérable plein d'impudence, fils d'un orfèvre, pinça les jambes d'Osman en l'apostrophant des paroles les plus grossières. « Impudent, maudit, dit Osman en pleurant, » ne suis-je pas le Padischah? » C'est à travers de pareils outrages qu'Osman continua sa route jusqu'aux casernes, où il fut remis à la garde du khasseki Sari Mohammed-Aga.

Il était midi, et du haut des minarets retentissait l'appel à la prière; alors le bruit courut dans l'armée que c'était le signal de la mort d'Osman, et une voix gé-

nérale s'écria : « On ne doit point lui faire de mal. Que » le sultan Moustafa règne à présent, mais qu'on garde » le sultan Osman pour les besoins de l'avenir. » Daoud-Pascha, voulant apaiser le tumulte, montra par la fenêtre l'infortuné Osman, pour convaincre les troupes qu'il existait encore. Pendant ce temps, Moustafa était assis sur le mihrab de la mosquée, entouré des deux esclaves, compagnes de sa captivité ; toutes les fois que le tumulte grossissait au-dehors il tressaillait, et, plein d'effroi, s'élançait vers la fenêtre, en se cramponnant aux fils de fer du grillage ; le pauvre idiot n'était rassuré qu'avec peine par sa mère, qui s'efforçait de le calmer en lui disant : « Viens, viens, » mon lion ! » Osman de son côté adressait à ceux qui l'entouraient des paroles attendrissantes : « Que vous » proposez-vous de faire de votre Padischah ? Vous » causerez la ruine de l'empire et la vôtre, vous janis- » saires. » Puis il arracha de sa tête son vieux turban, et dit aux agas en sanglottant : « Pardonnez-moi, si je » vous ai offensés sans le savoir. Hier, j'étais Padi- » schah ; aujourd'hui, je suis nu. Que je vous sois un » exemple ; vous aussi vous éprouverez les vicissitudes » des choses de ce monde. » A ce moment, le djebedji-baschi, qui était arrivé avec Daoud-Pascha, lui jeta le cordon autour du cou pour l'étrangler ; mais Osman, qui était sur ses gardes, saisit fortement le cordon, et échappa pour cette fois du moins à la mort. Les agas s'écrièrent : « Arrêtez ; si vous faites des imprudences, » nous sommes perdus. » Mais Osman, s'adressant à Daoud : « Cruel, lui dit-il, que t'ai-je fait ? Deux fois je

» t'ai arraché à la mort et rétabli dans tes fonctions; » d'où est née ton inimitié pour moi? » Mais la mère de Moustafa, s'efforçant de souffler la fureur dans l'ame des agas, leur dit : « C'est un serpent; s'il se tire de » vos mains, il nous fera tous mourir. » Daoud-Pascha fit signe pour la seconde fois au djebedji de jeter le cordon autour du cou d'Osman; mais les agas s'y opposèrent de nouveau. Osman, se tournant alors vers le khasseki, son gardien : « Qui donc, lui demanda-t-il, » t'a donné cet emploi? — Le sultan Moustafa, répon- » dit le khasseki. — Le sultan Moustafa est un fou qui » ne sait pas même son nom; viens, ouvre la fenêtre, » et laisse-moi parler à mes serviteurs. » Le khasseki, ému de compassion, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le parvis de la mosquée, où étaient rassemblées les troupes. Osman leur parla ainsi : « Mes agas des si- » pahis, et vous, les plus anciens des janissaires, mes » pères; par imprudence de jeune homme, j'ai prêté » l'oreille à de mauvais conseils; pourquoi m'humilier » ainsi? Ne voulez-vous donc plus de moi? » Un cri unanime s'éleva : « Nous ne voulons ni ta domination, » ni ton sang. » Sur un signe de Daoud, le djebedji, profitant de la préoccupation d'Osman, lui jeta pour la troisième fois le cordon; mais le khasseki empêcha encore l'exécution. Dans l'après-midi, Moustafa fut conduit dans un char au seraï, avec ses deux esclaves et sa mère, et prit possession du trône. Les troupes se dispersèrent, et quelques hommes seulement restèrent préposés à la garde d'Osman. Les janissaires coururent en partie au seraï, en partie à la Porte de

leur aga, pour chercher les douze bourses d'or que le sultan Osman y avait portées la nuit précédente; mais ils n'en purent trouver qu'une sur laquelle ils se précipitèrent à l'envi; les onze autres échappèrent à leurs recherches. Dès que Moustafa fut arrivé au seraï, le grand-vizir Daoud-Pascha se rendit à la mosquée de la caserne des janissaires avec son kiaya Omer, le djebedji-baschi, et le lieutenant de police Kalender-Oghri [1], pour prendre Osman et le conduire aux Sept-Tours. Une affluence immense de peuple se porta sur le passage du souverain détrôné. Lorsque la multitude se fut écoulée, et que les portes des Sept-Tours se furent fermées sur eux, le grand-vizir et ses trois aides commencèrent l'office du bourreau. Osman, plein de force et de jeunesse, se défendit long-temps contre les quatre assaillans plus faibles que lui; mais enfin le djebedji-baschi réussit à lui passer le cordon autour du cou, pendant que Kalender-Oghri lui écrasa les parties sexuelles; et alors fut accompli le premier meurtre de sultan dont soit souillée l'histoire ottomane. On coupa une oreille au cadavre, et on la porta à la sultane, mère de Moustafa [2]. C'est ainsi que, dans la trois cent vingt-deuxième année de la fondation de l'empire par Osman Ier, Osman II, le seizième des sultans ottomans, mourut, dans la dix-huitième année de son âge et la quatrième de son

[1] Kalender-Oghri, c'est-à-dire *Kalender le voleur d'enfans;* c'est du mot *oghri* (brigand) que dérive le mot français *ogre*.

[2] Naïma et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien. *Un orechio portato a Mustafa per segno della morte*. Archives I. R.

règne, victime du plan qu'il avait formé d'anéantir les janissaires [XII].

Pendant le peu de temps qu'il était resté sur le trône, Osman pressé à l'intérieur par les révoltes, à l'extérieur par la guerre, n'avait pu s'occuper que de quelques constructions et entre autres de celle de la tour d'eau (Pyrgos, aujourd'hui Bourgas), près de la source de l'Hydraulis sur les bords occidentaux de la Mer-Noire, à quatre lieues dans l'intérieur des terres. Le premier constructeur de ce réservoir avait été l'empereur grec Andronicus le Comnène, dont le meurtre fut le plus affreux de tous ceux qui ensanglantèrent les annales byzantines, comme l'assassinat d'Osman fut le plus terrible de ceux qui signalèrent les révoltes des troupes dans l'empire ottoman. Le sort d'Andronicus et celui d'Osman présentent de grandes similitudes. Lorsqu'Andronicus fut conduit à Chelaï (aujourd'hui Bebek), où il avait autrefois fait aveugler et jeter en prison Alexis Comnène, la mer, comme si elle se fût souvenue des exécutions dont il avait tant de fois souillé ses flots, le rejeta avec violence sur le rivage. Chargé de chaînes par les archers, il subit, en présence même de son compétiteur Isaac, les plus ignominieux traitemens; on le souffleta, on lui donna des coups de pied; les femmes, dont il avait fait aveugler les maris, lui arrachèrent les cheveux et lui brisèrent les dents; on lui coupa une main, on lui creva un œil, et on le jeta dans la tour Anemas du palais de Blachernes, où il resta sans aucune espèce de nourriture. Quelques jours après, on lui arracha

l'œil qui lui restait, et on le promena dans la ville sur un chameau galeux pour le faire servir de risée à la populace. Quelques-uns frappèrent sa tête à coups de massue, d'autres versèrent sur lui des vases pleins d'urine et lui remplirent les narines de boue; d'autres encore lui exprimèrent dans la bouche des éponges trempées d'immondices. Puis il fut pendu sur l'hippodrome auprès des deux colonnes, entre les statues de la louve et de la hyène; au milieu de ses souffrances, il s'écriait : « Seigneur, ayez pitié de moi, ne » brisez pas un roseau déjà brisé. » Les scélérats lui arrachèrent ses habits; un d'entre eux lui plongea une pique dans le gosier jusque dans les intestins. Deux Latins lui percèrent les flancs de leurs épées, pour voir laquelle avait la trempe la plus fine. Puis il expira en portant à la bouche le moignon sanglant de son bras, dont probablement il voulait sucer le sang. Ce supplice est le plus ignominieux et le plus cruel de tous ceux qui furent infligés à un souverain détrôné, et ici la barbarie byzantine a de beaucoup surpassé la barbarie turque. Le souvenir du meurtre de l'empereur grec et du Sultan ottoman est inséparable du réservoir de Bourgas, dont la vue, qui rappelle ces scènes de terreur, inspire un profond sentiment de tristesse. Lorsqu'après d'abondantes pluies, les flots rougeâtres de l'Hydraulis se précipitent dans la tour de marbre comme des flots de sang, on dirait du sang des deux constructeurs de l'édifice, qui écume et bouillonne comme pour demander vengeance; analogie qui n'aurait certainement pas échappé à l'imagination des

historiens orientaux, s'ils avaient connu le sort d'Andronicus. A défaut de ces connaissances historiques, les historiens ottomans puisent dans la fin tragique d'Osman des sujets de thrénodies et en tirent des pronostics qui méritent d'être reproduits ici, parce qu'ils fournissent amplement matière à expliquer la superstition du peuple. Les deux grands fléaux du monde oriental, la guerre et la peste, frappent trop souvent la Turquie pour qu'elles soient considérées comme les signes avant-coureurs de graves événemens; cet honneur n'est accordé qu'à tous les grands bouleversemens de la nature, aux inondations, aux incendies, aux ouragans, aux tremblemens de terre et à l'apparition de météores extraordinaires. L'historien ottoman donne comme présages des meurtres d'Osman : le grand incendie du Bezestan à Constantinople [1], une trombe qui inonda une partie de la ville [2]; la congélation du Bosphore et la disette qui en fut la suite; la chute d'aérolithes, et l'apparition de grandes comètes; enfin les deux éclipses de soleil qui signalèrent les années de la naissance et de la mort d'Osman [3].

[1] En l'année 1027 (1618), l'année de l'avènement du sultan Osman. Naima, p. 356.

[2] En l'année 1029 (1619). Naïma, p. 356.

[3] En l'année 1604, le 29 avril, et en l'année 1622, le 10 mai.

LIVRE XLV.

Avénement de Moustafa I[er]. — Destitution de Daoud-Pascha. — Nomination de Mere Houseïn et de Lefkeli Moustafa au grand-vizirat. — Imbécilité du Sultan. — Mesures administratives du grand-vizir Mohammed l'Eunuque. — Entrée de la flotte dans le port de Constantinople, et arrivée d'une ambassade persane. — Querelles entre Seïfeddinoghli et Omer-Pascha en Syrie. — Abaza se révolte sous prétexte de venger le meurtre du sultan Osman. — Exécution de Daoud-Pascha. — Destitution du grand-vizir Mohammed. — Paix avec la Pologne. — Ambassade envoyée par Bethlen Gabor. — Négociations des ambassadeurs anglais, français et vénitiens. — Mere Houseïn le Cuisinier est élevé de nouveau au grand-vizirat. — Tyrannie des janissaires. — Révolte des oulémas. — Déposition du grand-vizir et du Sultan. — Décadence des institutions fondamentales de l'empire. — État de la littérature ottomane. — Historiens, philologues, poëtes, savans et scheïkhs.

Les funérailles d'Osman eurent lieu dans la soirée même du jour de son exécution. D'après la coutume en vigueur, le moufti aurait dû faire en cette circonstance les prières funèbres ; mais il ne parut pas à la cérémonie, soit que la douleur qu'il ressentait du meurtre de son gendre ne lui permît pas de se montrer en public, soit que sa haine contre lui ne fût pas encore éteinte en présence de son tombeau. Depuis la campagne de Chocim, qu'il avait énergiquement désapprouvée, il s'était brouillé avec le sultan Osman,

et cette mésintelligence n'avait fait que s'accroître depuis qu'il avait été forcé de lui abandonner la main de sa fille. Après l'exécution d'Osman, il se démit de ses fonctions, qui furent conférées à Yahya-Efendi ; la plupart des agas des six compagnies furent changés ; les gouverneurs des provinces furent presque tous confirmés dans leurs dignités ; Hasan-Pascha fut nommé defterdar, et l'écuyer du nouveau Sultan, gouverneur d'Egypte. Deux jours après l'avènement de Moustafa (22 mai 1622 — 11 redjeb 1031), ou plutôt après son installation sur le trône par les troupes en révolte, on distribua le présent d'avènement aux sipahis, à qui, d'après un ancien abus tombé en désuétude, mais ressuscité pour le moment, on livra en même temps les registres de la capitation pour laisser à leurs soins le prélèvement du karatsch. Les sipahis vendirent ces registres au plus offrant dans la mosquée du sultan Mohammed II. Les janissaires ne reçurent leur part du présent que quelques jours plus tard, parce qu'ils ne voulaient point agréer de menue monnaie et exigeaient d'être payés en or [1]. Il leur fut donné vingt-cinq ducats par tête, et le total des sommes du présent d'avènement s'éleva à quinze cent mille ducats [2]. Le jour où les janissaires avaient refusé

[1] Naïma, p. 357. *Che le milizie benche sodisfatte del donativo pretendono molte cose, che* 10,000 *di loro andassero armati alla casa del Bassa minacciandolo di tagliarlo in pezzi, se non gli dava il donativo in Serefi, onde bisognò contendarli dal casine di dentro.* Giugno 1622. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Donativo* 25 *Zecchini per testa, che importa* 1 1/2 *milion di ducati*

d'être payés en menue monnaie, les sipahis s'assemblèrent en tumulte devant le palais de Daoud-Pascha, où le sultan Moustafa se trouvait en ce moment avec sa mère. « Pourquoi, crièrent-ils au grand-vizir, as-tu » tué le sultan Osman, que nous t'avions confié? — » Je l'ai tué, répondit Daoud-Pascha, sur les ordres » du maître du monde, le sultan Moustafa. » A ces mots, les sipahis se turent et se dispersèrent. Trois semaines après (11 juin 1622 — 1er schâban), les janissaires et les sipahis se rassemblèrent et demandèrent les têtes du khodja Omer-Efendi, un des conseillers d'Osman, qui lors de la révolution avait échappé au sort du kislaraga et du grand-vizir, du kaïmakam Ahmed-Pascha, de l'ancien kiaya Houseïn, et des agas Kara-Ali, Ayas et Nassouh; mais tous ces dignitaires réussirent à s'enfuir, bien que le grand-vizir Daoud eût envoyé des archers à leur poursuite. Dans la nuit du 11 juin, les pages du seraï assassinèrent le kapouaga, chef des eunuques blancs, grand-gouverneur de la cour extérieure, sous prétexte qu'il avait voulu tuer le neveu du Sultan; mais il est plus probable qu'ils ne commirent ce meurtre que pour mettre un terme aux traitemens sévères du kapouaga envers eux [1]; le cadavre de ce malheureux fut pendu sur la

e accrescimento di paga d'uno e due aspri a quelli, e questi di cinque, che ascende a 600,000 *ducati all' anno. Rel. ven.* Archives I. R.

1 Les historiens ottomans, plus dignes de foi à ce sujet que sir Thomas Roe et les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien, disent unanimement que le kapouaga avait également voulu mettre les princes à mort sur l'instigation de la Walidé, de Moustafa et de Daoud-Pascha. Grimstone, dans Knolles, II, f. 937.

place de l'hippodrome. Afin de justifier cependant leur conduite aux yeux des janissaires et des sipahis, les pages leur dénoncèrent le prétendu projét qu'aurait formé le kapouaga de mettre à mort les jeunes princes. Les janissaires et les sipahis demandèrent raison à Daoud-Pascha de ce nouvel assassinat, et celui-ci les apaisa une seconde fois en jurant qu'il n'en avait pas eu connaissance. Tombé dans la disgrâce des janissaires et des sipahis, pour avoir ordonné l'exécution du sultan Osman, le grand-vizir Daoud-Pascha était encore plus détesté du peuple parce qu'il favorisait les exactions des soldats, leur partageait les registres des impôts, et leur abandonnait l'administration des fondations pieuses. En présence de telles circonstances, le moufti Yahya représenta à la sultane Walidé qu'elle devait, pour son salut et celui de son fils, destituer son gendre du grand-vizirat. Daoud-Pascha fut en effet déposé et remplacé par Mere Houseïn, qui venait d'arriver de son gouvernement d'Egypte (13 juin 1622 — 3 schâban) [1].

Mere Houseïn, Albanais de la plus basse extraction, avait commencé sa carrière vingt-cinq ans auparavant, comme cuisinier de Satourdji Mohammed, serasker de l'armée d'expédition contre la Hongrie. De cuisinier il était devenu successivement sipahi, tschaousch, chambellan, grand-chambellan, second écuyer, et en-

[1] Naïma, p. 357. Osmanzadé, *Biographies des Grands-Vizirs. Cusembassa del Cairo con 600,000 Zecchini di quel Casna* (les revenus annuels de l'Egypte) *e 300,000 Zecchini di suo conto espilati.* Giugno 1622.

fin, après l'avènement d'Osman, gouverneur d'Egypte; pendant les dix-huit mois qu'il administra ce pays, Mere Houseïn préleva non seulement le tribut annuel de six cent mille ducats, mais encore la moitié de cette somme pour lui-même, et commit toutes sortes de rapines, sous prétexte de fournir aux dépenses nécessitées par les mariages de ses enfans. Mere Houseïn ne dut son élévation au grand-vizirat qu'à la disette d'hommes capables qui se faisait sentir dans l'empire; on espérait que sa sévérité tiendrait les soldats en bride; mais il suivit en tout les traces de son prédécesseur Daoud, et gaspilla le trésor public pour apaiser les murmures des troupes qui réclamaient impérieusement un supplément à leur paie, sous le titre *d'argent de mouton*. Le 21 juin (11 schâban), lorsqu'on distribua dans la mosquée du sultan Ahmed, aux moulazims (candidats) des silihdars et des sipahis, cinq cents piastres *d'argent de mouton*, des querelles s'élevèrent entre les premiers et les seconds au sujet de la somme offerte, que les sipahis se refusèrent à partager avec leurs camarades. Au milieu du tumulte, un furieux s'élança dans la foule un poignard à la main, et s'écriant : « Qu'avez-vous fait du sultan Osman? » Et en disant ces mots, il se mit à frapper à droite et à gauche, blessant tous ceux qui se trouvaient sur son passage; les moulazims tombèrent sur lui et le tuèrent. Le 24 juin, le sultan Moustafa se rendit à la mosquée pour assister à la prière du vendredi; il déploya en cette circonstance l'ancienne pompe ottomane, et s'entoura de toute sa cour, loin de paraître

en public dans un appareil négligé, comme l'avait fait Osman; ce qui avait été pour ce dernier une cause d'impopularité. Six jours après, le moufti se consulta avec les grands-juges, pour le versement dans le trésor public de l'argent provenant des fondations pieuses de la nouvelle mosquée, celle du sultan Ahmed (30 juin). Les troupes qui étaient hostiles aux oulémas, parce que ceux-ci avaient refusé d'abord de prêter hommage au sultan Moustafa, exigèrent que l'excédant des revenus des fondations pieuses fût versé dans le trésor public; dès ce moment, la ruine de ces sortes de fondations fut accomplie. Mere Houseïn chercha, sous différens prétextes, à éloigner de la ville une grande partie des troupes. Il avait nommé gouverneur de Karamanie l'aga des janissaires, Derwisch, un de ceux qui avaient le plus coopéré au dernier changement de règne; le silhidar Beïram-Aga avait accompagné Derwisch dans une barque du seraï à Mondania (7 juillet 1622). Il n'en fallut pas davantage pour exciter de nouveau les troupes à la révolte. Les janissaires se mirent à crier que le grand-vizir avait tué leur aga, et qu'il avait le projet de les mettre à mort les uns après les autres. Dix janissaires et sipahis présentèrent une supplique à ce sujet; le Sultan leur répondit par ce singulier kattischérif : « Nommez au » grand-vizirat Daoud-Pascha, Gourdji-Mohammed, » ou Lefkeli Moustafa-Pascha; celui que vous choi- » sirez sera accepté par moi. » La sultane Walidé, qui régnait au nom de son fils, dicta elle-même ce billet, et osa parler en personne, couverte d'un voile, il est

vrai, aux soldats rebelles ; ce fut alors pour la première fois qu'une femme, contrairement aux dispositions du Kanoun, se montra aux troupes assemblées. Les soldats ne voulant pas faire usage de la liberté qui leur était accordée de choisir un grand-vizir entre trois candidats, et ne pouvant se mettre d'accord, répondirent : « Le Padischah peut nommer qui bon lui » semblera. » La plus haute dignité de l'empire fut conférée à Moustafa de Lefké, parce que sa femme était la nourrice du Sultan (21 septembre — 15 silkidé). Six semaines après, le Sultan se trouvant à Daoud-Pascha, les sipahis lui demandèrent la destitution de Moustafa, se fondant sur ce qu'il était avare et accessible à la corruption. Moustafa-Pascha avait donné les places de mouezzins d'Aya-Sofia et de la mosquée du sultan Ahmed à un ânier et à un trompette. Le Sultan, d'après le conseil du moufti, conféra le grand-vizirat à Gourdji-Mohammed ; c'était le troisième grand-vizir qui, depuis quatre mois, avait été imposé par la tyrannie des troupes.

L'imbécilité de Moustafa était devenue encore plus manifeste depuis son second règne que lors du premier. Il courait au hasard dans le seraï, frappant à toutes les portes, et appelant son neveu Osman, dont il avait oublié l'exécution, pour qu'il vînt le décharger du pesant fardeau de la souveraineté. Un jour il voulut entrer à cheval dans une barque, et lorsqu'il rentra dans son palais, il demanda qu'on traînât la barque après lui. Pendant les solennités du Baïram, il voulut recevoir debout et non assis les grands de l'em-

pire au baise-main ; les uns attribuèrent ce caprice à sa folie, d'autres en firent honneur à sa modestie, et prétendirent qu'il voulait faire revivre les mœurs des anciens khalifes. Bien que la démarche de Moustafa, ses yeux fixes et inexpressifs accusassent une absence complète de raison, un grand nombre de personnes, et surtout les scheïkhs, ne voyaient dans ces signes de démence qu'une preuve de sainteté et de célestes ravissemens. Un jour, dans le jardin du palais de Scutari, il ordonna au bostandji-baschi de se rendre à un certain endroit, où il trouverait un mouton enterré vivant, qu'il devrait lui rapporter. Le bostandji-baschi alla au lieu désigné, et en rapporta en effet au Sultan un mouton dont les pieds avaient été liés ensemble, et dont la bouche et les yeux avaient été cousus. Moustafa délivra le mouton de ses liens, lui ôta les fils qui lui fermaient les yeux et la bouche, et le remit au bostandji-baschi, pour être élevé avec soin. Il paraît que Moustafa considérait ce mouton avec ses pieds liés, ses yeux et sa bouche cousus, comme son image. Ces folies inoffensives purent bien lui valoir une renommée de sainteté, mais elles n'étaient pas de nature à lui concilier l'estime nécessaire à un souverain : si d'un côté les scheïkhs le proclamaient saint, d'un autre les soldats le méprisaient, et regrettaient chaque jour davantage le meurtre du sultan Osman. Dans les derniers jours du Ramazan, le scheïkh Djerrah Mohammed-Efendi prononça dans une prédication les paroles suivantes : « Depuis trois jours le saint » Padischah s'est renfermé dans sa chambre, où il

» prie et pleure continuellement sans vouloir parler » à personne. Dans ses contemplations, il a vu son » prédécesseur Osman élevé dans l'autre monde à un » très-haut degré de gloire. Dieu veuille avoir pitié » de lui! mais vous, vous devez prier. » De pareils sermons appelaient les larmes dans les yeux des auditeurs. Après le Baïram, Moustafa fit publier un édit contre le vin. Les chrétiens qui tenaient des cabarets les fermèrent; mais les janissaires qui vendaient du vin à la porte d'Andrinople et à la porte du Sable, se soucièrent peu de l'ordonnance et continuèrent leur commerce. Quelques janissaires s'étaient mêlés aux sipahis qui avaient demandé la destitution du grand-vizir Mere Houseïn. Le lendemain de sa déposition, Derwisch-Aga, qui avait été de nouveau appelé au grand-vizirat, rassembla les janissaires et leur dit: « Vous êtes-vous mêlés aux sipahis qui ont demandé » la destitution du grand-vizir? » Les capitaines répondirent: « Nous n'avons point à nous plaindre des » vizirs, et aucun de nos camarades ne s'est réuni aux » sipahis. Si nous avions eu l'intention d'envoyer quelques-uns de nous au Padischah, nous aurions choisi » nos anciens, ainsi que le prescrit le kanoun du sultan » Souleïman. » Trois semaines après, Derwisch fut déposé et nommé beglerbeg d'Ofen (14 octobre 1622 — 8 silhidjé); le grand-vizirat fut conféré à Mohammed l'Eunuque. La destitution de Derwisch fut provoquée par une querelle qu'il eut avec les janissaires relativement aux places de receveurs, auxquelles avaient droit les ghedüklüs des janissaires, et qu'il faisait rem-

plir par ses serviteurs. A la suite d'une dispute qui s'éleva à ce sujet, Derwisch maudit les janissaires; mais ceux-ci, ne s'alarmant pas beaucoup de sa malédiction, demandèrent qu'il fût destitué. Le kattischérif par lequel le Sultan accéda aux désirs des janissaires fut immédiatement suivi d'un autre qui confirmait toutes les nominations faites par Derwisch; c'était un premier pas vers un meilleur système; d'ailleurs les divers gouvernemens par lesquels Mohammed l'Eunuque avait déjà passé, et son habitude des affaires (il avait déjà été trois fois kaïmakam), autorisaient à attendre plus de fermeté et de stabilité dans l'administration.

Les premières mesures du grand-vizir Mohammed fortifièrent encore le peuple dans l'idée qu'il était le seul homme capable d'arrêter l'empire sur le penchant de sa ruine (28 octobre — 22 silhidjé). Il commença par tenir conseil avec les vizirs et les oulémas, sur les moyens à prendre pour rétablir la tranquillité de la capitale, troublée depuis quelque temps par des vols et des assassinats nocturnes. D'autres désordres non moins graves avaient pris naissance dans la dangereuse décision par laquelle Mere Housein avait abandonné aux sipahis l'administration des fondations pieuses de l'empire. Plusieurs secrétaires du diwan et d'autres fonctionnaires avaient donné leur démission, et s'étaient fait inscrire dans les cadres des sipahis, se ménageant ainsi le moyen d'obtenir les bénéfices lucratifs d'administrateurs de quelques fondations pieuses. Il arriva que les serviteurs des agas, sans avoir fait

le service des sipahis, furent nommés moulazims, et obtinrent en cette qualité des places d'administrateurs de fondations. Mohammed-Pascha ordonna qu'à l'avenir, et conformément à la loi, les fonctions de moulazims ne pussent être données qu'à des sipahis qui auraient blanchi dans le service. Les vieux sipahis n'étaient pas fâchés de ces réglemens contre lesquels les nouveaux s'élevèrent avec force. Derwisch, après avoir été nommé gouverneur d'Ofen, avait été accusé par les héritiers de l'aga des janissaires, tué lors du meurtre d'Osman, d'avoir confisqué leurs biens à son profit. Derwisch-Pascha nia la véracité de cette accusation; mais les agas ayant déposé contre lui, il fut condamné par le grand-vizir à restituer ce qu'il avait pris. Cette sentence étant restée sans résultat, le Sultan rendit un kattischérif par lequel il confia à l'aga des janissaires le soin de recueillir l'héritage d'Ali. Le grand-vizir chercha aussi à rendre à l'empire son ancien éclat, par des entrées solennelles de flottes et d'ambassades. Dans le cours du mois d'octobre, on vit arriver la flotte de la Mer-Noire, sous le commandement de Redjeb-Pascha, celle de la Mer-Blanche, sous les ordres du kapitan-pascha Khalil, et une ambassade persane. Depuis dix ans, les Cosaques avaient dévasté par leurs pirateries les côtes de la Mer-Noire; aucun général ottoman n'avait encore remporté sur eux des avantages aussi décisifs que Redjeb-Pascha, qui leur avait enlevé dix-huit caïques et cinq cents prisonniers; son entrée dans le port fut saluée par des salves d'artillerie. Redjeb fut admis à baiser la

main du Sultan, et reçut en présent un riche habit d'honneur. Douze jours après (12 octobre — 6 sil-hidjé), Khalil-Pascha revint de son expédition dans la Méditerranée, avec une flotte qu'avaient affaiblie quatre fortes tempêtes [1]. L'ambassadeur persan Aga-Riza apporta au Sultan des présens et des félicitations au sujet de son avènement. Quatre cents kapidjis et mille janissaires lui servirent d'escorte lorsqu'il se rendit au seraï, où vingt-quatre personnes de sa suite furent revêtues d'habits d'honneur. Des tschaouschs furent envoyés à Vienne et à Venise, avec des lettres qui annonçaient l'avènement de Moustafa.

A la rébellion qui avait désolé les gouvernemens asiatiques de l'empire, avait succédé dans la capitale la tyrannie des troupes. On ne savait ce qu'on avait le plus à redouter, ou de la révolte des provinces, ou de celle des soldats; on ne savait quelle était la plaie la plus dangereuse pour l'Etat, les seghbans et les lewends (milices et levées du pays), ou les esclaves de la Porte (kapou-kouli), c'est-à-dire les janissaires et les sipahis. Les troupes régulières et irrégulières, qui avaient été créées pour la défense de l'empire, et qui par conséquent devaient, comme deux bras, obéir à la même tête, mues par un sentiment de rivalité, se divisèrent alors, et régnèrent, les premières dans la capitale, les secondes dans les provinces. L'audace effrénée avec laquelle les esclaves de la Porte avaient foulé aux pieds les anciennes lois à Constantinople, révolta tous les esprits dans les gouvernemens même les plus éloignés, et le peuple que la

violence condamnait au mutisme dans la capitale, fit entendre librement sa voix sur les frontières de la Syrie et de l'Arménie contre les bouleversemens provoqués par les janissaires et les sipahis. A Constantinople, le mécontentement du peuple contre les janissaires s'exhala seulement en injures et en railleries; lorsqu'à la suite de leur révolte, ces troupes indisciplinées craignirent pour la vie de leur aga Derwisch, le peuple leur dit: « Vous tremblez pour votre fau- » connier (telle avait été la première condition de » Derwisch); mais vous avez laissé étrangler, comme » des diables muets, le Padischah dont vous mangiez » le pain et le sel, et qui vous avait été confié comme » un dépôt sacré à vous et à son rival le sultan Mous- » tafa. » Mais les gouverneurs de Tripoli et d'Erzeroum, forts de l'opinion publique, se déclarèrent les ennemis des eslaves de la Porte, et cherchèrent à les remplacer et à les anéantir par les seghbans et les lewends. Ces deux adversaires des janissaires et des sipahis étaient Seïfoghli Yousouf-Pascha, gouverneur de Tripoli en Syrie, et Abaza-Pascha, gouverneur d'Erzeroum; le premier, mu par un intérêt personnel, circonscrivit son action aux limites de son territoire; mais le second, dont les plans étaient plus vastes, fit couler dans l'empire des flots de sang sous prétexte de tirer une légitime vengeance du meurtre d'Osman. Yousouf, Turcoman de Meràsch, d'abord chancelier, puis lewend, vint s'établir avec sa nombreuse famille dans la fertile contrée qui s'étend entre Damas et Akka; il y régna en tyran et y joua le rôle

que nous avons de nos jours vu jouer à Djezar-Pascha. Jusqu'à Yousouf, Tripoli avait été un fief appartenant à un des begs de l'escadre syrienne; mais cette ville fut érigée en gouvernement pour Yousouf, lorsqu'il eut battu le chef des rebelles Djanboulad. Il égala en cruautés le vieux Mourad, le creuseur de puits, avec cette différence que ce dernier avait du moins le courage de ses crimes et les avouait hautement, tandis que le second les couvrait du voile du plus profond secret, de sorte que personne ne savait de quelle manière disparaissaient ceux qui avaient le malheur d'attirer ses soupçons. Lorsque Yousouf faisait creuser des puits pour y cacher ses trésors, il apostait des assassins pour mettre à mort les ouvriers, et tuait le dernier meurtrier de sa propre main. Voulant réduire la tribu arabe des Beni-Kelb, dont les émirs étaient deux frères appelés Kasim et Ali, il fit tomber entre les mains de ce dernier une lettre qui portait la suscription de Kasim, et dans laquelle il parlait à celui-ci du meurtre de son frère comme d'un projet longtemps concerté entre eux. Ali, afin d'éviter le sort qui paraissait le menacer, tua Kasim et fut mis à mort lui-même par les partisans de son frère. La tribu, privée de ses chefs, fut ainsi facilement subjuguée. Immédiatement après la mort d'Osman, Yousouf chassa les janissaires de son territoire, et, appuyé par les seghbans, il se déclara indépendant. Le grand-vizir Daoud-Pascha donna le gouvernement de Tripoli à Ketendjé Omer-Pascha; mais sous le grand-vizirat de Mere Houseïn-Pascha, Yousouf obtint du diwan, par l'in-

termédiaire de son chargé d'affaires, la confirmation de sa dignité. Il ne se borna pas à cet avantage, et voulut encore perdre, dans l'esprit de la Porte, son concurrent Omer; à cet effet, un des espions de celui-ci reçut le faux avis que les trésors d'Yousouf étaient déposés dans une tour, et il n'eut rien de plus pressé que d'aller le rapporter à son maître. Omer brisa les portes de la tour désignée et n'y trouva que des caisses pleines de sable et de pierres; furieux d'avoir été ainsi joué, il fit exécuter l'espion. Mais ce meurtre même le fit soupçonner par la Porte d'avoir dérobé les trésors d'Yousouf, et d'avoir voulu faire disparaître le seul témoin de son vol. Yousouf employa des ruses analogues pour enlever quelques vaisseaux aux Vénitiens; le consul s'étant plaint au juge de la ville de l'enlèvement des navires de la république, Yousouf força l'interprète du consul vénitien de jurer, sous peine de mort en cas de refus, que ces navires étaient maltais et voguaient sous pavillon vénitien; en conséquence, il fut autorisé à les vendre.

Abaza, originaire de la tribu des Abazpes sur les bords nord-est de la Mer-Noire, fait prisonnier lors de la défaite du rebelle Djanboulad dont il était trésorier, avait été conduit devant Mourad-Pascha pour recevoir sa sentence de mort, et n'avait obtenu la vie sauve que par l'intercession de l'aga des janissaires, Khalil. Devenu kapitan-pascha, Khalil donna à Abaza, des services duquel il était content, le commandement d'une galère avec le titre de prince de la mer; puis, lorsqu'il fut parvenu au grand-vizirat,

il lui conféra le gouvernement de Meràsch. Il paraît qu'après son investiture, Abaza eut une correspondance avec le sultan Osman et qu'il forma avec lui le plan d'anéantir les janissaires ; du moins le bruit en courut à Constantinople et à Erzeroum. Abdoul Baki, juge d'Aïntab, provoqua le premier l'explosion des sentimens hostiles d'Abaza contre les janissaires ; Abdoul Baki étant en querelle avec ces derniers, il ameuta contre eux les habitans d'Aïntab, en les assurant que le sultan Osman avait donné ordre de les mettre à mort. Quelques janissaires furent tués, et l'ortatschaousch ou courrier d'Etat, mandataire de cette milice, fut envoyé à Aïntab pour rechercher la cause des troubles. Les mêmes désordres s'étaient passés à Erzeroum ; dans une mêlée entre les janissaires et les troupes de la maison du pascha, trois des premiers et cinq des derniers étaient restés sur la place. Abaza voulut punir les janissaires ; mais ils échappèrent au châtiment qu'on voulait leur infliger, en se réfugiant dans la forteresse. Houseïn-Pascha, l'ancien gouverneur d'Erzeroum, aidé de l'influence des principaux habitans de la ville, se porta médiateur entre les deux partis ; son intervention conciliatrice eut un plein succès. Les janissaires évacuèrent la forteresse, et Abaza en prit possession ; peu de temps après, le gouverneur s'étant assuré du dévouement des sipahis, chassa les janissaires qui se rendirent à Constantinople et portèrent plainte contre lui. Par suite de leurs accusations, le gouvernement d'Erzeroum fut conféré à Moustafa-Pascha, ancien beglerbeg du Diarbekr, et

Abaza-Pascha reçut l'ordre de partir pour Siwas. Mais lorsque Moustafa envoya à Erzeroum un moutezellim, c'est-à-dire un commissaire chargé de prendre possession provisoire du gouvernement, Abaza refusa de sortir de la ville, et l'émissaire de Moustafa dut se retirer (17 novembre 1622 — 13 moharrem 1032). Les troupes, expulsées d'Erzeroum, exposèrent au diwan, en corroborant leurs accusations du témoignage des principaux habitans de cette place, qu'Abaza avait emprisonné un grand nombre de janissaires, gagné les seghbans, et donné l'ordre aux paschas de Karss et d'Akhiska de suivre la même ligne de conduite. Le protecteur d'Abaza, le kapitan-pascha Khalil, lui écrivit des lettres dans lesquelles il lui conseillait de faire sa soumission et de rendre la forteresse. Pendant tout un mois, l'irritation des janissaires contre Abaza couva sourdement à Constantinople, mais enfin elle éclata librement en paroles et en actions (23 décembre — 19 safer). Un jour que l'aga se rendait à la Porte du grand-vizir, les janissaires s'assemblèrent en tumulte autour de lui : « La révolte d'Abaza, s'é» crièrent-ils, s'appuie sur la faveur du kapitan-pascha » Khalil et du grand-vizir Satourdji-Mohammed, » parce que le frère de celui-ci, Houseïn, a donné sa fille en mariage au rebelle. » Les officiers cherchèrent à apaiser le tumulte des troupes ; lorsqu'elles arrivèrent à la porte, le kapitan-pascha vint à leur rencontre ; elles l'entourèrent aussitôt et lui crièrent : « Pour te com» plaire, le grand-vizir ne punit point Abaza, qui s'en» orgueillit de ta protection. » Le kiayabeg Tschesch-

tedji Ali-Aga, qui arriva dans ce moment, parvint à dissiper les mutins. Le jour suivant, ils s'assemblèrent de nouveau en tumulte sous les fenêtres de la salle du conseil, et leurs officiers s'interposèrent de nouveau entre eux et les membres du diwan. En présence de ces désordres sans cesse renaissans, le Sultan rendit un kattischérif ainsi conçu : « J'ai déposé le beg-» lerbeg d'Erzeroum. Khalil-Pascha n'a rien à voir » dans cette affaire; vous ne devez donc pas l'inquié-» ter. » En même temps, le seghbandjibascha Beïram-Aga (l'un des quatre lieutenans-généraux des janissaires), Mohammed-Aga et Kurd-Aga, partirent pour la Roumilie, de même qu'un capitaine des yayas et Basch-Khasseki (chef des volontaires) pour l'Anatolie, dans le but commun d'enrôler des enfans chrétiens sous les drapeaux des janissaires, ou, comme le dit une expression consacrée chez les Turcs, « afin » de recueillir ce qui était à recueillir [1]. »

Au commencement de l'année 1623, le souvenir du meurtre d'Osman éveilla chez les sipahis des remords de conscience ou un sentiment de honte, qui furent habilement exploités par les ennemis de Daoud-Pascha. Les sipahis s'assemblèrent autour du diwan: ils ne pouvaient plus, disaient-ils, recevoir les reproches des agas qui leur imputaient sans cesse l'exécution de l'innocent Osman; ceux qui avaient commis le crime devaient l'expier. Les agas des boulouks parvinrent à apaiser le tumulte. Après le conseil, les si-

[1] *Dæschürmé dæschürmægé.* Naïma, p. 364.

1 Dæschürm

pahis se réunirent dans la mosquée, d'où les sultans Moustafa et Osman avaient été tirés, le premier pour monter sur le trône, le second pour marcher au supplice; ils résolurent d'envoyer leurs officiers au Sultan avec une pétition ainsi conçue : « Si le Padischah a » ordonné le meurtre du sultan Osman, qu'il le dé» clare donc et lave notre honneur des calomnies du » peuple. » Là-dessus, ils se séparèrent. Le 2 janvier (29 safer), Akhizadé Houseïn fut nommé kadiasker de Roumilie, Bostanzadé Yaya-Efendi, kadiasker d'Anatolie, et les sipahis demandèrent de nouveau au diwan qu'on leur livrât le meurtrier du sultan Osman. Les agas s'éloignèrent de la salle du conseil, et dix des plus âgés d'entre les sipahis réclamèrent un fetwa du moufti; il leur répondit que leur demande devait être préalablement soumise au Padischah, et que si ce n'était pas par suite d'un ordre impérial que le sultan Osman avait été exécuté, la justice aurait un libre cours contre les meurtriers. Le 3 janvier 1623 (1er rebioul-ewwel 1032), les mêmes troubles se renouvelèrent; les sipahis demandèrent à grands cris qu'on leur livrât l'assassin d'Osman; la cause du tumulte ayant été expliquée à Moustafa, il rendit le kattischérif suivant : « Je n'ai point dit que l'on tuât le sultan » Osman, Daoud-Pascha en a menti; si les meurtriers » existent toujours, ils doivent expier leur crime. » Les troupes s'écrièrent alors qu'on devait procéder à la recherche des coupables. Dans la nuit du même jour, le djebedji-baschi, qui avait porté à la sultane, mère de Moustafa, l'oreille du sultan Osman, fut saisi dans sa

fuite, et eut la tête tranchée devant la même fontaine où Osman avait demandé à boire en se rendant en prison. Daoud-Pascha avait pris la précaution de se cacher; on apposa les scellés à son seraï, et on le chercha lui-même pendant deux jours. Le troisième jour, on le trouva non loin d'Eyoub, caché dans la maison d'un sipahi sous des monceaux de paille; on le revêtit d'un sale habit couleur de naphte, et on le plaça sur un char pour le conduire aux Sept-Tours. Kalender-Oghri, alors préfet de police, qui, lors de l'exécution d'Osman, avait attiré sur lui toute la haine publique, ainsi qu'il était arrivé après la bataille de Kerbela, à Ibn Meldjem, meurtrier de Houseïn, fils d'Ali, fut également traîné en prison. Le lendemain (6 janvier), qui était un vendredi, les troupes assistèrent à la prière dans la mosquée du Centre, et lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, l'aga des janissaires leur parla ainsi : « Camarades, Daoud-Pascha » est emprisonné; maintenant il est en la puissance » du Padischah; ne dites plus un mot sur Daoud-» Pascha, et ne vous rassemblez pas pour demander » la remise entre vos mains d'autres personnes. » Les janissaires et les sipahis se rendant à l'avis de l'aga, se dispersèrent. Cependant la sultane, épouse de Daoud-Pascha, et son parti, firent tous leurs efforts pour arracher le grand-vizir au danger qui le menaçait; quelques capitaines furent gagnés à prix d'argent, et on obtint du bourreau qu'il mettrait toutes les lenteurs possibles dans l'exécution. Le lendemain matin, lorsque le diwan eut prononcé la sentence de mort contre

Daoud-Pascha, les bourreaux arrachèrent le condamné de la chambre des gardiens de la Porte où il attendait son jugement, et le conduisirent sur la place des exécutions, devant la fontaine : l'habit couleur de naphte dont il était revêtu fut déchiré par les bourreaux, et sa tête dépouillée du turban. Déjà Daoud-Pascha s'était agenouillé et voyait luire le glaive fatal au-dessus de sa tête, lorsqu'il tira de son sein le fetwa par lequel les kadiaskers avaient déclaré légitime l'exécution d'Osman, et le kattischérif de Moustafa qui autorisait cette exécution. Quelques voix s'écrièrent : « Arrêtez! » d'autres : « Frappez! » Un janissaire du nom de Kouloghli enleva Daoud-Pascha du lieu de l'exécution ; les troupes l'entourèrent, le placèrent sur un cheval, et le conduisirent à la mosquée du Centre.

Les janissaires et les sipahis faillirent en venir aux mains ; les premiers parce qu'ils voulaient venger l'assassinat d'Osman par le meurtre de Daoud-Pascha, les seconds parce qu'ils étaient d'avis d'ajourner l'exécution. Les janissaires voyaient dans la protection qu'ils accorderaient à l'ancien grand-vizir une spéculation et un moyen d'obtenir des places. Sur le chemin du seraï à la mosquée du Centre, une foule de rebelles se pressèrent autour de Daoud-Pascha, lui demandant de leur remettre un objet quelconque sur la présentation duquel il pût les récompenser de lui avoir sauvé la vie, lorsqu'il aurait reconquis sa toute-puissance ; ils mirent en pièces sa ceinture et son surtout, et s'en partagèrent les morceaux qui devaient les signaler à

la reconnaissance future de leur protégé. Lorsque la multitude passa devant la boulangerie, un sipahi plaça son turban sur la tête de Daoud-Pascha, un autre lui donna son surtout, un troisième son cheval. Arrivés à la mosquée, les janissaires le coiffèrent du turban d'Etat (moudjewésé), le revêtirent d'un habit d'honneur, et le saluèrent grand-vizir ; ils se mirent ensuite à lui présenter les pièces de ses vêtemens, en échange desquelles il leur donna des places. Pressé de toutes parts, il nomma celui-ci kiaya, celui-là tschaousch-baschi, un autre maître des requêtes.

Cependant, le grand-vizir fit appeler le bourreau dans le diwan et lui demanda qui avait enlevé Daoud-Pascha? Celui-ci répondit : « Les sipahis. » Les officiers des sipahis qui assistaient au diwan repoussèrent cette assertion, et les kadiaskers prirent acte de leurs dénégations. Le conseil se sépara dans la plus grande anxiété et sans avoir rien résolu. Le grand-vizir Gourdji-Mohammed retourna dans son palais. Le grand-chambellan Rahiki Damadi-Ahmed vint se présenter au grand-vizir, et s'offrit à se charger de l'exécution de Daoud-Pascha, si on voulait lui donner les ordres nécessaires. Après s'être entendu avec le grand-vizir, il se rendit à la mosquée, accompagné de deux cents kapidjis. Son arrivée subite répandit une terreur générale, et les dignitaires créés de fraîche date s'enfuirent. Daoud-Pascha fut placé sur le même char dans lequel le sultan Osman avait été conduit aux Sept-Tours ; arrivé dans cette prison où il avait fait lui-même l'office de bourreau, il fut étranglé

ainsi que Kalenderoghli, et leurs cadavres jetés dans la mer (9 janvier 1623 — 7 rebioul-ewwel). Des chambellans furent envoyés auprès des autres complices du meurtre d'Osman, Derwisch-Pascha [1], gouverneur d'Ofen, et Meïdanbeg, gouverneur de Güstendil, avec ordre de les mettre à mort. Bien que ces diverses exécutions eussent pour but apparent la punition de l'assassinat d'Osman, elles furent en réalité provoquées par les intrigues du grand-vizir destitué, Mere Houseïn. Après le meurtre du gendre de la sultane Walidé, il ameuta les janissaires contre le grand-vizir octogénaire Mohammed-Pascha, confident de cette princesse. Comme le gouvernement était tout entier entre les mains du grand-vizir et de la sultane Walidé, les partisans de Houseïn disaient, en plaisantant, que l'empire était administré par deux vieilles femmes. Un des plus fervens partisans de Houseïn, le sipahi Arnaoud Souleïman, dont le zèle fut encore excité par de l'argent, se chargea d'organiser la révolte au sein des troupes (5 février — 4 rebioul-akhir). Les capitaines et les anciens des sipahis se rendirent auprès de leur aga, et lui représentèrent que l'empire était sur le penchant de sa ruine, et avait besoin d'un vizir sage et actif, et non pas d'un vieux courtisan. Le lendemain matin, les janissaires et les sipahis assaillirent le diwan, et dirent en face au grand-vizir : « Tu as autrefois tué nos frères ; nous ne vou» lons pas de toi ; nous ne pouvons souffrir que des

[1] D'après le *Raouzatoul-ebrar*, Derwisch-Pascha mourut à Temeswar d'une chute de cheval avant que la sentence de mort fût arrivée, f. 376.

» eunuques rendent le gouvernement impuissant : si » tu refuses d'obéir, nos poignards te mettront en » pièces. » Mohammed se démit immédiatement du grand-vizirat, et, désormais rendu à la vie privée, il retourna à son palais. Le grand-chambellan remit le sceau au trésorier, et celui-ci au Sultan. Moustafa répondit qu'il le donnerait à l'élu des troupes; elles choisirent Mere Houseïn. La sultane Walidé fit ce qu'elle put pour empêcher cette nomination ; elle voulut offrir le grand-vizirat au kapitan-pascha Khalil[1], qui avait déjà exercé ces hautes fonctions, et qui les refusa. Mere Houseïn qui, pendant ces négociations, s'était tenu dans le voisinage, parut tout-à-coup et prit dans le diwan la place de grand-vizir. Les officiers des troupes furent revêtus de kaftans, et les simples soldats reçurent une gratification sous le titre d'argent de mouton ; mille pains de sucre furent envoyés à la porte de l'aga des janissaires, et la mosquée du Centre fut couverte de tapis de soie. Gourdji Mohammed-Pascha et Khalil-Pascha, qui seuls étaient capables de tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement, furent exilés, le premier à Brousa, le second à Malghara. On conféra la place de kapitan-pascha à l'ancien bostandji-baschi Redjeb-Pascha, vainqueur des Cosaques.

Avant de rapporter les troubles intérieurs et les changemens multipliés qui signalèrent la seconde ad-

[1] *La Sultana madre ha fatto quanto ha potuto per impedir l'elettion di Cuscin in luogo del primo Vezir con la offerta di Calil, che viene biasimato di non haverla accettato.* Febr. 1625. *Sum. del. Rel. ven.*

ministration de Mere Houseïn et les derniers temps du règne de Moustafa, il nous reste à faire connaître ici les relations de la Porte avec les puissances européennes. La plus importante des négociations de la Porte à cette époque était celle qui avait pour objet la paix avec la Pologne. Lors du meurtre d'Osman, l'ambassadeur polonais, Christophe, prince de Zbaraw, attendait sur les frontières près de Kaminieck que la tranquillité fût rétablie à Constantinople. Son départ fut encore retardé par la nouvelle du meurtre de Korecky que le nouveau grand-vizir Houseïn, après l'exécution de Daoud-Pascha, avait fait étrangler dans sa prison, sous prétexte qu'il était un obstacle à la conclusion de la paix. Le grand-vizir Gourdji-Mohammed contribua aussi à arrêter l'ambassadeur sur la frontière, en faisant la demande d'un tribut et en employant d'autres ruses diplomatiques par lesquelles il espérait faire renoncer Zbaraw à ses exigences relativement à la destitution de Thomza et de Kantemir. Le prince des Noghaïs, Kantemir, alors gouverneur de Silistra, menaça l'ambassadeur d'aller établir son camp devant Varsovie, s'il différait plus long-temps son voyage à Constantinople. Zbaraw fit une réponse mesurée et se prépara au départ. Au-delà du Pruth, il fut reçu par Thomza, prince de Moldavie, et sur les bords de la petite rivière qui forme la frontière naturelle de la Moldavie et de la Valachie, par Radoul, prince de ce dernier pays. Enfin il arriva à Constantinople au commencement du mois de novembre. Le cortége de l'ambassadeur polonais se faisait remar-

22*.

quer par son aspect martial et sa magnificence. En tête marchaient des soldats hongrois, puis les bagages et les voitures aux armes de Zbarawsky, des cavaliers légers, des pages vêtus de drap noir, et quarante jeunes gens des plus nobles familles polonaises; immédiatement après venait le secrétaire de l'ambassade avec les lettres de créance, suivi de l'ambassadeur lui-même, marchant entre Ahmed et Moustafa, qui avaient été donnés comme ôtages aux Polonais conformément au traité de Choczim; le cortége était fermé par Suliszew, Kulikow, Platenberg et l'interpréte Vevelli, Grec de naissance, qui avait rédigé le projet du traité de paix de Choczim, signé par l'entremise de Radoul. La suite de Zbarawsky s'élevait à plus de trois cents personnes. Après une attente de cinq semaines, Zbarawsky obtint d'être introduit dans le diwan où il se rencontra avec l'ambassadeur russe arrivé récemment de Constantinople. En présence des vizirs, ils en vinrent à un échange de paroles injurieuses; l'ambassadeur de Russie reprocha à l'ambassadeur de Pologne la nécessité où s'étaient trouvés les Polonais de s'humilier devant les Turcs par suite de leur crainte de la Russie, et celui-ci l'accusa à son tour de vouloir troubler les négociations de paix. Lorsque Zbarawsky fut admis à l'audience du Sultan, le grand-vizir l'interrompit dans son discours et lui donna l'assurance que l'amitié du roi Sigismond était précieuse aux Ottomans, et que les traités conclus entre les aïeux du roi et du Sultan actuel seraient maintenus. Malgré la bienveillance de la sultane Walidé, de son gendre

Daoud-Pascha, et celle du kapitan-pascha Khalil, malgré même l'intervention de l'ambassadeur anglais et celle du baile de Venise, Zbarawsky trouva des obstacles insurmontables à la conclusion du traité dans les refus de Gourdji-Mohammed. Ce ne fut qu'après la déposition de Gourdji, sous le grand-vizirat de Mere Housein, qu'il put parvenir, avec l'aide de l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, à faire agréer un traité de paix en dix-neuf articles, sur les bases des capitulations accordées par Souleïman et renouvelées depuis à différentes époques (18 février 1623). On se promit de part et d'autre qu'on arrêterait les courses des Cosaques et des Tatares, qu'on réparerait les dommages causés, et qu'on mettrait réciproquement les prisonniers en liberté. La Pologne devait en outre envoyer tous les ans de Choczim, qui était de nouveau incorporé à la Moldavie, la somme par laquelle elle se rachetait des incursions des Tatares [II]. Peu de temps après, l'ambassade polonaise partit de Constantinople [1], et fut bientôt suivie par celle de Russie, mécontente de n'avoir pu entraver la dernière négociation [2].

Trois mois après l'avènement de Moustafa, l'ambassadeur de Bethlen Gabor, accompagné du comte de Thurn, arriva à Constantinople pour justifier le

[1] Elle eut son audience de congé le 10 rebioul-akhir (11 février). Hasanbegzadé, f. 164.

[2] *Ambassadori di Moscovia partono con poca satisfazione per non aver potuto impedir la pace di Polonia.* 2 April. *Sum. del. Rel. ven.* Roe, p. 115. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 458.

traité conclu par son maître avec l'empereur, en alléguant la force des circonstances et l'exemple donné par les Turcs eux-mêmes à Choczim. Il avait aussi mission de promettre à la Porte que le prince de Transylvanie recommencerait la guerre sitôt qu'il aurait reçu les secours nécessaires; il demanda, à cet effet, la coopération du pascha d'Ofen à la tête de trente mille hommes. L'ambassadeur anglais, qui avait favorisé la conclusion du traité fait avec la Pologne, et à qui ses instructions prescrivaient d'empêcher tout ce qui pourrait amener la rupture de la paix en Europe, déclara à l'ambassadeur de Bethlen et au comte de Thurn [1], que ni le roi d'Angleterre, ni celui de Bohême (le comte Palatin Frédéric), n'appuieraient aucune démarche de Bethlen dont le résultat pourrait être une incursion des Turcs en Allemagne. Sir Thomas Roe, qui était en outre chargé de veiller aux intérêts du comte Palatin Frédéric, roi de Bohême, obtint pour lui deux lettres du Sultan [2]. L'ambassadeur de Bethlen présenta au diwan le tribut de la Transylvanie [3], et partit au mois d'avril avec les envoyés de Pologne et de

[1] *The Count of Torne* (comte de Thurn) *as procurator from the protestant party in the seaven provinces.* Roe, p. 177. *The Count of Torne began : That the elect King.* Bethlen Gabor, p. 81.

[2] *I have mentioned two letters written from the Grand Signor to the Prince Elector*, p. 147. Kuszewiz se plaint des Bohêmes qui se trouvaient alors à Constantinople : *Certe compertum habeo, Boemos partim hæresi corruptos, partim rebellionis suæ metu anxios, intendisse vera, adgessisse falsa, Legatumque dolo simul et casibus obsectasse*, p. 69.

[3] *Ambassador di Gabor ha bacciato la mano del Sgr. e presentò il tributo solito di 10 m. zecchini.* Febr. 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

Russie, après avoir reçu l'assurance que son maître serait soutenu par le Sultan s'il entrait en campagne [1]. L'empereur, afin de démentir Bethlen Gabor, qui l'avait fait accuser à la Porte d'avoir conclu des traités d'alliance avec diverses puissances chrétiennes, écrivit au Sultan pour l'assurer de ses sentimens d'amitié, et lui annoncer l'arrivée d'une nouvelle ambassade [2]. Le 8 juillet 1623, l'empereur envoya, en effet, à Constantinople Kurz de Senftenau, dans la compagnie de l'ambassadeur turc Ahmedbeg, qui se trouvait encore à Vienne; l'ambassadeur impérial avait mission de présenter au sultan Moustafa des félicitations sur son avènement, et de réclamer Lippa, Arad, Solymos, Waitzen, dont on s'était emparé au mépris du traité de Sitvatorok. Mais de secrètes instructions lui prescrivaient de ne pas s'avancer au-delà de Komorn, avant que les Tatares, qui faisaient des incursions en Hongrie sous les ordres d'Ibrahimbeg, eussent été rappelés. On adjoignit à Kurz de Senftenau Lustrier de Liebenstein, qui devait rester à Constantinople avec le titre de résident, et l'interprète Damian. Avant l'arrivée de l'ambassade à Constantinople, Osman fut déposé, et les lettres de créance

[1] *Ambassador del Transylvano e il Conte della Torre licenciati colla promessa d'assistergli nella mossa. Capitulazione con Polachi consignata dal Vezir all' Ambassadore.* 15 April 1623. *Sum. del. Rel. ven.* Archives I. R. Roe, p. 150.

[2] *Here is arrived a Nuntio from the Emperor, who taking notice of the practice of Gabor in the port has written a most earnest letter fervently desiring the continuance of peace.* 22 Jan. 1622. Roe, p. 127.

durent être refaites au nom de Moustafa. Deux circonstances réclamèrent, vers ce même temps, l'attention de l'ambassadeur de France, Harlay, comte de Cesi [1], de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Thomas Roe, et du baile vénitien Giustinani ; nous voulons parler des violences exercées par les janissaires de la flotte sur les consuls de ces nations à Smyrne, et du changement de patriarche. Les Turcs prirent prétexte d'un acte insignifiant d'un Vénitien pour lever sur ces consuls une contribution de deux mille à dix mille écus ; dans cette circonstance, un sujet de Venise fut mis en pièces. Les ambassadeurs chrétiens avaient tous intérêt à demander le redressement de ces torts, et à empêcher que le beglerbeg de Chypre, fameux par ses pillages, ne fût nommé au gouvernement de Haleb [2]. Mais les plénipotentiaires anglais et vénitien étaient divisés d'opinion avec celui de France sur le remplacement du patriarche. Harlay, poussé par les jésuites [3], provoqua la déposition du patriarche Cy-

[1] Flassan, *Histoire de la Diplomatie française*, t. II, p. 268. Roe dit de lui : *The french Embassador was as much too precipitate in complayning of me, as he is in all his actions.* Roe, p. 112.

[2] Après avoir extorqué cinquante mille écus aux négocians vénitiens et hollandais, il répondit aux plaintes qu'ils lui adressèrent : « Qu'il se rendait à Haleb, et que, lorsqu'il y aurait obtenu cent mille autres écus, il paierait son ancienne dette. » *So miserable is our case* (dit sir Thomas Roe, p. 148) *that every governor goes as a wolfe poor out and returns fat upon our spoiles.*

[3] *Il Patriarca ha fatto saper al Bailo di haver scoperto una trama orditagli dai Gesuiti per farlo deporre, e elegger col favor del Ambassador di Francia un certo Calogero dependente da loro.* Marzo 1623. *Deposizione del Patriarca greco machinata dai Gesuiti con favore della Francia.* 1 Aprile 1623.

rille, qu'on accusait, non sans quelque raison, d'être calviniste [1]. Les Grecs offrirent cinquante mille écus, si on leur rendait leur patriarche destitué [2]; l'ambassadeur français appuya les prétentions des jésuites; les ambassadeurs d'Angleterre et de Venise, les demandes des Grecs.

Mere Houseïn avait acheté des janissaires et des sipahis le grand-vizirat, en leur promettant cent mille ducats; la tyrannie de ces milices effrénées avait atteint son plus haut point; non seulement le trône, mais encore la dignité de grand-vizir se vendait à prix d'or. D'un côté, le désir sans cesse renaissant d'un nouveau présent d'avènement, de l'autre, la mise à l'enchère des fonctions les plus éminentes, exposaient l'Etat à des révolutions et des dangers continuels. Après avoir payé aux janissaires l'*argent de mouton*, leur avoir donné cinq pains de sucre par chambrée, et avoir couvert de tapis de soie le sol de leur mosquée, Mere Houseïn rassembla sur le marché aux viandes les cuisiniers (premiers officiers de l'état-major de chaque régiment), et leur parla ainsi : « Camarades, priez pour la durée du règne de notre » heureux Padischah, et observez le Kanoun. Prenez » partout où vous voudrez votre viande, vos cierges, » et tout ce qui vous est nécessaire; Dieu merci! le

[1] *As for the patriarch himself, I do not doubt but that in opinion of religion he is, as we term him, a pure Calvinist, and so the Jesuits in these parts do brand him.* Roe, p. 102.

[2] *Li Greci desiderando il loro Patriarca deposto hanno offerto* 50 *m. taleri di donativo.* Archives I. R. *Sum. del. Rel. ven.*

» Padischah n'a pas besoin de toutes ces choses. » Les cuisiniers accueillirent par des acclamations les paroles du grand-vizir, qui leur fit distribuer cinquante mille aspres. Cependant, des incendies journaliers ne cessaient d'annoncer le mécontentement des janissaires; le feu éclata successivement à Galata dans les ateliers des selliers, et aux bains d'Ibrahim. Les janissaires manifestaient ainsi leur indignation de la rébellion d'Abaza. Le colonel des janissaires, qui avait été député à Abaza, était revenu d'Asie avec la nouvelle que ce chef était en pleine révolte, qu'il avait conféré à ses créatures les sandjaks du gouvernement d'Erzeroum, qu'il avait imposé sur chaque maison de ce pays une taxe de mille aspres, et levé quinze mille hommes. Ces troupes étaient les restes de l'ancienne armée des rebelles commandée par Karayazidji, Djanboulad, Kalenderoghli, Saïd, Tawil, qui avaient échappé aux poursuites de Mourad le Creuseur de puits, et qui s'étaient rassemblés sous les drapeaux d'Abaza, comme seghbans, ennemis déclarés des janissaires et vengeurs d'Osman. Mourteza-Pascha, sandjak de Karaschehr, qui d'abord avait résisté à main armée aux ordres d'Abaza, ayant été attaqué dans son château, se rendit après un siége de dix jours, et passa dans les rangs des insurgés. Abaza marcha sur Angora et Siwas, et invita par des circulaires les sandjaks de la contrée à faire cause commune avec lui; il fit assassiner le beglerbeg de Merâsch, Koulaoun Yousouf-Pascha, qui s'était joint à lui et qu'il soupçonnait de projets de trahison à son égard. Tayar Mohammed-Pascha,

gouverneur de Siwas, se soumit à Abaza de bonne grâce. Le scheïkh de Kaïssariyé le harangua ainsi en présence de toute l'armée : « Tu es favorisé de Dieu, » Dieu t'a donné la puissance sur les oppresseurs (les » janissaires) ; ne crains rien, la fortune est pour toi. » Lorsqu'il arriva à Kanghri, Noghaï-Pascha le traita splendidement. Abaza, dans tous les villages où il passa, confisqua les propriétés des janissaires. Ceux d'entre eux qui tombèrent entre ses mains furent tués sur-le-champ, ou bien il les fit périr dans les tortures en leur clouant aux talons des fers de cheval. Lorsqu'Abaza-Pascha assiégea Angora à la tête de quarante mille hommes, les beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie reçurent ordre de marcher contre lui, et Mahmoud, fils de Cicala, fut nommé serdar et envoyé en Asie à la tête de quatre mille janissaires et de quatre mille sipahis. Mahmoud s'avança jusqu'à Begbazar, mais il rétrograda jusqu'à Brousa lorsqu'il apprit la supériorité de l'ennemi. Abaza assiégea Brousa pendant trois mois ; il prit la ville à laquelle il coupa l'eau, mais il ne put s'emparer du château ; et, la saison étant avancée, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la contrée de Nikdé.

Les incendies, les progrès d'Abaza, le refus fait par les paschas d'Ofen et de Temeswar de se démettre de leurs gouvernemens, sous prétexte que le Sultan n'avait pas donné l'ordre de leur destitution, la présence de l'ancien grand-vizir et du kapitan-pascha [1] qui tous

[1] *Bassa di Buda e Temesvar non vogliono ubidir ne levarsi di quel*

deux ne s'étaient pas encore rendus à leur exil de Brousa et de Malghara, une révolte des sipahis mécontens de ne pas recevoir l'arriéré de leur solde [1], le bruit sourdement répandu d'un complot tramé par Gourdji Mohammed-Pascha et la sultane Kœsem pour mettre sur le trône Mourad [2], fils de cette dernière, toutes ces circonstances réunies inquiétaient vivement le grand-vizir Houseïn; aussi prit-il la précaution de bannir définitivement à Brousa et à Malghara [3], Gourdji-Mohammed et Khalil, les deux seuls hommes d'Etat capables de lutter contre la désorganisation de l'empire. Houseïn ne cessait de flatter les janissaires pour se maintenir dans son poste, et il était obligé à de continuelles exactions pour satisfaire leurs demandes éternellement renaissantes [4]. Le Sultan presqu'en démence ne pouvait remédier à ces désordres, et la sultane Walidé, femme d'un esprit borné, dut elle-même obéir. Le khodja du sultan Osman, Omer-Efendi, qui avait conseillé le voyage à la Mecque et qui depuis un

governo, dicendo non esser capace il Re a dar questi ordini, ma avania del G. Vezir. Febr. 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

1 *Tumulto dei Spai a causa della pagha.* Marzo 1623.

2 *Voce che Giorgi accordò colla Chiose madre di S. Amurat, con i denari della quale habbia ottenuto il grado di primo Vezir, disegni deponer S. Mustafa.* 18 Febr. 1623.

3 *Cati Humayun e Giurgi d'andar in Brusa, la casa bollata, al fine parte per Brusa.* 2 Aprile 1623. *Calil deposto partira per Malgara.* 29 Aprile.

4 *Cusein s'agita quanto più con ogni cautela presso i Gianizari per mantenersi in grado. Tira il G. Sgr. per la sua stolidita e la Sultana madre donna di poco spirito in manifesta opposizione, ne ad altro intende che ad estorquer denari.* Marzo 1623.

an s'était tenu caché, reparut de nouveau sur la scène, et fut envoyé à la Mecque comme scheïkh du sanctuaire, sur l'intercession des oulémas. Le fils d'Omer, Abdoullah, reçut la place de juge de Menmen comme argent d'orge ; le khan de Crimée, Djanibek-Ghiraï, fut déposé et banni à Rhodes avec les revenus du sandjak de Tschirmen ; Mohammed-Ghiraï (qui, lors de l'avènement du sultan Osman, s'était échappé des Sept-Tours) fut nommé khan, et son frère Schahin-Ghiraï, kalgha (29 avril 1623) [1]. Pendant que Mere Houseïn s'efforçait de s'attacher les janissaires par ses largesses, les sipahis commencèrent à murmurer du départ forcé de Khalil, le plus aimé de tous les vizirs, et de la monnaie avec laquelle on leur payait leur solde. La piastre leur était comptée à raison de cent aspres, le ducat à raison de cent cinquante, d'après le cours réel d'alors ; mais ils ne voulaient recevoir la piastre qu'à raison de quatre-vingts aspres, et le ducat qu'à raison de cent vingt, cherchant ainsi à faire revivre à leur profit le change tel qu'il était sous le sultan Mohammed [2]. Ils accusèrent le grand-vizir de partialité pour les janissaires. Ce mécontentement fut en-

[1] Naïma, p. 567. *Depositione del Re dei Tatari e spedizione di Mehmet Girai in loco suo, l'agente strangolato per l'aviso dato al Re.* 29 Aprile 1623. *Sum. del. Rel. ven.* Archives I. R. Roe, p. 150.

[2] *Somme grosse ed adulazioni del Vezir per sostenersi in quel posto alle milizie, mormorano i Spai della cattiva moneta, voleva valutar nelle paghe il talero a 100 asp. e il Zecchino a 150, ma essi non vollero riceverlo se non al prezzo statuito, il primo a 80, l'altro a 120 aspri, il Vezir le compiacque, la pagha cavata dal Casine del dentro votato assai.* Maggio 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

core fomenté par les intrigues du dernier gouverneur d'Egypte, Beber Mohammed-Pascha, qui, revenu de son gouvernement avec de grandes richesses, avait promis aux troupes un présent de cent mille ducats, et de plus deux cent mille autres ducats pour leur solde arriérée [1]. Les sipahis se rassemblèrent une seconde fois en tumulte sous les fenêtres du diwan, en réclamant contre le cours de la monnaie et la distribution des emplois; on les apaisa en leur donnant de l'or et des places de fermiers publics. Comme il ne restait plus d'argent pour le prochain paiement des troupes, le grand-vizir et la sultane Walidé transférèrent au seraï la Monnaie, et convertirent la vaisselle d'or et d'argent, les freins et les étriers d'argent, en pièces de monnaie courante. Afin de plaire aux janissaires, le grand-vizir se fit inscrire sur leurs rôles [2]. Il pensa à destituer Radoul, voïévode de Valachie, dans l'espoir que celui-ci se rachèterait du malheur qui le menaçait par une forte somme [3]; et, en effet, Radoul obtint sa confirmation dans sa dignité par le

[1] *Commozione dei Spai per occasione di certi carichi soliti distribuirzi fra loro, imputando al Vezir come partiale in Gianizari riserbasse per essi i migliori, scansata col solito mezzo di donativi e non tener divani nei quali possero far tumulto; se crede opera di Mehmet fu Beglerbeg del Cairo con promessa di 100 m. zecchini donativo alla milizia e 200 m. zecchini a conto delle paghe.* 12 Maggio 1625. *Rel. ven.*

[2] *Il Vezir per obligar i Gianizari si e fatto Gianizaro, e Aga un suo dependente.* Giugno 1625.

[3] 30,000 *Scudi donati al Vezir l'hanno fatto rinunziar di levare Radul di Valachia e fatto imprigionar e bastonare un certo dragomano Ciprioto, che manegiava in favor di Alexandro.* Giugno 1625.

sacrifice de trente mille écus, tandis que le mandataire d'Alexandre, qui avait demandé la place du voïévode, fut condamné à la bastonnade. Les sipahis, dont le grand-vizir tolérait tous les déportemens, frappèrent les maisons de nouvelles taxes; il n'y eut pas jusqu'aux représentans des puissances chrétiennes sur qui s'appesantit l'insupportable joug de la tyrannie militaire. Mere Houseïn fit interdire aux femmes des ambassadeurs étrangers de se promener en voiture hors des murs de la ville. Tous les efforts du ministre anglais pour obtenir de la Porte que les marchands de son pays n'acceptassent les aspres que sur le pied de l'ancien cours, restèrent sans effet [1].

Malgré sa complaisance à permettre aux sipahis toutes sortes d'exactions, Mere Houseïn ne put fléchir cette soldatesque indomptée. Un jour de diwan, une nouvelle révolte ayant éclaté, il fut forcé de s'enfuir. Les sipahis se rassemblèrent sur l'hippodrome, cet ancien théâtre de tant d'émeutes populaires lors des factions vertes et bleues; le moufti et les kadiaskers ne purent obtenir qu'avec peine et à grand renfort d'éloquence, une tranquillité provisoire (2 juin 1623) [2]. Les

[1] *Li Spai aggravano le case con taglie per il Beiramo con fomento del Vezir; proibizione del Bostandjibassi a tutti ambassadori che le loro moglie non escano in carozze fuor di città.* 8 Agosto 1623. *L'ambassador d'Inghilterra in virtù delle sue Capitulazioni pretende che i suoi mercanti valutassero li Osmanini a 12, non ha potuto penetrar.* Aprile 1623.

[2] *Fuga del Vezir dal divano per paura dei Spai ridotti nel passo del hippodromo, il Mufti e i Cadilesker s'interpongono e li acchetano.* 2 Giugno 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

sipahis envoyèrent des députés aux janissaires, pour les engager à coopérer avec eux à la ruine du grand-vizir. Mais ceux-ci, que Mere Houseïn avait gagnés à sa cause par ses largesses, répondirent qu'il n'appartenait ni à eux ni aux sipahis de s'immiscer dans de pareilles affaires [1]. La puissance et l'arrogance du grand-vizir étaient telles, qu'il n'adressa un rapport sur cette révolte ni au Sultan ni à la sultane Walidé [2]. Il traitait tout ce qui n'était pas janissaire avec une hauteur qui ne connaissait point de bornes. Il fit ce qu'aucun vizir ni aucun sultan n'avaient osé avant lui; il infligea la peine du bâton aux beglerbegs et aux oulémas. Un beglerbeg expira en plein diwan sous le bâton; un juge, dont la conduite était irréprochable, subit cette peine avilissante [3]. Ces atteintes portées aux priviléges des hauts dignitaires déterminèrent l'explosion du mécontentement que les oulémas nourrissaient depuis long-temps à la vue des débordemens

[1] *I Spai mandarano ai Gianizari che dovevano unirsi con loro all' estinzione d'un schiavo tirano; li Gianizari affezionati al Vezir grande per i continui donativi riposero, che non havevano ne essi ne i Spai che ingerirsi in cose tali.* Giugno 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Autorità tale del G. Vezir, che in questo moto non ha fatto saper niente ne al G. Signor ne alla madre.*

[3] Naïma, p. 368. *Fezlike. Il Vezir avendo fatto bastonar un Cadi si solevava tutto il ordine e ridottosi alla moschea dimandano la deposizione e la testa del G. Vezir, si salvò correndo nella casa del aga dei Gianizari; Cerkes Mehmetbassa eletto Vesir, huomo vecchio e da bene, il quale non vuolse accettarlo, il Vesir e l'aga publicano un finto Catt, che il Vesir fosse conservato nel suo carico, quelli della legge erigono lo standardo di Maomet, il Vezir s'ajuta con denaro per far dissolver la sollevazione, spedisse li Azamoglan contra la moschea, e piu con timor che colla forza li sbandò.* 6 Giugno 1623. *Rel. ven.*

des soldats. Depuis l'avènement du sultan Moustafa, auquel ils n'avaient prêté serment que sous l'irrésistible menace des sabres nus des janissaires, ils n'avaient jamais pu se résoudre à oublier le meurtre d'Osman, et à accepter franchement l'idiot qu'on leur avait imposé pour maître. Ils se rassemblèrent dans la mosquée du sultan Mohammed, qui devint le foyer de la rébellion des légistes, comme celle du Centre avait été le foyer des révoltes des janissaires. Non seulement ils se plaignirent du traitement ignominieux qu'on avait fait subir à un des leurs, mais encore ils accusèrent Mere Houseïn d'irreligion et d'hérésie, et attestèrent qu'ils en avaient eu les preuves de sa bouche même, lorsqu'il n'était que gouverneur d'Egypte. Sous la présidence du grand-juge d'Anatolie récemment destitué, Yahya-Efendi, les oulémas rendirent un fetwa qui condamnait Mere Houseïn comme esprit fort et hérétique, et déclarait légitime sa condamnation à mort. Ils conduisirent de force le moufti à la mosquée, et le supplièrent de citer le grand-vizir devant lui, pour que la justice pût avoir son cours. Le moufti leur répondit : « Tant que Mere Houseïn sera grand-» vizir, il ne viendra pas ici ; tant qu'il ne sera pas dé-» posé, il sera difficile de donner cours à la loi. Atten-» dez ; je vais me rendre chez le Padischah pour lui » soumettre l'affaire, et, après la destitution de Mere » Houseïn, je jugerai votre différend avec lui. » Mais lorsque le moufti voulut partir, un des meneurs des sipahis rebelles, Bitschakdjioghli (fils du coutelier), qui s'était mêlé aux oulémas, déguisé sous un surtout

de satin bleu, s'écria : « Ne le laissez pas partir, au-
» trement vous serez tous exécutés. » Mais ce cri ne trouva point de retentissement, et le moufti put se rendre au seraï. Cependant le grand-vizir, sitôt qu'il avait appris le rassemblement des oulémas, s'était réfugié à la Porte de l'aga des janissaires, où il convoqua les kadiaskers et où se rendit aussi le moufti; il leur parla ainsi : « C'est la volonté du Padischah, que » les oulémas réunis dans la mosquée du sultan Mo- » hammed soient dispersés ; et c'est surtout la volonté » de la sultane Walidé. » Il députa ensuite deux agas, Deli-Kasim et Biroudji-Mohammed, aux oulémas. Les deux députés envoyèrent secrètement un tribut au juge de Constantinople, Hasan-Efendi, frère du dernier gouverneur d'Egypte, Beber Mohammed-Pascha, pour l'engager à abandonner les rebelles. Hasan-Efendi, se rendant à ces conseils, prétexta la nécessité de renouveler avant la prière ses ablutions qui n'avaient pas été convenablement faites, et sortit ainsi de la mosquée.

Lorsque les deux agas arrivèrent dans la mosquée, ils trouvèrent le kadiasker destitué, Yahya-Efendi, engagé dans un entretien animé avec les oulémas assis près du mihrab. Hasan-Efendi traita Deli-Kasim et Biroudji-Mohammed de rebelles, et s'écria : « Frap- » pez-les! » Et les oulémas se précipitèrent aussitôt sur eux. Le scheikh Kazizadé chercha à les protéger, en représentant qu'on devait les écouter; mais son intervention fut inutile, et ils furent chassés de la mosquée avec des injures et des coups. Pendant ce temps,

Bitschakdjioghli et quelques oulémas s'étaient rendus aux casernes des janissaires pour entrer en pourparlers avec eux. « Le sultan Moustafa, leur dirent-ils, est » privé d'entendement, et les rênes de l'administration » sont en d'autres mains que les siennes. Laissez-nous » appeler un autre prince au trône ; que dites-vous à » cela ? — De quelque côté que se rangent les oulémas, » nos seigneurs, nous les suivrons, » répondirent les janissaires. Les oulémas, trompés par ces paroles, comptèrent sur leur assentiment. Le grand-vizir, de son côté, envoya aux oulémas le nakiboul-eschraf (l'élu des nobles), chef des émirs, avec des paroles de paix ; en même temps il ordonna aux janissaires et à leurs recrues, les adjemoghlans, de se préparer à disperser les rebelles par la force, si on ne pouvait obtenir leur retraite par la persuasion. Dans l'après-midi, le nakib se rendit à la mosquée ; il se plaça, pour haranguer les mutins, près de la fenêtre entre le mihrab et la chaire, à l'endroit qu'occupait ordinairement le Sultan le jour de la prière publique. Après avoir épuisé, mais vainement, son éloquence sur les oulémas, il tira de son sein un kattischérif. Les légistes s'écrièrent : « Le » Sultan ne connaît pas même cet écrit, il est d'une » autre main que la sienne ! » Et ils chassèrent le nakib de la mosquée aux cris d'*Allah !* Ils prirent le turban d'Akhschemseddin [1], qui était exposé à la vénération des fidèles près de la niche du Koran, le déroulèrent

[1] Akhschemseddin est celui qui avait conduit à la conquête de Constantinople les armées victorieuses de Mohammed II, et trouvé si à propos le tombeau d'Eyoub.

pour en faire un drapeau, frottèrent leurs mouchoirs et leurs habits à cette précieuse relique, puis l'arborèrent au bout d'une pique, sortirent de la mosquée, plantèrent ce nouvel étendard au-dessus de l'escalier qui conduit à la tribune du Sultan, réunirent tous les émirs qu'ils purent trouver, les forçant de s'agenouiller, ainsi que le nakib, devant ce signe sacré de ralliement, et se mirent à réciter la soure de la conquête. Tous les drapeaux des couvens et des tombeaux voisins furent apportés à la mosquée et plantés autour du turban d'Akhschemseddin. Les oulémas avaient une aussi riche collection d'étendards qu'ils pouvaient le désirer, mais ils n'avaient point d'armes; du reste, dit Naïma, elles leur auraient été inutiles, car ils n'auraient pas su s'en servir. Cependant les adjemoghlans s'étaient tenus tranquilles dans leurs quartiers; mais le soir les oulémas ne s'étant pas dispersés, l'aga des janissaires et le kiayabeg Ttscheschtedji-Ali marchèrent contre eux à la tête de leur troupe. Sitôt que les rebelles eurent connaissance de ce fait, la plupart se retirèrent sous prétexte qu'il était tard, et qu'on pourrait se rassembler de nouveau le lendemain. L'aga des janissaires s'arrêta à la mosquée des princes pour y faire la prière du soir; mais quelques janissaires et adjemoghlans impatiens, et un ramassis d'Albanais conduits par le tschaousch Karamanzadé, tombèrent l'épée à la main sur les oulémas qui se trouvaient encore dans la mosquée, et en tuèrent plusieurs. Les cadavres des morts furent jetés dans un ancien canal, pour qu'il ne restât point de traces de ce massacre. Quelques jours

après, les principaux auteurs des derniers troubles, Yahya-Efendi, Schérif-Efendi, Ali-Tschelebizadé, huit recteurs d'académies et quelques juges furent bannis de Constantinople ; le juge de la capitale fut déposé et exilé à la métairie. Beaucoup d'oulémas restèrent cachés pendant quelque temps, pour échapper aux poursuites du grand-vizir, et aux railleries du peuple, qui à la vue d'un molla avec un grand turban ne manquait jamais de crier : « A l'étendard ! à l'étendard ! [1] » Quelques oulémas ayant voulu donner une excuse plausible à leur disparition le jour de la rébellion, en prétextant qu'ils n'avaient pu se rendre avec les kadiaskers à la Porte de l'aga des janissaires, le grand-vizir leur répondit ironiquement : « Mais vous avez » bien pu aller à la mosquée dé Mohammed. » Un derwisch, qui s'était fait pendant les troubles le harangueur du peuple, fut pendu sur la place du Petit-Karaman. L'aga des janissaires reçut, en récompense des mesures qu'il avait prises pour réprimer la rébellion, la place de gouverneur d'Egypte ; il eut Tscheschtedji-Ali pour successeur dans sa dignité. Ces événemens ne firent qu'accroître le mécontentement des oulémas et des corps de métiers ; aussi excitèrent-ils sous main Abaza à venger le meurtre d'Osman sur les janissaires.

L'heureuse répression de la révolte ajouta encore à la tyrannie de Mère Houseïn. Devenant tous les jours plus cruel et plus implacable, il ne se lassait point de rendre des arrêts de mort [2]. Un secrétaire du

[1] *Sandjak dibiné*. Naïma, p. 370.

[2] *Doppo haver oppresso la sollevazione delli Cadi, il Vesir sempre piu*

diwan, qu'il avait menacé de la bastonnade, donna sa démission [1]; d'autres périrent dans les tourmens. Comme ses cruautés lui réussissaient, il résolut de se défaire par un hardi coup d'Etat de ses ennemis les sipahis et les sipahioghlans. Les bostandjis du seraï, armés en soldats égyptiens, et un certain nombre de janissaires sûrs, devaient, à la première occasion, se rendre au diwan sous prétexte que les vizirs donnaient audience à un ambassadeur, pénétrer par le côté des cuisines dans la seconde cour du seraï, et massacrer jusqu'au dernier tous les sipahis qui s'y trouveraient. Mais parce que c'était l'époque du Baïram, l'exécution du projet sanguinaire de Mere Houseïn fut ajournée jusqu'après les fêtes. Pendant ces solennités, le trésorier de Houseïn s'était rendu dans une boutique pour voir défiler les passans et s'entretenir avec eux. Plusieurs sipahis vinrent et voulurent s'asseoir dans cette boutique; mais le propriétaire les engagea à aller s'établir ailleurs, en leur disant que « la place était prise par un » haut dignitaire, un des confidens intimes du grand- » vizir. » Les sipahis lui répondirent : « Nous sommes » les confidens de l'empereur et nous nous asseyons » où il nous plaît. » Un des gens du trésorier qui dut battre en retraite devant eux ne put contenir son mé-

aspro ed insolente, mandò in esilio molti principali di essi, fa impiccar, e foggar nel mare ogni giorno e bastonar per niente. 13 Giugno 1623.

[1] *Vezir minaccia il Scrivan de Diwan di farlo morir sotto il baston, e Scrivan rinunziò l'officio. Spai comutati contra il Vesir per opera di Mehmet Bostangibassi, valendosi del pretesto dei Spai, di non voler contra Abasa senza la perdita del Vezir.* Sum. del. Rel. ven.

contentement : « Asseyez-vous, leur dit-il, mais après » les fêtes on vous exterminera. » Ces paroles circulèrent aussitôt dans les rangs des sipahis, et au diwan suivant ils assaillirent Mere Houseïn et lui dirent : « Tu veux nous tuer, mais nous ne te voulons plus » pour vizir. » Le kislaraga et la sultane Walidé exhortaient Mere Houseïn à rendre le sceau; il refusa, et déclara que, s'il se démettait de ses fonctions, il ne s'en démettrait qu'entre les mains des janissaires[1]. Mere Houseïn se réfugia à la Porte de l'aga des janissaires, espérant armer cette milice contre les sipahis, ainsi que l'avait fait Hasan le Fruitier, et assurer la durée de sa puissance par leurs divisions. Quelques janissaires s'étaient déjà en effet prononcés en faveur de Mere Houseïn, lorsque leur nouveau kiaya, Beïram, homme d'une politique rusée, vint combattre ce premier mouvement ; il leur représenta que les sipahis étaient leurs camarades, et que le grand-vizir ne les animait contre eux que dans l'intérêt de son pouvoir. Les officiers des janissaires, dit-il, recevaient à la vérité de l'or du grand-vizir; mais qu'importaient ces largesses aux simples soldats? Il n'était pas prudent de se constituer en hostilité avec tout le corps des sipahis ; si les janissaires étaient les plus forts dans la capitale, il n'en était pas de même dans les provinces. Ils ne devaient donc pas se laisser séduire par leurs officiers, et si on leur demandait leur opinion, ils devaient répondre

[1] *Chislaraga d'accordo con Mahomet dispongono la Sultana a persuader al Vezir di dar il sigillo al Signor, Vesir lo nega dare; se lo deve dar, lo dara ai Gianizari.* Sum. del. Rel. ven.

qu'ils voulaient un vizir impartial. Lorsque dans un nouveau soulèvement les sipahis demandèrent la destitution de Mere Houseïn, les officiers des janissaires proclamèrent qu'ils étaient contens de lui ; mais leurs adversaires leur reprochèrent de s'être laissé gagner à prix d'argent, et prétendirent qu'il appartenait aux troupes assemblées de procéder à l'élection d'un nouveau grand-vizir. Alors s'éleva des rangs des janissaires un cri général dans le sens des paroles de Beïram : « Nous aussi nous voulons un vizir impartial ; » nous nous rangerons du côté où seront nos camarades. » Mere Houseïn fut alors forcé de remettre le sceau impérial au moufti, qui l'envoya dans un mouchoir de soie au Sultan (20 août 1623). Le grand-vizirat fut conféré à Kemankesch Ali-Pascha (Ali l'arbalétrier). Le premier acte du nouveau grand-vizir fut de convoquer les kadiaskers et les hauts dignitaires de la cour pour se consulter avec eux sur la déposition du Sultan, que son imbécilité rendait incapable de régner, et dont les faibles mains ne pouvaient préserver l'empire d'une ruine désormais imminente. Il n'y eut qu'une voix sur la nécessité de déposer le Sultan; mais l'épuisement du trésor public et de celui du Sultan ne permettant pas de donner aux troupes le présent d'avènement ordinaire, c'est-à-dire deux millions de ducats, la réalisation de ce projet présentait de grandes difficultés. Ils s'adressèrent au patriotisme des troupes, qui ayant la conscience des dangers dont était menacé l'empire, renoncèrent volontairement aux gratifications d'usage en pareil cas, et con-

sentirent au changement du souverain. Ainsi le sultan Moustafa, qui se trouvait au palais de Daoud-Pascha, fut transporté au seraï; et, dans la nuit même, les hauts fonctionnaires de la cour et de l'empire vinrent rendre hommage au prince Mourad, fils aîné d'Ahmed, âgé de onze ans, quatrième du nom [III].

La déposition de Moustafa dérivait d'une haute nécessité gouvernementale; car l'incapacité de ce prince frappait le trône de déchéance et laissait les rênes de l'empire entre les mains usurpatrices des soldats. La perte des provinces que des guerres malheureuses avaient enlevées à l'empire, la dépopulation générale, l'exagération des impôts, les exactions de toute nature, les brigandages des gouverneurs et des troupes, la corruption des vizirs et des juges, la puissance que s'étaient arrogée les janissaires et les sipahis, la révolte d'Abaza, la transgression des anciennes lois, étaient autant d'élémens actifs de dissolution. Les provinces de Géorgie, de Ghendjé, d'Eriwan, de Bagdad, de Bassra, formant dix-neuf sandjaks étaient entre les mains des Persans. Les revenus de la couronne s'élevaient autrefois à deux mille quatre cent quarante-une charges d'argent, ou deux cent quarante-quatre millions cent mille aspres; ce chiffre avait été diminué de quarante-huit millions cinq cent mille aspres par suite des pertes de territoire successivement éprouvées par les Ottomans. La plupart des revenus actuels du trône étaient distribués aux favoris à titre d'argent d'orge, ou aux sultanes comme argent de voiles ou de pantoufles, de sorte

qu'il restait à peine dix millions d'aspres pour le trône impérial. Seize ans avant l'époque à laquelle nous sommes arrivés, on avait fait le dénombrement de toutes les communes de l'empire, et elles s'élevaient alors à cinq cent cinquante-trois mille; mais dans le dénombrement qui eut lieu trois ans auparavant, immédiatement avant la dernière guerre de Pologne, ce chiffre s'était trouvé réduit de soixante-quinze mille. Cette effrayante dépopulation était la suite nécessaire des exactions qui accablaient l'empire. Antérieurement aux désordres qui s'étaient glissés dans l'administration, chaque maison ne payait que quarante ou cinquante aspres de taxe foncière, quarante aspres d'awariz ou taxe extraordinaire, un aspre par deux moutons, et trois ou au plus cinq aspres de ghoulamiyé, ou taxe de garçon; mais alors chaque tête redevait au trésor deux cent quarante aspres, chaque maison trois cents aspres d'awariz ou impôts extraordinaires, et chaque mouton un aspre. Les sipahis s'étaient arrogé la perception de ces impôts, et la vendaient tous les ans au plus offrant dans le parvis de la mosquée du sultan Mohammed. Ces nouveaux fermiers du revenu public élevèrent la capitation et la taxe foncière jusqu'à sept ou huit cents aspres, l'argent de mouton jusqu'à sept ou huit aspres par tête de bétail; cette dernière taxe monta en Asie à vingt-six et trente aspres. L'oubli de l'ancien kanoun fit pénétrer chaque jour davantage la désorganisation parmi les esclaves de la Porte, c'est-à-dire les troupes régulières, qui sont d'une part les janissaires, et de l'autre les sipahis

ou gardes de l'étendard. Les rangs des tschaouschs, des exempts (moumdjis), des pensionnés (oturaks) s'augmentaient sans cesse de nouveaux titulaires; le nombre des tschaouschs, qui n'était originairement que de quarante-trois, avait monté jusqu'à cinquante; celui des moumdjis avait dépassé cent. Par suite, les akindjis, qui constituaient autrefois la plus terrible force des armées ottomanes dans leurs invasions, avaient été réduits de vingt mille à deux ou trois mille. Les troupes irrégulières, c'est-à-dire les yürüks, les mosellemis (affranchis d'Europe), les piadegans (fantassins d'Asie), abandonnaient le service de guerre aux troupes feudataires. Les djebellis (cavaliers) n'étaient plus comme autrefois des esclaves achetés, mais des mercenaires à la solde de la Porte. Un grand nombre de fiefs étaient tombés *en corbeille*, c'est-à-dire, avaient été conférés à des gens qui, bien qu'inscrits sur les rôles, ne paraissaient jamais à l'armée. Lorsque le grand-vizir Nassouh, pour remédier au désordre, passa à Andrinople une revue des feudataires, les domestiques des grands dignitaires à qui avaient été donnés des fiefs de corbeille s'y rendirent armés et habillés en sipahis, de sorte que l'abus subsista comme par le passé. Le corps des sipahis et des silihdars tomba également en dissolution, parce que les tschaouschs qui avaient les rôles entre les mains distribuaient les places vacantes aux serviteurs des oulémas ou aux ouvriers. Une des innovations les plus fâcheuses fut celle de la création d'une candidature dans les rangs des sipahioghlans aux places vacantes

des sipahis, innovation qui fut proposée par le secrétaire des janissaires Akserayi-Mohammed. Une autre non moins pernicieuse est celle qui fut introduite par l'aga Moustafa, et qui permettait au possesseur d'un fief de se faire remplacer. Enfin, un grand nombre de biens de la couronne, dont on accordait autrefois la jouissance temporaire à de hauts fonctionnaires, furent érigés en leur faveur en wakfs ou fondations pieuses inaliénables; les sipahis, depuis la prépondérance qu'ils avaient prise dans l'Etat, s'étaient attribué l'administration des wakfs et des mosquées. C'est ainsi que périssaient les vieilles lois[1].

Si nous détournons les yeux de la décadence des institutions et de l'empire, amenée par l'impuissance des sultans et la tyrannie des soldats, et que nous examinions en quel état se trouvaient alors la littérature et la jurisprudence ottomanes, nous les verrons, non sans étonnement, plus florissantes que ne pourraient le faire présumer ces temps de troubles continuels. Mais cet étonnement cessera, si on fait attention à l'influence qu'avait à cette époque le corps des oulémas.

[1] Voyez Kotschibeg, *Traité sur les causes de la décadence de l'Empire*, parmi les manuscrits de Diez, à la Bibliotèque R. de Berlin, nº XVII, p. 27. Le *Rapport* de l'interprète impérial Damiani contient également des notions précieuses sur les causes des deux dernières révolutions et la décadence des institutions de l'empire: *Breve relatione di me Paolo Damiani sopra li negotii ed altri occorsi mirabili accidenti in Costantinopoli, mentre ero Agente di V. M. a quella Porta nel tempo di S. Osman, S. Mustafa e sino il moderno S. Murath come ancora fino alla ultima finita commissione della pace con li Turchi alla campagna di Ghormitt* (Gvarmath). *Datum Costantinopoli* 1 *Dec.* 1623 *finita in Vienna alli* 6 *Luglio* 1625. Archives I. R.

Nous avons vu le moufti et les kadiaskers exercer une action puissante sur toutes les affaires, provoquer des changemens de grands-vizirs et même de sultans; nous les avons vus arborer dans la mosquée du sultan Mohammed le turban du scheïkh Akschemseddin, comme l'étendard de la révolte. Les études seules de la loi ouvraient le chemin à la plus haute dignité judiciaire; aussi la jurisprudence, la théologie, et les sciences qui dans l'esprit des Ottomans leur sont subordonnées, telles que la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie et la médecine, étaient considérées seulement comme un moyen pour arriver aux places de recteur d'académies, de juge, de grand-juge, d'astronome, de médecin ou de chapelain de la cour, et enfin à celle de moufti, qui était accessible à chaque ouléma. Le zèle avec lequel étaient poussées les études dans les diverses branches des connaissances, s'explique facilement par les récompenses qu'obtenaient les services scientifiques. Les sultans qui depuis Mohammed II le Conquérant, jusqu'à l'imbécile Moustafa, avaient protégé les poëtes, et avaient été poëtes eux-mêmes, favorisèrent singulièrement le développement de la poésie turque; l'idiotisme de Moustafa, que l'on interprétait comme la préoccupation d'un esprit perdu dans un monde supérieur, fut un encouragement donné aux scheïkhs mystiques.

Puisque nous recherchons quel fut l'état de la littérature ottomane pendant les vingt dernières années depuis la mort du sultan Mohammed jusqu'à la fin du règne de Moustafa, devançons l'époque san-

glante de Mourad IV, pour citer le petit nombre de noms célèbres dans les sciences, qu'on remarque dans cette période stérile; aussi bien il nous serait difficile d'interrompre plus tard le fil de notre récit, pour jeter un regard sur la littérature, et de faire une halte au milieu des lugubres événemens de ce règne de terreur, où la hache du bourreau ne se reposa pas un instant, et où les annales de l'empire sont écrites avec du sang. Les biographies des légistes et des scheïkhs, les anthologies des poëtes offrent tous les élémens désirables d'une histoire détaillée de la littérature et de la jurisprudence ottomanes; mais ces différentes collections se taisent entièrement sur les historiens, toutes les fois qu'ils n'ont pas appartenu au corps des oulémas, ou qu'ils n'ont point composé d'œuvres poétiques. Le silence des biographies des légistes par Taschkœprizadé, Attayi et leurs continuateurs sur les historiens qui, tout en ayant occupé des emplois élevés dans l'Etat, tels que ceux de nischandji, de defterdar, de sandjak et de pascha, n'ont cependant pas été oulémas, donnent une preuve de cet esprit d'exclusion auquel semblent inféodées les diverses coteries, dans tous les temps et chez tous les peuples. Le sénat de Rome et de Carthage, l'église anglicane et les oulémas ottomans n'ont rien à se reprocher là-dessus. La plupart des oulémas et des scheïkhs cités dans les biographies ottomanes n'y figurent point à titre de littérateurs, et leur nom n'a été transmis à la postérité que parce qu'ils avaient occupé de hautes fonctions, tandis que les hommes d'un esprit distin-

gué, qui ont raconté les événemens auxquels ils ont été mêlés en qualité de témoins ou d'acteurs, en sont totalement exclus. Si les historiens Loutfi, Hasanbeg-zadé et Ali n'avaient pas acquis un autre genre d'illustration, et n'avaient pas été, le premier grand-vizir, le second reïs-efendi, le troisième poëte, les biographies ottomanes n'auraient point parlé d'eux; leurs noms n'ont été sauvés de l'oubli que par les biographes des grands-vizirs, des reïs-efendis et des poëtes. Les historiens passés sous silence par les biographes ottomans sont : Petschewi de Fünfkirchen, qui avait d'abord été secrétaire du grand-vizir Lala Mohammed-Pascha, et comme tel négociateur des deux capitulations de Gran, lors de la perte et de la reprise de cette ville, qui devint ensuite defterdar du Diarbekr, et beglerbeg de Rakka, à la fin du règne de Mourad IV, époque à laquelle finit son histoire; le fils du nischandji Mohammed, auteur d'une histoire générale depuis la création du monde jusqu'au sultan Souleïman, intitulée *Miroir des Créatures* [1]; Saffi, qui fit le récit du règne du sultan Ahmed, moitié en prose, moitié en vers; Mohammed, fils de Seadeddin, continuateur de l'ouvrage de son père, la *Couronne des Histoires* [2]; l'Albanais Mohammed, écrivain du di-

[1] *Miretoul-Kaïnat*. Il mourut en 1031 (1621); il écrivit encore deux autres ouvrages : *Nouroul-Aïn* (la Lumière des yeux) et le *Djamioul fousouléïn* (Collecteur des deux chapitres de la célèbre Collection des Fetwas). Hadji Khalfa, à l'occasion de la mort du nischandji Mohammed, dit que la moitié de son histoire n'était que des contes israélites et musulmans. *Fezliké*.

[2] Mort en 1024 (1615). *Fezliké*, Attayi.

wan, qui rassembla les annales de quatre-vingt-sept dynasties islamites, sous le titre de *Choix des Histoires*, ouvrage qu'il offrit d'abord au sultan Osman, puis à Mourad IV, après avoir ajouté à la collection primitive une *Histoire spéciale des Ottomans*; le juge d'Eriwan Djerrahzadé, qui décrivit la guerre de Perse et la conquête d'Eriwan par Schah-Abbas, sous le sultan Ahmed; Nouri, juge de Bagdad, qui raconta la prise de cette ville, sous Mourad IV; Toughi, l'historien de la déposition d'Osman II; Nadiri, qui chanta ce malheureux prince dans le *Livre des Héros*. Houkmi, Khodja Houseïn et Sari Abdoullah auraient eu aussi peu à se louer que les précédens des biographes ottomans, s'ils n'avaient rempli tous trois les fonctions de reïs-efendis ou de secrétaires d'Etat pour les affaires extérieures, et n'avaient trouvé place à ce titre dans les *Biographies des Reïs-Efendis*, par Resmi-Ahmed. Houkmi, nommé deux fois reïs-efendi et une fois nischandji, avait été également revêtu de la dignité de schehnamedji ou chantre du *Livre des Héros*, dignité créée par Souleïman, et dans laquelle l'avaient précédé le Persan Arifi, Lokman et Talikdjizadé. Le reïs-efendi khodja Houseïn traduisit de l'arabe, sur l'ordre de Mourad, l'histoire générale, intitulée *Connaissances des Empires*[1]; il composa en outre un grand ouvrage historique, connu sous le nom de *Raretés des Evénemens*[2]. Enfin, le reïs-efendi Sari Abdoullah, auteur de plusieurs œuvres mystiques et commenta-

[1] *Akhbared-Düwel*.

[2] *Bedaïoul-Wekaii*, à la Bibliothèque de Vienne.

teur du Mesnewi, fit une collection de pièces d'État, sous le titre de *Règle du Style épistolaire* [1], qui contient cent cinquante lettres de sultans et d'autres documens. Cette collection fait dignement suite à l'*Indja* du reïs-efendi Feridoun.

Après les historiens, nous devons mentionner les encyclopédistes, les grammairiens, les rhéteurs et les poëtes, bien que, d'après l'appréciation ottomane, nous eussions dû parler successivement des théologiens, des légistes et des scheïkhs. Kemal, marchant sur les traces de Newii, auteur d'une encyclopédie de douze sciences, intitulée *Résultats des Connaissances* [2], et digne héritier de la réputation littéraire de son père Taschkœprizadé, qui avait laissé une encyclopédie de trois cent sept sciences, intitulée *Objets des Sciences*, traduisit en turc une encyclopédie arabe. Molla Ali [3], d'Akkerman, composa un traité sur cinq sciences, qu'il dédia au khan des Tatares. On remarque parmi les grammairiens les plus distingués de cette époque : Molla Mohammed, d'Aïdin, qui fit des extraits des œuvres classiques turques [4]; Molla Akkaftan, de Kastemouni, qui écri-

1 *Destouroul-Inscha*. Ses autres ouvrages sont : *Nassihatoul-Moulouk* (Conseils pour les Rois), *Semratoul fouad* (Fruits des Cœurs), *Dourret* (la Perle), *Djewheret* (le Joyau).

2 *Netaïdji Founoun, Touti we fagh, Hasbi hali diw*. Mort en 1007 (1598).

3 Mort en 1030 (1620).

4 Molla Mohammed d'Aïdin, célèbre sous le nom de Yeschi Efendi, mort en 1016 (1607). Il écrivit un ouvrage intitulé *Mounkahati meschruhe* (Extraits de Choix), un commentaire sur le *Moulteka* et le *Gülis-*

vit une grammaire, et traduisit des écrits arabes sur les déclinaisons, la syntaxe, la prosodie et la versification [1]; Mohammed Daoudzadé, auteur d'un dictionnaire, intitulé *l'Enfant trouvé*, qui contient des rectifications sur le dictionnaire arabe de Djewheri [2]. C'est le beau temps du style épistolaire turc : on en trouve la preuve dans la *Collection des pièces d'État* du reïs-efendi Sari Abdoullah. Les oulémas et les secrétaires d'État s'étudiaient, dans leurs lettres, à se surpasser mutuellement en élégance. Hadji Khalfa donne la palme du style épistolaire à Kerim-Tschelebi, qui composa des biographies arabes et les traduisit en turc [3]. A côté de Kerim-Tschelebi, brillèrent Nerkesi [4], Ghanizadé, le poëte; Amizadé Haleti [5], Newizadé Attayi [6]; Kinalizadé Kerami, frère du célèbre biographe des poëtes; Scheikhi, collecteur des lettres de Nerkesi [7]; Okdjizadé, dont le père fut reïs-efendi, puis pascha de Haleb; Okdji Mohammed-Pascha [8];

tan, abrégea le *Dictionnaire* de Djewheri, le *Catéchisme* de Birgheli (Tarikati Mohammediyé) et le *Jardin* (Raouza) d'Imam Sendousi.

1 Traducteur de la *Katiyé* et de la *Mokademat*; mort en 1028 (1618).

2 Mort en 1031 (1621). *Lakit* (l'Enfant trouvé).

3 Mort en 1038 (1628).

4 Ses lettres se trouvent à la Bibliothèque I. R., nº 58.

5 Mort en 1040 (1630). Il laissa des notes au *Minar*, un commentaire sur le *Maghniol-Lebib* (Recueil d'Élégies), et trois à quatre mille ouvrages marqués de ses notes.

6 Mort en 1000 (1591).

7 L'*Inscha* de Scheikhi se trouve à l'Académie I. R. de Vienne. Voyez Eichhorn, *Histoire de la Rhétorique turque*, p. 1380.

8 Mort en 1039 (1629); auteur du *Menschaal-Inscha*, d'un *Erbaïn*, ou *Collection de quarante traditions*.

Weïsi le poëte [1], dont la vie, mêlée aux événemens politiques du règne de Mourad IV, appellera plus d'une fois notre attention; et Toursounzadé [2], dont les sentences servent encore aujourd'hui de modèle dans les tribunaux turcs. Au nombre des deux cent cinquante poëtes que le poëte Riza cite dans ses biographies, on remarque Newizadé Attayi, qui écrivit la vie de mille légistes, et cinq poëmes romantiques, à l'imitation de Nisami, le grand poëte romantique des Persans, et des Turcs Sinan Mouidi et Bihischti [3]. Newizadé Attayi eut pour rivaux: Kafzadé, auteur d'un poëme sur le sujet populaire en Orient de *Leïla et Medjoun*, et d'un livre sur les tavernes [4]; Hasan Adil, d'Ischtip, auteur du *Schah et du Mendiant* [5]; Woudjoudi, qui traduisit le *Miroir des Rois* [6] de Ghazali, et composa les poëmes intitulés *la Fantaisie et l'Amie, la Beauté et le Sentiment;* Rizaati, qui écrivit *Leïla et Medjoun, Yousouf et Souleïkha.* L'Albanais Ahmed fit un livre des légendes, imité du *Jardin des Bienheureux* de Fouzouli; le Bosnien Derwisch traduisit le *Livre de la Libéralité* de Dünyaï; Kizildjé Khaïreddin, de Pergame, écrivit un commentaire turc sur la célèbre kassidé *Mounferidjé* [7]; Hasan Yourini commenta également la kassidé *Han-*

1 Weïsi, dans Attayi, nº 903; dans Riazi, nº 368; dans Riza, nº 249.

2 Mort en 1019 (1610). — 3 Mort en 1044 (1634). — 4 Mort en 1031 (1621). — 5 *Schah ou Keda.* Mort en 1026 (1616).

6 *Tibroul-mesbouk fi nassaïhil-moulouk.* Les titres de ses deux autres ouvrages sont: *Khial ou yar* et *Schahid ou maani.* Mort en 1021 (1612).

7 Mort en 1026 (1616).

fakhdjiyé, et *le Diwan* du poëte mystique arabe Ibn Faridh[1]; le fils de Roustem-Pascha, Molla Houseïn, composa, commme autrefois Deli Burader, des lettres rimées[2], et Nigisari, des poésies satiriques[3]. Nous aurons plus d'une fois occasion de citer les satires de Nefii, sa vie politique étant intimement liée aux événemens du règne de Mourad IV. Scherif Efendi[4], chef des émirs, les mouftis Esaad et Mohammed, fils de Seadeddin, amplifièrent le célèbre poëme épique de Mohammed et le *Borda* de Boussiri. Au nombre des poëtes turcs, il faut compter les khans de Crimée, Ghazi-Ghiraï, qui avait adopté le nom de Ghasayi, son fils Seadet-Ghiraï, surnommé Arifi, et Behadir-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, qui a signé ses œuvres du nom de Resmi. Les sultans de cette époque composèrent aussi des ghazèles : le sultan Ahmed sous le nom de Bakhti, c'est-à-dire *l'heureux;* le sultan Osman sous le nom de Farsi (le Persan), et le sultan Mourad IV sous le nom de Mouradi (*le bienveillant*). Osman, dont le règne si court fut terminé par une si déplorable catastrophe, commanda à trois poëtes un livre impérial, c'est-à-dire un poëme sur son règne : Nadiri[5], digne émule des poëtes persans Gounabadi et Hatifi, fit sur ce sujet deux mille distiques, et conduisit son récit jusqu'à l'époque de la malheureuse guerre de Pologne; Kemal[6] n'écrivit que l'introduc-

1 Mort en 1040 (1630). — 2 Mort en 1023 (1614). — 3 Mort en 1025 (1614). — 4 Mort en 1040 (1630).

5 Nadiri mourut en 1036 (1626); il s'appelait Ghanizadé et était fils d'Abdolghani; il laissa des notes sur l'*Exégèse* de Beidhawi et un *Diwan*.

6 Kemal, mort en 1030 (1620).

tion de son poëme, la mort l'ayant frappé quelque temps avant le Sultan, son héros.

Des cinq cents légistes et scheïkhs, que compte Attayi dans les quarante années qui s'écoulèrent depuis la fin du règne de Mohammed III jusqu'à la mort de Mourad IV, quelques-uns seulement peuvent prétendre à une gloire littéraire. Nous avons déjà parlé des mouftis, à l'occasion des événemens dans lesquels ils ont joué un rôle, et nous le ferons encore lorsque les nécessités de notre histoire nous ordonneront de reporter notre attention sur eux. Les légistes de cette époque qui se sont le plus distingués par leurs œuvres sont : Alti Parmak [1], traducteur des *Degrés de l'état de Prophète* et des *Galeries des Portraits historiques ;* Risaï Ali-Tschelebi, juge de la Mecque, qui réunit dix grandes collections de fetwas dans un volume, sous le titre de *Retour de la Jeunesse;* Menaw Hedayet, qui laissa une grande quantité d'œuvres de jurisprudence ; le moufti d'Ouskoub, qui fit une collection de fetwas et écrivit des poésies [2] (Attayi cite, dans ses *Parfums des Fleurs,* quelques vers du *Magasin des Secrets* de cet auteur) ; Karadja Ahmed [3], de Hamid, qui fit une continuation aux biographies de Taschkœprizadé ; Molla Kafi, auteur d'un commentaire en quatre volumes sur la dogmatique de Koudouri [4]. Le molla Mohammed Tabibzadé, c'est-à-dire

1 Alti Parmak, mort en 1033 (1623). *Maaridji noubouwwet ; Nouzhetoul-djihan.*

2 Mort en 1039 (1629). *Aoudesch-schebab.* — 3 Mort en 1020 (1611). — 4 Mort en 1024 (1615).

fils du médecin, a laissé un grand ouvrage de médecine, intitulé *Jardin des Gens en santé et Bocage des bien-portans*[1]. Nous avons déjà fait connaître l'astronome Mounedjim-Tschelebi, lorsqu'il a été question de ses prédictions astrologiques[2]; Ghoubari[3] et Mohammed Djerrazadé[4] se sont fait, par leurs œuvres, une réputation méritée; Mohammed Atoufi a écrit sur la chimie[5]; le chef des émirs Allamé, pour plaire à Mourad IV, fit un traité sur les moyens de remplacer le café par les cosses de fèves, et condamna l'usage du tabac à fumer[6]; Kazizadé ne joua pas le rôle d'un savant, mais celui d'un fanatique. Mais, parmi les scheïkhs, aucun ne jouit d'autant de considération que Mahmoud Efendi, de Scutari, dont la cellule fut souvent le refuge des vizirs, qui, après leur déposition ou leur bannissement, prenaient le froc du derwisch moins pour faire pénitence que pour attendre des circonstances favorables à leur rentrée au pouvoir. Mahmoud a écrit des traités mystiques en arabe et en turc[8], et des poëmes conçus dans le même esprit d'ascétisme. Ismaïldedé[9], d'Angora, scheïkh du cloître des Mewlewis, élevé à Galata par Iskender-Pascha, commenta le *Mesnewi* du fondateur de son ordre, Djelaleddin Roumi, et ajouta à cet ouvrage un septième volume. Le traité d'Ismaïldedé en faveur du

[1] Mort en 1025 (1616).

[2] *Raouzatoul-assha we daouhatoul-Elia.* Mort en 1029 (1619).

[3] Mort en 1040 (1630). — [4] Mort en 1034 (1624). — [5] Mort en 1025 (1616). — [6] Mort en 1016 (1607). — [7] Mort en 1043 (1633). — [8] Mort en 1038 (1628). — [9] Mort en 1041 (1631).

tambour et de la flûte, au son desquels se faisaient les danses des derwischs, fut combattu par le scheïkh Ibrahim, dont la profession, avant qu'il s'adonnât aux sciences, était de charmer les serpens, et qui avait écrit un livre sur l'interprétation des songes [1]. Il reste encore d'Alibeg, fils de Khosrew et originaire de Nicée, un des descendans d'Edebali, disciple du scheïkh Mahmoud et auteur d'un traité d'alchimie, une lettre adressée à Mahmoud, avec cette suscription : « Le » plus faible des disciples au maître le plus parfait. » La réponse de Mahmoud porte : « Le plus faible des » pauvres au plus savant des oulémas [2]. » Le scheïkh Ibrahim Likani, un des plus grands légistes égyptiens, a laissé divers traités sur l'essence de l'unité, l'usage du tabac et autres sujets [3]. Yahyaeddin Etmekdjizadé, successeur du scheïkh Gulschenzadé en Egypte, eut pendant sa vie la réputation d'un saint, et passa pour avoir des connaissances surnaturelles, à cause de son *Dictionnaire de la Langue des Oiseaux* [4]. Le scheïkh Aboulghaïh, de Tunis, traducteur des *grandes Collections des Traditions*, par Boukhara, employa ses immenses richesses à la construction de cloîtres et d'écoles, et à l'achat de copies des œuvres de Boukhara, dont il possédait jusqu'à mille exemplaires : son *Tarikatnamé* [5], ou *Préceptes de la Vie contemplative*, fut apporté à Constantinople par son disciple et successeur Seïd Mohammed. Ewlia Mohammed Efendi, imam d'une mosquée sur le marché des fripiers à

[1] Mort en 1042 (1652). — [2] Mort en 1018 (1609). — [3] Mort en 1040 (1630). — [4] Mort en 1014 (1605). — [5] Mort en 1031 (1621).

Constantinople, fut le plus célèbre lecteur du Koran de son époque [1]. Le scheïkh Omer Efendi, disciple d'Abdoulmoumim, scheïkh des interprètes, est enseveli dans le couvent de son maître [2]. Le combat entre le mysticisme qui pénétrait audacieusement dans les plus profonds replis de la métaphysique, et la foi stricte, qui se bornait à l'interprétation rigoureuse des textes sacrés, prendra, sous le règne suivant, un caractère encore plus déterminé par la lutte des sophis et des kazizadelüs, ou partisans de Kazizadé [IV].

[1] Mort en 1045 (1635). — [2] Mort en 1033 (1623).

FIN DU TOME HUITIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU HUITIÈME VOLUME.

LIVRE XLII.

I. — Page 6.

Traduction d'une lettre du grand-vizir Ibrahim à l'archiduc Mathias, immédiatement après la prise de Kanischa, datée du 1er rebioul-ewwel 1009 (10 *septembre* 1600).

Gloire du plus grand parmi les princes chrétiens, élu des meilleurs parmi le peuple du Messie, conciliateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui possèdes les preuves de la gloire et de la puissance, Archiduc Mathias (que ta fin soit heureuse!) Nous vous informons en vous envoyant les salutations qui ornent l'amitié et qui sont dues à l'amour : que votre lettre nous est parvenue et que nous avons entendu tout ce que vous nous faites savoir. Lorsque l'année passée nous nous trouvâmes en état de ravager avec nos armées, immenses comme les mers, tous les pays jusqu'aux portes de Vienne et de Prague, et que rien ne pouvait s'opposer à notre marche, nous reçûmes des lettres de Palfy, de Doccy Peter (?), du médecin Pezzen, de Negroni et de vous-même,

dans lesquelles vous nous proposâtes de nous retirer et de ne point continuer notre marche sur Pest, protestant que vous vouliez envoyer une grande ambassade à Ofen pour conduire à leur terme les négociations relatives à la paix. Nous, pleins de confiance dans vos paroles et mus seulement par le désir de favoriser l'envoi d'une ambassade, nous avons ordonné la retraite d'une si grande armée et nous nous sommes rendus à Pest où nous avons séjourné pendant vingt jours sans que nous reçussions de vous ni ambassade ni autre nouvelle. Lorsqu'ensuite nous continuâmes notre marche, nous apprîmes à une distance de trois à quatre stations de la ville que votre maître avait mis le siége devant Kaposwar et s'était emparé des châteaux forts de Bolondwar et de Sentgral. Etonné de cette conduite, et ne pouvant deviner la cause d'une semblable violation de la foi jurée, nous nous sommes rendus à Belgrade, grâce à Dieu! ceux-ci durent se retirer les *figures noires* (avec honte). Comme pendant l'hiver vous n'envoyâtes nulle part des troupes pour battre le pays, nous ne permîmes aucune excursion aux nôtres. Les choses en étaient là, et nous nous disposions à vous envoyer Mourad-Pascha et notre kiaya, afin d'amener une paix définitive, lorsque plus de quatre-vingts de vos éclaireurs violèrent avant Pâques notre territoire. Ils saccagèrent les faubourgs et la forteresse d'Essek, et incendièrent Fleschmarta (Fœlesmart ?) et Baya; mais ayant été attaqués à Illok par Mourad-Pascha et notre kiaya, ils furent repoussés par la grâce de Dieu, et se retirèrent la figure noircie de mille façons. N'ont-ils pas en outre attaqué par surprise le château de Gyula situé de ce côté de la frontière, saccagé le faubourg et pillé tout ce qui s'y trouvait? Le général commandant sur la frontière de Bosnie, qui au surplus est un de vos parens, n'a-t-il pas attaqué un grand nombre de nos châteaux, et commis toutes sortes d'infamies contraires aux promesses antérieures et à la foi jurée? Vos voïévodes Nowak et Marco, le fou, nous annonçaient avec jactance qu'ils marcheraient sur

Belgrade, et lorsque nous y dressâmes notre camp, ils voulaient nous attaquer. Nous envoyâmes ensuite, au mois d'avril Mourad-Pascha et notre kiaya Mohammed pour voir quels étaient la raison d'une conduite aussi contraire aux promesses faites et le motif de ces incursions, et nous leur donnâmes l'ordre de se rendre à Ofen pour s'entendre avec les plénipotentiaires du roi, et signer la paix avant que notre armée se mît en marche, si celui-ci la désirait sincèrement. Ces envoyés rencontrèrent, chemin faisant, vos coureurs, et voici déjà près de sept mois qu'ils se battent avec eux. Jusqu'à ce jour ils ont coupé plus de huit mille têtes de ces heiduques, fait plus de deux cents prisonniers, enlevé un grand nombre de drapeaux et emporté de Szigeth seule dix-huit cents fusils. Ces prisonniers sont maintenant chez nous ; en voyant cela, je me remis en marche, me dirigeant sur Ofen, afin de conclure la paix conformément à ma première promesse, dès que vous la voudriez, ou d'agir suivant les circonstances dans le cas contraire. Après avoir passé le pont d'Essek, les heiduques qui avaient brûlé le pont de Segsad et coupé le chemin d'Ofen, nous forcèrent à nous diriger sur Szigeth, car il n'était pas possible de nous arrêter avec une si grande armée pendant quinze ou vingt jours en attendant la construction d'un nouveau pont. La Providence divine guidait nos pas, car en arrivant sur cette frontière et en demandant ce qu'étaient devenus les garnisons des châteaux forts, nous apprîmes qu'elles étaient toutes sorties pour battre les pays voisins. Sur notre demande : De quel côté se sont elles dirigées? on nous répondit que les troupes de Babocsa et de Kanischa saccageaient sans cesse ces pays, qu'elles faisaient même prisonniers les pauvres habitans qui paient impôt des deux côtés, qu'elles violaient publiquement (que le ciel nous en préserve!) leurs filles et leurs fils en présence de leurs pères, enfin (que le ciel nous en préserve encore!) qu'elles commettaient les mêmes crimes sur les pères en présence de leurs fils. Dans quelle religion est-il permis de jeter un

grand nombre de pauvres dans le feu, de les en retirer pour les plonger dans de l'eau froide, afin de les contraindre par ces tourmens à indiquer l'endroit où ils tiennent cachée leur fortune? Lorsque nous leur demandâmes pourquoi elles en agissaient ainsi et si elles ne savaient pas que nous avions reçu une lettre du roi renfermant la promesse qu'aucune troupe de coureurs ne serait mise en campagne, elles répondirent: « Nous ne savons rien du roi, le roi ne nous donne pas à manger et nous vivons de notre sabre. » Comme les sujets nous adressèrent leurs plaintes et nous supplièrent de les protéger en nous représentant que si nous nous retirions avant de les avoir mis à l'abri de ces vexations, eux aussi seraient forcés d'abandonner les frontières; nous nous disposâmes à punir ce peuple qui ne vous obéit pas davantage et qui opprime les pauvres sujets par des infamies défendues dans toutes les religions et chez tous les peuples. En nous dirigeant sur Babocsa et Kanischa, nous trouvâmes un grand nombre de vos châteaux abandonnés; aussitôt que nous aurons soumis avec la grâce de Dieu la forteresse de Kanischa, nous marcherons contre votre général pour le battre. En un mot, je vous somme, toi, archiduc Mathias, et Sa Majesté royale, par les quatre saintes écritures, le Pentateuque, les Psaumes, l'Evangile et le Koran, de me dire dans quel livre saint, dans quelle religion il est permis de violer publiquement, en présence les uns des autres, les enfans et les pères des sujets, et si c'est vous ou nous qui avons rompu la paix. Je vous conjure par Dieu, l'Evangile et le Saint-Esprit du Seigneur Jésus, d'envoyer ici un des vôtres pour qu'il inspecte les châteaux, les faubourgs et les ponts incendiés, et se convainque de l'étendue des dommages qu'on a causés aux pauvres sujets et des cruautés qu'on a exercées contre eux; vous verrez alors si la rupture du traité doit être imputée à vous ou à nous. Pouvez-vous dire que jamais un parti de nos coureurs ait commis des dévastations semblables? Les provinces sont les fiancées des souverains, et nous ne pouvons

voir d'un œil indifférent que vous violiez ainsi notre territoire. Si vous vous tenez tranquilles, nous nous tiendrons tranquilles aussi; autrement nous devrons agir comme vous. Je jure par Dieu le tout-puissant, par ma religion et par ma foi, que je maintiendrai ma parole donnée; ma résolution est de marcher de nouveau sur Ofen, afin d'entrer avec vous en négociations pour rétablir la paix si vous la voulez sincèrement. Jusqu'à ce jour, nous ne nous sommes jamais rendus coupables d'aucune violation des traités existans, sachez le bien. Ecrit le 1er rebioul-ewwel 1009 (10 septembre 1600).

II. — Page 39.

On trouve, dans la réponse de l'empereur (manuscrits de la Bibliothèque I. R., n. 329), ces mots sur ces trois ambassadeurs : « Quem ad Nos Serenitas Vestra legatum » misit, Zeinelohanbeg sane quam libenter mittimus. Cum » in expeditione prioris V. Serenitatis legati Zeinelchanbegi » versaremur, supervenit alter ejusdem legatus Ahmetkuli- » beg, » et qu'il avait entendu avec plaisir la nouvelle des avantages remportés sur les Turcs. « Retulit quoque le- » gati Nostri in itinere mortui (*Kakasch*) famulus (*Tectan-* » *der de la Jabel*), quam humaniter a Ste. Va. exceptus » fuerit, quam se ipsam in communem hostem animatam » ostenderit, quod Nobis gratum et jucundum fuit. Cum » Stis. Vræ. legatus Hasanbeg, quem ad Franciæ regem » misit, huc iter eo tempore haberet, quo alii duo ejusdem » legati rediissent, eadem illum humanitate qua reliquos » duos accepi, donec conjunctim demitterentur. » Il est donc question ici de trois ambassadeurs persans : Seinelbeg, Ahmed-Koulibeg et Hasanbeg; ces ambassades ne sont connues d'aucun historien européen, sans en excepter Malcolm.

III. — Page 60.

Aladjaatlü Hasan est le septième personnage portant le

nom de Hasan dont parle l'histoire du règne de Mohammed ; savoir : 1° Hasan-Teryaki (le consommateur d'opium), le brave défenseur de Kanischa ; 2° Hasan-Tirnakdji, exécuté vers la fin de l'année 1602, pendant la révolte des sipahis ; 3° Hasan-Saatdji (l'horloger), jeté en prison dans la même révolte, puis gracié de la vie sur les demandes des janissaires, et enfin exécuté ; 4° Hasan-Yemischdji (le fruitier), le grand-vizir, tombé victime de la haine allumée par lui entre les janissaires et les sipahis ; 5° Hasan, fils de Sokolli, tué d'un coup de fusil par un rebelle à la porte de Tokat ; 6° Nakkasch-Hasan (le peintre) ; 7° Hasan-Aladja Atlü (Hasan avec le cheval pie).

IV. — Page 67.

Les treize articles de ce document, ayant force de traité, daté du 1er schâban (1013 23 décembre 1604), ont été ignorés jusqu'ici dans l'histoire de la diplomatie ; les voici : 1° les captures faites par les pirates doivent être restituées ; les villes de Modon, Koron, Prevesa, Sta. Maura doivent s'abstenir de toute protection à leur égard ; 2° les esclaves faits pendant la paix doivent être mis en liberté ; 3° les différends des négocians vénitiens seront conciliés par le baile ; 4° les bâtimens entrant dans les ports de Galata, Radosto et Gallipoli seront exempts de l'impôt Kassabiyé ; 5° défense est faite aux navires ottomans de prendre aux bâtimens vénitiens du sucre, des vivres, etc. ; 6° les soldats réfugiés en Turquie doivent être rendus ; 7° toute personne naviguant sur des vaisseaux vénitiens jouira d'une sécurité pleine et entière ; 8° les bâtimens turcs doivent s'abstenir de demander des présens aux navires vénitiens ; 9° les navires de Kandie ne doivent pas être grevés d'impôts, ainsi qu'il avait été stipulé dans la capitulation avec Mohammed II ; 10° les receveurs des impôts (Carageri Cataveri) et les préposés au partage (Cassam), ne doivent pas s'immiscer dans les affaires des négocians vénitiens ; 11° les dommages causés par les Usco-

ques de l'Autriche ne seront pas imputés aux Vénitiens; 12° les pélerins pour le Saint-Tombeau à Jérusalem ne seront pas molestés; 13° les procès des Musulmans avec les consuls de Haleb, Bagdad et le Kaire, devront être soumis à la Porte.

V. — Page 67.

Les lettres les plus curieuses écrites dans le cours de cette année se trouvent dans les *Fascicoli delle scritture turchesche* (Archives I. R.); savoir : « 1° Lettera portata à » Venezia per Calil Ciaus da Hasan Gran Vezir, data a » Belgrado, Ramazan 1010 (Marzo 1602), ringrazia la re- » publica di contener li Uscochi, e di non aver soccorso » il Re di Vienna, domanda che i succorsi, che devano » venir del Re di Spagna, non passino per paese loro; » 2° lettera di Hasan Gran Vezir (le Fruitier) 1603, ha rice- » vuto al suo ritorno d'Ongheria le lettere del dominio; » 3° Lettera d'Alibassa (le tranchant) 1604, in favore dei » Turchi bosnesi assassinati; 4° Lettera d'Alibassa in favore » dei Ragusei tributarii dal tempo di Sultan Orcano, Ramasan » 1012 (Febr. 1604); 5° Lettera di S. Ahmed portata da Osman » Ciaus, 13 Sciaban 1013 (4 Gen. 1605), relativa alli Usco- » chi; 6° Lettera del Sr. Turco presentata al Collegio da » Natan Eschinasi Hebreo figlio di Rabbi Salomon medico, » fu l'istromento della pace di 1572 ao. 1013 (1604); 7° Re- » credentiale di Mocenigo colla capitulatione di pace rino- » vata 9 Marzo 1605.

VI. — Page 76.

Traduction de la lettre du vizir Mourad aux plénipotentiaires impériaux Dr. Pezzen et François Nadasdy.

« Mon très - estimé ami Dr. Pezzen et mon fils Nadasdy, soyez informés, en recevant mille salutations et souhaits, que

votre lettre, dans laquelle vous ramenez les bases de la paix à quatre points principaux, m'est parvenue; on voit par ces préliminaires qui n'aboutissent à aucun résultat (*moukaddemati ghaeri mountedjé*) qu'on ne veut pas conclure la paix, et que loin d'éteindre le feu de l'inimitié on pense à l'augmenter; mais comme nous sommes de vieux amis et que nous avons mangé ensemble le pain et le sel, je vous écris comme ami. Répondre à vos préliminaires d'une manière raisonnable serait chose difficile non-seulement pour les sages de ce monde, mais même pour Platon et Aristote. D'abord vous demandez la restitution des châteaux et des villages pris par les armes et situés entre l'Unna et la Kulpa : ceci dépend uniquement de la grâce du plus grand et du plus puissant des Padischahs. La circonstance que la forteresse de Raab, qui n'a pas d'égale sur le monde habité ni même sous la tente du ciel, ait été prise furtivement dans l'espace de deux heures par la négligence de la garnison, a été attribuée par S. M. le Padischah à la prédestination divine, et elle n'a pas perdu un mot à ce sujet. Il eût été plus convenable que vous aussi vous eussiez attribué à la volonté divine la perte des châteaux pris par nos armes, et vous eussiez mieux fait, en ne parlant pas de cette affaire, de garantir le repos des sujets confiés par Dieu aux princes, comme des gages de sa bienveillance, surtout parce que ces conquêtes n'ont pas eu lieu durant le règne de notre Padischah. *Les choses ont leurs heures marquées* [1]. Il serait possible qu'aussitôt que les ambassadeurs nommés par l'une et l'autre partie auront repris le cours des négociations, S. M. le très-puissant Padischah, dont la bonté se répand sur tous, vous restituât ces châteaux. Si cette réponse ne vous satisfait point, il y a un proverbe qui doit vous satisfaire : *Attache bien ton âne et aie confiance en Dieu* [2]. En effet, lorsqu'un brigand s'est emparé d'un château, il con-

[1] *El-oumourou merhounet li ewkatiha.*

[2] *Escheghi pekdjé baghla, andan sonra Tanriyé issmarla.*

viendrait qu'il le défendît de toutes ses forces et qu'il le mît à l'abri des attaques d'autrui. Comme d'après ce que nous avons dit dans nos entrevues, ceci (la prise des châteaux) provient de votre faute, vous devez vous rappeler le proverbe si connu : *Celui qui tombe par sa propre faute ne pleure point*[1]. En second lieu, vous nous avez écrit que, parce que le traité de paix confirmé par nous a été violé en premier lieu par nos armées, nous devions en supporter les frais; la réponse à ce préliminaire se trouve dans les préliminaires de toutes les histoires des rois et des sultans, dont les habitudes et les usages veulent que les trésors employés par les princes qui cherchent des victoires et des conquêtes, ne soient pas comptés et encore moins qu'ils soient restitués. Si jamais on en eût agi ainsi, ce serait vous qui devriez nous dédommager, car tout le monde sait qu'à l'époque où S. M. le sultan Mourad III, fidèle à l'exemple louable de ses glorieux aïeux, tourna ses armes victorieuses contre les Persans, qui ne savent pas bien vivre et qui renient la famille du Prophète, vos troupes ont mis au pillage la foire de Tour, sans que nous leur en eussions donné le moindre motif, tué plusieurs négocians et voyageurs, fait prisonniers quelques-uns et porté la dévastation partout, qu'elles ont surpris et livré aux flammes la palanque de Koppan, conduit en esclavage les femmes et les enfans et enlevé un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme; en outre elles ont commis sous les murs d'Ofen et d'autres forteresses du Padischah les plus grandes infamies. Comme vous ne pouvez pas nier tout cela et qu'il reste prouvé que vous avez les premiers violé la paix, il est aisé de décider sur qui doit retomber le dédommagement, car c'est un axiome bien connu *que celui qui attaque est le plus injuste, et que celui qui l'imite n'est pas le plus coupable*[2]. Les choses étant

[1] *Gendü dœschen aghlamaz.*
[2] *El-badi ezlem wet-tabi lehou ezlem.*

ainsi, vous ne pouvez que nier. En troisième lieu, lorsque l'année passée le défunt grand-vizir Ibrahim désirait la paix, moi, votre ami sincère, je vins à Stuhlweissenbourg, et j'envoyai des lettres à Son Altesse l'archiduc Mathias et à mon fils et ami Nadasdy Ferencz; mais vos voïévodes envahirent notre territoire avec trois ou quatre mille hommes, interceptèrent toute communication, battirent notre flottille du Danube, prirent plus de trois cents charges d'aspres (trente millions), incendièrent Essek et Pest, ravagèrent Illok et Vukovar, traînèrent dans l'esclavage des Musulmans avec leurs familles, et exercèrent contre les sujets qui nous sont confiés par Dieu toutes sortes de cruautés. Lorsque notre armée s'avança vers Kanischa, les sujets vinrent en se lamentant implorer nos secours, et il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser. Tous les hommes vieillis dans la guerre étaient d'accord pour signaler Kanischa comme le repaire des méchans et des rebelles, des heiduques et des opiniâtres. D'après cette sentence : *La rébellion dort, la malédiction de Dieu frappe celui qui la réveille*[1], le retour des hostilités pèsera entièrement sur vous; vous ne pouvez par conséquent alléguer rien de raisonnable contre la conquête de Kanischa[2]. Il n'est pas vrai de dire que je me sois engagé à lever le siége de Kanischa. Quatrièmement, vous nous avez écrit que les Ottomans ne devaient plus s'occuper des affaires de Transylvanie; c'est là une idée singulière et vous vous trompez fort[3]. D'abord, cette convention fut écrite à l'époque de l'attaque de Kisildjé-Pascha; mais le sens caché de ces mots est clair pour tout esprit sain et dit tout le contraire; ensuite, feu sultan Souleïman, de glorieuse mémoire, après avoir donné dans la plaine de Mohacz, au roi Louis, la ré-

[1] Mourad convient du moins ici qu'il avait recherché la paix : *Merhoum Ibrahimpascha hazretleri soulh ou salah ahwalini isteyoub.*

[2] *El fitnet naïmet laanallahou men ikazeha.*

[3] *Inné hafesch scheïy oudjab we baïd annessawab.*

ponse qui lui était due, a investi le fidèle et obéissant roi de Transylvanie, Yanousch, du royaume de Hongrie; il a fait son entrée dans Ofen, s'y est arrêté pendant quelque temps et a ensuite confirmé Yanousch, pendant ses guerres en Allemagne (la campagne contre Vienne), dans la dignité royale en lui faisant don de la couronne de Hongrie garnie de joyaux et conservée dans le trésor impérial; il a laissé à Ofen pour tenir garnison le seghbanbaschi avec des janissaires; comme quelque temps après le roi Yanousch est mort en laissant un fils mineur du nom d'Etienne et la mère de ce dernier, S. M. le sultan Souleïman a, sur les instances de ladite reine, et bien que la Transylvanie dût être incorporée aux autres Etats bien gardés des Ottomans, accordé grâce et investi au mois de rebioul-akhir de l'an 948 (août 1541) le susdit Etienne de la Transylvanie avec le titre de sandjak. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1003 (1594), le pays est resté à cette famille sans que personne l'ait inquiété; ses princes ont envoyé annuellement leur tribut au Padischah et lui ont toujours prêté obéissance. S. M. le roi (Rodolphe II) ne prenait aucune part à toutes ces affaires. Si les esclaves qui, depuis soixante et soixante-dix ans, ont reconnu la souveraineté du Padischah de la quatrième partie de la terre habitée, ont, depuis deux et trois ans, refusé obéissance et contracté des liens d'amitié avec votre Padischah [1], qu'avez-vous besoin de soutenir leur rébellion? Et si dans deux ou trois jours ils vous abandonnent de nouveau, comment éprouverez-vous la fidélité des rebelles? Et vous n'ignorez pas cette maxime bien connue : *On ne quitte pas ses anciennes habitudes* [2]. C'est du reste un fait avéré que la Transylvanie appartenait de tout temps à la Hongrie et que les Allemands n'y avaient aucune part; il est connu que ce

[1] C'est la première fois qu'un vizir turc donne par écrit le titre de padischah à l'empereur.

[2] *El-kadim la youtrek.*

même pays a été donné comme sandjak à Etienne ainsi que le prouve le diplôme revêtu du chiffre du sultan Souleïman. Lorsqu'aux conférences de Gran vous mîtes sous nos yeux des documens dont vous crûtes la réfutation impossible, vous vous êtes convaincus de votre erreur en lisant le diplôme susdit. Si vous feignez maintenant de l'ignorer, vous ne voulez que provoquer des troubles, comme le prouve du reste votre lettre. Un proverbe connu dit: *Avant de parler, réfléchis à tes paroles, qu'elles soient bien ou mal, puis continue*[1]. C'est un antique usage des souverains, de ne point couper la main de celui qui a pu saisir la bordure du vêtement du Sultan; et chez les Arabes même, lorsqu'un brigand se sauve chez une tribu, et dit: *Je me réfugie chez toi,* toute la tribu prend son parti et ne le livre point. Le chef de la Transylvanie est voïévode du plus puissant et du plus glorieux Padischah; après être resté soumis pendant plusieurs années, il a refusé obéissance sur les instigations de quelques malveillans; mais sachant bien que la trahison entraîne le repentir, il a confessé son crime et imploré à plusieurs reprises son pardon près de l'étrier impérial. Le pardon lui a été accordé suivant cette sentence du Koran: *Heureux ceux qui dominent leur courroux et pardonnent aux hommes*[2]! et sa dignité de voïévode lui a été de nouveau garantie; il est donc contraire aux usages d'un souverain juste, de lui enlever sans motifs ses hautes faveurs et ses grâces. Je le jure par Dieu le tout-puissant, mes amis, le but de tout ceci est de rétablir la tranquillité dans les deux Etats; tous les sultans du monde savent fort bien que S. M. le plus puissant Padischah (que Dieu glorifie ses victoires!), n'a besoin ni d'un plus grand nombre d'empires ni de plus d'argent, d'honneur et d'autorité, et qu'une tête qui tombe du dernier

[1] *Soïlemeden sœzüni fikr eïleghil.*
Khaïr ou scherr bilghil we andan soïleghil.

[2] *Wel kassimin el ghaize wel aafün lilnasi.*

de ses esclaves est remplacée aussitôt par mille autres. Soyez donc assez bons de mettre tous vos soins pour que cette affaire salutaire et déjà tant avancée ne rétrograde pas et soit conduite à fin; cela conservera votre nom et le nôtre en bon souvenir près de Dieu et chez les hommes; car c'est un ancien proverbe que celui-ci : *L'homme meurt, mais son nom reste* [1]. Mon estimable ami (Pezzen) et mon fils (Nadasdy), après toutes les entrevues que nous avons eues ensemble, y a-t-il encore une raison qui vous force d'écrire dans un sens diamétralement opposé à nos conventions? Le but de toute amitié est de maintenir la paix et l'ordre parmi les sujets et d'être l'ami de nos amis et l'ennemi de nos ennemis. Maintenant que le voïévode Sigismond a rendu hommage au Padischah, est-il bien juste de secourir Michel avec un si grand nombre de vos troupes? Les deux souverains sont animés d'un désir sincère de rétablir la paix et demandent du repos. Mes amis, soyez donc assez bons de ne rien négliger dans cette affaire salutaire; que Dieu veuille qu'elle soit terminée avant que notre armée se mette en mouvement. Pendant que tout récemment nous étions assemblés en conférence, quelques brigands de Waitzen ont fait une incursion jusque sous les murs de Pest, massacré quelques hommes, et emmené un certain nombre de bestiaux; que dire de cet acte d'hostilité? Nous nous en rapportons à vous. — Le sincère et pauvre Mourad. Le sincère et pauvre Mohammed, beglerbeg d'Ofen. » Sur le sceau de ce dernier on lit ces mots : *Mohammed Bendi Ali Mohammed*, c'est-à-dire Mohammed le serviteur de la famille de Mohammed, et sur le sceau de Mourad le vers persan : *Khoudaya bükouschaï bemen deri, ki minnet nemikhouahem ez digheri,* c'est-à-dire : Dieu, ouvre-moi une porte, car je n'attends ma grâce que de toi. Au milieu se trouvent dans un cercle ces mots :

[1] *Er œlür adi kalour.*

Efaazol-ibad, Elfakir Mourad, c'est-à-dire le plus faible des serviteurs, le pauvre Mourad.

VII. — Page 76.

Osmanzadé-Efendi, dans sa Biographie des vizirs, dit d'Ibrahim qu'il était originaire de Bosnie (Esclavonie), qu'il avait été marié à la sultane Aïsché, avec une dot de trente mille ducats, et qu'il fut enterré dans la mosquée des princes à Constantinople.

VIII. — Page 79.

Traduction du traité consenti par S. Ahmed I. à Bocskai, daté du 1er moharrem 1014 (16 *mai* 1605). (Voyez la Collection des pièces d'Etat, par Sari Abdoullah, nº 140.)

« Gloire des princes chrétiens, élu des grands du peuple du Messie, conciliateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui possèdes les preuves de la gloire et de la puissance, roi de Hongrie et commandant de Transylvanie, Bocskai (que ta fin soit heureuse!) Tu sauras, au reçu de ce noble chiffre impérial, que vos ambassadeurs ont remis votre lettre sincère à notre Sublime-Porte, qui est le centre d'où émanent les plus grands sultans, et où se réfugient les plus grands kakhans; elle nous apprend que vous vous estimez heureux et que vous considérez comme un honneur d'être soumis à notre Sublime-Porte; que vous êtes prêts à marcher avec nos armées victorieuses contre tous nos ennemis misérables comme la poussière; que vous avez remporté sur eux plusieurs victoires et de nombreux avantages, et que sous tous les rapports vous méritez notre gracieux regard. Comme le grand-vizir et serasker le plus honoré parmi les vizirs et le plus éclairé de nos conseillers, lui qui dirige les affaires publiques avec une sagacité pénétrante et domine les événemens

du monde avec une puissance irrésistible, qui réunit en sa personne les honneurs d'un pouvoir illimité, et distribue les grades du khalifat, lui, la panthère de la bataille, le lion de la montagne du combat, comblé par Dieu le tout-puissant de toutes sortes de grâces, Mohammed-Pascha (que Dieu accorde une longue durée à ses honneurs et réalise ses espérances!) est entièrement initié à vos affaires et vous a rendu le meilleur témoignage en nous transmettant votre prière tendant à obtenir un traité impérial qui, en récompense de votre tribut et de tous les bons services que sous ma protection victorieuse et impériale vous avez prêtés à ma Sublime-Porte, vous garantisse la tranquillité des sujets de vos pays et vous autorise à protéger de tout votre pouvoir les villages et châteaux de vos frontières; comme, en outre, vos ambassadeurs ont déposé au pied de notre trône, refuge de la puissance, tout ce que vous les avez chargés de nous apprendre verbalement, et que nos connaissances impériales ont bien compris ce que vous demandez; et enfin, comme notre généralissime victorieux nous a fait observer verbalement que ceux des nobles de Hongrie et de Transylvanie qui jadis étaient les serviteurs et cliens de S. M. le sultan Souleïman, et qui se sont insurgés, séduits par l'ingrat Sigismond, sont de nouveau rentrés dans leur devoir, réfléchissant au droit de grâce qui nous a été transmis par nos illustres ancêtres, et qu'il a donné le meilleur témoignage de vos bons services, notre cœur, qui resplendit comme le soleil, a tout compris. Que votre figure soit brillante! que la bénédiction soit sur vous! Moi aussi j'espère de vous sincérité et attachement. Ayant vu que le susdit généralissime connaissait toute votre position, qu'il s'employait activement pour votre protection, et en considération des propositions qu'il nous a faites en votre faveur, j'ai, sur ses conseils perspicaces, ordonné qu'il fût satisfait à votre demande. Comme il part en toute hâte pour ouvrir la campagne, je vous ai donné une marque de ma protection en vous

délivrant sur-le-champ un traité et en ordonnant que vous fussiez favorisé conformément à votre désir. Je vous promets donc pour tranquilliser votre esprit, au nom du seul Dieu le tout-puissant, par l'esprit conquérant du plus grand des prophètes, soleil des deux mondes, et par les esprits purs de nos illustres aïeux, qu'aussi long-temps que vous et votre armée serez soumis à notre Sublime-Porte, les magnats et les nobles de Hongrie seront les amis de nos amis et les ennemis de nos ennemis, et qu'aussi long-temps que, persévérant dans votre amitié, vous ne molesterez pas les négocians voyageant pour leurs affaires comme il arrivait au temps du sultan Souleïman, ni les autres habitans de nos pays bien gardés, de notre côté personne ne molestera vos négocians et autres gens, sujets et serviteurs; ceux qui le feraient cependant seront sévèrement punis. Si (que Dieu vous en préserve!) les griffes des méchans menaçaient de triompher, nous vous enverrions des secours et nous observerions en tout les conditions de la paix et de notre alliance. Mon noble ordre est que vous soyez investi du gouvernement de la Transylvanie et de la dignité royale de Hongrie, et que par vous elle soit transmise à vos fils et après vous à ceux qui veillent à la prospérité des habitans et du pays, si toutefois ils se reconnaissent sujets soumis de notre Sublime-Porte. En recevant ce traité, vous devez continuer à suivre le droit chemin de l'obéissance et de la justice, reconnaître notre promesse comme vraie et n'élever aucun doute sur l'entière exécution du document qui vous sera remis par notre généralissime; vous serez l'ami de nos amis, l'ennemi de nos ennemis, et vivant dans un parfait accord avec nos troupes, vous acquerrez cette année, avec le secours de Dieu, par vos victoires et vos conquêtes, une gloire brillante; notre vengeance punira vos ennemis et vous procurerez du repos à vos sujets. L'accès de nos grâces a de tout temps été ouvert aux amis et aux ennemis qui viennent à ma Sublime-Porte, et ceux qui s'y réfugient avec sincérité peuvent toujours espérer de voir

exaucer leurs prières. C'est pourquoi aussi nous aimons à reconnaître vos services, et tout ce que notre généralissime jugera convenable vous sera accordé. Nous vous donnons l'investiture de la principauté de la Transylvanie et nous vous accordons la dignité royale de Hongrie, à vous, à vos fils, et après eux à ceux qu'éliront les habitans ; aussi long-temps que vous observerez les conditions du traité, elles ne seront en aucune manière violées par nous. Ayez donc confiance et ne cessez pas d'instruire notre Sublime-Porte de votre position et de vos espérances. Vos présens nous ont été remis par vos ambassadeurs, et nous les avons acceptés gracieusement. Nous avons honoré vos envoyés suivant l'usage de nos illustres ancêtres ; lorsque de retour chez vous ils se seront acquittés de leur mission verbale, vous devez vous efforcer de suivre nos ordres qui sont aussi immuables que la destinée. Quant aux demandes des Allemands de traiter de la paix, nous les avons renvoyés à vous. Si les Allemands, que Dieu vous en préserve! vous chassaient de votre pays, ceux des vôtres qui se réfugieront dans mes Etats bien gardés seront bien reçus, on respectera leurs biens et leur fortune, et nous les secourrons de vivres et de toutes les manières. Que ceci vous soit bien connu! Les sipahis (feudataires) affranchis à l'époque de la conquête (de Hongrie) ne seront pas molestés par les sipahis musulmans, et on ne leur demandera pas de payer d'impôt; tous ceux pour lesquels vous réclamerez une lettre d'affranchissement à l'effet de les exempter de payer impôts, la recevront. Tous les Hongrois qui fuyant les frontières ou l'intérieur de leur pays, se réfugieront à notre Sublime-Porte, ne seront pas troublés dans leurs usages et leur religion, et pourront vivre tranquilles sous notre haute protection; si les Hongrois se soumettent sincèrement, on ne fera plus de prisonniers dans leur pays, et ceux qui, depuis trois ans, ont été amenés en esclavage, seront rendus à la liberté. Vos chargés d'affaires et vos ambassadeurs seront honorés; nous mettrons tous nos soins à les entretenir

dignement, et tous ceux qui viendront demander pour d'autres, sans en être chargés par le pays entier, l'investiture de la Transylvanie et la dignité royale de Hongrie, seront renvoyés. Nous avons bien réfléchi à tout ce que vos ambassadeurs, les honorés du peuple du Christ, Etienne Karalathi et George Kekedy, nous ont communiqué, et nous avons renvoyé vos demandes au susdit vizir, notre généralissime. Aussi long-temps que vous observerez les conditions de la paix et du traité, vous ne devez pas craindre que nous puissions les violer en aucune manière. Ayez du courage, restez attachés à notre Sublime-Porte, et prouvez-le par vos services sincères. Fait dans les premiers jours de moharrem 1004 (19 mai 1605).

IX. — Page 80.

Traduction littérale de la lettre du grand-vizir Mohammed-Pascha à Bocskai. (L'original se trouve dans les archives I. R.)

Modèle des princes chrétiens, appui des grands du peuple du Messie, maître de Transylvanie et roi de Hongrie, notre ami Bocskai, dont la fin soit heureuse! En vous souhaitant toutes sortes de prospérités nous vous annonçons : Lorsque le 11 rebioul-ewwel j'établis mon camp à Semlin, je reçus par votre émissaire vos lettres et vos drapeaux; j'ai tout bien compris et je vous en remercie. Vos efforts faits pour le service du Padischah nous sont un sûr garant de la vengeance que nous prendrons sur l'ennemi; vous nous avez fait connaître antérieurement quelques-unes des circonstances que vous nous avez écrites et nous y avons déjà répondu; il est donc probable que vous avez fait partir votre lettre avant d'avoir reçu la nôtre. Cependant nous vous informons, mon ami, que nous ne négligeons rien pour vous recommander vous, les fidèles Woïnaks et les habitans du pays, grands et petits, à la faveur de S. M. l'heureux empereur. Votre ambassadeur, Etienne Karlathi, connu par l'ancienneté de sa famille, la vérité et la loyauté de sa pa-

role, que vous avez naguère envoyé à la Sublime-Porte, l'a vu par lui-même et vous le dira dès qu'il sera de retour chez vous. Vous nous avez instruit de la réponse que vous avez donnée à l'ambassadeur député vers vous par le roi de Vienne pour traiter de la paix. Vous avez répondu avec un grand sens et comme il convient à un brave guerrier. Moi, votre ami, je partage votre opinion. Vous nous avez dit que vous marchiez sur la Transylvanie, parce qu'il était nécessaire de vous rendre à Egreg (?). Cette nouvelle ne nous a pas plu autant, et nous n'avons pas pu vous engager à cette marche. Les insignes royaux, appelés couronnes dans d'autres langues, que vous envoie S. M. notre heureux Padischah, sont ornés de nombreux joyaux et se trouvent compris dans le trésor impérial qui a pris depuis quelque temps le devant sur l'armée. Comme ils avaient besoin de quelques réparations, ils ne pouvaient pas partir en même temps que nous de Constantinople, et ils nous ont été expédiés plus tard. La couronne, ainsi que le trésor que vous destine S. M. le Padischah, devaient vous être envoyés à vous notre ami, ou remis par moi-même, si, comme il était à espérer, nous nous trouvions en personne l'un vis-à-vis de l'autre; plusieurs affaires relatives à la paix et au royaume exigeaient cette réunion. Mais comme vous vous êtes rendu en Transylvanie, nous avons remis tout cela à une autre époque, et les joyaux sont restés dans nos mains. Nous-mêmes nous ne nous arrêterons pas ici, et nous nous porterons à marches forcées sur Ofen, si Dieu le veut. Il eût été nécessaire et très-important de m'entendre avec vous sur les opérations ultérieures de cette campagne, mais votre voyage en Transylvanie y a mis obstacle. Dans cette position fâcheuse, loin de retenir votre ambassadeur Etienne Karlathi, nous l'avons envoyé vers vous en le faisant accompagner de notre kiaya Mohammed. Par eux, vous connaissez déjà sans doute l'état des affaires d'ici et de Constantinople. Aussitôt que par leur rapport vous serez à même de juger des choses, nous vous prions de ne pas les arrêter et de les renvoyer à nous, votre ami, afin que nous

puissions prendre une résolution sur les affaires les plus importantes qui restent à régler. Si Dieu le veut, nous rendrons, dans cette année bien heureuse, un service signalé, non seulement à S. M. le Padischah et à vous, mon ami, mais aussi aux pauvres de nos pays respectifs, et nous entendrons pendant nombre d'années et de toutes les zônes (*illerdé wé dillerdé*) les bénédictions des peuples. Mon ami, tout ce que l'heureux, le plus puissant des Padischahs vous a destiné, trésor et couronne, sabre et étendard, tout est entre nos mains. Mon intention était d'avoir une conférence avec vous en un lieu désigné, afin de vous remettre tout et de convenir avec vous des mesures ultérieures à prendre. Mais maintenant que je me suis avancé au nord et que vous vous êtes rendu dans le midi, en Transylvanie, je crains de vous envoyer les présens de S. M. le Padischah, car bien qu'escortés par nos troupes, ils pourraient tomber entre les mains de l'ennemi. Soyez donc assez bon, mon ami, de ne point vous y arrêter plus longtemps et de venir nous rejoindre, afin que je puisse déposer entre vos mains ces présens et satisfaire aux ordres de notre Padischah. Les bons souhaits accompagnent celui qui suit la véritable direction. *P. S.* Notre kiaya Mohammed et votre ambassadeur Etienne Karlathi ont été chargés de vous communiquer verbalement plusieurs choses importantes; veuillez agir en conséquence et vous empresser de nous rejoindre, afin que je connaisse votre position et que je pénètre vos projets. Ecrit dans notre camp devant Belgrade. »

Naïma, p. 208, dit sur les rapports hostiles qui existaient alors entre les Hongrois et les Allemands, et les mauvais traitemens que ces derniers firent éprouver aux premiers : « Outre que ces infidèles (les Allemands) ont réduit les habitans sous leur joug, ils opprimaient de toutes les manières les Hongrois et les Transylvaniens, qui, trop faibles pour résister, se soumettaient en apparence, mais nourrissaient secrètement une haine implacable. De tout temps, les Allemands ont méprisé

les Hongrois et se sont conduits plus mal envers les plus nobles familles hongroises qu'envers le dernier de leurs sujets. S'ils les rencontraient dans la rue, ils les heurtaient, leur enlevaient par derrière leur kalpak, ou bien ils leur crachaient à la figure; et cela parce que la Hongrie s'était révoltée à plusieurs reprises et qu'elle avait été réduite à l'obéissance. Ces deux nations vivaient ainsi en querelle continuelle jusqu'au moment où un noble hongrois, Bocskai, homme d'une valeur éprouvée, rassembla autour de lui d'autres nobles et leur dit : « Combien de temps supporterons-nous encore l'oppression et le mépris des Allemands? Combien de temps sacrifierons-nous encore notre honneur et nos droits en subissant leur joug? Grâce à Dieu! de tout temps les Ottomans ont été nos gracieux maîtres, et Yanousch (Zapolya), en se confiant à Souleïman, a éprouvé sa bonté qui s'est continuée jusqu'au dernier de ses descendans. Et pour nous aussi, ne vaut-il pas mieux suivre l'exemple de nos aïeux et nous attacher à ce ferme appui, pour nous venger de nos ennemis, que leur obéir en esclaves? » Les nobles, en entendant ces paroles, demandaient d'une voix unanime d'implorer la protection du Sultan et de le choisir pour roi et pour chef. Ils écrivaient au grand-vizir qu'ils étaient les amis des amis du Padischah et les ennemis de ses ennemis, qu'ils voulaient être ses serviteurs et qu'ils se recommandaient à sa protection; ils disaient qu'ils étaient prêts à prendre les armes contre les Allemands leurs anciens ennemis, et qu'ils sacrifieraient volontiers leurs têtes et leur ame pour le Padischah de l'Islamisme, et ils demandaient à être admis à exposer leur demande à la Sublime-Porte : en conséquence, le serdar reçut ordre de conclure une alliance avec eux, et comme le serdar leur répondit dans ce sens (celui des lettres précitées), l'inimitié contre les Allemands augmenta graduellement, et le nombre des Hongrois, partisans de Bocskai, s'accrut tous les jours! » Naïma raconte ensuite la bataille du 27 djemazioul-ewwel (21 octobre 1604), avec Belgiojoso, et les événemens de Warad, Kaschan et Tokai. (Voy. les *Rapports* des ambassadeurs véni-

tiens de l'année 1605. *Expeditione di Mehmet Ciaus al re di Polonia per invitarlo a favorir Bocskai*).

X. — Page 88.

Une notice qui se trouve sous la gravure d'un portrait, publiée par Picart en 1668, donne les détails suivans sur la famille de Cicala; mais tout ce qui y est dit de son retour au christianisme est de pure invention. « El famosisimo Capitan Vis» conde Cigala embarcándose con su hijo menor Don Scipion » de edad de 12 años en una de sus galeras, partió de Messina » á España á 18 de Marzo de 1561 años; prendieronle en su » viaje los Turcos y presentaron al Gran Señor Sultan Soliman, » que despues de algunos años de prision le mandó dar veneno » de que murió en Constantinopla; á su hijo Scipion pusieron » en el Serallo, donde le circoncidaron por fuerza, dándole » nombre de Sinan Bassa, y con el tiempo honrando con dife» rentes puestos de la Corte Otomana: primeramente de Capi» tan de dos galeras, 2 de generalisimo contra el Rey de Per» sia, 3 de gran Vizir, 4 de gran Capitanbassa y Admirante » de las armadas del Arquipelago. Casose con la Sultana Xanó » Salje (Ssaliha) hija del gran Señor Axmet (du grand-vizir » Ahmed, et non du Sultan) y hermana de sus tres suce» sores: Osman, Murat, y Ibrain Padre de Sultan Mehemet, » que reyna al presente. Tuvo dos hijos, Cusein Beg, que go» bierna la isla de Chio, y Mehemet Bei, Gobernador y Ple» nipotenciario de la Tierra Santa, de Alexandria, y de Antio» quia y reyno de Faraon hasta el mar vermejo, y de toda la » Caldea, Reynos de Cypro y de Trapesunta, y Recibidor Ge» neral del tributo del Sepulcro de nuestro Señor Jesu Cristo, » cuando Dios le llamó á la Fe Catolica por instruccion de » diferentes personas, en que le ayudaron los Religiosos de las » Ordenes de S. Francisco, de S. Domingo y principalmente » de la Compañia de Jesu con que secretamente continuó en el » deseo de nuestra religion 18 años por faltarle la ocasion de

» huir de Turquia que tomó en el año de 1658. Soltando gran » cuantitad de Esclavos Cristianos y dexando generosamente » toda la hazienda y puestos que tenia, pasó á Hungria y de » alli á Polonia con artos peligros y trabaxos y recibió el Bau- » tismo en Varsovia, en que le secó de la pila la Reyna despues » á Viena donde el Emperador con las Emperatrices le hizieron » senalados favores. De Alemañia imprendió dos viajes á Roma » para besar los pies de los Papas Alexandro VII y despues de » Clemente IX que ademas de una pension de mil escudos de » oro que le dió le hizo particular merced que tambien recibio » en Napoles de su Virey Don Pedro de Aragon y en Mesina » de sus Deudos y del Arzobispo stratigo y Senado y en Cala- » bria de su primo cardinal e Principe de Triolo; lo mismo lo » han hecho el Elector y Electriz de Baviera, los Archiduques » de Insbrug, la Rep. de Venetia, Duques de Toscana, de Sa- » voya, el Rey Cristianisimo y el de Inglaterra, de donde pasó » a Flandes cuyo gobernador general el Condestable de Cas- » tilla le regaló y honró con grande cortesia, liberalidad y fa- » vores que tambien recibio del Principe de Ligne; de aqui va » á la Corte di Madrid para ofrecer sus servicios á su Majestad » y á la Reyna nuestra Señora como humilde subdito y con- » vertido voluntariamente a la Fe Catolica. — Domine Jesu » Christe gracias ago tibi, quia vocasti me de tenebris Maho- » metanis in admirabile lumen tuum. Steph. Picart pinxit » 1668. »

XI. — Page 98.

Petschewi, f. 266, raconte à cette occasion que pendant son trajet à Négrepont, le beg tira de son sein une montre riche-ment garnie de pierreries. « Cette montre, dit-il, fut fabriquée sous le règne du sultan Mourad par le mouteferrika Roustem-aga pour le grand-gouverneur Ghaznefer qui en fournit les pierreries. Au moment de son exécution, le bourreau s'en empara et la vendit à Tirnakdji Hasan; celui-ci ayant subi le

même sort, le bourreau la vendit une seconde fois au kaïmakam Kasim-Pascha, à la mort duquel mon frère l'acheta du même bourreau, et m'en fit présent. » Sur l'observation de Petschewi que son frère n'aurait pas pu faire un cadeau plus sinistre à son plus cruel ennemi, le begaaisit un marteau ; brisa la montre, la jeta dans la mer et n'en garda que les pierres précieuses.

XII. — Page 105.

« E. K. M. hab ich nun zum oftemalen angelangt und ge-
» beten, weilen der türkische Serdar mit hin und wider-
» schreiben nichts zu thun haben will. — E. M. geruhen doch
» eine Plenipotenz zu der türkischen Friedenstractation mit
» aller ehesten unverloren ainicher Stündt heraus zu schickhen;
» dass ist nun bishero nit geschehen und werden immittels
» E. M. ansehliche Haubtfestungen in Hungarn verloren. »
L'archiduc Mathias à l'empereur Rodolphe sous la date du 22 octobre 1605. « Ich bitte aber E. M. ganz bruederlich gehor-
» samblichen E. M. die geruehen sich über dergleichen wich-
» tige Sachen, so keinen Auffzug gedulden und deren noch
» mehr von E. M. resolution stehen, durüber ich auf mein
» vielfaches anmahnen und Bitten einigen Bescheidt nit erlan-
» gen khan, in khain verlængerung khumen lassen, sondern
» zur Verhuetung E. M. und derselben Kœnigreich und Lan-
» den æusristen Schadens sich hierüber alzeit gütigst resolvi-
» ren. » I. H. Arch.

—

LIVRE XLIII.

I. — Page 137.

L'histoire de Moïse et de Khizr se trouve dans le *Mesnewi* de Mewlana Djelaleddin. Cette légende de Moïse et Khizr est en-

tièrement conforme à celle de Tobie et l'ange gardien, et se rapporte au passage du Koran où Moïse en priant Dieu s'écrie : « Seigneur, révèle-moi la science des choses secrètes. »

II. — Page 143.

Traduction littérale d'une lettre du grand-vizir Mourad-Pascha à l'archiduc Mathias, du dernier silkidé 1015 (29 mars 1607).

Gloire des princes chrétiens, etc. En vous priant d'accepter les saluts qui ornent l'amitié et qui sont dus à votre dignité, vous saurez que nous vous avons annoncé, il y a quelque temps, par une lettre amicale, que le roi de Hongrie et prince de Transylvanie, Etienne Bocskai, investi du souverain pouvoir en vertu du diplôme impérial, suivant lequel il était le maître de choisir son successeur, a remis la couronne, l'étendard et la masse d'armes (tapouz bouzikan) à Valentin Homonai. Celui-ci nous ayant fait connaître les dernières volontés de Bocskai, nous l'avons nommé en vertu du même diplôme roi et prince. Comme le souverain pouvoir revient incontestablement à Homonai, nous avons envoyé un chambellan avec le diplôme impérial, le noble étendard, la massue, des vêtemens d'honneur et des chevaux pour lui remettre à Belgrade ces insignes de la royauté. Mais Homonai ayant appris, avant d'arriver à Belgrade, que les Transylvaniens avaient nommé pour leur prince Sigismond Rakoczy, il retourna dans ses terres sans aller en Transylvanie. Lorsque le chambellan arriva dans ce pays, il lui prit par ruse le diplôme et les autres insignes destinés à Valentin Homonai, acte pour lequel il a été puni. Mon ami, nous vous annonçons par notre lettre amicale que S. M. le très-puissant Padischah refuse son consentement impérial à l'élection de Sigismond Rakoczy, qu'il décline son installation comme roi et prince, parce qu'elle n'a eu lieu que par ruse et qu'il veut qu'on envoie à Valentin Homonai, en vertu du diplôme délivré jadis à Bocskai, le bérat impérial, l'étendard, la masse et

les vêtemens d'honneur. Nous espérons qu'au reçu de cette lettre, vous apaiserez ces troubles excités par quelques-uns de ceux qui ne connaissant aucune borne à leur ambition, ont agi contrairement au traité conclu entre vous et Bocskai et la paix existante entre nous; nous espérons enfin qu'aussitôt que les pauvres sujets de nos deux empires seront tranquilles, on ne sèmera pas de nouveaux germes de troubles et de malheurs. Vous savez, mon ami, qu'il a été stipulé dans le dernier traité que si, pendant qu'il est en vigueur, un des trois souverains, le Sultan, l'empereur ou le prince de Transylvanie, venait à mourir, la paix devait être maintenue par son successeur. Il n'est pas nécessaire de vous expliquer que d'après les préceptes de notre religion, nous sommes obligés d'exécuter fidèlement notre serment. Si vous pensiez devoir exciter, pour une aussi mince affaire, de nouveaux troubles et rompre la paix que nous avons conclue, avec la grâce de Dieu, après tant d'efforts, et qui est scellée du serment d'un grand nombre des plus hauts dignitaires de l'empire, il en sera comme Dieu voudra, car tout ce qu'il veut s'accomplit. Cependant, il convient que le traité conclu entre nous soit exécuté dans toutes ses clauses, qu'on laisse tranquilles les pauvres, les faibles et en général tout sujet des deux empires, afin qu'ils puissent prier pour ceux qui leur procurent ce repos; nous espérons que vous maintiendrez votre serment et que vous ne ferez rien qui soit contraire à la bonne harmonie qui existe entre nous. Vous saurez encore, mon ami, que les ambassadeurs dont l'envoi avait été stipulé dans le dernier traité, auraient dû arriver depuis plus d'un mois avec des présens; mais bien que nous ayons reçu de vous et de vos plénipotentiaires des lettres par lesquelles vous nous annonciez leur départ, leur retard prouve qu'il n'en a pas été ainsi. Cette conduite est contraire à la dignité de hauts fonctionnaires d'un empire; ou y aurait-il eu des empêchemens majeurs? Ayez donc la bonté de hâter, conformément à vos promesses, le départ de cette ambassade, car déjà nous avons reçu plusieurs lettres de notre très-puissant Padischah, par lesquelles il s'in-

forme si cette ambassade est arrivée. Nous lui avons répondu qu'une lettre de l'archiduc Mathias, frère de S. M. l'empereur, nous avait appris qu'elle était en route et qu'elle devait arriver sous peu de jours. Mais comme elle tarde toujours, nous ne savons plus quelle réponse donner. Si elle n'arrive pas, tout ce que nous avons dit pourrait être considéré comme un pur mensonge. Mais notre foi et notre serment nous défendent, ainsi qu'à vous, de rompre la parole jurée dans une affaire aussi importante. Si donc les ambassadeurs doivent venir, qu'ils viennent, car nous voulons dire la vérité à notre Padischah. Vous ne voudrez pas qu'après que notre traité est connu du monde entier, vous soyez déshonoré devant lui en soutenant le contraire. Réfléchissez bien à ce qui peut arriver. N'écoutez pas les paroles de ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et ne refusez pas les conseils des hommes sages et prudens. Les affaires ayant été réglées de la manière la plus utile pour les pays et les pauvres, il ne faut pas s'attirer leur malédiction en excitant de nouveaux troubles. Soyez donc assez bon pour envoyer au plus tôt les ambassadeurs avec les présens, et assurer ainsi le repos et la sécurité des pays. Nous espérons en outre que vous enverrez les ordres les plus sévères sur toutes les frontières, afin que chaque commandant reste tranquille dans sa place et ne fasse rien qui soit contraire à la paix. Quant à vous, notre ami, nous attendons de vous les témoignages d'amitié et les secours qui ne nuisent pas aux pays, et que vous nous fassiez connaître sans retard votre réponse à cette lettre. Du reste, nous souhaitons toute prospérité à celui qui suit la véritable direction. Donné à Belgrade, dans la maison de la Sainte Lutte, dernier silkidé 1015 (29 mars 1607). »

III. — Page 143.

On lit dans la lettre de Rodolphe à Ahmed, datée du 10 avril 1607 : « Quod ut Homonaius dominatum affectaret Re-
» galia dona in signum Vassalagiae dari solita illi obtulerint,

» quod subditos necarint et abduxerint, nova propugnacula » extruxerint, milites in ordinem non redegerint, limitibus » maximum damnum intulerint — quas arces, Strigonium, » Canisam et Agriam, quae tempore pacificationis institutae » contra promissionem a Bassis et Beghis interpositam fraudu- » lenter interceptae fuere, quas si Nobis Serenitas Vestra resti- » tuerit, ac Transylvaniam Nostri juris ut est esse permiserit, » suorumque in Hungaria insolentiam contra pacta conventa » exercitam castigaverit, Legatum cum munere apud Nos pa- » rato mittere parati sumus et Nos ad ea, quae Nostra ex parte » teneamur, praestando.

IV. — Page 144.

Instructio pro Adamo a Herberstein 26 apr. 1608. : « Simi- » liter quoque si supremus Vezirus ab Oratore scrutaretur, » quia rerum agatur Pragae cum Persianis, quid cum illis ibi- » dem sentiatur aut conclusum sit, poterit illi moderate et cum » discretione humanitatis aliqua modeste respondere ad Sere- » nissimam domum austriacam aditum legatis omnibus Regum » ac Principum patere quid autem sit actum se ignorare. — Si » interrogaretur ulterius num Ser. Archidux Mathias sit jam » constitutus futurus Rex Hungariae, poterit respondere sic » constitutum esse, ut Regnum Hungariae cum reliquii omni- » bus vicinis provinciis arcta amicitia ac confoederatione sint » conjuncta, ac foederis nexu ligata et constricta, ut omnes ru- » mores et quivis tumultus atque turbationes sint sedatae peni- » tusque sublatae.

V. — Page 145.

Illesbazy apporta également un mémoire à la Porte, dans lequel il réclamait, au nom des Etats de Hongrie, Gran, Kanischa et Erlau ; on y remarque ce passage : « Conquerendum » etiam, quod Turcae Strigonium contra istas pacis conditiones » Botskaio concessas ceperint, quod non effecissent, nisi Hun-

» gari arma capientes foedus ad finem perduxissent. Quam ete-
» nim utilitatem gens hungarica experietur? Illam sane quod
» nostra universa bona praeter propriam illorum conclusionem
» a nobis se movere et in suam potestatem redigere conentur,
» quod certo nunquam de iis promeruimus, neque hoc osten-
» dunt litterae Imperatoris Turcarum. »

VI. — Page 147.

Naïma, p. 251, et Collection des pièces d'État par le reïs-efendi Sari-Abdoullah, no 141. La ratification de ce traité porte la date du 21 rebioul-ewwel 1016 (16 juillet 1607).

Traduction textuelle du traité de paix avec la Pologne en 1016 (1607).

« Moi, sultan Ahmedkhan, fils du sultan Mohammed-Khan, qui suis toujours victorieux par la faveur et la volonté éternelles de Dieu le Tout-Puissant, par les heureux miracles du Sultan, du Prophète, but de la création du monde, duquel il est dit : *Si ce n'était à cause de toi, les cieux n'auraient pas été créés!* par le dernier anneau de la chaîne des prophètes et des envoyés de Dieu, chef de la troupe des purs en Dieu, Mohammed (que Dieu le comble de ses grâces!) et par l'assistance de tous les grands saints et des esprits célestes. — Moi, le sultan des sultans dans l'est et dans l'ouest, maître de l'Arabie et de la Perse, distributeur des trônes des Khosroës de la terre, l'ombre de Dieu dont la bonté soutient le monde, serviteur des deux saintes villes qui servent de refuge à toutes les créatures, le second Alexandre à deux cornes; moi, le padischah, sultan et khakan de la Mecque la vénérée, de Médine la brillante et de Jérusalem, de la Mer-Blanche et de la Mer-Noire, du royaume d'Egypte, auquel aucun autre ne peut être comparé; de l'Yémen, d'Aden et de Safa; de Bagdad, la maison du salut; de Bassra et de Lahsa; des îles de l'Archipel, de l'Azerbeïdjan, des steppes du Kiptschak et de la Ta-

tarie, de Haleb, de Tripoli et de Damas en Syrie, de Wan, Erzeroum, Tschildir et le Schirwan, d'Anatolie et de Karamanie, d'Iflak (la Valachie) et de Boghdan (la Moldavie), des pays des Turcs et Dilems, de la noble capitale d'Istamboul la bien gardée, qui fait l'envie des rois; de Belgrade, la maison de la sainte lutte; d'Alger, la maison du combat, de Tripoli et de Tunis, en Afrique; de Chypre et de Rhodes, de toute la Roumilie, de Temeswar, de la Bosnie, d'Ofen, d'Erlau, Szigeth, Kaffa et Trabezoun, et d'une multitude d'autres pays et forteresses invincibles; moi, enfin sultan Ahmedkhan, fils du sultan Mohammedkhan, fils du sultan Mouradkhan, fils du sultan Selimkhan, fils du sultan Souleïmankhan! — Comme de tout temps les rois de Pologne ont sincèrement cherché un refuge près de ma Sublime-Porte qui, asile des sultans, rivalise avec le ciel, et qu'ils ont montré leur attachement et leur amitié envers nos augustes ancêtres, et que cette fois encore le roi et grand-duc de Pologne et de Lithuanie, de Russie et de Prusse, de Masovie et de Samogitie, maître de Kulm et d'Elbingen, gloire des princes chrétiens, chef des grands du peuple du Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, qui réunit en lui l'autorité et la magnificence, qui possède les preuves de la gloire et de la puissance, Sigismond (que sa fin soit heureuse!) a envoyé à notre heureuse Porte le modèle des nobles chrétiens N. N. en qualité d'ambassadeur, pour nous témoigner son amitié sincère, son amour et son attachement, et nous demander par une lettre remise entre nos mains par le susdit ambassadeur, paix et amitié, je l'ai accordé comme suit : 1°. Ainsi qu'il a déjà été stipulé par le traité donné par mon père, Notre Majesté, ainsi que Son Excellence le khan de Crimée, mes vizirs, mes beglerbegs, mes autres begs ni mes armées victorieuses ne causeront le moindre dommage aux États, aux provinces, aux châteaux, aux villes et aux villages en possession du roi. 2°. En retour, le susdit roi s'engage pour ses begs, les brigands, les cosaques, ceux qui leur appartiennent et autres personnes, à ne causer aucun dommage à mes empires, mes provinces, châ-

teaux, villes, bourgs et villages sous ma dépendance. Il sera l'ami de mes amis, l'ennemi de mes ennemis, et si l'une ou l'autre partie envoie des agens ou des ambassadeurs, leurs personnes et leurs biens doivent être inviolables. 3°. Le roi s'engage à rechercher les prisonniers faits dans la dernière guerre et à les renvoyer en toute sûreté; il en sera de même des prisonniers faits pendant les derniers troubles, en Pologne, si toutefois ils n'ont pas embrassé l'Islamisme; s'ils sont encore infidèles, et lorsqu'il sera prouvé qu'ils appartiennent au roi, ils seront remis entre les mains de ses gens. 4°. Les négocians des deux parties pourront à l'avenir voyager en toute liberté et sécurité par terre et par mer, et il est défendu de les inquiéter ni dans leur personne, ni dans leurs biens, lorsque, d'après l'usage et la loi, ils se seront acquittés de taxes fixées pour les marchandises achetées ou vendues. 5°. Si un négociant polonais meurt dans mes Etats bien gardés, son héritage ne doit pas être confisqué, mais remis aux chefs de leurs caravanes, pour les livrer à ses héritiers; et si l'un de mes négocians meurt en Pologne, le roi agira de même. 6°. Si, après la signature de ce traité, quelqu'un d'ici causait du dommage aux pays du roi, il serait saisi, puni, et envoyé, sans qu'aucun prétexte pût le couvrir, à l'endroit où il aurait commis du dommage; le roi fera de même. 7°. Si quelqu'un de mes Etats bien gardés se rend en Pologne chargé de dettes, il doit être livré à la justice partout où on le trouvera, et après preuve faite, forcé à s'acquitter envers son créancier. Personne ne doit être inquiété ou arrêté pour les dettes d'autrui, à moins qu'il ne se soit constitué caution; il est défendu d'arrêter des innocens. 8°. Comme il est impossible de réunir des commissaires à l'effet d'évaluer et de payer les dommages causés du temps de mes augustes ancêtres, par une des parties à l'autre, toute réclamation à ce sujet, antérieure à la signature de ce traité, doit cesser. 9°. Aussi long-temps que le roi paiera à S. Exc. le khan des Tatares le tribut d'usage, et qu'il ne fera rien qui soit contraire à la paix, le khan et ses armées ne causeront aucun dommage aux pays et

aux sujets du roi; au contraire, on respectera leurs droits. 10°. Si en cas de guerre le khan des Tatares reçoit ordre de se porter quelque part, il ne prendra pas son chemin à travers la Pologne, mais d'autres routes et sans molester les habitans du pays. Si le roi est attaqué par un des ennemis et qu'il demande par lettre ou par une ambassade les secours du khan, ces secours, lorsqu'ils auront été commandés par nous, lui seront fournis suivant les besoins du moment; les habitans et le prince de Moldavie seront tenus de respecter son territoire et ses sujets. Les dommages causés doivent être réparés dès qu'ils seront prouvés; il en sera de même pour les dommages causés aux Tatares et aux Moldaves par le roi et ses sujets, et les auteurs seront punis. 11°. Les négocians moldaves, lorsqu'ils auront payé leurs droits de passage, ne doivent être arrêtés ou molestés par personne. 12°. Les Moldaves qui se réfugient en Pologne pour y exciter des troubles doivent être livrés et punis. 13°. Les agens du roi qui recherchent des prisonniers polonais dans mes Etats doivent les racheter pour le même prix pour lequel leur maître actuel les a achetés; un prix plus élevé est défendu; ceux qui sont devenus musulmans ne peuvent pas être réclamés, mais on ne doit pas mettre obstacle au départ des prisonniers restés infidèles. Les prisonniers musulmans retenus dans les Etats du roi doivent également être rendus à la liberté, et reconduits à la frontière par des gens capables, comme on le fera pour les prisonniers du roi. 14°. Si quelqu'un des nôtres a des réclamations à faire à une personne appartenant au roi, les gouverneurs doivent l'aider dans ses poursuites; les gouverneurs doivent également mettre le plus grand zèle dans la recherche des voleurs et autres malfaiteurs, les punir sur-le-champ et rendre sans retard les objets volés à leur propriétaire. 15°. Dans les différends entre commerçans relatifs à la vente ou à l'achat de marchandises, aucune plainte ne doit être écoutée avant que la justice en ait dressé procès-verbal, et dans tous les procès, soit pour prêt, soit pour caution, les juges ne doivent prononcer qu'en consultant le pro-

cès-verbal et les pièces judiciaires; s'il n'en existe pas, il est défendu de faire venir des témoins par la force ou d'admettre de faux témoins; le roi, avant que le gouverneur de la province ait pris connaissance de ces procès, ne doit pas les écouter. 16°. Les sandjaks de Silistra et d'Akkerman, les inspecteurs des ports et les directeurs des douanes ne doivent permettre à personne de se rendre en Pologne; ne sont exceptés que les serviteurs de ma Sublime-Porte et les négocians. 17°. Les bergers qui se rendent de mes Etats en Pologne doivent dénoncer aux commandans des frontières le nombre de leur bétail, ne point le cacher et payer leur droit de pâturage; si ensuite ils perdent un mouton, ils auront à le réclamer du commandant. 18°. Il est défendu aux courriers de s'emparer des chevaux des voyageurs; la même défense s'étend, en cas de guerre avec un Etat voisin, sur les chevaux des janissaires. 19°. Les voïévodes de la Moldavie et de la Valachie doivent maintenir l'ancienne bonne amitié avec le roi et n'outrepasser en aucune façon ces conditions; ils ne pourront rien exiger des négocians des deux parties, si ce n'est leur droit de douane et les autres redevances d'usage. 20°. Si celui qui se rend en Moldavie ou dans mes autres Etats pour y faire le commerce, est violé dans un endroit mal famé, les autorités rechercheront et puniront les auteurs de ces violations. Les négocians qui entreront dans mes Etats avec des intentions loyales ne seront en aucune manière inquiétés, et lorsque, conformément au Kanoun, ils auront acquitté les droits de douane, ils n'auront à payer à Constantinople ou à Andrinople ni un droit de retraite (*reft*) ni un droit de boucherie (*kassabiyé*). 21°. Il ne leur sera demandé aucune taxe sur les écus qu'ils apporteront avec eux; mais comme les écus de lion venant de Pologne n'ont pas tout leur poids et causent par conséquent un grand dommage à la monnaie impériale, nous avons défendu pour tous nos Etats la mise en circulation des écus de lion; dans l'avenir, on ne pourra donc plus introduire dans l'empire que des écus ayant tout leur poids. 22°. Nul commerçant ne peut être saisi

pour la faute d'un autre, à moins qu'il ne se soit constitué caution. 23°. Les tschaouschs et les sipahis ne doivent pas s'emparer dans leurs voyages des chevaux des sujets, et si les négocians du roi veulent racheter leurs compatriotes retenus en captivité dans mes Etats, les juges ne doivent pas s'y opposer; mais le roi ne doit pas réclamer une seconde fois ceux qui ont déjà été mis en liberté. 24°. Les pays qui reconnaissent la souveraineté du roi, comme ceux qu'il pourra conquérir par la suite sur les infidèles, resteront dans sa possession sans préjudice de notre côté. Les conditions ci-dessus expliquées seront fidèlement remplies et observées par Ma Majesté. 1°. En outre, les négocians venant dans mes Etats pour affaires de commerce, seront libres de vendre, sans aucun obstacle, leurs marchandises à Brousa, Andrinople et partout où ils voudront. Les différends des négocians entre eux et les meurtres doivent être vidés et instruits par le chef de leurs caravanes. 2°. Le paiement des dettes contractées par des Polonais ne peut être demandé que sur des billets de reconnaissance signés par eux. 3°. Récemment il a été demandé à plusieurs négocians polonais, après qu'ils eurent déjà payé le droit de douane à Constantinople, un nouveau droit dans d'autres lieux; à l'avenir, il est défendu de leur demander une seconde fois ces droits, si toutefois ils s'en sont déjà acquittés à Constantinople. 4°. Les sandjaks, les begs et les autres commandans doivent veiller à ce que les Tatares qui voudraient faire subir des vexations aux négocians étrangers commerçant dans mes Etats, ne puissent le faire; si quelque chose leur est volé, ils doivent s'employer à le faire restituer, et veiller à la stricte exécution des conventions stipulées. Je donne mon consentement impérial à toutes les clauses du présent traité, et j'ordonne qu'aussi long-temps que le roi et ses begs ne feront rien qui soit contraire à ce traité, et qu'ils rempliront fidèlement ces conditions de notre amitié, mes begs les remplissent avec la même fidélité; je veux que ce traité ne soit en aucune façon violé, que pendant mon heureux règne, la paix soit constante, comme notre amitié est sincère et inviolable. Ce noble

traité a été donné en l'an 1016 après la retraite de notre grand Prophète (que Dieu le comble de sa grâce !) le 21 rebioul-ewwel (16 juillet 1607), dans le noble siége de la domination, la ville bien gardée de Constantinople. »

VII. — Page 149.

Intrata a Constantinopoli d'un colonello Francese venuto d'Ongheria con 200 ben pagati accarezati, allegiati. Marzo 1616. *Sum. del. rel. ven.* Flassan, t. II, p. 172, donne le texte de la capitulation renouvelée par Brèves, prédécesseur de Solignac. Le Sicilien Sapienza, d'accord avec l'historien Selaniki, dit sur de Brèves : « Monsieur de Breves, que estuvo » quince años (Flassan dit 22) por Embaxador de Francia in » Constantinopla, sabiendo bien la lingua Turca, compuso mu- » chos libros en ella, y cuando se volvio a Francia levo con- » sigo algunos Turcos de los dichos maestros con cuya ayuda » imprimio en Caracteres turquescos quince cuerpos diversos » y los envio á Constantinopla al Embaxador, que habia que- » dado en su lugar para que se vendiesen á los Turcos, que » esperava aver deser grata quella novedad. *Nuevo Tratado* » f. 27. »

VIII. — Page 149.

La lettre du sultan Mourad au khan des Ouzbegs se trouve dans l'*Inscha* de Sari-Abdoullah, n° LVII. Il y est fait mention de deux prédécesseurs d'Abdoullaki, Abdoullahkhan et son fils Abdoulmoumin ; on y remarque encore (n° LIV) la lettre de Mohammed-Khan à Abdoullah, souverain de Boukhara. L'ouvrage de Mounschi-Yousouf, traduit par Senkovsky, ne parle plus d'Abdoulbaki, la liste des souverains aux begs cessant avec Abdoulmoumin. L'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed, n° CLI, contient la traduction en langue turque de la lettre persane d'Imam-Koulikhan au Sultan ; dans cette lettre, Imam-Koulikhan instruit Ahmed de la défaite et de la mort de son père

dans la bataille contre les Persans et du commencement de son règne sur tous les Ouzbegs au-delà de l'Oxus jusqu'aux frontières de Descht-Kiptschak. N° CLII se trouve la lettre du reïs-efendi Houkmie, datée de 1026 (1617) à Behadir Mohammed-Khan, Imam-Kouli, intitulée Prince du Touran, en réponse à la lettre apportée par l'ambassadeur Hadji-Omer; dans sa réponse, Behadir-Khan informe le Sultan que le précédent souverain du Touran, Abdoullah-Khan, avait conquis tout le Khorassan, y compris Bestam et Damaghan; qu'après la mort de celui-ci le gouvernement lui était tombé en partage; enfin le prince ouzbeg instruit le Sultan de la réception de sa lettre par les mains d'Hadji-Omer, porteur de cette réponse. Cette même lettre parle ensuite de la campagne de Perse sous les ordres du grand-vizir Khalil-Pascha, des incursions de Djanibek-Ghiraï, et se termine par des encouragemens à la guerre contre l'ennemi commun. Le n° CLIII du même *Inscha* contient une lettre du grand-vizir Ferhad-Pascha datée du mois de moharrem 999 (novembre 1590) en réponse à celle du padischah de la Transoxane, souverain des Ouzbegs, Abdoullah-Khan, successeur d'Iskender, dans laquelle ce prince annonçait à la Porte son expédition contre Taschkend et le Turkistan. Ali-Mohammedkhan, fils d'Imam-Koulikhan, qui, après avoir été pendant huit ans prisonnier des Persans, était venu à Constantinople, emporta avec lui en l'année 1036 (1626) une lettre du Sultan pour son père. Naïma I, p, 441. La richesse de ces sources sur la véritable succession des princes ouzbegs et leur histoire démontre suffisamment le peu de confiance que mérite le manuscrit traduit par Senkowsky.

IX. — Page 167.

Hadji-Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 46, et *Tables chronol.*, p. 226. Le diplôme de Hafiz comme kapitan-pascha se trouve dans la *Collection de pièces d'État*, par Sari-Abdoullah, n° 133. Hafiz, au retour de sa malheureuse campagne, demanda

à son ami Ghanizadé, juge de Constantinople, et réputé ivrogne, jusqu'où il était avancé dans son exégèse du Koran. Celui-ci répondit malignement : Jusqu'au vers : *Saheré el fesad fil berr wel bahr*, c'est-à-dire, *des malheurs sont arrivés par terre et par mer.* Hafiz, en homme d'esprit, lui repliqua : Je croyais que vous étiez au vers : *Innema el khamr wel meïser*, c'est-à-dire, *car en effet, le vin et le jeu des dés, etc.*

X. — Page 184.

D'après Naïma, le Sultan passa par Tschekmedjé, Floria, Siliwri, Karischdüran, Burgas (Πυργος), Babaeskisi, Hafsa, Andrinople, Tschoelmek Kœyi et Kourdkiasi dans le voisinage d'Andrinople. D'Andrinople à Gallipoli : Mohammed-Pascha Tschaïri, Deghirmenlik, Djizr Erkené, Karabinar, Altountasch, Malghara, Kayaghanlü, Koghritagh, Rodosdjik (Rodosto), Ourschou, Boulaïr, Kilidolbahr; de Gallipoli à Constantinople : Kawak, Belkankœi, Aynedjik, Rodosdjik, Gœbridji Tschaïri, Oumourtschi, Siliwri.

XI. — Page 196.

La lettre la plus curieuse sur les affaires de Transylvanie à cette époque, est celle du grand-vizir Nassouh-Pascha à l'empereur Mathias, datée du 1er ramazan 1021 (26 octobre 1612). La voici :

« Modèle des princes chrétiens, élu de la secte nazaréenne, régulateur des affaires du peuple de Jésus, conciliateur des affaires de l'Eglise, soutien de ceux qui possèdent la ceinture et la cloche, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, notre ami sincère et vénéré, empereur Mathias (que sa fin soit heureuse!) Après avoir reçu le choix des nouvelles qui toutes ont pour base votre sincère obéissance envers les Musulmans, et écouté les paroles qui prouvent votre amour pour les vrais croyans, nous vous informons amicalement de ce qui suit : Vo-

tre ambassadeur André Negroni, homme distingué par sa prudence, ses sages conseils et sa prévoyance, étant arrivé à la Sublime-Porte de notre très-heureux, très-puissant et glorieux Padischah, ombre de Dieu sur la terre, refuge du monde, asile des plus grands sultans de la terre et des plus puissans kakhans de l'époque, à la porte duquel tous les empereurs accourent et où les Khosroës resserrent l'espace, il a remis votre sincère lettre, marquée du sceau de l'amitié et de la franchise au pied du trône de notre heureux Padischah, auquel le monde est sujet comme esclave (que le roi des rois qui donne la victoire la lui accorde!) Les affaires contenues dans cette lettre ont été soumises à l'empereur, dont la noble connaissance embrasse le monde, et déposées dans son intérieur, brillant comme le soleil. Moi aussi, votre ami franc et sincère, plusieurs fois j'ai eu des entrevues avec votre ambassadeur Negroni, et pris connaissance de votre véridique lettre. Vous vous êtes montré satisfait du contenu de la lettre parfumée avec du musc, que vous a envoyée naguère la Sublime-Porte; et vous vous êtes convaincu du désir qu'a S. M. le Padischah du quart du globe, de consentir au maintien de la paix et de la bonne harmonie, si avantageuses pour tous. En déplorant les maux dont la guerre a frappé les sujets de nos empires, vous manifestez votre douleur des dévastations qui ont été la suite de nos longues dissensions, et vous déclarez que les biens que répand la paix étant infinis, tous vos efforts auront pour but de préserver les sujets de votre empire du retour de ces calamités. En effet, la sûreté et le bonheur des peuples confiés aux souverains par le Tout-Puissant, reposent surtout sur la bonne tutelle et la justice des deux empereurs, et c'est une loi pour le glorieux Padischah, le refuge du monde, d'assurer, ainsi que ses augustes ancêtres lui en ont laissé de nobles exemples, le bonheur de ses sujets en le basant sur d'équitables traités de paix. Comme, mu par de tels sentimens, l'accomplissement de ce traité est le but le plus élevé de sa bienheureuse vie, S. M. a confirmé et ratifié cette alliance

telle qu'elle a été conclue. Tant que la ceinture qui entoure le milieu de l'un des traités sera garnie de votre côté par les joyaux de la fidélité à cette union, S. M. le plus puissant des padischahs, l'ombre de Dieu sur la terre, mettra aux clauses du traité le chiffre de sa pleine exécution, et de jour en jour les nœuds d'union et de sincérité qui nous lient se resserreront et se maintiendront. Vous nous avez informé que quelques-uns des commandans sur les frontières, d'accord avec les heiduques de Bathory, désolent par le meurtre et le pillage, tout ce pays qu'ils ravagent par le fer et le feu, tantôt assiégeant Kalœ, tantôt exerçant leurs exactions et leurs cruautés de mille autres manières, et qu'en général ils agissent contrairement aux conventions impériales. Nous avons appris que l'an dernier, conduites par votre vizir transylvanien Thurczo, quelques troupes ont ravagé la principauté et égorgé le commandant. Lorsque Bathory sut que vous vous disposiez à y nommer un nouveau chef, il porta ses plaintes à S. E. le très-honoré vizir Hasan-Pascha, gouverneur d'Ofen, en lui demandant des secours; celui-ci dut le couvrir de sa protection par la raison que la Transylvanie est un pays conquis par le sabre victorieux du grand-aïeul du plus heureux padischah, le refuge du monde; mais, le ciel nous soit en aide, il n'est pas vrai que S. M., ni en son nom aucun de ses généraux, ait donné l'ordre de former le siége de Kalœ; il est à croire que l'arrogance de Bathory l'aura seule porté à cet acte d'hostilité contre vos possessions; mais un avis sévère, émané de nous, lui a appris qu'il eût à respecter à l'avenir le territoire et les sujets placés sous le sceptre de l'heureux empereur notre ami. Désormais son pied ne touchera plus à vos terres, et ses heiduques ne franchiront plus vos frontières; ainsi que votre noble esprit chasse toute inquiétude à cet égard. C'est pour nous un devoir d'effacer des listes du monde les noms infâmes de ceux qui violent les traités et soufflent les flammes de la guerre. En conséquence, des ordres énergiques ont été expédiés au susdit vizir Hasan-Pascha afin qu'il ait à respecter mieux que

par le passé les lois d'un bon voisinage, et pour lui enjoindre de punir tous ceux qui les transgresseraient. Le même ordre a été donné aux beglerbegs de la frontière, aux sandjaks, aux agas des troupes, aux commandans des châteaux et des palanques. Jusqu'à ce jour, nul de tous ces chefs n'a commis d'acte contraire à la paix, et nous espérons qu'il en sera de même à l'avenir. Si cependant quelqu'un d'eux violait les ordres reçus par lui, il serait puni sans ménagement et sans pitié, quel que fût son rang, afin de servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Dans votre lettre précitée, vous nous dites avoir toute confiance en la personne de votre sage ambassadeur André Negroni, en nous conviant à croire à ses paroles. Interpellé par nous sur les communications verbales qu'il avait mission de nous faire, il a exhibé ensuite de la capitulation signée jadis par le Padischah, un autre traité signé à Vienne avec Bocskai, mort depuis peu, en nous signalant la partie relative à la Transylvanie; il a déclaré que les termes du passage indiqué s'appliquaient à cette principauté; qu'en conséquence il persistait à la réclamer. Mais Bocskai n'était pas investi de nos pouvoirs et n'avait pas reçu mission de céder ce pays. La Transylvanie a été conquise par le sabre du très-glorieux Padischah, qui à ce titre entend la protéger. Bocskai ne pouvait en aucune manière être autorisé à abandonner insolemment à l'Allemagne le pays héréditaire de la Transylvanie; car nos lois prohibent absolument une pareille cession. La Transylvanie n'était pas une propriété dont Bocskai pût disposer : il n'était, comme d'autres, qu'un gouverneur de nos provinces; il ne fallait donc pas donner créance aux paroles de Bocskai; tout le monde sait que de pareils engagemens ne peuvent avoir d'autre effet que de semer le trouble et la division [1]. Dans l'article du traité de paix relatif à la Transylvanie, un de nos pays bien gardés, et qui a été conclu autrefois avec

[1] Ici l'écrivain nie l'existence du traité de Vienne, conclu par un ambassadeur turc muni de pleins-pouvoirs et solennellement juré par Negroni.

l'assentiment du scheïkh de l'Islamisme, du moufti et des vizirs, et présenté à l'étrier de S. M. l'heureux Padischah, on ne trouve rien qui puisse troubler la paix ou qui soit contraire à notre foi, à la loi et à l'empire. Ni S. M. le glorieux Padischah, ni le moufti, scheïkh de l'Islamisme, ni les grands-vizirs n'ont connaissance du traité postérieurement conclu par Ali-Pascha et Ahmed-Kiaya ; ce dernier seul en était instruit. La Transylvanie ne saurait donc être l'objet de conférences qui pourraient amener quelque résultat. Mon très-estimé ami, il convient à votre dignité souveraine de ne plus nous adresser d'aussi vaines paroles, de ne plus prononcer le nom de la Transylvanie, de laisser vaquer à leurs affaires les sujets des deux empires, afin que pendant notre heureux règne les pauvres et autres serviteurs du maître de l'univers puissent prier en toute tranquillité pour la durée de notre empire ; nous espérons donc que de votre côté la paix sera fidèlement maintenue et affermie de manière à ce que jusqu'au jour dernier on ne puisse même pas vous soupçonner d'avoir voulu la violer. Vous demandez encore dans votre susdite lettre que nous pardonnions les fautes et que nous rétablissions dans sa principauté le voïévode de Valachie, Scherban. Tout le monde sait que le susdit Scherban a été élevé dans nos pays, et qu'ayant été l'esclave et le voïévode de notre heureux Padischah, S. M. l'empereur notre fortuné ami ne peut en aucune manière s'immiscer dans ces affaires ; mais en considération de l'amitié qui nous lie et eu égard aux démarches que Scherban a faites près de votre Porte, sa faute lui a été pardonnée, et S. M. le Padischah lui a accordé la permission de se rendre à la Sublime-Porte. En conséquence, vous pouvez l'engager à partir pour Constantinople. Mais ce sont là des affaires de peu d'importance. Nous espérons de S. M. l'empereur, notre ami, qu'elle ne tiendra pas une conduite opposée à nos prévisions, et que conformément aux conventions faites lors des négociations pour la paix, elle enverra à S. M. le Padischah un ambassadeur distingué porteur de présens convenables. Vous recevrez ensuite de plus amples

détails par les lettres de cet ambassadeur. Ne doutez point que tous nos efforts n'aient pour but de maintenir la tranquillité et d'affermir la paix. Puis-je vous dire encore quelque chose que vous ne sachiez déjà? Que Dieu vous maintienne continuellement sur le siége de votre domination! — Fait dans les premiers jours du mois de ramazan 1021 (26 octobre 1612). On lit au milieu du sceau de Nassouh-Pascha ces mots : *Radjï Loutfi ilahi Nassouh-Pascha*, c'est-à-dire : Nassouh-Pascha qui implore la grâce divine ; et en exergue ces vers persans :

Eï bari khouda behakki hesti, Schesch tschiz mera meded firisti
Ilm ou amel ou firakhdesti, Imam ou aman ou tendürüsti,

c'est-à-dire :

O seigneur Dieu! par votre essence, six choses, accordez-les moi,
La science, l'action, l'aisance, la santé, la sûreté, la foi.

XII. — Page 201.

On lit dans la lettre de l'empereur, datée de Linz, du 27 mai 1614 : « Nos ad Sertem. Vam. per supradictum Nigronium deferri deque iis istic tractare voluimus, sed quando quidem » in hodiernum usque diem ille in Sertis. Vae. ditione, quominus ad nos de omnibus ut istic acta ac tractata referre possit, tenetur et impeditur, nec satis compertum habemus, » quo haec ardua negocia in cardine vertantur, difficile Nobis » ad omnia litterarum Sertis. Vae. capita in praesenti quemadmodum requiratur respondere, ubi autem ad Nos una cum » Nostro Sertis. Vae. Orator devenerit plenius responsuri sumus. — De Transylvania vicinisque castris ac arcibus, quas » Sertas. Va. litteris usque adeo suis urget, ubi Commissarii » nostri et Andreas Negronius una cum Sertis. Vae. Oratore » redierint, ulteriori responso mentem Nostram aperturi sumus. »

XIII. — Page 215.

Grimstone, en parlant de cette destitution, commet une grave erreur en disant : « He was born in Constantinople and » the first natural Turk, that was ever Vezir since Constanti- » nople was won. » Mais Mohammed-Pascha le Karamanien, Daoud-Pascha, Mesih-Pascha, Ishak-Pascha, Ibrahim-Tschendereli, les eunuques Ali et Sinan-Pascha, Piri-Pascha, Ouzdemir-Pascha, Lala Mohammed-Pascha, Khadim-Hasan et Mohammed-Djerrah étaient Turcs de naissance, et non pas des renégats. Ainsi donc douze seulement des quarante-huit grands-vizirs qui se sont succédé depuis la conquête de Constantinople étaient Turcs; tous les autres étaient renégats, ou nés de parens chrétiens, tels qu'Albanais, Croates, Hongrois, Esclavons, Dalmates, Bosniens et Grecs.

XIV. — Page 222.

Voici ces quatorze articles : 1° garantie de la restitution des dommages causés par les corsaires; 2° l'exclusion des corsaires dans les ports de Coron, Modon, Sta-Maura et Prevesa; 3° restitution des esclaves faits pendant la paix; 4° l'établissement du baile comme juge des différends entre les sujets vénitiens; 5° affranchissement des navires vénitiens de l'impôt appelé *Kassablik*; 6° défense aux sujets du Sultan d'exiger des capitaines des présens en draps, en sucres, etc.; 7° extradition des transfuges; 8° sûreté pour les passagers à bord des bâtimens de la république; 9° défense aux sujets du Sultan de spolier les navires vénitiens sous prétexte de présens; 10° « che delle botti di Moscati che vengono del Isola di Candia » sia tolto il dazio secondo l'antico canone; » 11° liberté civile pour les interprètes; 12° les Vénitiens ne peuvent être obligés à restituer les dommages causés à l'empire par les Uscoques, sujets de l'empereur; 13° liberté de pélerinage à Jérusalem, et permission de réparer l'église du Saint-Tombeau; 14° révi-

sion des sentences prononcées par les consuls de la république en Egypte et en Syrie. Les consuls et les interprètes ne peuvent être responsables des dettes d'autrui. (Ce supplément au traité porte la date du 1er moharrem 1024 (31 janvier 1615). Nani, dans son rapport du 19 septembre 1615, dit sur le gouvernement turc : « Questo è un governo violente, et quello che » a noi pare ingiusto loro non lo stimano per tale non conos- » cendolo; che per nomè essendo non meno nudriti ed alle- » vati in esso che nella tirannide, e quello che noi chiamiamo » crudeltà intendono loro che in ragion di stato, e molte volte » li commandamenti sono diretti à persone dependenti dalli » primi Veziri col favore dei quali ardiscono di far ogni cosa, » oltre che Turchi hanno concetto di non esser tenuti à ser- » var la fede ove il suo danno e manifesto, e però non è cosa » molto difficile che per ragion publica o privata per l'una e » per l'altra insieme diano alli commandamenti che si otten- » gono questa interpretazione; » et dans le *Rapport* de septembre : « Che Turchi sono li più obedienti, e li più disobe- » dienti sudditi che siano; che il primo termine si verifica » quando li commandamenti regii sono diretti à Musulmani » sudditi del G. Sgr., ed il secondo appar chiaro quando li » medesimi commandamenti non sono inviati a ministri Tur- » cheschi a favor dei Christiani, poichè sapendo che non sono » concessi con intenzione che siano eseguiti ne fanno pro- » crastinar, e che il Caimacam li concede con animo del tutto » diverso col quale sono ricercati. »

XV. — Page 224.

Le cardinal Clesel, en parlant du traité de Vienne, dit dans son rapport à l'empereur qu'il avait été impossible de prendre pour base des nouvelles négociations les articles du traité de Sitvatorok, d'abord parce qu'ils étaient interprétés différemment; ensuite, parce qu'ils étaient revenus de Constantinople entièrement faussés; qu'en outre les Ottomans n'avaient pas

signé le document hongrois et allemand du traité de Sitvatorok ; qu'en conséquence on s'était tenu à l'original turc, et qu'il fallait concéder les soixante-dix villages réclamés par la Porte, si l'on ne pouvait pas les défendre. Il ajoute que l'évêque ne devait pas se laisser troubler par les cris que cette concession ferait pousser à la diète de Hongrie, car, dit-il, il n'y a pas d'œuvre aussi bonne qui n'excite les cris de la diète, et qu'avec quelque raison elle n'accepte cependant à la fin.

—

LIVRE XLIV.

I. — Page 241.

Ce kattischérif, fort curieux parce qu'il présente la succession de Moustafa comme contraire à la loi, se trouve dans l'histoire de Khalil-Pascha (f. 185); en voici la traduction. « Salut à vous, mon grand-vizir Khalil-Pascha ! Salut à mes vizirs, beglerbegs, begs, agas, et en particulier à ceux de la garde à cheval de ma Sublime-Porte, et à ceux des janissaires, aux possesseurs des siamets et des timars, et à tous mes guerriers recevant une solde depuis mille aspres jusqu'à un aspre ! Vous saurez par le présent : Depuis la fondation de la dynastie ottomane, la succession au trône a toujours été transmise de père en fils. Après la mort de mon père S. Ahmed, le trône devait donc me tomber en partage conformément à l'ancien kanoun; cependant il a été donné à mon oncle Moustafa, en considération de ce qu'il était plus âgé que moi de quelques années; mais aujourd'hui, le 1er rebioul-ewwel 1027 (26 février 1618), j'en ai pris possession avec la grâce de Dieu et avec le consentement des vizirs, colonnes de l'empire, des principaux du pays et du peuple, du scheïkh de l'Islamisme, des mollas et des oulémas et de tous les autres hommes grands et petits, riches et pauvres, S. Moustafa s'étant

de sa libre volonté démis des affaires du gouvernement et retiré dans la solitude. Mon but le plus noble est de garantir le repos de mes sujets et de prendre pitié des pauvres et des faibles. Vous, mes esclaves victorieux destinés à faire la sainte guerre contre les maudites *têtes rouges* (Persans), vous devez vous efforcer de nous venger sur l'ennemi, cette année mieux encore que dans l'année passée, le battre avec votre valeur accoutumée, et sauver l'honneur de l'empire; vous vous affranchirez ainsi des fatigues ultérieures de la guerre. Il convient à tous, grands et petits, pauvres et riches, d'obéir à leurs chefs, et de mériter par leur obéissance mes bons souhaits et le bonheur dans ce monde et dans l'éternité. Vous devez agir dans le plus parfait accord avec les généraux commandans, tout oser et ne point vous relâcher dans votre zèle. Ma confiance repose non pas dans le nombre de mes armées, de mes trésors et des munitions, mais dans la grâce de Dieu qui, j'espère, me donnera la victoire. Je vous ai recommandé vous, mon grand-vizir et tous mes esclaves victorieux, au Dieu le tout-puissant qui réalise les espérances. Je vous envoie par le seghban-baschi, pour être distribuées comme présent à l'armée, cinquante-huit bourses de ducats, et je donne mon consentement impérial à tous les articles et instructions secrètes approuvés par mon oncle. Vous aurez à les exécuter et à être vigilant. Que Dieu facilite vos opérations! » — Dans une seconde lettre (f. 180), le Sultan encourage de nouveau l'armée à la guerre de Perse.

II. — Page 262.

« Credentiales litteræ nomine statuum Bohemiæ. — Domino » Joanni a Kölln Regiæ Majestatis Consiliario eximium virum » Samuelem Gschinium a Bezdiczy Adjunctum volumus. Pra- » gæ 19. Mai 1620. Die Stande schreiben an den Grosswesir : » Universo orbi et celsissimæ Sublimitati Vestræ abunde con- » stare putamus, in quas ærumnas perdita quorundam perfi- » dorum patriæ civium, qui clavum reipublicæ tenebant, li-

» bido florentissimum hoc regnum cum præstantissimis ei an-
» nexis et confoederatis provinciis praecipitaverit, et tantum
» non libertates nostras et privilegia in universum omnia fun-
» ditus everterit, ac sub miserrimum jugum Hispaniæ tyranni-
» dis, quo omnia eorum ibant consilia, nos miserit, quod ne
» fieret mature nobis cavendum rati consilium ex re capere,
» patriam a vi hostili defendere, libertatem avitam tutari et
» justa cum armis temere in nos sumtis opponere et pro fortu-
» nis cervicibus nostris strenue depugnare, decrevimus. »

III. — Page 263.

« Es ist im Jahre 1620 des graven Georg Homonay Secre-
» tarius nach Konstantinopel in türggischen Kleidern verkleidt
» in compagnie des Scenderpassa Leuthen angelangt, in mein
» Losament losirt, und umb des Fürstentumb Siebenbürgen
» mit recommendation gedachtes Scenders Passa vor seinen
» Herrn Tribunt per 100,000 Thaler, vom gemelten Hr. Ho-
» monay Chartæ biancæ mitbracht, welche alle von mir aus-
» getheilt, und were, wie alles incaminirt zu lang zu erzehlen,
» doch dahin kommen, dass so Homonay ihme in Siebenbür-
» gen zu khommen sich getraut, und ihme die Stendt zu einem
» Fürsten annehmen, derselbe vom Sultan confirmirt werden
» solle, — welche Traktation auch durch mich anfangen und
» soweit vollendet worden, dass Hr. Homonay die Licenz von
» der Porten schriftlich, das seine Ankunft in Siebenbürgen
» von der Porten nicht geandt, dem Scenderpassa aber die
» Fahne, Sabel und Rockh samt der Investitur zugeschikt
» werden solle. Hr. Homonay wenn es Zeit damit zu begaben,
» wie dann Hr. Graf von Althann zu diessem endt etliche 1000
» Husaggi Heran Homonay zugefuert, es ist aber gedachter
» Secretarius 2 oder 3 Tag, nachdem Hr. Homonay schon ver-
» geben und bereit dodt gewest, zu spath ankhommen, und
» alles blieben; Sonst man den Bethlehem zue Presburg in dem
» Sackh gehabt hätte. »

IV. — Page 263.

« Dann nimb auch ich den gerechten Gott zum Zeigen, wie » hoch ich mich als die gesambte Potschafter A. 1620 vor » diesem damals widrigen Erbkhönigreichen und landen nach » der Porten khommen, mich demselben Prakhtikhen sowol » mündlich als schriftlich opponirt, und weil Alles mündlich » nicht verricht werden khennen, mit grossen Spessen der » liebe Frieden erhalten, auch weilen die Truppen stolz und » allerseits in Frieden auch soviel Störenfried an der Porten » sich befunden, dass den Rebellen auf deren grosse Offerte » sonderlich nach geschehener Prager Schlacht wirklich kheine » Hülf ist geleist, verhuett worden, zwar weniger nicht, als » dass durch so grosse Offerta die Türggen dahin bracht, dass » sich dieselbe gegen gedachte Rebellen erboten, dass Sultan » sich derselben mit E. K. Majestät zu vergleichen sein Auto- » rität interponiren, und so solches nicht verfangen, man ihnen » hilf nicht wider Ihre Majestat sondern wider die spannische, » pabsliche, florentisnische, und andere unter I. M. Armee » befindenden den Türggen feindliche Nationen geben wollte, » welches der Oberste Wesir mir im Marsio 1621 im Namen » des Sultans in Beisein aller rebellischen Pothschafter I. K. » M. anzuzaigen unverholen vermelt, ist es doch nochmals » durch den polischen Zug ein Wort pravada auch die wir- » kliche Hilf vermittelt blieben. *Rapport* de Starzer. »

V. — Page 276.

Attayi, 769ᵉ biographie. Kemal traduisit la grande Encyclopédie arabe de son père et le traité de Houseïn Waïss en langue turque; il commenta en outre la soure *kehef*, c'est-à-dire *la caverne des sept dormans*, exposa dans son ouvrage l'*Iddet*, les dogmes de l'*Hedayet*, écrivit plusieurs poésies turques et arabes, publiées sous le titre de *Kemal*, et laissa un *Schahnamé* du règne du S. Osman II.

VI. — Page 281.

Les historiens ottomans Naïma et Hadji Khalfa placent ce dernier assaut au 27 septembre (11 silkidé); Tytlewsky, au contraire, au 28 septembre. A en croire les historiens ottomans, la paix fut conclue dès le 20 silkidé (6 octobre), et le Sultan repartit le 23 silkidé (9 octobre), tandis que Tytlewsky dit qu'elle fut conclue le 8 octobre; les premiers prétendent que Chocim devait être restituée à la Moldavie, et Tytlewsky assure que cette place devait rester à la Pologne. Tout le traité de Tytlewsky est apocryphe.

VII. — Page 282.

Fezliké, f. 221. Grimstone dans Knolles, p. 964, et Naïma, p. 342. Il y aurait donc ici quatre traités entièrement distincts: celui qui se trouve dans Hadji Khalfa, Naïma, Petschewi, et ceux dont parlent Tytlewsky, Grimstone et Baudier; mais les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien : *Pace con la restitutione de Cotin*, ne laissent aucun doute sur la véracité des historiens ottomans. Voy. encore le *Schahnamé* de Nadiri, f. 65.

VIII. — Page 286.

The Negotiations of Sir Thomas Roe, p. 24-26, et Grimstone dans Knolles, p. 969; Knolles se trompe en disant : « Sir Thomas » Roe arrived here the first of january »; Roe commet également une erreur lorsqu'il dit de l'arrivée d'Osman : « He entered at » Constantinople the last of decembre. » Son premier *Rapport* (*Negot.*, p. 14) est daté du 19 janvier 1622, et non pas de 1621 comme on le croirait, par une faute d'impression qui s'est glissée dans les *Negotiations*.

IX. — Page 292.

Sir Thomas Roe donne de lui ce portrait : « This King a man

» odious to all sorts, despised of the soldierie, hated and fea-» red of the Veziers, cursed by the churchmen, changing » and dissolving both laws and customs, ruled by fantastic » dreams and visions, affecting revelations, forsaking all the » state of his ancestors, and making himself cheape and vulgar, » by night walkes and indisguised habits, hauntig taverns and » by places, and there exercising the office of a constable, » the gallies which were one pillar of strength and greatness » all rotten and decayed, without care of reparation, in so » much as this year the Captainbassa going according to » custom to sea cannot make 40, and those very ill manned » and worse munitioned. »

X. — Page 293.

« Si tratteneva S. M. nel Seraglio vecchio, dove ha fatto » strangolar la Chiosa, tanto favorita di suo padre, e madri di » Mustafa fatto marire quando parti per la guerra; » mais le baile était mal informé, car le prince exécuté s'appelait Mohammed et non pas Moustafa. « Che da ciò interpresa la re-» solution di lei di far il viaggio della Mecca, per non lasciar in » Constantinopoli nella sua absentia donna di spirito grande » come era lei, e madre di due fratelli. Marzo 1622. » Ce passage qui place la mort de Kœsem trente ans avant l'époque où elle eut lieu, prouve de nouveau avec quelle circonspection il faut contrôler les rapports des ambassadeurs vénitiens par les historiens ottomans. — Les actes vénitiens (fasc. A. n° 38. Archiv. I. R.) contiennent plusieurs lettres et patentes adressées à Yahya, supposé frère d'Ahmed Ier, par la grande-duchesse de Toscane, Maria Madalina, datée du 5 juillet 1627; par le duc de Savoie, Victor Amédée, datée du 3 novembre 1623; par le prince de Valachie, Matteo Bessaraba, datée de l'année 1647, et plusieurs autres dues aux paschas de Temeswar, de Silistra, de Bosnie, etc. On y trouve encore son arbre généalogique, qui fixe le jour de sa naissance au 25 octobre 1585.

XI. — Page 295.

Le proverbe arabe très-souvent cité par les historiens ottomans est : *Fil Redjeb tera eladjeb*, c'est-à-dire « tu verras des miracles au mois de redjeb. » Le mois de redjeb correspond, si l'on considère l'année arabe, non pas comme année lunaire, mais comme année solaire (qui commence le 21 mars), aux mois de septembre et d'octobre ; mais si l'on calcule le commencement de l'année (comme dans l'ère des Byzantins) au mois de septembre, le mois de redjeb correspond aux mois de mars et d'avril. Dans cette année, les trente jours du mois de redjeb coïncidaient avec ceux du mois de mai, à dater du 2 mai (vieux style). — Attayi, dans la biographie de cet astronome, raconte qu'à la mort du S. Ahmed ses amis l'avaient raillé de ce qu'il n'avait pas consigné un événement aussi important dans son calendrier ; mais il ajoute aussi que l'astronome leur avait répondu qu'ils n'avaient qu'à examiner attentivement l'exemplaire de l'almanach dont il avait fait don au sultan défunt, et qu'ils y verraient que la phrase : *Cette année présage la force du Padischah*, ne laissait aucun doute sur l'infaillibilité de ses calculs. En effet, dit le biographe, le dernier mot de cette phrase (*Kouwwetine*), écrit avec un point, peut être lu pour *fewtine*, c'est-à-dire la fin du Padischah. — Quant à l'éclipse de soleil, il est vrai qu'elle eut lieu le jour de la naissance d'Osman (29 avril 1604) et le jour de sa mort (10 mai 1622) ; le temps compris entre ces deux éclipses (dix-huit ans dix jours) est juste celui de la période chaldéenne, d'après laquelle les anciens présageaient les éclipses.

XII. — Page 312.

Consultez *Versione libera dell' Osmanide. Poema illirico di G. F. Gondola, Patrizio di Raguza, colla vita di lui scritta dal p. J. M. Appendini per A. Martecchini.* 1827. Cet ouvrage, écrit en langue illyrienne, a pour titre : « Osman, spie-

» vagne vitescko Giva Gundulichja, vlastelina dubrovackoga.
» Osnanjegnem dijelaa Gundulichievich, i sci votom Osman-
» oviem pritecenu, sdårgcjagnima Pjevagnaa na resceno, Na-
» dom, Feregnima stvarji od Spjevaoza u kratko narecenieh i
» Isgovaragnem rjecji tkomugodi sumracnieh sljedjeno. »

—

LIVRE XLV.

I. — Page 326.

Des Hayes, dans son voyage entrepris dans l'année qui précéda cette révolution (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi, en l'année 1621 par le S. D. C. Paris 1632*), donne les détails suivans sur l'état de la flotte d'alors. I. Escadre de Rhodes : 1° la galère du beg de Rhodes qui est le vaisseau amiral ou kapitana ; 2° celle du beg de Milos et de Santarin, vaisseau du vice-amiral ou patrona; 3° celle du beg de Sighadjik en face de Khios; 4° celle du beg de Menteschė; 5-7° trois galères armées aux frais du beg de Rhodes. II. Escadre du beg de Khios, consistant en 7 galères 8-14. III. Escadre du beg de Chypre, 6 galères, savoir 15° la kapitana du beglerbeg de Chypre; 16° celle de la patrona du beg de Famagosta ; 17° celle du beg de Baffa ; 18° celle du beg de Touzla; 19° celle du beg de Limasol; 20° celle du beg de Grigno. IV. Escadre de la Morée; 21° la kapitana du beg de la Morée; 22° la patrona du même beg; 23 la galère du beg de Mizitra ; 24° celle du beg de Lepanto; 25 celle du beg de Sta-Maura ; 26-31° six autres galères. V. Escadre d'Egypte ; 32° la kapitana du beglerbeg ; 33° la patrona du beg de Damiat ; 34-39° six autres galères. VI. Escadre des îles de l'Archipel; 40° la kapîtana du beg de Medillü ; 41° la galère des Dardanelles; 42° celle du beg de Lemnos; 43° celle du beg de Cavala ; 44° celle du beg de Selanik ; 45° celle du beg de Négrepont; 46° celle du

beg d'Andros et de Syra; 47° celle du beg de Naxos et Paros. — Mais il n'y en avait d'ordinaire que 40 à 42.

II. — Page 341.

Ce traité se trouve en entier dans Grimstone, dans Knolles, p. 978-979; on y voit clairement que les dix articles cités par Kuszewiz, p. 154-167, sont aussi apocryphes que ceux donnés par Tytlewsky à l'occasion du traité de Chocim. Kuszewiz commet plusieurs autres erreurs que nous avons rectifiées dans le texte de l'ouvrage.

III. — Page 361.

Naïma, p. 376; *Fezliké*, 245. Sir Thomas Roe écrit, sous la date du 31 août : « Sultan Murat is this day proclaimed » Emperor. » Naïma cite le 15 silkidé (9 septembre); Hadji Khalfa le 4 silkidé (30 août), et tous les deux le jour de la semaine comme ayant été un dimanche. Mais le 14 et le 4 silkidé étaient un samedi, et il faut lire le 15 silkidé. Cette date ainsi rectifiée s'accorde entièrement avec Roe et le rapport de l'ambassadeur vénitien.

IV. — Page 376.

Outre les auteurs précités, Attayi nomme encore les suivans : 1° Molla Ibrahim Laouh.Khouan mort en 1014 (1605), auteur du *Nazmol-feraïd fi silki medjmaol akaïd*, c'est-à-dire des perles enfilées pour la collection des dogmes. Attayi, n° 592; 2° Abdoul-Djebbarzadé Derwisch-Mohammed, mort en 1023 (1614), auteur d'un commentaire sur l'*Hedayet* et de gloses marginales au *miftah* et au Tedjrid; Attayi, n° 688; Belgradi Ali Tschelebi mort en 1029 (1619), auteur de gloses marginales au *Seradjiyé* sur la succession; Attayi, n° 785; 4° Ahmed B. Hosam, auteur de plusieurs traités exégétiques sur l'*Hedayet* et le *Telwih*; il commenta la collection de fetwas de Kasikhan;

Attayi, n° 828; 5° Scheïkhzadé Efendi Molla Ahmed, mort en l'année 1033 (1623), *Fezliké*; on lui doit des gloses marginales sur le *Telwih*, le *Miftah*, et un traité sur les notes de Sanollah au *Kouschaf*. Attayi, n° 847; 6° Abdoullah Wahizadé surnommé Helmi, mort en 1015 (1606), *Fezliké*; il commenta le *Maghnioul-lebib*; 7° Molla Mohammed-Schâban, mort en 1020 (1611); il commenta le *Medjmaol bahreïm*, et rassembla des morceaux pour la biographie du scheïkh Abdoulghaiss. *Fezliké*.

FIN DES NOTES DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME HUITIÈME.

LIVRE XLII.

LIVRE XLIII.

LIVRE XLIV.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.



